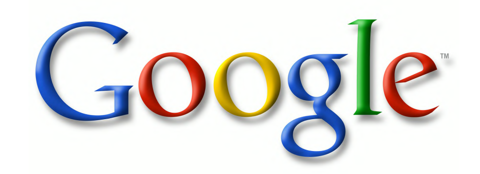


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

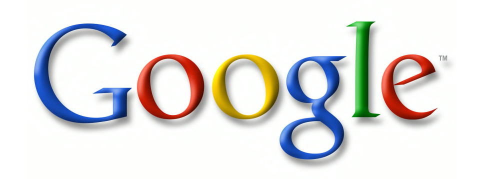
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

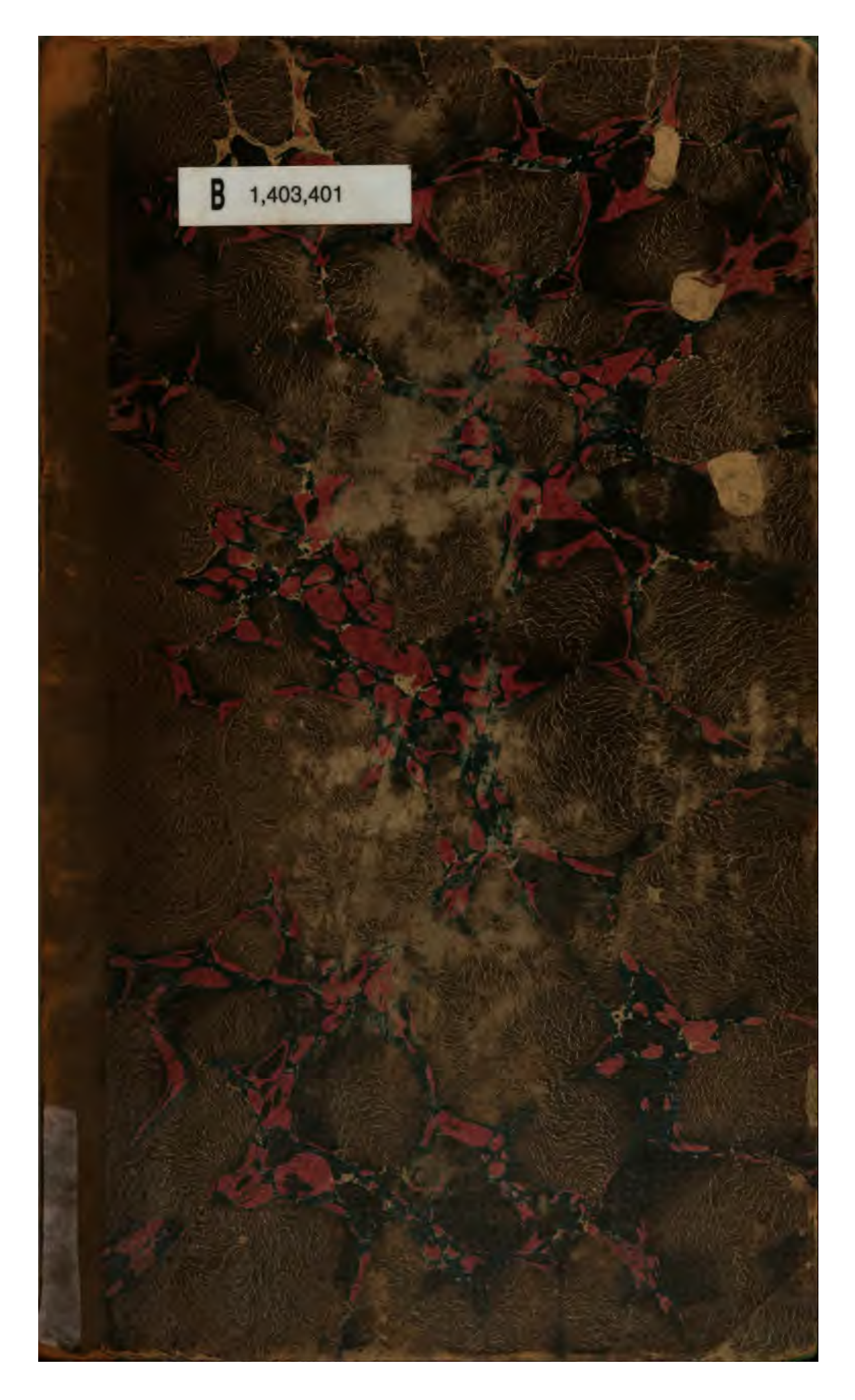
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

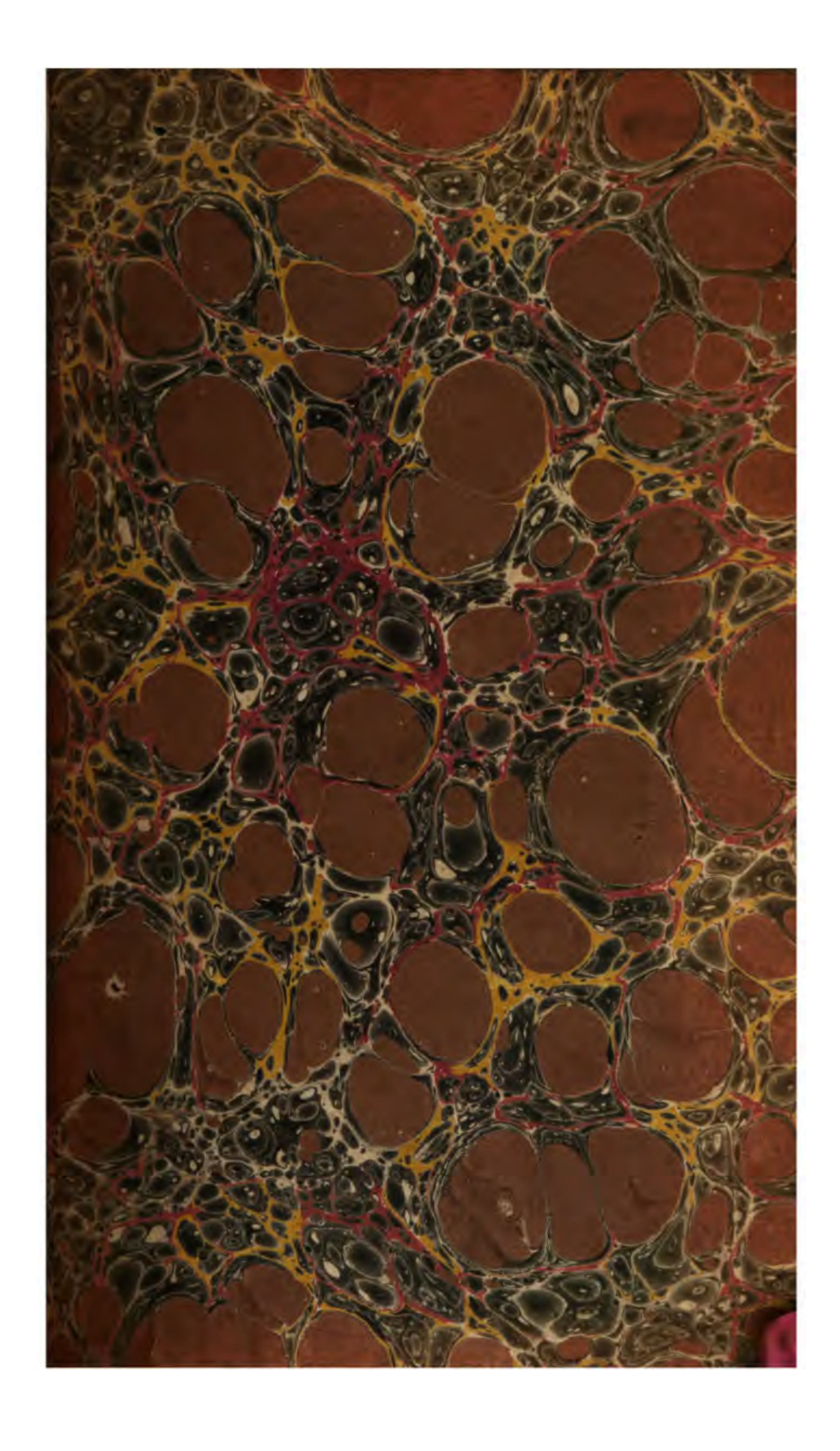
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


B 1,403,401


L·O·R·R·A·I·N·E
E·D·W·A·R·D
W·A·L·T·E·R
πάντα ῥεῖ
THE
LIBRARIES



848
M76
II
v.5

MONTAIGNE.

V.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

ESSAIS

DE

MONTAIGNE,

88715

PUBLIÉS

D'APRÈS L'ÉDITION LA PLUS AUTHENTIQUE,

ET AVEC DES SOMMAIRES ANALYTIQUES

ET DE NOUVELLES NOTES,

PAR AMAURY DUVAL,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

Ie me suis présenté moy mesme à moy
pour argument et pour subiet. C'est le
seul livre au monde de son espèce.

ESSAIS, L. II, C. VIII.

TOME CINQUIÈME.

Paris.

RAPILLY, PASSAGE DES PANORAMAS, N° 43.

1827

ESSAIS
DE MICHEL
DE MONTAIGNE.

SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE V*.

Sur les vers de Virgile.

SOMMAIRE. — La vieillesse est si naturellement portée vers les idées tristes et sévères, que, pour se distraire, elle a besoin de se livrer quelquefois à des accès de gaîté. Mon-

* Ce chapitre assez difficile à entendre, en quelques endroits, est un des plus curieux et des plus variés des Essais. Montaigne y monte son esprit et son style sur tous les tons : il est tour-à-tour sérieux et badin, grave et plaisant, sage et fou, moraliste austère et cynique effronté. On y trouve de tout : de la gaîté, du goût, de la raison, de la philosophie, des vues et des conseils très-sages, et surtout une grande connaissance du cœur humain... En un mot, Montaigne agite toutes sortes de matières plus ou moins liées à son sujet, mais qui y ont toujours un rapport réel, quoique difficile à saisir pour des lecteurs vulgaires. On croit entendre causer cinq ou six hommes d'esprit qui laissent courir, à son gré, la conversation, qui disent toutes les folies qui leur passent par la tête, s'arrêtant plus ou moins long-tems sur certains textes. Le bon Pasquier, homme d'esprit et de sens,

taigne à l'âge où il est parvenu, *se défend de la tempérance, comme il se défendait autrefois de la volupté.* Il saisit avidement toutes les occasions de goûter quelques plaisirs, et pense qu'il *vaut mieux être moins long-tems vieux, que vieux avant de l'être.* — Ce qu'il y a de pis, dans la vieillesse, c'est que l'esprit se ressent des souffrances et de l'affaiblissement du corps. C'est la santé, la vigueur de l'âge qui font les grands poëtes, les bons écrivains. — Montaigne ne peut souffrir l'austérité des mœurs; il aime la sagesse *gaie et civile.* Ceux qui le blâment de la licence de ses écrits, devraient plutôt se blâmer *de la licence de leur pensée.* D'ailleurs il s'est proposé de publier tout ce qu'il fait, tout ce qu'il pense; et tout ce qu'il regrette, c'est qu'il y ait des pensées qui soient *impubliables.* Mais, selon lui, la confession publique qu'il fait de ses fautes, aura peu d'imitateurs. — Ce que les hommes craignent ordinairement le plus, c'est qu'une occasion quelconque mette leurs mœurs à découvert. Et pourtant, comment un homme peut-il être satisfait de se voir estimé, honoré, lorsqu'il sait qu'il ne mé-

---

mais qui n'avait nulle philosophie, et qui, par cela même, était incapable de sentir le mérite des *Essais* de Montaigne, lui reproche de s'être donné, surtout ici, pleine liberté de sauter d'un propos à l'autre, *ainsi que le vent de son esprit donnait le vol à sa plume,* et prétend qu'il pouvait à meilleur compte, intituler ce chapitre *Cocq-à-l'asne.* Il faut pardonner ce jugement à Pasquier. On n'était pas assez avancé de son tems, pour apprécier un écrivain de la trempe de Montaigne : et son erreur, à cet égard, doit être imputée à son siècle autant qu'à lui. Pour moi, j'avoue qu'il est peu de chapitres, dans Montaigne, que je lise avec plus de plaisir, et où je trouve plus de verve et d'originalité. — N.

rite ni l'estime, ni la vénération! Pour Montaigne, il préfère *d'être moins loué, pourvu qu'il soit mieux connu.* Aussi, tout vieux qu'il est, ne craindra-t-il point de dire comment certains jeux qu'il lui faut abandonner, sont encore l'objet de son affection. Il est ennuyé de voir que les dames laissent ses *Essais* dans le salon; ce chapitre-ci les fera passer dans quelque lieu plus secret. — Comment se fait-il que l'action par laquelle se perpétue le genre humain, paraisse si honteuse qu'on n'ose même la nommer? Il est vrai que son nom, s'il est tû, n'en est pas moins connu de tout âge et de tout sexe. Il en est de cela comme des livres, qui ont bien plus de lecteurs lorsqu'ils sont défendus. — On ne voit pas pourquoi les Muses ne s'accordent pas bien avec Vénus : rien ne peint mieux que la poésie, les plaisirs de l'amour. Pour s'en convaincre, il ne faut que lire les vers où Virgile décrit avec tant de chaleur, une entrevue amoureuse de Vénus avec Vulcain. Tout ce que Montaigne trouve à redire, dans cette description, c'est que le poète ait représenté *Vénus bien émue pour une Vénus maritale.* Le mariage est un *marché sage*, grave, que l'on contracte pour avoir de la postérité; les emportemens de l'amour doivent en être bannis. Il n'y a point de mariages plutôt troublés par les discordes et le dégoût, que ceux aux quels l'amour seul avait présidé. Un bon mariage, s'il en est, est une société d'amitié, de confiance, qui impose des devoirs, des obligations mutuelles. Il n'y a point d'union qui pourrait être plus heureuse; et pourtant *on l'avilit.* Montaigne répugnait beaucoup à se marier; il se laissa soumettre à ce commun devoir. Et tout *licencieux qu'on le croit*, il a mieux observé les lois du mariage, qu'il ne l'avait promis ni espéré. Différence qui existe entre le mariage et l'amour. Telle femme peut céder à un homme, qu'elle ne voudrait pas pour mari. Nos lois sont trop sévères en-

vers les femmes; on voit qu'elles ont été faites par les hommes. Nous voulons qu'elles répriment leurs désirs, et nous n'essayons pas même de modérer les nôtres. Épousent-elles un jeune homme? Il fera gloire d'avoir ailleurs des maîtresses : un vieillard? c'est comme si elles étaient restées vierges. — L'éducation qu'on donne aux femmes, est tout-à-fait contrastante avec ce qu'on exige d'elles : on les élève pour l'amour, la coquetterie, elles n'entendent parler que d'amour. Les choses qu'on veut leur cacher, elles les devinent, ou plutôt leur imagination les leur offre plus attrayantes qu'elles ne sont réellement. Aussi en savent-elles souvent plus que nous, qui prétendons les instruire : Bocace et l'Arétin n'ont rien à leur apprendre. Au reste, c'est l'amour, c'est l'union des sexes qui est la grande affaire de ce monde. Faut-il s'étonner que les écrits des plus grands philosophes roulent sur cette matière! En plusieurs pays, les organes de la génération étaient déifiés, adorés. — Il est bien difficile que dans l'état actuel des mœurs, une femme soit toujours chaste et fidèle. Il n'y a que plus de gloire à elles, lorsqu'elles parviennent à rester sages. Ce n'est pas en se montrant prudes et revêches, qu'elles nous feront croire à leur vertu : tout ce qu'on doit penser, c'est qu'elles ont été mal-adroitement attaquées. Ce qu'elles doivent chercher, c'est de conserver leur réputation, ou, si elles l'ont perdue, de la rétablir; mais l'indiscrétion des hommes est un grand tourment pour elles, et aussi leur jalousie. Combien la jalousie n'est-elle pas injuste! Le préjugé qui nous fait regarder comme une honte pour nous, l'infidélité de nos femmes, n'est pas plus raisonnable. Que de grands hommes se sont consolés de cet accident! Les dieux du paganisme, Vulcain entre autres, ne s'en alarmaient guères plus. — Mais la jalousie dans les femmes est bien plus terrible que dans les hommes : c'est une maladie de

l'esprit qui les mine, les consume.—Montaigne reprend ses réflexions sur la difficulté pour une femme de conserver la chasteté; les saints même en conviennent. Il observe que l'infidélité ne peut pas toujours leur être reprochée. Qu'a-t-on à imposer à celle qui se prostitue pour sauver son mari? A celles qui sont vouées au libertinage *avant l'âge de connaissance?* Il est, au reste, très-dangereux de prendre trop de souci du peu de sagesse des femmes. Il vaut mieux ignorer que connaître leur mauvaise conduite. Un honnête homme n'en est pas moins estimé, parce que sa femme le trompe. C'est un mal qu'il faut tenir secret. Un mari ne gagne rien à user d'une trop grande contrainte envers sa femme; toute gêne aiguise les désirs de la femme, et de ceux qui la poursuivent. — Lucrèce a peint avec des couleurs bien plus naturelles, les amours de Mars et de Vénus, que Virgile, les jouissances de Vénus et de Vulcain. Dans cette peinture, tout est éloquence et vigueur; mais c'est le privilége des bons écrivains d'enrichir, de perfectionner leur langue. — Digression sur le caractère de l'idiôme français, et sur la manière de traiter des sciences. Pourquoi Montaigne aimait à se passer de livres, en écrivant; il ne lui fallait que Plutarque. Il a beaucoup de tendance à imiter les écrivains, en général, dont il lit les ouvrages : lorsqu'il faisait des vers, on y reconnaissait toujours la manière du poëte qu'il avait dernièrement lu. Ses idées les plus profondes, comme les plus folles, lui viennent à l'improviste, et plus à cheval que partout ailleurs. Dans la conversation, il ne pouvait souffrir qu'on l'interrompît. — Revenant à son sujet principal, il croit que l'amour n'est autre chose que le désir de la jouissance physique. Mais, en considérant tout ce que l'acte en lui-même, a de ridicule, de dégoûtant, il est tenté de croire avec Platon, que *les Dieux ont fait l'homme pour leur servir de jouet;* qu'ils ont voulu *appa-*

rier par là les fous et les sages, les hommes et les bêtes. D'un autre côté, pourquoi regarder comme honteuse, une action si utile, et commandée par la nature? on se cache pour construire un homme; pour le détruire, on préfère le grand jour et *un champ spacieux*. Il est vrai qu'il y a des hommes, et même des peuples, qui se cachent aussi pour manger.—Les deux poëtes qu'il a cités (Virgile et Lucrèce) ont eu l'art de décrire, avec réserve, une action lascive; ils n'ont réussi qu'à la rendre plus attrayante. Ainsi les femmes cachent leur sein, et les prêtres leurs Dieux, *pour leur donner plus de lustre*. L'amour à l'Espagnole et à l'Italienne plaît à Montaigne : il aime assez les *préambules* en amour. *Qui n'a jouissance qu'en la jouissance* n'est pas de son école. Il veut n'arriver au sanctuaire des temples, qu'après avoir passé par des *portiques*, par des *galeries*, par des *détours*. Rien ne lui déplait comme la coutume de baiser les femmes en les saluant : c'est profaner le baiser. Les hommes même ne gagnent rien à cela; car, pour une belle, il leur faut baiser cinquante laides. Il approuve que, même dans le commerce avec les courtisanes, on cherche à gagner leur affection, afin de n'avoir pas leur corps seulement. Il croit de l'intérêt des femmes d'être modestes et retenues; elles en seront plus aimées; et même, en n'étant pas sages, elles ne perdront pas du moins leur réputation. La nature les a d'ailleurs destinées à refuser, au moins en apparence : c'est par ces refus, qu'elles excitent bien plus les hommes. Il y a de l'injustice à blâmer l'inconstance des femmes : rien de ce qui est violent ne peut long-tems durer. Si elles ont aimé avec violence, pourquoi s'étonner qu'elles cessent d'éprouver une telle passion? D'ailleurs, l'amour, comme l'ambition et l'avarice, n'est jamais assouvi. Si, après nous avoir acceptés, elles s'aperçoivent que nos facultés, notre mérite ne répondent pas à ce qu'elles attendaient de

nous, il ne faut pas leur savoir mauvais gré de ce qu'elles cherchent à mieux se pourvoir. — Digression sur la licence de son style. Puisqu'il voulait donner son portrait au public, il fallait bien qu'il se représentât tel qu'il est : or, quoiqu'il aime la modestie, il est forcé, non *par jugement*, mais *par nature*, d'employer un *parler scandaleux*. Il ne se loue pas de contrarier l'usage reçu; il s'excuse. — Il est très-injuste d'abuser du pouvoir que les femmes nous donnent sur elles, en nous cédant. Montaigne n'a rien à se reprocher à cet égard; il tenait religieusement les engagemens qu'il avait pris avec elles, comme si c'eût été un acte authentique. Il en observait toutes les conditions, souvent plus qu'elles n'eussent voulu. Mais, dans ses plus vifs transports, il conservait de la raison, de la prévoyance. — Il pense que l'amour ne doit pas être entièrement défendu aux vieillards, du moins à ceux qui ne sont pas décrépits. L'amour ranime leur corps, les force à en prendre plus de soin. Mais ils ne doivent pas exiger un amour réciproque. Qu'ils ne s'adressent point non plus à des vieilles. Cependant, à vrai dire, l'amour ne convient que dans la première jeunesse. — Il termine en disant qu'hommes et femmes, *tous sont jetés au même moule*, et qu'un sexe n'a pas le droit de se moquer de l'autre.

Exemples : Platon; Socrates; Thalès; Origène; Ariston; Archélaüs.—Aristote; Virgile; Isocrates; Proculus; Messaline; une femme de Catalogne; le philosophe Polémon; la vestale Clodia Lœta; Boleslas, roi de Pologne; la fille de Montaigne; Zénon; Straton; Théophraste; Aristippe; Démétrius de Phalère; Clinias; Héraclide; Antisthènes; Ariston; Cléanthes; Sphérus; Chrysippe; les Égyptiennes; les matrones de Rome; les costumes des Suisses, et des hommes et des femmes dans quelques autres pays; un pape; les femmes de l'Inde; Livie; Saint-Augustin; une reine;

le berger Chratis; Lucullus; César; Pompée; Antoine; Caton; Lépide; Vulcain; Octave et Pontia Postumia.— Les femmes scythes; Fatua, femme de Faustus; la femme de Hiéron.—Phaulius d'Argos, et le roi Philippe; Galba et Mécènes; le philosophe Phédon; Solon. —Pittacus; le sénat de Marseille; un hôte de Flaminius; Messaline et Claude. — Lucrèce; Gallus; Horace; Plutarque.—Léon et Ficin; Aristote; Bembo et Ecquicola; un peintre; le musicien Antinonydes; des singes et Alexandre; Pythagore. —Socrates; Zénon et Cratippus; Platon; Alexandre; les Esséniens; les Athéniens. — Des Turcs; un Égyptien; Martial; Thrasonidès; Socrates; les Italiens; Périander; Aristippe; Alexandre et Thalestris; la reine Jeanne de Naples. — Le philosophe Panétius; Agésilas; Socrates; Bion; Cyrus; Ménon; Galba; Émones de Chio, et le philosophe Arcésilaüs; Marguerite, reine de Navarre; Platon; Antisthènes.

A mesure que les pensements utiles sont plus pleins et solides, ils sont aussi plus empeschants et plus onereux *[1]: le vice, la mort, la pauvreté, les maladies, sont subiects graves, et qui grevent *[2]. Il fault avoir l'ame instruicte des moyens de soubtenir et combattre les maulx, et instruicte des regles de bien vivre

---

*[1] C'est-à-dire : « A mesure que les réflexions sont plus profondes et plus solides, elles deviennent plus embarrassantes et plus fatigantes ».

*[2] Qui pèsent, qui accablent. — *Gréver* du latin *gravare*.

et de bien croire ; et souvent l'esveiller et exercer en cette belle estude : mais à une ame de commune sorte, il fault que ce soit avecques relasche et moderation ; elle s'affolle d'estre trop continuellement bandee. I'avois besoing, en ieunesse, de m'advertir et solliciter pour me tenir en office *3 ; l'alaigresse et la santé ne conviennent pas tant bien, dict on, avecques ces discours serieux et sages : ie suis à present en un aultre estat ; les conditions de la vieillesse ne m'advertissent que trop, m'assagissent et me preschent. De l'excez de la gayeté, ie suis tumbé en celuy de la severité, plus fascheux : par quoy, ie me laisse à cette heure aller un peu à la desbauche, par desseing, et employe quelquefois l'ame à des pensements folastres et ieunes, où elle se seiourne *4. Ie ne suis meshuy que trop rassis, trop poisant et trop meur : les ans me font leçon, touts les iours, de froideur et de temperance. Ce corps fuyt le desreglement, et le craind : il est à son tour de guider l'esprit vers la reformation ; il regente, à son tour, et plus rudement et imperieusement ; il ne me laisse pas une heure, ny dormant ny veillant, chomer d'instructions de mort, de patience et de penitence. Ie me deffends de la temperance, comme i'ay faict aultrefois de la volupté : elle me tire trop arriere et iusques à la stupidité. Or ie veulx estre

---

*3 Pour me tenir dans le devoir.

*4 Où elle se repose, s'amuse.

maistre de moy, à touts sens : la sagesse a ses excez, et n'a pas moins besoing de moderation que la folie. Ainsi, de peur que ie ne seiche, tarisse et m'aggrave de prudence, aux intervalles que mes maulx me donnent,

> Mens intenta suis ne siet usque malis [1],

ie gauchis *[5] tout doulcement, et desrobbe ma veue de ce ciel orageux et nubileux que i'ay devant moy, lequel, Dieu mercy, ie considere bien sans effroy, mais non pas sans contention et sans estude; et me voys amusant en la recordation des ieunesses *[6] passees :

> Animus quod perdidit, optat,
> Atque in præteritâ se totus imagine versat [2].

Que l'enfance regarde devant elle; la vieillesse, derriere : estoit ce pas ce que signifioit le double visage de Ianus ? Les ans *[7] m'entraisnent s'ils veulent, mais à reculons : autant que mes yeulx peuvent recognoistre cette belle saison expiree, ie les y destourne à secousse *[8] : si elle eschappe de mon sang et de mes

---

[1] « De peur que mon ame ne soit toujours occupée de ses propres maux ». Ovid. *Trist.* Élég. 1, L. V, v. 4.

[2] « Mon esprit soupire après ce qu'il a perdu, et se rejette tout entier dans le passé ». Petron. *Satyric.*

*5 Je m'écarte tout doucement.

*6 Ou *des folies passées*, comme dans l'édit. in-4°. de 1588.

*7 Que les ans m'entraînent.

*8 De momens en momens.

veines, au moins n'en veulx ie desraciner l'image de la memoire,

Hoc est,
Vivere bis, vitâ posse priore frui [3].

Platon ordonne aux vieillards d'assister aux exercices, danses et ieux de la ieunesse, pour se resiouïr, en aultruy, de la soupplesse et beauté du corps qui n'est plus en eulx, et rappeller en leur souvenance la grace et faveur de cet aage fleurissant [4]; et veult qu'en ces esbats ils attribuent l'honneur de la victoire au ieune homme qui aura le plus esbaudi *9 et resiouï, et plus grand nombre d'entre eulx. Ie marquois aultrefois les iours poisants et tenebreux, comme extraordinaires; ceulx là sont tantost les miens ordinaires : les extraordinaires sont les beaux et sereins; ie m'en voys au train de tressaillir *10, comme d'une nouvelle faveur, quand aulcune chose ne me deult *11. Que ie me chatouille, ie ne puis tantost plus arracher un pauvre rire de ce meschant corps; ie ne m'esgaye qu'en fantasie et en songe, pour destourner par ruse le chagrin de la vieillesse : mais certes il fauldroit aultre remede qu'en songe! Foible luicte de l'art contre la na-

---

3 « C'est vivre deux fois, que de pouvoir jouir de la vie passée ». Martial, L. X, épigr. XXIII, v. 7.

4 Platon, *des Lois*, L. II, vers le commencement.

*9 Qui aura le plus folâtré, bondi de joie.

*10 J'en suis bientôt au point de tressaillir, (de me féliciter vivement).

*11 Quand rien ne me fait du mal.

ture! C'est grand' simplesse d'alonger et anticiper, comme chascun faict, les incommoditez humaines : i'aime mieulx estre moins long-tems vieil, que d'estre vieil avant que de l'estre[5] : iusques aux moindres occasions de plaisir que ie puis rencontrer, ie les empoigne. Ie cognois bien, par ouïr dire, plusieurs especes de voluptez prudentes, fortes et glorieuses : mais l'opinion ne peult pas assez sur moy pour m'en mettre en appetit; ie ne les veulx pas tant magnanimes, magnifiques et fastueuses, comme ie les veulx doulcereuses, faciles et prestes : *A naturâ discedimus; populo nos damus nullius rei bono auctori*[6]. Ma philosophie est en action, en usage naturel et present, peu en fantasie : prinsse ie*[12] plaisir à iouer aux noisettes et à la toupie!

Non ponebat enim rumores ante salutem[7].

---

[5] C'est mot pour mot ce que dit Cicéron dans son traité *de la Vieillesse*, « *Ego verò me minùs diù senem esse mallem,* » *quàm esse senem ante quàm essem,* » c. XIX. Ici Montaigne copie cette pensée, et ailleurs, il critique la manière dont Cicéron l'a exprimée. *Voyez* L. II, c. X.

[6] « Nous nous éloignons de la nature, pour agir comme le peuple qui ne fait jamais rien de bon, ni de raisonnable ». Sénèque, ép. XCIX.

[7] A tous les vains caquets préférant mon plaisir.

C'est une application fort plaisante d'un vers grave d'Ennius, cité par Cicéron, *de Officiis,* L. I, c. XXIV, où ce poète, parlant de Fabius Maximus, dit qu'il travaillait au bien public, sans se mettre en peine de tout ce qu'on publiait à Rome pour décrier sa conduite.

*[12] Que ne puis-je encore prendre plaisir!

La volupté est qualité peu ambitieuse : elle s'estime assez riche de soy, sans y mesler le prix de la reputation ; et s'aime mieulx à l'umbre. Il fauldroit donner le fouet à un ieune homme qui s'amuseroit à choisir le goust du vin et des saulses : il n'est rien que i'aie moins sceu, et moins prisé ; à cette heure ie l'apprends : i'en ay grand' honte, mais qu'y ferois ie? i'ay encores plus de honte et de despit des occasions *13 qui m'y poulsent. C'est à nous à resver et baguenauder ; et à la ieunesse de se tenir sur la reputation et sur le bon bout : elle va vers le monde, vers le credit ; nous en venons : *Sibi arma, sibi equos, sibi hastas, sibi clavam, sibi pilam, sibi natationes et cursus habeant ; nobis senibus, ex lusionibus multis, talos relinquant et tesseras* [8] : les loix mesmes nous envoient au logis. Ie ne puis moins, en faveur de cette chestifve condition où mon aage me poulse, que de luy fournir de iouets et d'amusoires, comme à l'enfance ; aussi y retumbons nous : et la sagesse et la folie auront prou *14 à faire,

---

8 « Qu'ils gardent pour eux les armes, les chevaux, les javelots, la massue, la paume, la nage et la course ; qu'ils nous laissent, à nous autres vieillards, les dez et les osselets ». Cic. *de Senect.* c. XVI.

*13 Des motifs.

*14 Beaucoup. — *Prou* de *probè*, qui s'emploie pour *benè* et *valdè*. *Voyez* Nicot.

à m'estayer et secourir par offices alternatifs, en cette calamité d'aage;

> Misce stultitiam consiliis brevem [9].

Ie fuys de mesme les plus legieres poinctures : et celles qui ne m'eussent pas aultrefois esgratigné, me transpercent à cette heure; mon habitude commence de s'appliquer si volontiers au mal [*15]; *in fragili corpore, odiosa omnis offensio est;* [10]

> Mensque pati durum sustinet ægra nihil [11].

I'ay esté tousiours chatouilleux et delicat aux offenses; ie suis plus tendre à cette heure, et ouvert par tout :

> Et minimæ vires frangere quassa valent [12].

Mon iugement m'empesche bien de regimber et gronder contre les inconvenients que nature m'ordonne à

---

9 « Mêle à ta sagesse un grain de folie ». Hor. L. IV, od. XII, v. 27.

10 « Un corps débile, redoute l'approche de tout ce qui peut le blesser ». Cic. *de Senect.* c. XVIII. — Ce passage, dit Coste, montre que, dans Montaigne, le mot de *mal* qui précède, veut dire, *peine*, *douleur*.

11 « Et un esprit malade ne peut supporter la moindre contrariété ». Ovid. *de Ponto*, eleg. V, L. I, v. 18.

12 « Il ne faut pas un grand effort pour renverser un édifice déjà ébranlé ». Ovid. *Trist.* L. III, eleg. II, v. 22.

*15 C'est-à-dire : « Je me sens si habituellement exposé à souffrir ».

souffrir ; mais non pas de les sentir : ie courrois, d'un bout du monde à l'aultre, chercher un bon an de tranquillité plaisante et enjouee, moy qui n'ay aultre fin que vivre et me resiouir. La tranquillité sombre et stupide se treuve assez pour moy ; mais elle m'endort et enteste : ie ne m'en contente pas. S'il y a quelque personne, quelque bonne compaignie aux champs, en la ville, en France, ou ailleurs, resseante, ou voyagere *[16], à qui mes humeurs soient bonnes, de qui les humeurs me soient bonnes, il n'est que de siffler en paulme *[17], ie leur iray fournir des Essays en chair et en os.

Puisque c'est le privilege de l'esprit, de se r'avoir *[18] de la vieillesse, ie lui conseille, autant que ie puis, de le faire : qu'il verdisse, qu'il fleurisse ce pendant, s'il peult, comme le guy sur un arbre mort. Ie crainds que c'est un traistre ; il s'est si estroictement affretté *[19] au corps, qu'il m'abandonne, à touts coups, pour le suyvre en sa necessité : ie le flatte à part, ie le practi-

---

*[16] C'est-à-dire : « Soit que cette bonne compagnie soit fixée, établie en quelque lieu, soit qu'elle aime à voyager ».

*[17] Dans ou avec la main.

*[18] D'échapper à la vieillesse.

*[19] Lié, attaché, accroché.— C'est là précisément ce que signifie *affretté* dans Cotgrave. *Fretté*, d'après nos dictionnaires, signifie un *lien de fer ;* et c'est de ce mot que l'on aura probablement fait *affrété*. Les mots *frét, fréter,* qui sont tant en usage dans le commerce de mer, pourraient bien avoir la même origine.

que, pour neant; i'ay beau essayer de le destourner de cette colligance *[20], et luy presenter et Seneque et Catulle, et les dames et les danses royales, si son compaignon a la cholique, il semble qu'il l'ayt aussi: les puissances *[21] mesmes qui luy sont particulieres et propres ne se peuvent lors soublever, elles sentent evidemment au morfondu; il n'y a point d'alaigresse en ses productions, s'il n'en y a quand et quand au corps.

Nos maistres ont tort de quoy, cherchants les causes des eslancements extraordinaires de nostre esprit, oultre ce qu'ils en attribuent à un ravissement divin, à l'amour, à l'aspreté guerriere, à la poësie, au vin, ils n'en ont donné sa part à la santé; une santé bouillante, vigoreuse, pleine, oysifve, telle qu'aultrefois la verdeur des ans et la securité me la fournissoient par venues *[22]: ce feu de gayeté suscite en l'esprit des eloises *[23] vifves et claires oultre nostre portee natu-

---

*[20] Étroite liaison. — *Colligence* ou *colligance* se trouve l'un et l'autre dans Cotgrave. Ce mot quelle que soit l'orthographe qu'il ait dans Cotgrave et dans Montaigne, vient de *colligare*, joindre, lier, nouer ensemble.

*[21] Ou *les opérations*, comme dans l'édit. de 1588.

*[22] Sans interruption. — *Venue*, train continu, suite entretenue: *uno eodemque operæ ductu, continuatæ operæ unâ serie.* — Monet.

*[23] Ce mot, qui se prend ici pour des imaginations et des conceptions spirituelles, signifie proprement un *éclair*, cette lumière vive et éclatante qui précède le tonnerre.

relle, et entre les enthousiasmes, les plus gaillards sinon les plus esperdus *[24]. Or bien, ce n'est pas merveille, si un contraire estat affaisse mon esprit, le cloue, et en tire un effect contraire,

Ad nullum consurgit opus, cum corpore languet [13];

et veult encores que ie luy sois tenu *[25] de quoy il preste, comme il dict, beaucoup moins à ce consentement, que ne porte l'usage ordinaire des hommes. Au moins pendant que nous avons trefve, chassons les maulx et difficultez de nostre commerce,

Dum licet, obductâ solvatur fronte senectus [14]:

tetrica sunt amœnanda iocularibus [15]. I'aime une sagesse gaye et civile, et fuys l'aspreté des mœurs et l'austerité, ayant pour suspecte toute mine rebarbatifve,

Tristemque vultûs tetrici arrogantiam [16];

---

[13] « Languissant avec le corps, rien ne peut l'exciter à agir ». Corn. Gall. eleg. I, vers. 125.

[14] « Il faut que la vieillesse, autant qu'elle peut, débarrasse son front du nuage qui l'offusque ». Hor. *Epod.* lib. od. XIII, v. 7. — Montaigne a mis dans ce vers *Dum licet*, au lieu de *Et decet.*

[15] « Il est bon d'adoucir, par l'enjouement, les noirs chagrins de la vie ». Sidonius Apollinaris, L. I, epist. IX Horenio, *sub finem.*

[16] « Et la tristesse arrogante d'un visage réfrogné ». — On ne sait d'où Montaigne a pris ces mots latins.

*[24] Pour ne pas dire les plus extravagans.

*[25] Et veut encore que je lui sois obligé de ce qu'il prête, etc.

Et habet tristis quoque turba cynædos [17].

Ie crois Platon de bon cœur, qui dict Les humeurs faciles ou difficiles estre un grand preiudice à la bonté ou mauvaistié de l'ame. Socrates eut un visage constant, mais serein et riant; non fascheusement constant comme le vieil Crassus qu'on ne veit iamais rire [18]. La vertu est qualité plaisante et gaye.

Ie sçais bien que fort peu de gents rechigneront à la licence de mes escripts, qui n'ayent plus à rechigner à la licence de leur pensee : ie me conforme bien à leur courage [*26]; mais i'offense leurs yeulx. C'est une humeur bien ordonnee! de pincer les escripts de Platon [*27], et couler ses negociations pretendues avecques Phedon, Dion, Stella, Archeanassa : *Non pudeat dicere, quod non pudet sentire* [19]. Ie hais un esprit hargneux et triste, qui glisse par dessus les plaisirs de sa

---

17 « Parmi ces gens au maintien austère, il y a aussi des débauchés ». Martial. L. VII, epigr. LVIII, v. 9.

18 *Ferunt Crassum, avum Crassi in Parthis interempti, nunquàm risisse; ob id Agelastum vocatum.* Plin. *Hist. nat.* L. VII, c. XIX, *init.*—On a dit la même chose de Jésus-Christ: mais, en revanche, on a remarqué que, s'il n'avait jamais ri, il avait quelquefois pleuré. — N.

19 « N'ayez pas honte de dire tout haut ce que vous n'avez pas honte d'approuver tout bas ».

*26 A leur goût.

*27 De critiquer fortement les écrits de Platon, et de glisser légèrement sur ses liaisons, etc.

vie, et s'empoigne et paist aux malheurs; comme les mouches qui ne peuvent tenir contre un corps bien poly et bien lissé, et s'attachent et reposent aux lieux scabreux et raboteux, et comme les ventouses qui ne hument et appetent que le mauvais sang.

Au reste, ie me suis ordonné d'oser dire tout ce que i'ose faire; et me desplais des pensees mesmes impubliables : la pire de mes actions et conditions ne me semble pas si laide, comme ie treuve laid et lasche de ne l'oser advouer. Chascun est discret en la confession, on le debvroit estre en l'action : la hardiesse de faillir est aulcunement compensee et bridee par la hardiesse de le confesser : qui s'obligeroit à tout dire, s'obligeroit à ne rien faire de ce qu'on est contrainct de taire. Dieu vueille que cet excez de ma licence attire nos hommes iusques à la liberté, par dessus ces vertus couardes et mineuses *28 nees de nos imperfections! *29 qu'aux despens de mon immoderation, ie les attire iusques au poinct de la raison! Il fault veoir son vice et l'estudier, pour le redire : ceulx qui le celent à aultruy, le celent ordinairement à eulx mesmes; et ne le tiennent pas pour assez couvert, s'ils le veoyent; ils le soubtraient et desguisent à leur propre conscience;

---

*28 Et les fasse passer par-dessus ces vertus lâches, de pure simagrée, nées, etc.

*29 Sous-entendez ici, *Dieu veuille*, qui se trouve quelques lignes plus haut.

quare vitia sua nemo confitetur? quia etiam nunc in illis est : somnium narrare, vigilantis est [20]. Les maulx du corps s'esclaircissent en augmentant; nous trouvons que c'est goutte, ce que nous nommions rheume ou fouleure : les maulx de l'ame s'obscurcissent en leur force *[30], le plus malade les sent le moins; voylà pourquoy il les fault souvent remanier, au iour, d'une main impiteuse, les ouvrir, et arracher du creux de nostre poictrine. Comme en matiere de bienfaicts *[31], de mesme en matiere de mesfaicts, c'est, par fois, satisfaction que la seule confession. Est il quelque laideur au faillir, qui nous dispense de nous en debvoir confesser? Ie souffre peine à me feindre; si que i'evite de prendre les secrets d'aultruy en garde, n'ayant pas bien le cœur de desadvouer ma science [21] : ie puis la taire; mais la nier, ie ne puis sans effort et desplaisir : pour estre bien secret, il le fault estre par nature, non par obligation. C'est peu, au service des princes,

---

[20] « D'où vient que personne ne confesse ses vices? c'est qu'il est encore plongé dans les vices. Il faut être éveillé pour raconter ses songes ». Senec. Ep. LIII.

[21] Voyez ce qu'il dit encore, à ce sujet, chap. I de ce même Livre (t. IV, p. 384 de notre édition). Ces deux passages rapprochés se prêtent mutuellement jour et appui.

*[30] A mesure qu'ils deviennent plus forts.

*[31] *Bienfaicts* est pris ici dans le sens opposé à *mesfaicts*; c'est-à-dire, dans le sens de *bonnes actions*; puisque *mesfaicts* signifie évidemment *mauvaises actions*.

d'estre secret, si on n'est menteur encores. Celuy, qui s'enquestoit à Thales Milesius s'il debvoit solemnellement nier d'avoir paillardé, s'il se feust addressé à moy, ie lui eusse respondu qu'il ne le debvoit pas faire; car le mentir me semble encores pire que la paillardise. Thales luy conseilla tout aultrement, et qu'il iurast, pour garantir le plus, par le moins [22]: toutesfois ce conseil n'estoit pas tant eslection de vice, que multiplication. Sur quoy disons ce mot, en passant, Qu'on faict bon marché à un homme de conscience, quand on luy propose quelque difficulté au contrepoids du vice *[32]; mais, quand on l'enferme entre deux vices, on le met à un rude chois, comme on feit Origene *[33], ou qu'il idolastrast, ou qu'il se souffrist iouir charnellement à un grand vilain Aethiopien qu'on luy presenta : il subit la premiere condition; et vicieusement, dict on. Pourtant ne seroient pas sans

---

[22] Montaigne fait dire à Thalès tout le contraire de ce qu'il a dit; et cela, faute d'avoir entendu Diogène Laërce, d'où il doit avoir tiré la réponse qu'il attribue à ce sage : « Un homme » qui avait commis adultère, dit Diogène Laërce, ayant de» mandé à Thalès s'il devait le nier par serment, Thalès lui » répondit : *Mais le parjure n'est-il pas pire que l'adultère ?* » Voyez Diogène Laërce, *Vie de Thalès*, L. I, segm. 36.

*[32] Quand on lui donne à choisir entre quelque entreprise périlleuse et une action vicieuse.

*[33] Comme on en usa avec Origène, en le réduisant au choix d'idolâtrer (de se faire idolâtre), ou de se souffrir, etc.

goust *[34], selon leur erreur, celles qui nous protestent, en ce temps, qu'elles aimeroient mieulx charger leur conscience de dix hommes, que d'une messe.

Si c'est indiscretion de publier ainsi ses erreurs, il n'y a pas grand dangier qu'elle passe en exemple et usage; car Ariston disoit que les vents que les hommes craignent le plus, sont ceulx qui les descouvrent [23]. Il fault rebrasser *[35] ce sot haillon qui cache nos mœurs: ils envoyent leur conscience au bordel, et tiennent leur contenance en regle; iusques aux traistres et assassins, ils espousent les loix de la cerimonie, et attachent là leur debvoir. Si n'est ce ny à l'iniustice de se plaindre de l'incivilité; ny à la malice, de l'indiscretion. C'est dommage qu'un meschant homme ne soit encores un sot, et que la decence pallie son vice: ces incrustations n'appartiennent qu'à une bonne et saine paroy *[36], qui merite d'estre conservee ou blanchie.

---

[23] Dans Plutarque, *Traité de la Curiosité*, c. III.

*[34] Ainsi elles ne seraient pas dégoûtées, dans leur erreur, les femmes qui etc.

*[35] Retrousser. — Dans la phrase précédente, Montaigne a mis *découvrent* à la place de *rebrassent*, dont Amyot s'était servi; et l'on peut dire qu'à présent il ne se sert du mot *rebrasser* qu'après l'avoir expliqué lui-même.

*[36] Muraille, cloison intérieure. — C'est ainsi que le dictionnaire de l'académie explique, très-inexactement, le mot *paroi*. Aujourd'hui *pároi* s'entend presque exclusivement du côté *paré*, de la surface intérieure d'un mur, de cet enduit lisse, qui le garantit d'un choc. C'est dans ce sens qu'on dit *les parois d'un vase*, etc.

En faveur des huguenots qui accusent nostre confession auriculaire et privee, ie me confesse en public, religieusement et purement : sainct Augustin, Origene et Hippocrates ont publié les erreurs de leurs opinions ; moy encores, de mes mœurs. Ie suis affamé de me faire cognoistre ; et ne me chault à combien *[37], pourveu que ce soit veritablement : ou, pour dire mieulx, ie n'ay faim de rien ; mais ie crains mortellement d'estre prins en eschange *[38] par ceulx à qui il arrive de cognoistre mon nom. Celui qui faict tout pour l'honneur et pour la gloire, que pense il gaigner, en se produisant au monde en masque, desrobbant son vray estre à la cognoissance du peuple ? Louez un bossu de sa belle taille, il le doibt recevoir à iniure : si vous estes couard, et qu'on vous honnore pour un vaillant homme, est ce de vous qu'on parle ? on vous prend pour un aultre ; i'aimerois aussi cher *[39] que celuy là se gratifiast des bonnetades qu'on lui faict, pensant qu'il soit maistre de la troupe, luy qui est des moindres de la suitte. Archelaus, roy de Macedoine, passant par la rue, quelqu'un versa de l'eau sur luy : les assistants disoient qu'il debvoit le punir.

---

*37 A quel prix.

*38 D'être pris pour autre que je ne suis, etc.

*39 J'aimerais autant. — C'est ainsi qu'on lit dans les éditions de Mlle. de Gournay, et dans celles où l'on n'a pas suivi scrupuleusement le texte de Montaigne.

« Ouy, mais, dict il, il n'a pas versé l'eau sur moy, mais sur celuy qu'il pensoit que ie feusse [24] » : Socrates, à celuy qui l'advertissoit qu'on mesdisoit de luy, « Point, feit il ; il n'y a rien en moy de ce qu'ils disent [25] ». Pour moy, qui me loueroit d'estre bon pilote, d'estre bien modeste, ou d'estre bien chaste, ie ne luy en debvrois nul grammercy ; et pareillement, qui m'appelleroit traistre, voleur, ou yvrongne, ie me tiendrois aussi peu offensé. Ceulx qui se mescognoissent, se peuvent paistre de faulses approbations ; non pas moy, qui me veois, et qui me recherche iusques aux entrailles, qui sçais bien ce qui m'appartient : il me plaist d'estre moins loué, pourveu que ie sois mieulx cogneu ; on me pourroit tenir pour sage, en telle condition de sagesse que ie tiens pour sottise. Ie m'ennuye que mes Essais servent les dames de meuble commun seulement, et de meuble de sale ; ce chapitre me fera du cabinet *40 : i'aime leur commerce un peu privé ; le public est sans faveur et saveur. Aux adieux, nous eschauffons, oultre l'ordinaire, l'affection envers les choses que nous abandonnons [26] : ie prends

---

[24] Plutarque, *Apophthegmes des Rois.*

[25] Diogène Laërce, L. II, segm. 36.

[26] Montaigne prépare ici ses lecteurs à le voir prendre toute licence dans ce chapitre.

*40 Fera que mon livre sera désormais un livre de cabinet.

l'extreme congé des ieux du monde; voicy nos dernieres accolades.

Mais venons à mon theme. Qu'a faict l'action genitale aux hommes, si naturelle, si necessaire et si iuste, pour n'en oser parler sans vergongne, et pour l'exclure des propos serieux et reglez [27]? Nous prononceons hardiement, tuer, desrobber, trahir, et cela, nous n'oserions qu'entre les dents. Est ce à dire que moins nous en exhalons en parole, d'autant nous avons loy d'en grossir la pensee? car il est bon [*41], que les mots qui sont le moins en usage, moins escripts, et mieulx teus, sont les mieulx seus et plus generalement cogneus; nul aage, nulles mœurs l'ignorent non plus que le pain: ils s'impriment en chascun, sans estre exprimez, et sans voix et sans figure; et le sexe qui le faict le plus, a charge de le taire le plus. Il est bon aussi, que c'est une action que nous avons mis en la franchise du silence [*42], d'où c'est crime de l'arracher, non pas mesme pour l'accuser et iuger; ny n'osons la fouetter, qu'en periphrase et peincture. Grand' faveur à un criminel, d'estre si exsecrable que la iustice estime iniuste de le toucher et de le

---

[27] Montaigne revient encore sur ce sujet, une quarantaine de pages après celle-ci.

[*41] Car ce qu'il y a de remarquable, c'est que, etc.
[*42] Dans l'asyle, sous la sauve-garde du silence.

veoir, libre et sauvé par le benefice de l'aigreur [*43] de sa condamnation. N'en va il pas comme en matiere de livres, qui se rendent d'autant plus venaulx et publicques, de ce qu'ils sont supprimez [28] ? Ie m'en voys pour moy prendre au mot l'advis d'Aristote qui dict, « L'estre honteux [*44], servir d'ornement à la ieunesse ; mais de reproche à la vieillesse [29] ». Ces vers se preschent en l'eschole ancienne ; eschole à laquelle ie me tiens bien plus qu'à la moderne : ses vertus me semblent plus grandes ; ses vices, moindres :

> Ceulx qui par trop fuyant Venus estrivent [*45],
> Faillent autant que ceulx qui trop la suyvent [30].
>
> Tu, dea, tu rerum naturam sola gubernas,
> Nec sine te quicquam dias in luminis oras
> Exoritur, neque fit lætum nec amabile quicquam [31].

---

[28] *Voyez* à ce sujet Tacite (*Annal.* L. IV, c. XXIV). Il dit en parlant des livres de Cremutius Cordus, que le sénat fit brûler : *Sed manserunt occultati et editi.*

[29] *Ethic. Nicom.* L. IV, c. *ult.*

[30] Vers cités par Plutarque dans son traité intitulé : *Qu'il faut qu'un philosophe converse avec les princes*; c. V. — Ils sont de la traduction d'Amyot.

[31] « O Vénus ! toi seule gouvernes la nature ; c'est par toi que tous les êtres jouissent de la céleste clarté du jour ; sans toi, rien n'est riant, rien n'est aimable. » Lucret. L. I, v. 22.

[*43] De la dureté, de l'injustice.

[*44] C'est-à-dire, « que la *honte*, ou plutôt la pudeur doit servir etc. — *L'estre honteux* est une expression italienne : *L'esser vergognoso.*

[*45] Évitent Vénus, lui résistent.

Ie ne sçais qui a peu malmesler *[46] Pallas et les Muses avecques Venus, et les refroidir envers l'Amour : mais ie ne veois aulcunes deités qui s'adviennent mieulx, ny qui s'entredoibvent plus. Qui ostera aux Muses les imaginations amoureuses, leur desrobbera le plus bel entretien qu'elles ayent et la plus noble matiere de leur ouvrage ; et qui fera perdre à l'Amour la communication et service de la poësie, l'affoiblira de ses meilleures armes : par ainsin on charge *[47] le dieu d'accointance et de bienvueillance, et les deesses protectrices d'humanité et de iustice, du vice d'ingratitude et de mescognoissance. Ie ne suis pas de si long temps cassé de l'estat et suite de ce dieu *[48], que ie n'aye la memoire informee de ses forces et valeurs ;

Agnosco veteris vestigia flammæ [32] ;

il y a encores quelque demourant d'esmotion et chaleur aprez la fiebvre ;

Nec mihi deficiat calor hic, hiemantibus annis [33] ;

---

32 « Je reconnais les traces d'un ancien feu. » *Énéide*, L. IV, v. 23.

33 « Heureux si, dans l'hiver de mes ans, ce reste de chaleur ne m'abandonne pas ! »

*46 Brouiller.

*47 On inculpe le dieu qui est toute accointance et bienveillance.

*48 Il n'y a pas si long-temps que j'ai cessé d'être enrôlé sous les drapeaux de ce dieu.

tout asseiché que ie suis et appesanty, ie sens encores quelques tiedes restes de cette ardeur passee,

Qual l' alto Egeo, perche Aquilone o Noto
Cessi, che tutto prima il volse e scosse,
Non s' accheta però; ma 'l suono e 'l moto
Ritien dell' onde anco agitate e grosse: [34]

mais, de ce que ie m'y entends *[49], les forces et valeur de ce dieu se treuvent plus vifves et plus animees en la peincture de la poësie, qu'en leur propre essence,

Et versus digitos habet [35]:

elle *[50] represente ie ne sçais quel air plus amoureux que l'Amour mesme. Venus n'est pas si belle toute nue, et vifve et haletante, comme elle est icy chez Virgile:

Dixerat; et niveis hinc atque hinc Diva lacertis
Cunctantem amplexu molli fovet. Ille repentè
Accepit solitam flammam; notusque medullas
Intravit calor, et labefacta per ossa cucurrit.
Non secus atque olim tonitru quùm rupta corusco

[34] « Ainsi la mer Égée ne s'apaise pas aussitôt après que l'Aquilon et le Notus ont cessé de souffler. Long-tems encore ses vagues irritées s'agitent et grondent. » Torq. Tasso, *Gierus. liberata*, c. XII, st. 63.

[35] « Le vers a des doigts qui chatouillent ». Juv. VI, v. 196.

*[49] Autant que je puis m'y connaître.

*[50] La poésie.

Ignea rima micans percurrit lumine nimbos.
. . . . Ea verba locutus,
Optatos dedit amplexus ; placidumque petivit
Coniugis infusus gremio per membra soporem [36].

Ce que i'y treuve à considerer, c'est qu'il la peint un peu bien esmeue pour une Venus maritale : en ce sage marché, les appetits ne se treuvent pas si folastres; ils sont sombres et plus mousses. L'amour hait qu'on se tienne par ailleurs que par luy, et se mesle laschement aux accointances qui sont dressees et entretenues sous aultre tiltre, comme est le mariage : l'alliance, les moyens, y poisent par raison *[51], autant ou plus que les graces et la beauté. On ne se marie pas pour soy, quoi qu'on die ; on se marie autant, ou plus, pour sa posterité, pour sa famille; l'usage et

[36] Elle dit ; et voyant sa faible résistance,
Elle échauffe son cœur d'un doux embrassement.
Son époux que séduit son tendre empressement,
De ses premiers désirs sent palpiter son ame ;
Il reconnaît Vénus à l'ardeur qui l'enflamme ;
Et le rapide éclair des amoureux transports
Pénètre chaque veine, et court par tout son corps :
Tel du ciel enflammé parcourant l'étendue,
L'éclair part, fend les airs, et divise la nue.
. . . .
. . . .
Il dit, reçoit le prix par sa flamme attendu,
Et s'endort, sur son sein mollement étendu.
Énéid. L. VIII, v. 387 et suiv.
(*Traduct. de Delille.*)

*[51] Doivent y entrer en compte.

l'interest du mariage touche nostre race, bien loing pardelà nous : pourtant *[52] me plaist cette façon, qu'on le conduise plustost par main tierce, que par les propres, et par le sens d'aultruy, que par le sien : tout cecy, combien à l'opposite des conventions amoureuses ? Aussi est ce une espece d'inceste, d'aller employer, à ce parentage venerable et sacré, les efforts et les extravagances de la licence amoureuse, comme il me semble avoir dict ailleurs [37] : il fault, dict Aristote, toucher sa femme prudemment et severement, de peur qu'en la chatouillant trop lascifvement, le plaisir la face sortir hors des gonds de raison. Ce qu'il dict pour la conscience, les medecins le disent pour la santé : « Qu'un plaisir excessifvement chauld, voluptueux et assidu, altere la semence, et empesche la conception » : disent d'aultre part, « qu'à une congression languissante, comme celle là est de sa nature, pour la remplir d'une iuste et fertile chaleur, il s'y fault presenter rarement et à notables intervalles »,

Quò rapiat sitiens Venerem, interiùsque recondat [38].

Ie ne veois point de mariages qui faillent plustost et se

---

[37] *Voyez* L. I, chap. XXIX.

[38] « Afin qu'elle saisisse plus avidement les dons de Vénus, et les recèle plus profondément dans son sein. » Virg. *Géorg.* L. III, v. 137.

*[52] C'est par cette raison que cette façon me plaît, etc.

troublent, que ceulx qui s'acheminent par la beauté et desirs amoureux : il y fault des fondemens plus solides et plus constants, et y marcher d'aguet *[53]; cette bouillante alaigresse n'y vault rien.

Ceulx qui pensent faire honneur au mariage, pour y ioindre l'amour, font, ce me semble, de mesme ceulx qui pour faire faveur à la vertu, tiennent que la noblesse n'est aultre chose que vertu. Ce sont choses qui ont quelque cousinage; mais il y a beaucoup de diversité : on n'a que faire de troubler *[54] leurs noms et leurs tiltres; on fait tort à l'une ou à l'aultre de les confondre. La noblesse est une belle qualité, et introduicte avecques raison; mais d'autant que c'est une qualité despendant d'aultruy, et qui peult tumber en un homme vicieux et de neant, elle est en estimation bien loing au dessoubs de la vertu : c'est une vertu, si ce l'est, artificielle et visible; despendant du temps et de la fortune; diverse en forme, selon les contrees; vivante, et mortelle; sans naissance, non plus que la riviere du Nil; genealogique et commune; de suite et de similitude; tiree par consequence, et consequence bien foible. La science, la force, la bonté, la beauté, la richesse, toutes aultres qualitez, tumbent en communication et en commerce; cette cy se consomme en

---

*[53] Et y marcher, en se tenant à l'aguet, sur ses gardes, avec circonspection.

*[54] De mêler, comme dans l'édit. de 1588.

soy, de nulle emploite *[55] au service d'aultruy. On proposoit à l'un de nos roys le chois de deux competiteurs en une mesme charge, desquels l'un estoit gentilhomme, l'aultre ne l'estoit point : il ordonna que, sans respect de cette qualité, on choisist celuy qui auroit le plus de merite; mais où la valeur seroit entierement pareille, qu'alors on eust respect à la noblesse : c'estoit iustement lui donner son reng. Antigonus à un ieune homme incogneu qui luy demandoit la charge de son pere, homme de valeur, qui venoit de mourir : « Mon amy, feit il, en tels bienfaicts, ie ne regarde pas tant la noblesse de mes soldats, comme ie fois leur prouesse [39] ». De vray, il n'en doibt pas aller comme des officiers des roys de Sparte, trompettes, menestriers, cuisiniers, à qui en leur charge succedoient les enfants, pour ignorants qu'ils feussent, avant les mieulx experimentez du mestier.

Ceulx de Calecut font, des nobles, une espece par dessus l'humaine : le mariage leur est interdict, et toute aultre vacation, que bellique ; de concubines, ils en peuvent avoir leur saoul, et les femmes autant de ruffiens *[56], sans ialousie les uns des aultres : mais c'est un crime capital et irremissible de s'accoupler à

[39] Plutarque, *De la mauvaise honte*, c. x.

*[55] Emploi, usage.

*[56] Autant d'amans ou de galans.—Le mot ruffien (*ruffiano*) désigne aussi, en italien, l'homme qui fait le vil métier de proxénète.

personne d'aultre condition que la leur; et se tiennent pollus, s'ils en sont seulement touchez en passant, et, comme leur noblesse en estant merveilleusement iniuriee et interessee, tuent ceulx qui seulement ont approché un peu trop prez d'eulx : de maniere que les ignobles sont tenus de crier en marchant, comme les gondoliers de Venise, au contour des rues, pour ne s'entreheurter; et les nobles leur commandent de se iecter au quartier qu'ils veulent : ceulx cy evitent par là cette ignominie qu'ils estiment perpetuelle; ceux là, une mort certaine. Nulle duree de temps, nulle faveur de prince, nul office, ou vertu, ou richesse, peult faire qu'un roturier devienne noble : à quoy ayde cette coustume, que les mariages sont deffendus de l'un mestier à l'aultre; ne peult une de race courdonniere espouser un charpentier; et sont les parents obligez de dresser les enfants à la vacation des peres, precisement, et non à aultre vacation, par où se maintient la distinction et constance de leur fortune.

Un bon mariage, s'il en est, refuse la compaignie et conditions de l'amour : il tasche à representer celles de l'amitié. C'est une doulce societé de vie, pleine de constance, de fiance, et d'un nombre infiny d'utiles et solides offices, et obligations mutuelles. Aulcune femme qui en savoure le goust,

Optato quam iunxit lumine tæda[40],

[40] « Unie par l'hymen à l'objet de ses amours. » Catull. *de Comá Beren.* Carm. LXIV, v. 79.

ne vouldroit tenir lieu de maistresse et d'amie à son mary : si elle est logee en son affection comme femme, elle y est bien plus honnorablement et seurement logee. Quand il fera l'esmeu ailleurs et l'empressé, qu'on luy demande pourtant lors, « à qui il aimeroit mieulx arriver une honte, ou à sa femme ou à sa maistresse? de qui la desfortune l'affligeroit le plus? à qui il desire plus de grandeur » ? ces demandes n'ont aulcun doubte en un mariage sain.

Ce qu'il s'en veoid si peu de bons, est signe de son prix et de sa valeur. A le bien façonner et à le bien prendre, il n'est point de plus belle piece en nostre societé : nous ne nous en pouvons passer, et l'allons avilissant. Il en advient ce qui se veoid aux cages : les oiseaux qui en sont dehors, desesperent d'y entrer; et d'un pareil soing en sortir, ceulx qui sont au dedans. Socrates, enquis Qui estoit plus commode, prendre ou ne prendre point de femme : « Lequel des deux on face, dict il, on s'en repentira[41] ». C'est une convention à laquelle se rapporte bien à poinct ce qu'on dict *homo homini* ou *deus* ou *lupus*[42] : il fault le rencontre de beaucoup de qualitez à le bastir. Il se treuve en ce temps plus commode aux ames simples et populaires, où les delices, la curiosité et l'oysifveté ne le troublent pas

---

41 Diogène Laërce, L. II, segm. 33.

42 « L'homme est à l'homme ou un dieu, ou un loup ».— *Homo homini lupus*, est un proverbe ancien qui se trouve dans Plaute.

tant : les humeurs desbauchees, comme est la mienne, qui hais toute sorte de liaison et d'obligation, n'y sont pas si propres ;

Et mihi dulce magis resoluto vivere collo [43].

De mon desseing*[57], i'eusse fuy d'espouser la Sagesse mesme, si elle m'eust voulu : mais, nous avons beau dire, la coustume, et l'usage de la vie commune, nous emporte ; la plus part de mes actions se conduisent par exemple, non par chois : toutesfois ie ne m'y conviay pas proprement, on m'y mena, et y feus porté, par des occasions estrangieres ; car non seulement les choses incommodes, mais il n'en est aulcune si laide et vicieuse et evitable, qui ne puisse devenir acceptable par quelque condition et accident : tant l'humaine posture est vaine ! et y feus porté, certes plus mal preparé lors, et plus rebours*[58], que ie ne suis à present, aprez l'avoir essayé : et tout licencieux qu'on

---

[43] « Il est plus doux pour moi de vivre libre de ce joug ». Corn. Gall. Eleg. 1, v. 61.

*[57] De mon propre mouvement, à suivre mon inclination naturelle.

*[58] Et plus à contre-cœur.—Lorsque *rebours* est adjectif, comme ici, *il est usité par métaphore*, dit Nicot, *pour intraitable, difficile à être conduit et gouverné ; comme*, c'est un homme rebours, *c'est-à-dire, lequel au lieu d'aller avant, et être persuasible, et s'accommoder à l'usage et façons communes, recule en arrière.*

me tient, i'ay en verité plus severement observé les loix de mariage, que ie n'avois ny promis ny esperé. Il n'est plus temps de regimber quand on s'est laissé entraver : il fault prudemment mesnager sa liberté ; mais depuis qu'on s'est soubmis à l'obligation, il s'y fault tenir sous les loix du debvoir commun, au moins s'en efforcer.

Ceulx qui entreprennent ce marché pour s'y porter avecques hayne et mespris, font iniustement et incommodeement : et cette belle regle, que ie veois passer de main en main entre elles, comme un sainct oracle,

Sers ton mary comme ton maistre,
Et t'en garde comme d'un traistre,

qui est à dire : « Porte toy envers luy d'une reverence contraincte, ennemie et desfiante », cry de guerre et desfi, est pareillement iniurieuse et difficile. Ie suis trop mol pour desseing si espineux : A dire vray, ie ne suis pas encores arrivé à cette perfection d'habileté et galantise d'esprit, que de confondre la raison avecques l'iniustice, et mettre en risee tout ordre et regle qui n'accorde à mon appetit*59 : pour haïr la superstition, ie ne me iecte pas incontinent à l'irreligion. Si on ne faict tousiours son debvoir, au moins le fault il tousiours aimer et recognoistre : c'est trahison de se marier sans s'espouser. Passons oultre.

---

*59 Qui ne s'accorde pas avec mes désirs.

Nostre poëte[44] represente un mariage plein d'accord et de bonne convenance, auquel pourtant il n'y a pas beaucoup de loyauté. A il voulu dire qu'il ne soit pas impossible de se rendre aux efforts de l'amour, et ce neantmoins reserver quelque debvoir envers le mariage; et qu'on le peult blecer, sans le rompre tout à faict? tel valet ferre la mule au maistre *[60] qu'il ne hayt pas pourtant. La beauté, l'opportunité, la destinee (car la destinee y met aussi la main)

> fatum est in partibus illis
> Quas sinus abscondit: nam, si tibi sidera cessent,
> Nil faciet longi mensura incognita nervi [45],

l'ont attachee à un estrangier, non pas si entiere peult estre qu'il ne luy puisse rester quelque liaison par où elle tient encores à son mary. Ce sont deux desseings, qui ont des routes distinguees et non confondues: une femme se peult rendre à tel personnage que nullement elle ne vouldroit avoir espousé; ie ne dis pas pour les conditions de la fortune, mais pour celles mesme de la personne. Peu de gents ont espousé des amies, qui

---

[44] Ce que Montaigne va dire est la suite des réflexions qu'il a faites, quelques pages plus haut, dans le paragraphe qui suit la citation des vers de Virgile.

[45] « Il y a une fatalité attachée à ces organes que voilent nos habits : si les astres nous sont contraires, il ne nous servira de rien d'avoir été secrètement favorisés de la nature ». Juv. sat. IX, v. 32.

*[60] Vole son maître; — Gagne sur le prix des choses qu'il achète pour lui.

ne s'en soyent repentis; et, iusques en l'aultre monde, quel mauvais mesnage a faict Iupiter avecques sa femme qu'il avoit premierement practiquee et iouïe par amourettes? c'est ce qu'on dict, Chier dans le panier, pour aprez le mettre sur sa teste. I'ay veu de mon temps, en quelque bon lieu, guarir honteusement et deshonnestement l'amour par le mariage : les considerations sont trop aultres. Nous aimons, sans nous empescher *[61], deux choses diverses et qui se contrarient : Isocrates disoit que la ville d'Athenes plaisoit, à la mode que font les dames qu'on sert par amour[46] : chascun aimoit à s'y venir promener, et y passer son temps; nul ne l'aimoit pour l'espouser, c'est à dire, pour s'y habituer et domicilier. I'ay avecques despit veu des maris haïr leurs femmes, de ce, seulement, qu'ils leur font tort : au moins ne les fault il pas moins aimer, de nostre faulte; par repentance et compassion au moins, elles nous en debvroient estre plus cheres.

Ce sont fins differentes, et pourtant compatibles, dict il, en quelque façon : Le mariage a pour sa part, l'utilité, la iustice, l'honneur et la constance; un plaisir plat, mais plus universel : L'amour se fonde au seul plaisir, et l'a, de vray, plus chatouilleux, plus vif et plus aigu; un plaisir attizé par la difficulté : il y fault de la picqueure et de la cuisson; ce

---

46 Ælien, *Var. Hist.* L. XII, c. LII.

*61 Sans nous lier, sans nous engager.

n'est plus amour, s'il est sans fleches et sans feu. La liberalité des dames est trop profuse *[62] au mariage, et esmousse la poincte de l'affection et du desir : pour fuyr à cet inconvenient, voyez la peine qu'y prennent en leurs loix Lycurgus et Platon.

Les femmes n'ont pas tort du tout, quand elles refusent les regles de vie qui sont introduictes au monde; d'autant que ce sont les hommes qui les ont faictes sans elles. Il y a naturellement de la brigue et riotte *[63] entre elles et nous; le plus estroict consentement *[64] que nous ayons avecques elles, encores est il tumultuaire et tempesteux. A l'advis de nostre aucteur, nous les traictons inconsidereement en cecy : Aprez que nous avons cogneu qu'elles sont sans comparaison plus capables et ardentes aux effects de l'amour que nous, et que ce presbtre ancien [47] l'a ainsi tesmoigné, qui avoit esté tantost homme, tantost femme,

Venus huic erat utraque nota [48];

et, en oultre, que nous avons apprins de leur propre bouche la preuve qu'en feirent aultrefois, en divers

---

47 Tirésias. — Voyez toute son histoire dans la bibliothèque d'Apollodore, L. III, §. 7.

48 « Qui connaissait les plaisirs des deux sexes ». Ovide, *Mét.* L. III, fab. III, v. 323.

*62 Trop prodigue dans le mariage, s'étend trop loin.

*63 Querelle, petite dispute. — Riotte, *rixa*. Nicot.

*64 Le rapport le plus intime.

siecles, un empereur et une emperiere de Rome, maistres ouvriers et fameux en cette besongne; luy[49] despucela bien en une nuict dix vierges sarmates ses captifves; mais elle[50] fournit reellement, en une nuict, à vingt et cinq entreprinses, changeant de compaignie selon son besoing et son goust,

Adhuc ardens rigidæ tentigine vulvæ,
Et lassata viris, nondum satiata, recessit[51];

et que, sur le differend advenu à Cateloigne *[65] entre une femme se plaignant des efforts trop assiduels de son mary, non tant à mon advis qu'elle en feust incommodee (car ie ne crois les miracles qu'en foy,) comme pour retrencher, soubs ce pretexte, et brider, en ce mesme qui est l'action fondamentale du mariage, l'auctorité des maris envers leurs femmes, et pour montrer que leurs hergnes *[66] et leur malignité passent oultre

---

49 Proculus, qui s'en glorifie lui-même dans une lettre à Métianus, en ces termes : *Centum ex Sarmatiâ virgines cepi. Ex his unâ nocte decem inivi. Omnes tamen quod in me erat, mulieres intra dies quindecim reddidi.* Voyez Flavius Vopiscus *in Proculo*, p. 735, t. II, *Hist. August. Script. cum notis varior.*

50 Messaline, femme de l'empereur Claude.

51 « Brûlante encore de désirs, elle sortit enfin plus fatiguée qu'assouvie. » Juv. sat. VI, v. 128.

*65 En Catalogne.

*66 *Hergne*, qui veut dire ici *humeur chagrine*, *acariâtre*, *rioteuse*, ne signifie plus aujourd'hui qu'une certaine incommodité du corps, qu'on nomme *hargne* ou *hergne* : mais *hargneux*, pour *querelleux*, est encore en usage.

la couche nuptiale et foulent aux pieds les graces et doulceurs mesmes de Venus; à laquelle plaincte, le mary respondoit, homme vrayement brutal et desnaturé, qu'aux iours mesme de ieusne il ne s'en sçauroit passer à moins de dix, intervint ce notable arrest de la royne d'Aragon, par lequel, aprez meure deliberation de conseil, cette bonne royne, pour donner regle et exemple, à tout temps, de la moderation et modestie requise en un iuste mariage, ordonna, pour bornes legitimes et necessaires, le nombre de six par iour, relaschant et quittant beaucoup du besoing et desir de son sexe, « pour establir, disoit elle, une forme aysee, et par consequent permanente et immuable[52] » : en quoy s'escrient les docteurs, « quel doibt estre l'appetit et la concupiscence feminine, puisque

---

[52] *Hieronym. Paul. in lib. provinc. versicul. prædictus episcopus herden. narrans retulit illum herden. primo capitulo fraternitatis de frigidis et maleficiatis, vidisse tempore suo hominem quemdam fuisse Cathaloniæ, tantùm in re venereâ potentem quòd quâlibet die uxorem suam decem vicibus cognoscebat. Quæ reginam Arragoniæ secretè conquista fuit, vocatoque viro confessa est ità rem se habere. Quare mandavit ei sub pœnâ capitis, ne ampliùs quàm sexiès in die uxorem suam cognosceret, ne, ut ait, mortis periculum mulier incurreret. Undè de potentiâ viri non tantùm mirari opportet, quantùm de querelâ uxoris.* — Nicolaus Boerius, Burdegalensium decisionum. Decisione 317, n. 9, p. 563, edit. Lugd. 1579.

leur raison, leur reformation et leur vertu se taille à ce prix » ! considerants le divers iugement de nos appetits, et que Solon, chef de l'eschole iuridique *[67], ne taxe qu'à trois fois par mois, pour ne faillir point, cette hantise coniugale [53] : Aprez avoir creu, dis ie, et presché cela*[68], nous sommes allez leur donner la continence peculierement*[69] en partage, et sur peines dernieres et extremes.

Il n'est passion plus pressante que cette cy, à laquelle nous voulons qu'elles resistent seules, non simplement comme à un vice de sa mesure, mais comme à l'abomination et exsecration, plus qu'à l'irreligion et au parricide; et nous nous y rendons ce pendant, sans coulpe et reproche. Ceulx mesme d'entre nous qui ont essayé d'en venir à bout, ont assez advoué quelle difficulté, ou plustost impossibilité, il y avoit, usant de remedes materiels, à mater, affoiblir et refroidir le corps : nous, au contraire, les voulons saines, vigoreuses, en bon poinct, bien nour-

---

[53] Plutarque, *Traité de l'Amour.*

*[67] Le modèle des législateurs.

*[68] *Que les femmes sont plus ardentes aux effets de l'amour que nous.* —C'est ce que Montaigne prétend, une trentaine de lignes plus haut; et l'on ne trouve qu'ici la fin de cette phrase, dont le sens a été long-tems suspendu.

*[69] Particulièrement.

ries, et chastes ensemble; c'est à dire, et chauldes et froides. Car le mariage que nous disons avoir charge de les empescher de brusler, leur apporte peu de refreschissement, selon nos mœurs : Si elles en prennent un à qui la vigueur de l'aage boult encores, il fera gloire de l'espandre ailleurs;

> Sit tandem pudor; aut eamus in ius:
> Multis mentula millibus redempta
> Non est hæc tua, Basse; vendidisti [54];

le philosophe Polemon feut iustement appellé en iustice par sa femme, de ce qu'il alloit semant en un champ sterile le fruict deu au champ genital [55] : Si c'est de ces aultres cassez [*70], les voylà, en plein mariage, de pire condition que vierges et veufves. Nous les tenons pour bien fournies, parce qu'elles ont un homme auprez, comme les Romains teindrent pour violee Clodia Laeta, Vestale, que Caligula avoit approchee, encores

---

[54] « Rougis enfin de ton procédé, ou je t'appelle en justice. Tu m'as vendu ce meuble, Bassus; je l'ai acheté à beaux deniers comptants : il n'est plus à toi. » Martial. L. XII, epigr. XC, v. 10.

[55] Diog. Laërce, *Vie de Polémon*, L. III, segm. 17.

[*70] Si les femmes prennent des hommes cassés, vieux. — Dans l'édition de 1588, cette phrase suivait immédiatement les vers de Martial; et alors on en voyait le rapport avec la phrase qui les précède.

qu'il feust averé qu'il ne l'avoit qu'approchee [56] : mais, au rebours, on recharge par là leur necessité, d'autant que l'attouchement et la compaignie de quelque masle que ce soit esveille leur chaleur qui demeureroit plus quiete*[71] en la solitude; et à cette fin *[72], comme il est vraysemblable, de rendre par cette circonstance et consideration leur chasteté plus meritoire, Boleslaus[57] et Kinge sa femme, rois de Poloigne, la vouerent *[73] d'un commun accord, couchez ensemble, le iour mesme de leurs nopces, et la mainteindrent à la barbe des commodités maritales.

Nous les dressons, dez l'enfance, aux entremises de l'amour; leur grace, leur attiffeure, leur science, leur parole, toute leur instruction ne regarde qu'à ce but : leurs gouvernantes ne leur impriment aultre chose que le visage de l'amour, ne feust *[74] qu'en le leur representant continuellement pour les en desgouster. Ma fille, c'est tout ce que i'ay d'enfants, est

---

56 Ils la firent même enterrer vive, comme le rapporte Xiphilin, dans l'*Abrégé de la Vie de Caligula.*

57 C'est à cause de cela, qu'il fut surnommé *le pudique*, comme on peut voir dans Cromer, *de Rebus Polon.* L. VIII, p. 204.

*71 Plus paisible; comme dans l'édition in-4°. de 1588.

*72 Et afin.

*73 Firent vœu de chasteté.

*74 Ne *fût-ce*, comme a mis Mlle. de Gournay dans son édition; ce qui est plus clair.

en l'aage auquel les loix excusent *75 les plus eschauffees de se marier; elle est d'une complexion tardifve, mince et molle, et a esté par sa mere eslevee de mesme, d'une forme retirée et particuliere, si qu'elle ne commence encores qu'à se desniaiser de la naïfveté de l'enfance; elle lisoit un livre françois devant moy: le mot de Fouteau*76, s'y rencontra, nom d'un arbre cogneu; la femme qu'ell' a pour sa conduicte l'arresta tout court un peu rudement, et la feit passer par dessus ce mauvais pas. Ie la laissay faire, pour ne troubler leurs regles, car ie ne m'empesche aulcunement de ce gouvernement; la police feminine a un train mysterieux, il fault le leur quitter: mais, si ie ne me trompe, le commerce de vingt laquays n'eust sceu imprimer en sa fantasie, de six mois, l'intelligence et usage et toutes les consequences du son de ces syllabes scelerees *77, comme feit cette bonne vieille par sa reprimande et son interdiction.

> Motus doceri gaudet ionicos
> Matura virgo, et frangitur artubus

---

*75 Empêchent. — *Excuser* est employé ici pour *empêcher,* comme chez les Latins, du moins en quelques occasions. *Locis lapidosis et glareosis si juvantur lætamine excusant ne poma caduca et vermiculosa nascantur.* Palladius *de Arbusculis*, sect. XIV.

*76 C'est le hêtre. — *Fouteau* de *fagutal*, bois de hêtre. Le vieux mot français était *fau*, de *fagus*.

*77 De ces syllabes criminelles, scélérates.

Iam nunc, et incestos amores
De tenero meditatur ungui [58].

Qu'elles se dispensent un peu de la cerimonie ; qu'elles entrent en liberté de discours : nous ne sommes qu'enfants au prix d'elles en cette science. Oyez leur representer nos poursuittes et nos entretiens ; elles vous font bien cognoistre que nous ne leur apportons rien qu'elles n'ayent sceu et digeré sans nous. Seroit ce, ce que dict Platon, qu'elles ayent esté garsons desbauchez aultrefois ? Mon aureille se rencontra un iour en lieu où elle pouvoit desrobber aulcun des discours faicts entre elles sans souspeçons : que ne puis ie le dire ? Nostre dame ! *[78] (feis ie), allons à cette heure estudier des phrases d'Amadis et des registres de Boccace et de l'Aretin, pour faire les habiles : nous employons vrayement bien nostre temps ! Il n'est ny parole, ny exemple, ny desmarche, qu'elles ne sçachent mieulx que nos livres : c'est une discipline qui naist dans leurs veines,

Et mentem Venus ipsa dedit [59],

---

58 « La jeune vierge, déjà nubile, se plaît à apprendre les danses ioniennes ; elle exerce ses membres à des mouvemens lascifs, et, dans l'âge encore de l'innocence, médite de criminelles amours ». Hor. L. III, od. VI, v. 21.

59 « Et que Vénus elle-même leur a inspirée. » Virgile, *Géorg.* L. III, v. 267.

*78 Ancienne exclamation, qui signifie *par Notre-Dame !* Aujourd'hui nous disons, par ellipse, *dame !* dans le même sens.

que ces bons maistres d'eschole, nature, ieunesse et santé[60], leur soufflent continuellement dans l'ame; elles n'ont que faire de l'apprendre: elles l'engendrent:

Nec tantum niveo gavisa est ulla columbo
Compar, vel si quid dicitur improbius,
Osculà mordenti semper decerpere rostro,
Quantum præcipuè multivola est mulier [61].

Qui n'eust tenu un peu en bride cette naturelle violence de leur desir, par la crainte et honneur de quoy on les a pourveues, nous estions diffamez. Tout le mouvement du monde se resoult et rend à cet accouplage; c'est une matiere infuse partout; c'est un centre où toutes choses regardent. On veoid encores des ordonnances de la vieille et sage Rome, faictes pour le service de l'amour [62]; et les preceptes de Socrates à instruire les courtisanes:

Necnon libelli stoïci inter sericos
Iacere pulvillos amant [63]:

---

60 Sédaine a copié cette phrase dans son opéra-comique de *Rose et Colas*.

61 « Jamais colombe, jamais l'oiseau le plus lascif n'a prodigué, d'un bec amoureux, ses baisers et de douces morsures, avec autant d'ardeur qu'une femme qui s'abandonne à sa passion ». Catull. *ad Manl.* carm. 66, v. 125.

62 Plus loin, L. III, chap. IX, Montaigne dit encore : « En toutes les chambrees (sectes) de la philosophie ancienne, cecy se trouvera qu'un mesme ouvrier y publie des regles de temperance, et publie ensemble des escrits d'amour et de debauche ».

63 « Et souvent on trouve sur les coussins de soie de nos belles, de petits livres faits par des stoïciens ». Hor. epod. L. od. VIII, v. 15.

Zenon, parmy ses loix, regloit aussi les escarquillements et les secousses du despucelage. De quel sens estoit le livre du philosophe Strato, De la coniunction charnelle [64]? et de quoy traictoit Theophraste, en ceulx qu'il intitula, l'un l'Amoureux, l'aultre De l'amour [65]? de quoy Aristippus, au sien Des anciennes delices? que veulent pretendre les descriptions si estendues et vifves en Platon, des amours de son temps plus hardies? et le livre de l'Amoureux, de Demetrius Phalereus [66]? et Clinias, ou l'Amoureux forcé, de Heraclides Ponticus [67]? et d'Antisthenes, celuy De faire les enfants, ou des nopces [68]: et l'aultre, du Maistre ou de l'Amant? et d'Aristo, celuy des Exercices amoureux [69]? de Cleanthes, un de l'Amour, l'aultre de l'Art d'aimer [70]? les Dialogues amoureux de Sphaerus [71]? et la Fable de Iupiter et Iuno, de Chrysippus [72], eshontee au delà de toute souffrance [*79]? et ses cinquante epis-

[64] Diog. Laërce, *Vie de Straton*, L. V, §. 59.

[65] *Id. Vie de Théophraste*, L. V, §. 43.

[66] *Id. Vie de Démétrius*, L. V, §. 81.

[67] *Id. Vie d'Héraclide*, L. V, §. 87.

[68] *Id. Vie d'Antisthène*, L. VI, §. 15 et §. 18.

[69] *Id. Vie de Zénon*, L. VII, §. 175.

[70] *Id. Vie de Cléanthe*, L. VII. §. 175.

[71] *Id. Vie de Sphærus*, L. VII, §. 178.

[72] *Id. Vie de Chrysippe*, L. VII, §. 187, 188.

[*79] Effrontée au dernier point, et plus convenable à des courtisanes infâmes qu'à des dieux, comme dit Diog. Laërce, *loc. cit.*

tres si lascifves? car il fault laisser à part ces escripts des philosophes qui ont suyvi la secte epicurienne (protectrice de la volupté). Cinquante deitez estoient, au temps passé, asservies à cet office*[80]; et s'est trouvé nation, où, pour endormir la concupiscence de ceulx qui venoient à la devotion, on tenoit aux eglises des garses et des garsons à iouïr, et estoit acte de cerimonie de s'en servir avant venir à l'office : *Nimirùm propter continentiam incontinentia necessaria est; incendium ignibus extinguitur* [73].

En la plus part du monde, cette partie de nostre corps estoit deïfiee : en mesme province, les uns se l'escorchoient pour en offrir et consacrer un lopin; les aultres offroient et consacroient leur semence : en un aultre, les ieunes hommes se le perceoient publicquement, et ouvroient en divers lieux entre chair et cuir, et traversoient, par ces ouvertures, des brochettes, les plus longues et grosses qu'ils pouvoient souffrir; et de ces brochettes faisoient aprez

---

73 « Parce que l'incontinence est nécessaire pour la continence : c'est ainsi qu'un incendie s'éteint par le feu ».

*80 A l'office du dépucelage. — Dans l'édition in-4°. de 1588, cette phrase suit immédiatement celle où l'on trouve, une vingtaine de lignes plus haut, que Zénon par ses lois *regloit les.... secousses du depucelage.* L'addition que Montaigne a faite depuis, a rompu la liaison des idées, et l'on ne voit pas d'abord à quoi se rapportent ces mots *à cet office.*

du feu, pour offrande à leurs dieux; estimez peu vigoreux et peu chastes, s'ils venoient à s'estonner par la force de cette cruelle douleur : ailleurs, le plus sacré magistrat estoit reveré et recogneu par ces parties là : et en plusieurs cerimonies, l'effigie en estoit portée en pompe, à l'honneur de diverses divinitez ; les dames aegyptiennes en la feste des Bacchanales, en portoient au col un de bois, exquisement formé, grand et poisant, chascune selon sa force ; oultre ce que la statue de leur dieu en representoit qui surpassoit en mesure le reste du corps [74]. Les femmes mariees, icy prez, en forgent, de leur couvrechef, une figure sur leur front, pour se glorifier de la iouïssance qu'elles en ont ; et venant à estre veufves, le couchent en arriere, et ensebvelissent soubs leur coeffure. Les plus sages matrones à Rome estoient honorees d'offrir des fleurs et des couronnes au dieu Priapus [75] : et sur ses parties moins honnestes faisoit on seoir les vierges, au temps de leurs nopces [76]. Encores ne sçais ie si i'ay veu en mes iours quelque air de pareille devotion. Que vouloit dire cette ridicule piece

---

74 Hérodote, L. II, p. 122. *Veretrum quod non multò minus est cætero corpore.* — Je ne sais pourquoi, dit Coste, Montaigne s'avise ici d'enchérir sur l'extravagante exagération des Égyptiens.

75 Saint-Augustin, *de civit. Dei*, L. XII, c. XXIV.

76 *Id. ibid.* L. VI, c. IX. — Lactant. *de falsâ relig.* L. V, c. XX.

de la chaussure de nos peres, qui se veoid encores en nos Souysses? à quoy faire la montre que nous faisons, à cette heure, de nos pieces, en forme, soubs nos gregues; et souvent, qui pis est, oultre leur grandeur naturelle, par faulseté et imposture? Il me prend envie de croire que cette sorte de vestement feut inventee aux meilleurs et plus consciencieux siecles, pour ne piper le monde, pour que chascun rendist en public compte de son faict; les nations plus simples l'ont encores aulcunement rapportant au vray *[81]: lors on instruisoit la science de l'ouvrier, comme il se fait de la mesure du bras ou du pied *[82]. Ce bon homme qui, en ma ieunesse, chastra tant de belles et antiques statues en sa grande ville, pour ne corrompre la veue *[83], suyvant l'advis de cet aultre ancien bon homme,

Flagitii principium est nudare inter cives corpora [77],

---

77 « La première cause du dérèglement des mœurs, vint de la coutume de se montrer en public, sans vêtemens ». Ennius apud Cic. *Tusc. quæst.* L. IV, c. XXX.

*81 C'est-à-dire, si je ne me trompe : « Les nations les plus simples portent encore des vêtemens qui accusent au vrai, la forme des parties qui en sont couvertes ».

*82 Cela veut dire, sans doute : « Alors on instruisait le public des avantages que l'on avait reçus, à cet égard, de la nature, comme aujourd'hui on donnerait la mesure de son bras ou de son pied. »

*83 *Des dames du pays*; addition de l'édition de 1588.

se debvoit adviser, comme aux mysteres de la bonne deesse toute apparence masculine en estoit forclose*[84], que ce n'estoit rien advancer, s'il ne faisoit encores chastrer et chevaulx, et asnes, et nature enfin:

> Omne adeo genus in terris, hominumque, ferarumque,
> Et genus æquoreum, pecudes, pictæque volucres
> In furias ignemque ruunt [78].

Les dieux, dict Platon[79], nous ont fourni d'un membre inobedient et tyrannique, qui, comme un animal furieux, entreprend, par la violence de son appetit, soubmettre tout à soy: de mesme aux femmes le leur, comme un animal glouton et avide, auquel, si on refuse aliment en sa saison, il forcene, impatient de delay*[85]; et, soufflant sa rage en leur corps, empesche les conduicts, arreste la respiration, causant mille sortes de maulx; iusques à ce qu'ayant humé le fruict de la soif commune, il en aye largement arrousé et ensemencé le fond de leur matrice[80].

---

78 Amour, tout sent tes feux, tout se livre à ta rage,
Tout, et l'homme qui pense, et la brute sauvage,
Et le peuple des eaux, et l'habitant des airs.
VIRG. *Géorg.* L. III, v. 244. (*Traduct. de Delille.*)

79 Vers la fin du *Timée*, d'où a été pris tout ce que Montaigne dit ici, jusqu'à la fin de la phrase.

80 Voyez *Lucret.* L. IV, v. 1100 — 1110.

*84 Renfermée, cachée.

*85 Il est *hors de sens*, il devient furieux, ne pouvant souffrir de délai. — *Impatient de délai* est une expression prise du latin.

Or se debvoit adviser aussi mon legislateur *86, qu'à l'adventure est ce un plus chaste et fructueux usage de leur faire de bonne heure cognoistre le vif, que de le leur laisser deviner selon la liberté et chaleur de leur fantasie : au lieu des parties vrayes, elles en substituent, par desir et par esperance, d'aultres extravagantes au triple ; et tel de ma cognoissance s'est perdu, pour avoir faict la descouverte des siennes en lieu où il n'estoit encores au propre *87 de les mettre en possession de leur plus serieux usage. Quel dommage ne font ces enormes pourtraicts que les enfants vont semant aux passages et escalliers des maisons royales ? de là leur vient *88 un cruel mespris de nostre portee naturelle. Que sçait on, si Platon, ordonnant, aprez d'aultres republicques bien institueees, que les hommes et femmes, vieux, ieunes, se presentent nuds à la veue les uns des aultres, en ses gymnastiques [81], n'a pas regardé à cela ? Les Indiennes, qui voyent les hommes à crud, ont au

---

81 Voyez sa *République* et ses livres des lois, *passim*.

*86 Le *bonhomme*, c'est-à-dire le pape, dont il a précédemment parlé. — Le passage de Platon que Montaigne a intercalé, depuis l'édition de 1588, a fait disparaître la liaison des deux phrases.

*87 A même, en position. — Cette expression *au propre* est très-familière à Montaigne, et vaut mieux que notre *à même*.

*88 De là vient que les femmes ont un cruel mépris, etc.

moins refroidy le sens de la veue : et, quoyque dient les femmes de ce grand royaume de Pegu, qui, au dessoubs de la ceincture, n'ont à se couvrir qu'un drap fendu par le devant, et si estroict que, quelque cerimonieuse decence qu'elles y cherchent, à chasque pas on les veoid toutes, que c'est une invention trouvee aux fins d'attirer les hommes à elles et les retirer des masles, à quoy cette nation est du tout abandonnee, il se pourroit dire qu'elles y perdent plus qu'elles n'advancent, et qu'une faim entiere est plus aspre que celle qu'on a rassasiee, au moins par les yeulx : aussi disoit Livia, « qu'à une femme de bien, un homme nud n'est non plus qu'une image[82] ». Les Lacedemoniennes, plus vierges femmes que ne sont nos filles, voyoient tous les iours les ieunes hommes de leur ville despouillez en leurs exercices ; peu exactes elles mesmes à couvrir leurs cuisses en marchant, s'estimant, comme dict Platon[83], assez couvertes de leur vertu sans vertugade[*89]. Mais ceulx là, desquels tesmoigne sainct Augustin[84], ont donné un merveilleux effort

---

82 Voyez Dion, *Vie de Tibère.*

83 Platon ne parle pas des femmes lacédémoniennes, mais du sexe en général. *De Republ.* L. V, p. 457.

84 *De Civit. Dei*, L. XXII, c. XVII.

*89 Sans vertugadin. — *Vertugale* et *vertugadin*, cotte gonflée avec un cercle, de l'espagnol *vertugala.* — *Trésor des recherches gauloises*, par Borel.

de tentation à la nudité *90, qui ont mis en doubte Si les femmes, au iugement universel, resusciteront en leur sexe, et non plustost au nostre, pour ne nous tenter encores en ce sainct estat. On les leurre, en somme, et acharne, par touts moyens ; nous eschauffons et incitons leur imagination sans cesse : et puis nous crions au ventre. Confessons le vray, il n'en est gueres d'entre nous, qui ne craigne plus la honte qui luy vient des vices de sa femme, que des siens ; qui ne se soigne plus (charité esmerveillable !) de la conscience de sa bonne espouse, que de la sienne propre ; qui n'aimast mieulx estre voleur et sacrilege, et que sa femme feust meurtriere et heretique, que si elle n'estoit plus chaste que son mary : inique estimation de vices ! Nous et elles sommes capables de mille corruptions plus dommageables et desnaturees, que n'est la lascifveté : mais nous faisons et poisons les vices, non selon nature, mais selon nostre interest ; par où ils prennent tant de formes ineguales.

L'aspreté de nos decrets rend l'application des femmes à ce vice, plus aspre et vicieuse que ne porte sa condition *91, et l'engage à des suittes pires que n'est leur cause : elles offriront volontiers d'aller au palais querir du gain, et, à la guerre, de la repu-

---

*90 Ont attribué à la nudité un pouvoir prodigieux de tentation, lorsqu'ils ont mis en doute, etc.

*91 Que ne comporte la nature de ce vice.

tation, plustost que d'avoir, au milieu de l'oisifveté et des delices, à faire une si difficile garde; voyent elles pas qu'il n'est ny marchand, ny procureur, ny soldat, qui ne quitte sa besongne pour courre à cette aultre, et le crocheteur, et le savetier, touts harassez et hallebrenez *92 qu'ils sont de travail et de faim?

Num tu, quæ tenuit dives Achæmenes,
Aut pinguis Phrygiæ mygdonias opes,
Permutare velis crine Licinniæ,
    Plenas aut Arabum domos;
Dum fragrantia detorquet ad oscula
Cervicem, aut facili sævitiâ negat
Quæ poscente magis gaudeat eripi,
    Interdum rapere occupet [85]?

Ie ne sçais si les exploicts de Cesar et d'Alexandre surpassent en rudesse la resolution d'une belle ieune femme, nourrie en nostre façon, à la lumiere et commerce du monde, battue de tant d'exemples contraires, se maintenant entiere au milieu de mille conti-

---

[85] « Les richesses de l'Arabie et de la Phrygie, les trésors d'Achémène, pourraient-ils vous payer un seul cheveu de Licinie, dans ces doux momens où, répondant à vos baisers, elle tourne la tête vers vous; puis, par un doux caprice, refuse ce qu'elle veut se laisser ravir, et bientôt vous prévient elle-même? » Hor. od. XII, L. II, v. 21.

*92 *Hallebrené*; ou, comme écrit Nicot, *halbrené. C'est*, dit-il, *un terme de fauconnier, qui appelle un faucon* halbrené, *cil qui a une ou plusieurs pennes rompues.*

nuelles et fortes poursuittes. Il n'y a point de faire plus espineux qu'est ce non faire, ny plus actif : ie treuve plus aysé de porter une cuirasse toute sa vie, qu'un pucelage ; et est le vœu de la virginité le plus noble de touts les vœux, comme estant le plus aspre : *Diaboli virtus in lumbis est*[86], dict sainct Ierosme.

Certes le plus ardu et le plus vigoreux des humains debvoirs, nous l'avons resigné aux dames, et leur en quittons la gloire. Cela leur doibt servir d'un singulier aiguillon à s'y opiniastrer ; c'est une belle matiere à nous braver, et à fouler aux pieds cette vaine preeminence de valeur et de vertu que nous pretendons sur elles : elles trouveront, si elles s'en prennent garde, qu'elles en seront non seulement tres-estimees, mais aussi plus aimees. Un galant homme*[93] n'abandonne point sa poursuitte, pour estre refusé, pourveu que ce soit un refus de chasteté, non de

---

[86] « Toute la puissance du diable réside dans les lombes. » Saint-Jérôme, *contre Jovinien*, L. II. — Voici comme Montaigne avait d'abord traduit lui-même cette petite phrase latine : *La vertu du diable est aux roignons.* Il avait écrit cette traduction en marge de l'un des exemplaires corrigés de sa main. Peut-être la crut-il ensuite trop libre, car on la trouve aujourd'hui à-peu-près rayée par une ligne transversale.

*[93] Un homme adroit, expérimenté. — Montaigne s'est déjà servi de cette expression dans le même sens. Voyez le chapitre 1er. de ce Livre III. (T. IV, p. 399 de notre édition.)

chois : nous avons beau iurer, et menacer, et nous plaindre, nous mentons; nous les en aimons mieulx : il n'est point de pareil leurre, que la sagesse non rude et renfrongnee. C'est stupidité et lascheté, de s'opiniastrer contre la haine et le mespris; mais contre une resolution vertueuse et constante, meslee d'une volonté recognoissante, c'est l'exercice d'une ame noble et genereuse. Elles peuvent recognoistre nos services, iusques à certaine mesure, et nous faire sentir honnestement qu'elles ne nous desdaignent pas ; car cette loi qui leur commande de nous abominer, parce que nous les adorons, et nous haïr de ce que nous les aimons, elle est certes cruelle, ne feust que de sa difficulté : pourquoy n'orront elles nos offres et nos demandes, autant qu'elles se contiennent soubs le debvoir de la modestie [*94] ? que va lon divinant qu'elles sonnent au dedans quelque sens plus libre ? Une royne de nostre temps disoit ingenieusement, « que de refuser ces abords, c'est tesmoignage de foiblesse, et accusation de sa propre facilité; et qu'une dame non tentee ne se pouvoit vanter de sa chasteté [87] ». Les limites de l'honneur ne sont pas retrenchez du tout si court : il a de quoy se

---

[87] Aussi a-t-on dit : *Casta est quam nemo rogavit.*

[*94] Pourquoi n'écouteraient-elles pas nos offres et nos demandes, tant qu'elles se tiennent dans les bornes du devoir et de la modestie ?

relascher; il peult se dispenser aulcunement, sans se forfaire *95; au bout de sa frontiere il y a quelque estendue, libre, indifferente et neutre. Qui l'a peu chasser et acculer à force, iusques dans son coing et son fort, c'est un malhabile homme s'il n'est satisfaict de sa fortune : le prix de la victoire se considere par la difficulté. Voulez vous sçavoir quelle impression a faict en son cœur vostre servitude et vostre merite? mesurez le à ses mœurs : telle peult donner plus, qui ne donne pas tant. L'obligation du bienfaict se rapporte entierement à la volonté de celuy qui donne; les aultres circonstances qui tumbent au bien faire, sont muettes, mortes et casueles : ce peu luy couste plus à donner, qu'à sa compaigne son tout. Si en quelque chose la rareté sert d'estimation, ce doibt estre en cecy; ne regardez pas combien peu c'est, mais combien peu l'ont : la valeur de la monnoye se change, selon le coing et la marque du lieu. Quoy que le despit et l'indiscretion d'aulcuns leur puisse faire dire sur l'excez de leur mescontentement, tousiours la vertu et la verité regaigne son advantage : i'en ay veu, desquelles la reputation a esté long temps interessee par iniure*96, s'estre remises en l'approbation universelle des hommes par leur seule constance, sans

---

*95 Il peut se donner quelque liberté, sans être coupable.

*96 A été long-tems compromise injustement, à tort. — *Par injure* est là pour *injuriè* ou *injuriosè*, sans justice.

soing et sans artifice ; chascun se repent et se desment de ce qu'il en a creu ; de filles un peu suspectes, elles tiennent le premier reng entre les dames d'honneur. Quelqu'un disoit à Platon : « Tout le monde mesdict de vous » : « Laissez les dire, feit-il, ie vivray de façon que ie leur feray changer de langage[88] ». Oultre la crainte de Dieu, et le prix d'une gloire si rare, qui les doibt inciter à se conserver, la corruption de ce siecle les y force : et si i'estois en leur place, il n'est rien que ie ne feisse plustost que de commettre ma reputation en mains si dangereuses. De mon temps le plaisir d'en conter (plaisir qui ne doibt gueres en doulceur à celuy mesme de l'effect), n'estoit permis qu'à ceulx qui avoient quelque amy fidele et unique : à present, les entretiens ordinaires des assemblees et des tables ce sont les vanteries des faveurs receues et liberalité secrete des dames. Vrayement c'est trop d'abiection et de bassesse de cœur de laisser ainsi fierement persecuter, paistrir, et fourrager ces graces tendres, à des personnes ingrates, indiscretes et si volages.

Cette nostre exasperation immoderee et illegitime contre ce vice, naist de la plus vaine et tempesteuse maladie qui afflige les ames humaines, qui est la ialousie.

---

88 Ceci est rapporté dans les sentences recueillies par Antonius et Maximus, *serm.* 54.

> Quis vetat apposito lumen de lumine sumi?
> Dent licet assiduè, nil tamen inde perit[89]:

celle là, et l'envie sa sœur, me semblent des plus ineptes de la troupe. De cette cy, ie n'en puis gueres parler : cette passion qu'on peinct si forte et si puissante, n'a de sa grace aulcune addresse*[97] en moy. Quant à l'aultre*[98], ie la cognois, au moins de veue. Les bestes en ont ressentiment : le pasteur Chratis estant tumbé en l'amour d'une chevre, son bouc, ainsi qu'il dormoit, luy veint, par ialousie, chocquer la teste, de la sienne, et la luy escraza[90].

Nous avons monté l'excez de cette fiebvre*[99], à l'exemple d'aulcunes nations barbares : les mieulx

---

89 « Est-il défendu d'allumer un flambeau à la lumière d'un autre flambeau? Elles ont beau donner, le fonds ne diminue jamais. » Ovid. *de Arte amandi,* L. III, v. 93. — Le sens du dernier vers, dit Coste, est dans Ovide : pour les paroles, Montaigne les a prises *in veterum poëtarum catalectis*, d'une épigramme intitulée *Priapus*, laquelle commence ainsi :

> *Obscurè poteram tibi dicere, da mihi quod tu*
> *Des licet assiduè, nil tamen inde perit.*

90 Élien, *Traité des Animaux,* L. XII, c. XLII.

*97 Influence sur moi.

*98 La jalousie.

*99 Nous avons porté cette passion à un aussi grand excès, que les nations les plus barbares.

disciplinees en ont esté touchees; c'est raison; mais non pas transportees,

> Ense maritali nemo confossus adulter
> Purpureo stygias sanguine tinxit aquas[91]:

Lucullus, Cesar, Pompeius, Antonius, Caton, et d'aultres braves hommes, feurent cocus, et le sceurent, sans en exciter tumulte; il n'y eut, en ce temps là, qu'un sot de Lepidus[92] qui en mourut d'angoisse:

> Ah! tùm te miserum malique fati,
> Quem attractis pedibus, patente portâ,
> Percurrent mugilesque raphanique[93]:

et le dieu de nostre poëte, quand il surprint avecques

---

91 « Jamais un adultère, percé de l'épée d'un époux, n'a teint de son sang les eaux du Styx ».

92 Le père du triumvir. Voyez Plutarque, *Vie de Pompée*, c. V, de la version d'Amyot.

93 « Que peut-il t'arriver, si tu es pris sur le fait? d'être traîné par les pieds hors du logis, et de subir le supplice pour lequel on emploie les mulets et les raves ». Catull. *ad Aurelium*, carm. XVI, v. 17. — M. Noël, dans ses notes sur sa traduction de Catulle, dit : « Ces deux vers (les mêmes qu'a cités Montaigne), font allusion au supplice que les maris Athéniens faisaient subir aux galans surpris; ce qu'explique ainsi Parthènius : *Deprehensos quadrupedes constituebant, ac partibus posterioribus violenter expilatis, grandiores raphanos* (raves), *aut mugiles* (mulets, poisson), *summo cum cruciatu immittebant* ». Voyez la Traduction de Catulle, par M. Noël, t. II, p. 127.

sa femme l'un de ses compaignons, se contenta de leur en faire honte,

> Atque aliquis de dîs non tristibus optat
> Sic fieri turpis [94];

et ne laisse pourtant pas de s'eschauffer des molles caresses qu'elle luy offre, se plaignant qu'elle soit pour cela entree en desfiance de son affection :

> Quid causas petis ex alto ? fiducia cessit
> Quò tibi, diva, mei [95] ?

voire, elle luy faict requeste pour un sien bastard,

> Arma rogo, genitrix, nato [96],

qui luy est liberalement accordee ; et parle Vulcan d'Aeneas avecques honneur,

> Arma acri facienda viro [97],

d'une humanité à la verité plus qu'humaine, et cet excez de bonté, ie consens qu'on le quitte aux dieux :

> Nec divis homines componier æquum est [98].

---

94 « Et alors un des autres dieux, qui n'était pas des moins enjoués, dit qu'il ne demanderait pas mieux que de subir une pareille honte ». Ovide, *Métam.* L. IV, fab. V, v. 21.

95 « Pourquoi, ô déesse! chercher si loin des motifs pour me persuader ? Comment ai-je perdu votre confiance ? » Virgile, *Énéide,* L. VII, v. 395.

96 « C'est une mère qui vous demande des armes pour son fils ». *Id. ibid.* v. 383.

97 « Il s'agit de fabriquer des armes pour un héros ». *Id. ibid.* v. 41.

98 « Aussi n'est-il pas juste de comparer les hommes aux dieux ». Catull. *ad Manl.* carm. LXVI, v. 141.

Quant à la confusion des enfants, oultre ce que les plus graves legislateurs l'ordonnent et l'affectent en toutes les republicques, elle ne touche pas les femmes, où cette passion est ie ne sais comment encores mieulx en son siege:

> Sæpe etiam Iuno, maxima cœlicolûm,
> Coniugis in culpâ flagravit quotidianâ [99].

Lorsque la ialousie saisit ces pauvres ames foibles et sans resistance, c'est pitié comme elle les tirasse et tyrannise cruellement : elle s'y insinue soubs tiltre d'amitié; mais, depuis qu'elle les possede, les mesmes causes qui servoient de fondement à la bienveuillance servent de fondement de hayne capitale. C'est, des maladies d'esprit, celle à qui plus de choses servent d'aliment, et moins de choses de remede: la vertu, la santé, le merite, la reputation du mary, sont les boutefeux de leur maltalent [*100] et de leur rage:

> Nullæ sunt inimicitiæ, nisi amoris, acerbæ [100].

---

99 « Souvent Junon, la reine des dieux, s'est irritée des fautes réitérées de son époux ». Catull. *ad Manl.* carm. LXVI, v. 138.

100 « Il n'y a de haines aussi violentes que celles que produit l'amour. » Propert. Eleg. VIII, L. II, v. 3.

*100 Dépit. — C'est ce que signifie *maltalent*, vieux mot qui est tout-à-fait hors d'usage. Nicot lui donne le sens de *mauvaise volonté*. Qui a maltalent contre quelqu'un, dit-il, *malè animatus contrà aliquem.*

Cette fiebvre laidit et corrompt tout ce qu'elles ont de bel et de bon d'ailleurs ; et d'une femme ialouse, quelque chaste qu'elle soit et mesnagiere, il n'est action qui ne sente à l'aigre et à l'importun : c'est une agitation enragee, qui les reiecte à une extremité du tout contraire à sa cause. Il feut bon d'un Octavius*[101] à Rome : Ayant couché aveeques Pontia Posthumia, il augmenta son affection par la iouïssance, et poursuyvit à toute instance de l'espouser : ne la pouvant persuader, cet amour extreme le precipita aux effects de la plus cruelle et mortelle inimitié ; il la tua [101]. Pareillement les symptomes ordinaires de cette aultre maladie amoureuse, ce sont haines intestines, monopoles *[102], coniurations,

Notumque furens quid fœmina possit [102],

et une rage qui se ronge d'autant plus qu'elle est contraincte de s'excuser*[103] du pretexte de bienveuillance.

---

[101] Tacite, d'où cette histoire est tirée (*Annal.* L. XIII, c. XLIV) en nomme le héros, *Octavius Sagitta.*

[102] « Car on sait tout ce que peut une femme en fureur », *Énéide*, L. V, v. 21.

*[101] C'est-à-dire : « C'est ce qui ne fut que trop bien vérifié par un Octavius », etc.

*[102] *Monopoles,* dit Nicot, *ce sont des assemblées factieuses pour faire quelque menée.*

*[103] De se couvrir.

Or le debvoir de chasteté a une grande estendue : est ce la volonté que nous voulons qu'elles brident ? c'est une piece bien soupple et actifve ; elle a beaucoup de promptitude, pour la pouvoir arrester : comment ? si les songes les engagent parfois si avant, qu'elles ne s'en puissent desdire ; il n'est pas en elles, ny à l'adventure en la Chasteté mesme, puisqu'elle est femelle, de se deffendre des concupiscences et du desirer. Si leur volonté seule nous interesse, où en sommes nous ? Imaginez la grand'presse, à qui auroit ce privilege d'estre porté, tout empenné, sans yeulx et sans langue, sur le poing de chascune qui l'accepteroit *[104] : les femmes scythes crevoient les yeulx à touts leurs esclaves et prisonniers de guerre, pour s'en servir plus librement et couvertement [103]. Oh le furieux advantage que l'opportunité ! Qui me demanderoit la premiere partie en l'amour, ie respondrois

---

[103] Hérodote, L. IV. — Mais Hérodote ne dit pas que ce fussent les femmes Scythes qui crevaient les yeux de leurs esclaves, encore moins que c'était par le motif que leur prête Montaigne. Il dit seulement que les Scythes eux-mêmes ôtaient la vue à leurs esclaves, pour les employer à traire le lait de cavalle, dont ils se nourrissaient.

*[104] C'est-à-dire, si je ne me trompe : « Imaginez avec quel empressement les femmes rechercheraient celui qui aurait le privilége de pouvoir être porté, tout ailé, sans yeux et sans langue, sur le poing de chacune de celles qui l'accepteraient pour amant ».

que c'est sçavoir prendre le temps; la seconde de mesme; et encores la tierce: c'est un poinct qui peult tout. I'ay eu faulte de fortune souvent, mais parfois aussi d'entreprinse: Dieu gard' de mal qui peult encores s'en mocquer. Il y fault en ce siecle plus de temerité, laquelle nos ieunes gents excusent soubs pretexte de chaleur; mais, si elles y regardoient de prez, elles trouveroient qu'elle vient plustost de mespris. Ie craignois superstitieusement d'offenser; et respecte volontiers ce que i'aime: oultre ce, qu'en cette marchandise, qui en oste la reverence, en efface le lustre; i'aime qu'on y face un peu l'enfant, le craintif et le serviteur. Si ce n'est du tout en cecy, i'ay, d'ailleurs, quelques airs de la sotte honte de quoy parle Plutarque [104], et en a esté le cours de ma vie blecé et taché diversement; qualité bien mal advenante à ma forme universelle: qu'est il de nous aussi, que sedition et discrepance*[105]? I'ay les yeulx tendres à soubtenir un refus, comme à refuser: et me poise tant de poiser à aultruy, que, ez occasions où le debvoir me force d'essayer la volonté de quelqu'un en chose doubteuse

---

[104] Voyez dans ses opuscules son *Traité de la mauvaise honte*.

*[105] Que sommes-nous aussi, qu'un amas de pensées et de passions contraires, qui s'entrebattent sans cesse? — *Discrepance*, discordance, contrariété, vient du latin *discrepantia*, et n'est plus en usage.

et qui lui couste, ie le fois maigrement et envy*[106]; mais si c'est pour mon particulier, quoyque die veritablement Homere, « qu'à un indigent c'est une sotte vertu que la honte[105] », i'y commets ordinairement un tiers qui rougisse en ma place : et esconduis ceulx qui m'employent, de pareille difficulté*[107]; si qu'il m'est advenu parfois d'avoir la volonté de nier, que ie n'en avois pas la force*[108]. C'est doncques folie d'essayer à brider aux femmes un desir qui leur est si cuisant et si naturel : et quand ie les ois se vanter d'avoir leur volonté si vierge et si froide, ie me mocque d'elles; elles se reculent trop arriere : Si c'est une vieille esdentee et decrepite, ou une ieune seiche et pulmonique; s'il n'est du tout croyable, au moins elles ont apparence de le dire : Mais celles qui se meuvent et qui respirent encores, elles en empirent leur marché*[109], d'autant que les excuses inconsiderees servent d'accusation;

---

105 *Odyss.* L. XVII, v. 347.

*106 Et à contre-cœur, avec répugnance.

*107 Et j'ai autant de peine à refuser ceux qui sollicitent mon assistance.

*108 De sorte qu'il m'est arrivé souvent de n'avoir pas la force de refuser, quoique j'en eusse bien la volonté.

*109 Elles en rendent leur vertu plus suspecte; d'autant plus que les excuses, etc.

comme un gentil homme de mes voisins, qu'on souspeçonnoit d'impuissance,

> Languidior tenerâ cui pendens sicula betâ,
> Nunquam se mediam sustulit ad tunicam[106],

trois ou quatre iours aprez ses nopces, alla iurer tout hardiement, pour se iustifier, qu'il avoit faict vingt postes la nuict precedente; de quoy on s'est servy depuis à le convaincre de pure ignorance, et à le desmarier : oultre que ce n'est rien dire qui vaille, car il n'y a ny continence ny vertu, s'il n'y a de l'effort au contraire*[110]. Il est vray, fault il dire, mais ie ne suis pas preste à me rendre: les saincts mesme parlent ainsi. S'entend, de celles qui se vantent en bon escient de leur froideur et insensibilité, et qui veulent en estre crues d'un visage serieux; car, quand c'est d'un visage affetté, où les yeulx desmentent leurs paroles, et du iargon de leur profession qui porte coup à contrepoil *[111], ie le treuve bon. Ie suis fort serviteur de la naïfveté et de la liberté; mais il n'y a remede : si elle

---

[106] « Qui n'avait jamais donné le moindre signe de vigueur ». Catull. *carm.* LXV, v. 21. — Nous nous contentons de donner le sens de ces deux vers, trop libres pour être traduits littéralement.

*[110] Cette dernière partie de la phrase, depuis le mot *oultre*, se rapporte à ce qu'il a dit plus haut des femmes *qui se vantent d'avoir leur volonté vierge et froide.*

*[111] Qui fait entendre le contraire de ce qu'elles disent.

n'est du tout niaise ou enfantine, elle est inepte, et messeante aux dames en ce commerce; elle gauchit incontinent sur l'impudence. Leurs desguisements et leurs figures ne trompent que les sots; le mentir y est en siege d'honneur : c'est un destour qui nous conduict à la verité par une faulse porte. Si nous ne pouvons contenir leur imagination, que voulons nous d'elles? Les effects? il en est assez qui eschappent à toute communication estrangiere [*112], par lesquelles la chasteté peult estre corrompue;

> Illud sæpè facit, quod sine teste facit [107]:

et ceulx que nous craignons le moins, sont à l'adventure les plus à craindre; leurs pechez muets sont les pires :

> Offendor mœchâ simpliciore minùs [108].

Il est des effects qui peuvent perdre sans impudicité leur pudicité; et qui plus est, sans leur sceu; *obstetrix, virginis cuiusdam integritatem manu velut explorans,*

---

[107] L'on fait souvent ce qu'on fait sans témoin.
MARTIAL, L. VII, ép. LXII, v. 6.

[108] « Je préfère une courtisanne qui ne fait pas la prude. » Martial, L. VI, épigr. VII, v. 6.

[*112] Qui échappent entièrement à la connaissance du public.

sive malevolentiâ, sive inscitiâ, sive casu, dum inspicit, perdidit[109] : telle a esdiré*[113] sa virginité, pour l'avoir cherchee; telle s'en esbattant, l'a tuee. Nous ne sçaurions leur circonscrire precisement les actions que nous leur deffendons; il fault concevoir nostre loy soubs paroles generales et incertaines : l'idee mesme que nous forgeons*[114] à leur chasteté est ridicule; car, entre les extremes patrons*[115] que i'en aye, c'est Fatua, femme de Faunus, qui ne se laissa veoir oncques puis ses nopces à masle quelconque[110]; et la femme de Hieron, qui ne sentoit pas son mary punais, estimant que ce feust une qualité commune à touts hommes[111] : il fault qu'elles deviennent insensibles et invisibles pour nous satisfaire.

---

[109] Ces paroles, qui confirment ce que Montaigne vient de dire, et qu'on ne saurait traduire ouvertement en français, sont de Saint-Augustin, *de Civit. Dei*, L. I, c. XVIII.

[110] Varron, dans *Lactance*, L. I, c. XXII.

[111] Plutarque, dans les *Dits Notables des anciens rois*, etc., à l'article *Hiéron*; et dans son Traité intitulé, *Comment on pourra recevoir utilité de ses ennemis*, c. VII.

*[113] C'est-à-dire, *a égaré*.—Le mot *esdirer*, ou plutôt *adirer*, n'est guères en usage qu'au palais où l'on dit souvent : *pièce adirée* pour *pièce perdue, égarée*. M. Éloi Johanneau est, je crois, le seul étymologiste qui ait trouvé la véritable origine de ce mot. Selon lui, *adiré* vient de *à dire* : ainsi, *pièce adirée* signifie *pièce* qui est *à dire*, qui manque.

*[114] Que nous attachons à leur chasteté.

*[115] Entre les plus mémorables exemples que j'en puis citer.

Or confessons que le nœud du iugement de ce debvoir gist principalement en la volonté : il y a eu des maris qui ont souffert cet accident, non seulement sans reproche et offense envers leurs femmes, mais avecques singuliere obligation et recommandation de leur vertu ; tel, qui aimoit mieulx son honneur que sa vie, l'a prostitué à l'appetit forcené d'un mortel ennemy, pour sauver la vie à son mary, et a faict pour luy ce qu'elle n'eust aulcunement faict pour soy [112]. Ce n'est pas icy le lieu d'estendre ces exemples ; ils sont trop haults et trop riches pour estre representez en ce lustre; gardons les à un plus noble siege : mais pour des exemples de lustre plus vulgaire, est il pas touts les iours des femmes, entre nous, qui pour la seule utilité de leurs maris, se prestent, et par leur expresse ordonnance et entremise? et anciennement Phaulius l'Argien offrit la sienne au roy Philippus par ambition [113] ; tout ainsi que par civilité ce Galba, qui avoit donné à souper à Mecenas, voyant que sa femme et lui commençeoient à complotter par œuillades et signes, se laissa couler sur son coussin, representant un

[112] Montaigne rappelle sans doute une anecdote que raconte Saint-Augustin (*de sermone Domini in Monte*, L. I, c. XVI), et sur laquelle Bayle fait, dans l'article *Alcindinus,* des réflexions qui sont d'une morale plus austère, que celles de Saint-Augustin.

[113] Plutarque, *Traité de l'Amour*, c. XVI.

homme aggravé de sommeil *[116], pour faire espaule à leur intelligence; et l'advoua d'assez bonne grace, car, sur ce poinct, un valet ayant prins la hardiesse de porter la main sur les vases qui estoient sur la table, il luy cria: « Veois tu pas, coquin, que ie ne dors que pour Mecenas [114] »? Telle a les mœurs desbordees, qui a la volonté plus reformee que n'a cett' aultre qui se conduict soubs une apparence reglee *[117]. Comme nous en voyons qui se plaignent d'avoir esté vouees à chasteté, avant l'aage de cognoissance: i'en ai veu aussi se plaindre veritablement d'avoir esté vouees à la desbauche, avant l'aage de cognoissance; le vice des parents en peult estre cause; ou la force du besoing, qui est un rude conseiller. Aux Indes orientales, la chasteté y estant en singuliere recommendation, l'usage pourtant souffroit qu'une femme mariee se peust abandonner à qui luy presentoit un elephant [115]; et cela, avecques quelque gloire d'avoir esté estimee à si hault prix. Phedon le philosophe, homme de maison, aprez la prinse de son païs d'Elide, feit mestier de prostituer, autant qu'elle dura, la beauté de sa ieunesse à qui en voulut, à prix d'argent, pour

[114] Plutarque, *Traité de l'Amour*, chap. XVI.

[115] Arrien, *Hist. ind.* c. XVII.

*[116] Expression latine: *somno gravatus*.

*[117] Dans l'édition in-4°. de 1588, cette phrase suit immédiatement ces mots qu'on a lus, une quinzaine de lignes plus haut: *Gardons-les à un plus noble siege*.

en vivre [116]. Et Solon feut le premier en la Grece, dict on, qui par ses loix donna liberté aux femmes, aux despens de leur pudicité, de pourveoir au besoing de leur vie : coustume que Herodote dict avoir esté receue avant luy en plusieurs polices. Et puis, quel fruict de cette penible solicitude *[118] ? car, quelque iustice qu'il y ayt en cette passion, encores fauldroit il veoir si elle nous charie *[119] utilement : est il quelqu'un qui les pense boucler par son industrie ?

> Pone seram; cohibe: sed quis custodiet ipsos
> Custodes? cauta est, et ab illis incipit uxor [117]:

quelle commodité ne leur est suffisante, en un siecle si sçavant? La curiosité est vicieuse partout; mais elle est pernicieuse icy : c'est folie de vouloir s'esclaircir d'un mal auquel il n'y a point de medecine qui ne l'empire et le rengrege *[120]; duquel la honte s'augmente et se publie

---

[116] Il n'en fit pas métier, de son bon gré, comme Montaigne semble l'insinuer; mais, étant esclave, son maître le forçait à se prostituer. Diogène Laërce, L. II, segm. 105. *Et, ut quidam scripserunt, a leone domino puer ad merendum coactus*, dit encore Aulu-Gelle, L. II, c. XVIII.

[117] « Enferme-la sous clef, donne-lui des gardiens. Mais qui gardera les gardiens? Ta femme est adroite; elle commencera par les corrompre ». Juven. sat. VI, v. 346.

*[118] De la jalousie, qui cause tant de sollicitude.

*[119] Si elle nous conduit.

*[120] Réaggrave.

principalement par la ialousie ; duquel la vengeance blece plus nos enfants qu'elle ne nous guarit. Vous asseichez et mourez à la queste d'une si obscure verification [118]. Combien piteusement y sont arrivez ceulx de mon temps qui en sont venus à bout ! Si l'advertisseur n'y presente quand et quand le remede et son secours, c'est un advertissement iniurieux, et qui merite mieulx un coup de poignard, que ne faict un desmentir. On ne se mocque pas moins de celuy qui est en peine d'y pourveoir, que de celuy qui l'ignore. Le charactere de la cornardise est indelebile ; à qui il est une fois attaché, il l'est tousiours : le chastiement l'exprime plus que la faulte. Il faict beau veoir *[121] arracher de l'umbre et du doubte nos malheurs privez, pour les trompetter en eschaffauds tragiques ; et malheurs qui ne pincent que par le rapport *[122], car Bonne femme, et Bon mariage, se dict, non de qui

---

[118] Tout ce que dit Montaigne dans ce paragraphe me rappelle la réponse assez plaisante que fit l'évêque du Belloy à un mari qui le priait d'engager sa femme à mener une vie plus honnête et plus décente : « Tout ce que je pourrais représenter à votre femme, dit le bon évêque, serait assez inutile. Le silence de ma part et surtout de la vôtre, me paraît le parti le plus sage. Croyez-moi, mon ami, il vaut mieux s'appeler *Cornélius Tacitus* que *Publius Cornélius* ». — N. Avant cet évêque, Owen avait dit la même chose, dans une de ses épig.

*[121] C'est-à-dire : « Quelle folie d'arracher, etc. »

*[122] Qui n'affligent que par la publicité qu'on leur donne.

l'est, mais duquel on se taist. Il fault estre ingenieux à eviter cette ennuyeuse et inutile cognoissance ; et avoient les Romains en coustume, revenants de voyage, d'envoyer au devant en la maison faire sçavoir leur arrivee aux femmes, pour ne les surprendre [119] ; et pourtant *[123] a introduict certaine nation que le presbtre ouvre le pas à l'espousee, le iour des nopces, pour oster au marié le doubte et la curiosité de cercher en ce premier essay si elle vient à luy vierge, ou blecee d'une amour estrangiere.

Mais le monde en parle : ie sçais cent honnestes hommes cocus, honnestement et peu indecemment ; un galant homme en est plainct, non pas desestimé. Faites que vostre vertu estouffe vostre malheur ; que les gents de bien en mauldissent l'occasion ; que celuy qui vous offense tremble seulement à le penser. Et puis, de qui ne parle on en ce sens, depuis le petit iusques au plus grand?

Tot qui legionibus imperitavit,
Et melior quàm tu multis fuit, improbe, rebus [120] :

veois tu qu'on engage en ce reproche tant d'honnestes

---

[119] Plutarque, *les Demandes des choses romaines*, c. IX.

[120] « D'un héros, d'un fameux général d'armée, supérieur en tant de choses à un misérable comme toi ». Lucret. L. III, v. 1039, 1041. — Montaigne cite plutôt le sens que les expressions de ces deux vers de Lucrèce.

*[123] Et c'est aussi pour cela que certaine nation a établi, etc.

hommes en ta presence, pense qu'on ne t'espargne non plus ailleurs. Mais iusques aux dames, elles s'en mocqueront : et de quoy se mocquent elles en ce temps plus volontiers que d'un mariage paisible et bien composé ? Chascun de vous a faict quelqu'un cocu : or nature est toute en pareilles *[124], en compensation et vicissitude. La frequence de cet accident en doibt meshuy avoir moderé l'aigreur : le voilà tantost passé en coustume.

Miserable passion! qui a cecy encores, d'estre incommunicable;

> Fors etiam nostris invidit questibus aures [121]:

car à quel amy osez vous fier vos doleances, qui, s'il ne s'en rit, ne s'en serve d'acheminement et d'instruction pour prendre luy mesme sa part à la curee? Les aigreurs comme les doulceurs du mariage se tiennent secrettes par les sages; et, parmy les aultres importunes conditions qui se treuvent en iceluy, cette cy, à un homme languagier *[125], comme ie suis, est

---

[121] « Le sort nous envie jusqu'à la consolation de faire entendre nos plaintes. » Catull. *de Nuptiis Pelei*, carm. LXII, v. 170.

*[124] C'est-à-dire, en d'autres termes : « Attendez-vous donc à la pareille, et préparez-vous à l'être à votre tour; car tout est vicissitude dans la nature, et tout y est compensé ».

*[125] Bavard, qui aime à parler. — Languagier, *homo verbosus*, *linguax*. Nicot.

des principales, que la coustume rende indecent et nuisible qu'on communique à personne tout ce qu'on en sçait et qu'on en sent.

De leur donner mesme conseil à elles, pour les desgouster de la ialousie, ce seroit temps perdu : leur essence est si confite en souspeçon, en vanité et en curiosité, que de les guarir par voye legitime il ne fault pas l'esperer. Elles s'amendent souvent de cet inconvenient, par une forme de santé, beaucoup plus à craindre que n'est la maladie mesme; car, comme il y a des enchantements qui ne sçavent pas oster le mal qu'en le rechargeant à un aultre, elles reiectent ainsi volontiers cette fiebvre à leurs maris, quand elles la perdent. Toutesfois, à dire vray, ie ne sçais si on peult souffrir d'elles pis que la ialousie : c'est la plus dangereuse de leurs conditions; comme de leurs membres, la teste. Pittacus disoit : « que chascun avoit son default; que le sien estoit la mauvaise teste de sa femme : hors cela, il s'estimeroit de tout poinct heureux [122] ». C'est un bien poisant inconvenient duquel un personnage si iuste, si sage, si vaillant, sentoit tout l'estat de sa vie alteré : que debvons nous faire, nous aultres hommenets? Le senat de Marseille eut raison d'accorder la requeste à celuy qui de-

---

[122] Plutarque, *Du contentement ou repos de l'esprit*, c. XI. Le mot de *default*, dont Montaigne se sert après Amyot, signifie ici traverse, incommodité, quelque chose qui trouble notre repos, qui nous empêche d'être heureux.

mandoit permission de se tuer, pour s'exempter de la tempeste de sa femme [123]; car c'est un mal qui ne s'emporte iamais qu'en emportant la piece, et qui n'a aultre composition qui vaille, que la fuyte ou la souffrance, quoyque toutes les deux tresdifficiles. Celuy là s'y entendoit, ce me semble, qui dict « qu'un bon mariage se dressoit d'une femme aveugle, avecques un mary sourd ».

Regardons aussi que cette grande et violente aspreté d'obligation que nous leur enioignons, ne produise deux effects contraires à nostre fin : à sçavoir; Qu'elle aiguise les poursuyvants; Et face les femmes plus faciles à se rendre. Car, quant au premier poinct, montant le prix de la place, nous montons le prix et le desir de la conqueste. Seroit ce pas Venus mesme qui eust ainsi finement haulsé le chevet *[126] à sa mar-

[123] Valère-Maxime, L. II, c. VI, n°. 7. — Valère-Maxime dit seulement que le conseil des six-cents de Marseille gardait une composition de cigue, toute prête pour ceux qui étaient las de la vie, soit que ce dégoût leur vînt de l'adversité ou de trop de bonheur. — Il est d'autant plus singulier que Montaigne ait imaginé le fait rapporté dans le texte, qu'il l'expose ailleurs, tel qu'on le trouve dans l'auteur latin (Voyez ci-dessus L. II, chap. III). C'est une épigramme contre les femmes, qu'il aura voulu faire en passant.

*[126] Élever le prix. —*Haulser le chevet*, expression usitée du tems de Montaigne, pour dire *renchérir sa marchandise.* C'est précisément là le sens que Cotgrave lui donne dans son Dictionnaire.

chandise par le maquerelage des loix, cognoissant combien c'est un sot deduit, qui ne le feroit valoir par fantasie et par cherté? enfin c'est toute chair de porc, que la saulse diversifie, comme disoit l'hoste de Flaminius [124]. Cupidon est un dieu felon : il faict son ieu à luicter la devotion et la iustice : c'est sa gloire, que sa puissance chocque tout'aultre puissance, et que toutes autres regles cedent aux siennes ;

> Materiam culpæ prosequiturque suæ [125].

Et quant au second poinct : serions nous pas moins cocus, si nous craignions moins de l'estre? suyvant la complexion des femmes ; car la deffense les incite et convie :

> Ubi velis, nolunt ; ubi nolis, volunt ultrò [126] :
> Concessâ pudet ire viâ [127].

Quelle meilleure interpretation trouverions nous au faict de Messalina ? Elle feict au commencement son mary cocu à cachetes, comme il se faict : mais, con-

---

124 Tite-Live, L. XXXV, c. XLIX.

125 « Il cherche sans cesse de nouveaux motifs de succomber ». Ovid. *Trist.* L. IV, élég. 1, v. 34.

126 « Voulez-vous? elles ne veulent point; ne voulez-vous point? elles veulent ». Terent. *Eunuch.* act. IV, sc. VIII, v. 43.

127 « Elles rougiraient de suivre la route permise ». Lucan. L. II, v. 446.

duisant ses parties *[127] trop ayseement, par la stupidité qui estoit en luy, elle desdaigna soubdain cet usage; la voylà à faire l'amour à la descouverte, advouer des serviteurs, les entretenir et les favoriser à la veue d'un chascun : elle vouloit qu'il s'en ressentist. Cet animal ne se pouvant esveiller pour tout cela, et luy rendant ses plaisirs mols et fades par cette trop lasche facilité par laquelle il sembloit qu'il les autorisast et legitimast, que feit elle? Femme d'un empereur sain et vivant, et à Rome, au theatre du monde, en plein midy, en feste et cerimonie publicque, et avecques Silius, duquel elle iouïssoit long temps devant, elle se marie un iour que son mary estoit hors de la ville[128]. Semble il pas qu'elle s'acheminast à devenir chaste par la nonchalance de son mari? ou qu'elle cherchast un aultre mary qui luy aiguisast l'appetit par sa ialousie, et qui, en luy insistant *[128], l'incitast? Mais la premiere difficulté qu'elle rencontra feut aussi la derniere: cette beste s'esveilla en sursault; on a souvent pire marché de ces sourdauds endormis; i'ai veu par experience que cette extreme souffrance, quand

---

128 Tacite, *Annal.* L. XI, c. XXVI, XXVII, etc.

*127 Ses intrigues. — Plus bas, vers la fin de ce chapitre, Montaigne dit encore dans le même sens, *j'ay dressé nos parties.*

*128 En lui résistant. — *Insister* en ce sens, est latin, *insistere.*

elle vient à se desnouer, produict des vengeances plus aspres; car, prenant feu tout à coup, la cholere et la fureur s'emmoncelant en un, esclatte touts ses efforts à la premiere charge,

> Irarumque omnes effundit habenas [129],

il la feit mourir, et grand nombre de ceulx de son intelligence : iusques à tel [130] qui n'en pouvoit mais, qu'elle avoit convié à son lict à coups d'escourgee [*129].

Ce que Virgile dict de Venus et de Vulcan, Lucrece l'avoit dict plus sortablement d'une iouïssance desrobbee d'elle et de Mars :

> Belli fera mœnera Mavors
> Armipotens regit, in gremium qui sæpè tuum se
> Reiicit, æterno devinctus vulnere amoris....
> Pascit amore avidos inhians in te, dea, visus,
> Eque tuo pendet resupini spiritus ore :
> Hunc tu, diva, tuo recubantem corpore sancto
> Circumfusa super, suaveis ex ore loquelas
> Funde [131].

---

129 « Et lâche la bride à sa fureur ». *Énéide*, L. VI, v. 499.

130 Par exemple, *Mnester*, comédien, et *Traulus Montanus*, chevalier. Tacite, *Annal.* L. XI, c. XXXVI.

131 Souvent ce dieu si fier, vaincu par tes appas,
Dépose sa fierté, pour languir dans tes bras :
Sa tête est sur ton sein nonchalamment penchée,
Et l'amour tient son âme à ta bouche attachée;
Ses yeux étincelans errent sur ton beau corps.
. . . .
Parle pour les Romains dans ces momens si doux.
LUCRET. L. I, v. 33. (*Traduct. de Hesnault*).

*129 De courroies.

Quand ie rumine ce *reiicit*, *pascit*, *inhians*, *molli*, *fovet*, *medullas*, *labefacta*, *pendet*, *percurrit* [132], et cette noble *circumfusa*, mere du gentil *infusus*, i'ai desdaing de ces menues poinctes et allusions verbales qui nasquirent depuis.

A ces bonnes gents, il ne falloit d'aiguë et subtile rencontre *[130]: leur langage est tout plein, et gros d'une vigueur naturelle et constante: ils sont tout epigramme; non la queue seulement, mais la teste, l'estomach et les pieds. Il n'y a rien d'efforcé *[131], rien de traisnant, tout y marche d'une pareille teneur: *contextus totus virilis est, non sunt circa flosculos occupati* [133]. Ce n'est pas une eloquence molle, et seulement sans offense *[132]: elle est nerveuse et solide, qui ne plaist pas tant, comme elle remplit et ravit; et ravit le plus les plus forts esprits. Quand ie veois ces braves formes de s'expliquer, si vifves, si profondes, ie ne dis pas que c'est Bien dire, ie dis que c'est Bien

---

132 Tous ces mots, si naturels et si expressifs, se trouvent, les uns dans le passage de Virgile cité ci-dessus, p. 28, et les autres dans ce dernier passage de Lucrèce.

133 « Leur style est toujours mâle, vigoureux: ils ne songent pas à l'orner de fleurs ». Senec. epist. XXXIII.

*130 Pointe d'esprit, jeu de mots.

*131 *De forcé*, disons-nous aujourd'hui; et peut-être ne parlait-on pas autrement à la cour, du tems de Montaigne.

*132 Douce, coulante.

penser. C'est la gaillardise de l'imagination qui esleve et enfle les paroles : *pectus est, quod disertum facit* [134] : nos gents appellent iugement, langage; et beaux mots, les pleines conceptions. Cette peincture est conduicte non tant par dexterité de la main, comme pour avoir l'obiect plus vifvement empreinct en l'ame. Gallus parle simplement, parce qu'il conceoit simplement : Horace ne se contente point d'une superficielle expression, elle le trahiroit ; il veoid plus clair et plus oultre dans les choses; son esprit crochette et furette tout le magasin des mots et des figures, pour se representer; et les luy fault oultre l'ordinaire, comme sa conception est oultre l'ordinaire. Plutarque dict [135] qu'il veid le langage latin par les choses : icy de mesme; le sens esclaire et produict les paroles, non plus de vent, ains de chair et d'os; elles signifient plus qu'elles ne disent. Les imbecilles sentent encores quelque image de cecy : car en Italie ie disois ce qu'il me plaisoit, en devis communs ; mais aux propos roides, ie n'eusse osé me fier à un idiome

---

134 « C'est l'âme qui rend éloquent ». Quintil. L. X, c. VII.

135 Dans la *Vie de Démosthène*, c. I. « Bien tard, dict il, estant ià fort avant au decours de mon aage, i'ai commencé à prendre en main les livres latins : en quoy il m'est advenu une chose estrange, mais veritable neantmoins; c'est que ie n'ai pas tant apprins ny tant entendu les choses par les paroles, comme, par quelque usage et cognoissance que i'avois des choses, ie suis venu à entendre aulcunement les paroles ». *Version d'Amyot.*

que ie ne pouvois plier ny contourner oultre son allure commune : i'y veulx pouvoir quelque chose du mien.

Le maniement et employte des beaux esprits donne prix à la langue ; non par l'innovant, tant, comme la remplissant de plus vigoreux et divers services, l'estirant et ployant : ils n'y apportent point de mots, mais ils enrichissent les leurs, appesantissent *133 et enfoncent leur signification et leur usage, luy apprennent des mouvemens inaccoustumés, mais prudemment et ingenieusement. Et combien peu cela soit donné à touts, il se veoid par tant d'escrivains françois de ce siecle : ils sont assez hardis et desdaigneux, pour ne suyvre la route commune ; mais faulte d'invention et de discretion les perd *134 ; il ne s'y veoid qu'une miserable affectation d'estrangeté, des desguisements froids et absurdes qui, au lieu d'eslever, abbattent la matiere : pourveu qu'ils se gorgiasent *135 en la nouvelleté, il ne leur chault de l'efficace ; pour saisir

---

*133 Leur donnent plus de poids, plus de force et plus d'énergie ; enrichissent la langue de tours nouveaux, mais autorisés par l'application sage et ingénieuse qu'ils en savent faire.

*134 Mais le défaut d'invention et de *jugement* les perd. — Montaigne employe souvent le mot de *discretion*, dans le même sens que les Latins, chez qui *discretio* signifiait *discernement*.

*135 Pourvu qu'ils puissent trouver, dans la nouveauté de quelques mots, de quoi s'applaudir, ils ne se mettent point en peine de peindre exactement les choses. — *Se gorgiaser*, qui signifie *se plaire*, *se flatter*, *s'applaudir*, est présentement tout-à-fait hors d'usage.

un nouveau mot, ils quittent l'ordinaire, souvent plus fort et plus nerveux [136].

En nostre langage ie treuve assez d'estoffe, mais un peu faulte de façon: car il n'est rien qu'on ne feist du iargon de nos chasses et de nostre guerre, qui est un genereux terrein à emprunter; et les formes de parler, comme les herbes, s'amendent et fortifient en les transplantant. Ie le treuve suffisamment abondant, mais non pas maniant et vigoreux suffisamment; il succombe ordinairement à une puissante conception: si vous allez tendu, vous sentez souvent qu'il languit soubs vous, et fleschit; et qu'à son default le latin se presente au secours, et le grec à d'aultres. D'aulcuns de ces mots que ie viens de trier[*136], nous en appercevons plus malayseement l'energie, d'autant que l'usage et la frequence nous en ont aulcunement avili et rendu vulgaire la grace; comme en nostre commun[*137], il s'y rencontre des phrases excellentes, et des metaphores, desquelles la beauté flestrit de vieillesse, et la couleur s'est ternie par maniement trop ordinaire: mais cela n'oste rien du goust à ceulx qui ont bon nez, ny ne desroge à la gloire de ces anciens

---

136 Conférez ici ce qu'il dit encore de la langue française, ci-dessous, chapitre IX de ce même livre.

*136 Des mots latins (pris dans Virgile et dans Lucrèce) que je viens de citer.

*137 En notre langage ordinaire.

aucteurs qui, comme il est vraysemblable, meirent premierement ces mots en ce lustre.

Les sciences traictent les choses trop finement, d'une mode *[138] artificielle, et differente à la commune et naturelle: mon page faict l'amour, et l'entend; lisez luy Leon hebreu et Ficin[137]; on parle de lui, de ses pensees et de ses actions, et si n'y entend rien. Ie ne recognois pas chez Aristote la plus part de mes mouvements ordinaires : on les a couverts et revestus d'une aultre robbe, pour l'usage de l'eschole : Dieu leur doint bien faire*[139]! Si i'estois du mestier, ie naturaliserois l'art *[140], autant comme ils artialisent la nature. Laissons là Bembo et Equicola[138].

---

137 *Léon hébreu*, ou de Juda, est un rabbin portugais qui vivait sous Ferdinand-le-Catholique, et qui a composé un *Dialogue sur l'Amour*. Ce dialogue a été traduit de l'italien en français, et a été souvent imprimé dans le 16e siècle.—*Ficin*, qui vivait dans le même tems, est traducteur des œuvres de Platon, de Plotin, et auteur de divers écrits de métaphysique.

138 *Bembo* (le cardinal) est un poëte licencieux, dont Jean Martin a traduit *gli Asolani*, sous le titre : *les Asolains, de la Nature d'amour*; Paris, 1547, in-8°.—*Equicola*, théologien et philosophe du 16e. siècle, a fait un livre intitulé, *della Natura d'amore*. C'est à ces ouvrages que Montaigne fait allusion.

*138 D'une manière. — *Mode* du latin *modus*.

*139 Dieu veuille qu'ils aient eu raison d'en agir de la sorte!

*140 Je traiterais l'art le plus naturellement que je pourrais. — C'est ainsi qu'il avait écrit dans l'édition in-4°. de 1588. Il aura ensuite substitué le mot *naturaliser*, pour faire opposition avec le mot *artialiser*, qui suit immédiatement.

Quand i'escris, ie me passe bien de la compaignie et souvenance des livres, de peur qu'ils n'interrompent ma forme; aussi qu'à la verité les bons aucteurs m'abbattent par trop, et rompent le courage : ie fois volontiers le tour de ce peintre, lequel, ayant miserablement representé des coqs, deffendoit à ses garsons qu'ils ne laissassent venir en sa boutique aulcun coq naturel; et aurois plustost besoing, pour me donner un peu de lustre, de l'invention du musicien Antigenides, qui, quand il avoit à faire la musique, mettoit ordre que, devant ou aprez luy, son auditoire feust abruvé de quelques aultres mauvais chantres [139]. Mais ie me puis plus malayseement desfaire de Plutarque : il est si universel et si plein, qu'à toutes occasions, et quelque subiect extravagant que vous ayez prins, il s'ingere à vostre besongne, et vous tend une main liberale et inepuisable de richesses et d'embellissements. Il m'en faict despit*[141] d'estre si fort exposé au pillage de ceulx qui le hantent; ie ne le puis si peu raccointer, que ie n'en tire cuisse ou aile.

Pour ce mien desseing, il me vient aussi à propos d'escrire chez moy, en païs sauvage, où personne ne

---

139 Voyez Plutarque, *Vie de Démétrius.* — Montaigne ou ses imprimeurs avaient mis ici *Antinonydes* pour *Antigenides.* Mais c'est ce dernier mot qu'on doit écrire, d'après Suidas, Aulu-Gelle et Valère-Maxime.

*141 Je suis vraiment fâché de le voir si fort exposé, etc.

m'ayde, ny me releve; où ie ne hante communement homme qui entende le latin de son patenostre, et de françois un peu moins. Ie l'eusse faict meilleur ailleurs, mais l'ouvrage eust esté moins mien : et sa fin principale et perfection, c'est d'estre exactement mien. Ie corrigerois bien une erreur accidentale, de quoy ie suis plein, ainsi que ie cours inadvertement *142 ; mais les imperfections qui sont en moy ordinaires et constantes, ce seroit trahison de les oster. Quand on m'a dict, ou que moy mesme me suis dict : « Tu es trop espez en figures : Voylà un mot du creu de Gascoigne : Voylà une phrase dangereuse; (ie n'en refuis aulcune de celles qui s'usent emmy les rues françoises; ceulx qui veulent combattre l'usage par la grammaire se mocquent) : Voylà un discours ignorant : Voylà un discours paradoxe : En voylà un trop fol : Tu te ioues souvent ; on estimera que tu dies à droict ce que tu dis à feincte » : « Ouy, fois ie ; mais ie corrige les faultes d'inadvertence , non celles de coustume. Est ce pas ainsi que ie parle partout ? me represente ie pas vifvement ? suffit. I'ay faict ce que i'ay voulu : tout le monde me recognoist en mon livre, et mon livre en moy ».

Or, i'ai une condition singeresse et imitatrice : quand ie me meslois de faire des vers, et n'en feis

---

*142 Ce qui ne peut guère être autrement, puisque j'écris à la hâte et sans attention.

iamais que des latins, ils accusoient evidemment le poëte que ie venois dernierement de lire; et de mes premiers Essays, aulcuns puent un peu à l'estrangier: à Paris ie parle un langage aulcunement aultre qu'à Montaigne. Qui que ie regarde avecques attention, m'imprime facilement quelque chose du sien: ce que ie considere ie l'usurpe, une sotte contenance, une desplaisante grimace, une forme de parler ridicule; les vices plus; d'autant qu'ils me poignent ils s'accrochent à moy, et ne s'en vont pas sans secouer. On m'a veu plus souvent iurer, par similitude, que par complexion: imitation meurtriere, comme celle des singes horribles en grandeur et en force que le roy Alexandre rencontra en certaine contree des Indes, desquels aultrement il eust esté difficile de venir à bout; mais ils en presterent le moyen par cette leur inclination à contrefaire tout ce qu'ils voyoient faire: car, par là[140], les chasseurs apprindrent de se chausser des souliers à leur veue, à tout force nœuds de liens; de s'affubler d'accoustrements de teste à tout des lacs courants *[143], et oindre, par semblant, leurs yeulx de glux. Ainsi mettoit imprudemment à mal ces pauvres bestes leur complexion

---

140 Ælien, *de Animal.* L. XXVII, c. XV; et Strabon, L. XV.

*143 Avec des nœuds coulans.

singeresse : ils *[144] s'engluoient, s'enchevestroient et garrotoient d'elles mesmes. Cett' aultre faculté de representer ingenieusement les gestes et paroles d'un aultre, par desseing, qui apporte souvent plaisir et admiration, n'est en moy, non plus qu'en une souche. Quand ie iure selon moy, c'est seulement, Par Dieu! qui est le plus droict de touts les serments. Ils disent que Socrates iuroit Le chien : Zenon cette mesme interiection qui sert asture aux Italiens, Cappari [141] : Pythagoras, L'eau et L'air [142]. Ie suis si aysé à recevoir, sans y penser, ces impressions superficielles*[145], qu'ayant eu en la bouche, *Sire* ou *Altesse*, trois iours de suitte; huict iours aprez ils m'eschappent pour Excellence ou pour Seigneurie; et ce que i'auray prins à dire en bastelant et en me mocquant, ie le diray lendemain serieusement. Parquoy,

---

[141] *Capparis* est le nom du fruit du *caprier*. Mais je doute fort que ce mot soit l'origine du jurement dont se servent les Italiens. Dans le pays de Naples, et ailleurs, on employe fréquemment le jurement grec *catara*, malédiction. *Cappari*, dont on se sert dans quelques autres parties de la Péninsule, ne serait-il point le même mot grec altéré?

[142] Diog. Laërce, *Vie de Pythagore*, L. VII, segm. 6.

*[144] Lisez *elles*. Montaigne a mis *ils* par inadvertance.

*[145] Ceci a rapport à ce qu'il a dit plus haut qu'*on l'a vu plus souvent jurer par similitude que par complexion.* Ces deux phrases se suivaient immédiatement dans l'édition de 1588.

à escrire, i'accepte plus envy *[146] les arguments battus, de peur que ie les traicte aux despens d'aultruy. Tout argument m'est egualement fertile; ie les prends sur une mouche [143]: et Dieu vueille que celuy que i'ay icy en main n'ait pas esté prins par le commandement d'une volonté autant volage! Que ie commence par celle qu'il me plaira, car les matieres se tiennent toutes enchaisnees les unes aux aultres.

Mais mon ame me desplaist, de ce qu'elle produict ordinairement ses plus profondes resveries, plus folles et qui me plaisent le mieulx, à l'improuveu et lors que ie les cherche moins, lesquelles s'esvanouïssent soubdain, n'ayant sur le champ où les attacher; à cheval, à la table, au lict; mais plus à cheval, où sont mes plus larges entretiens.

I'ay le parler un peu delicatement ialoux d'attention et de silence, si ie parle de force : qui m'interrompt, m'arreste. En voyage, la necessité mesme des chemins coupe les propos; oultre ce que ie voyage plus souvent sans compaignie propre à ces entretiens de suitte: par où ie prends tout loisir de m'entretenir moy mesme. Il m'en advient comme de mes songes : en songeant, ie les recommende à ma memoire (car ie songe volontiers que ie songe); mais, le lendemain,

---

[143] Ce chapitre-ci et plusieurs autres sont une preuve de ce que dit ici Montaigne. — N.

*[146] Plus à contre-cœur.

ie me represente bien leur couleur comme elle estoit, ou gaye, ou triste, ou estrange, mais, quels ils estoient au reste, plus i'ahanne *[147] à le trouver, plus ie l'enfonce en l'oubliance. Aussi des discours fortuites qui me tumbent en fantasie, il ne m'en reste en memoire qu'une vaine image; autant seulement qu'il m'en fault pour me faire ronger et despiter aprez leur queste, inutilement.

Or doncques [144], laissant les livres à part, et parlant plus materiellement et simplement, ie treuve, aprez tout, que l'Amour n'est aultre chose que la soif de cette iouïssance en un subiect desiré; ny Venus, aultre chose que le plaisir à descharger ses vases *[148], (comme le plaisir que nature nous donne à descharger d'aultres parties), qui devient vicieux ou par immoderation ou par indiscretion : pour Socrates, l'amour est appetit de generation, par l'entremise de la beauté [145]. Et, considerant maintefois la ridicule titillation de ce plaisir, les absurdes mouvemens escervelez et estourdis de quoy il agite Zenon et Cratippus, cette rage

[144] Montaigne revient ici à son sujet, qu'il avait depuis assez long-tems quitté, pour dire un mot sur les langues et sur sa manière de composer.

[145] Voyez le *Festin* de Platon.

*[147] Plus je m'efforce de le trouver.

*[148] Montaigne avait d'abord écrit *ses roignons*; mais il a substitué à ce mot celui de *vases*, comme plus décent.

indiscrette, ce visage enflammé de fureur et de cruauté au plus doux effect de l'amour, et puis cette morgue grave, severe et ecstatique en une action si folle, et qu'on aye logé peslemesle nos delices et nos ordures ensemble, et que la supreme volupté aye du transy et du plainctif comme la douleur, ie crois qu'il est vray, ce que dict Platon [146], que l'homme est le iouet des dieux,

> Quænam ista iocandi
> Sævitia [147] ?

et que c'est par mocquerie que nature nous a laissé la plus trouble de nos actions, la plus commune, pour nous eguaier par là, et apparier les fols et les sages, et nous et les bestes. Le plus contemplatif et prudent homme, quand ie l'imagine en cette assiette, ie le tiens pour affronteur de faire le prudent et le contemplatif : ce sont les pieds du paon, qui abbattent son orgueil,

> Ridentem dicere verum,
> Quid vetat [148] ?

Ceulx qui, parmi les ieux refusent les opinions serieuses, font, dict quelqu'un, comme celuy qui craint

---

146 *Traité des Lois*, L. VII.

147 « Cruelle manière de se jouer ! » Claudian. *Eutrop.* L. I, v. 24.

148 « Rien n'empêche de dire la vérité en riant ». Hor. L. I, sat. 1, v. 24.

d'adorer la statue d'un sainct, si elle est sans davantiere *[149]. Nous mangeons bien et beuvons comme les bestes : mais ce ne sont pas actions qui empeschent les offices de nostre ame, en celles là nous gardons nostre advantage sur elles ; cette cy met toute aultre pensee soubs le ioug, abrutit et abestit par son imperieuse auctorité toute la theologie et philosophie qui est en Platon, et si ne s'en plainct pas. Par tout ailleurs vous pouvez garder quelque decence ; toutes aultres operations souffrent des regles d'honnesteté : cette cy ne se peult pas seulement imaginer que vicieuse ou ridicule ; trouvez y, pour veoir, un proceder sage et discret. Alexandre disoit qu'il se cognoissoit principalement mortel par cette action et par le dormir [149]. Le sommeil suffoque et supprime les facultez de nostre ame : la besongne les absorbe et dissipe de mesme ; certes c'est une marque, non seulement de nostre corruption originelle, mais aussi de nostre vanité et desformité. D'un costé nature nous y poulse, ayant attaché à ce desir la plus noble, utile

---

[149] Plutarque, *Moyens de discerner le flatteur d'avec l'ami*, c. XXIII.

*[149] Si elle est toute découverte. — Ménage, dans son *Dictionnaire étymologique*, au mot *Devantière*, nous dit, après avoir cité ce passage de Montaigne, qu'on appelle proprement *devantière*, cette sorte de grand tablier que les femmes portent à cheval.

et plaisante de toutes ses operations; et la nous laisse d'aultre part accuser et fuyr comme insolente et deshonneste, en rougir et recommender l'abstinence. Sommes nous pas bien brutes, de nommer brutale l'operation qui nous faict? Les peuples, ez religions, se sont rencontrez en plusieurs convenances, comme sacrifices, luminaires, encensements, ieusnes, offrandes; et entre aultres, en la condemnation de cette action: toutes les opinions y viennent [*150], oultre l'usage si estendu du tronçonnement du prepuce, qui en est une punition. Nous avons à l'adventure raison de nous blasmer de faire une si sotte production que l'homme; d'appeler l'action, honteuse; et honteuses, les parties qui y servent: (asteure sont les miennes proprement honteuses et peneuses.) Les Esseniens, de quoy parle Pline [150], se maintenoient, sans nourrice, sans maillot, plusieurs siecles, de l'abord des estrangiers qui, suyvants cette belle humeur, se rengeoient continuellement à eulx; ayant toute une nation hazardé de s'exterminer, plustost que s'engager à un embrassement feminin, et de perdre la suitte des hommes, plustost que d'en forger un. Ils disent que Zenon n'eut affaire à femme, qu'une fois en sa vie [151]; et que ce feut par

150 *Hist. nat.* L. V, c. XVII.

151 Diog. Laërce, *Vie de Zénon*, L. VII, segm. 13.

*150 Toutes les opinions s'accordent en ce point, indépendamment de l'usage si étendu, etc.

civilité, pour ne sembler desdaigner trop obstineement le sexe. Chascun fuyt à le veoir naistre, chascun suyt à le veoir mourir : pour le destruire, on cherche un champ spacieux, en pleine lumiere ; pour le construire, on se musse dans un creux tenebreux et contrainct : c'est le debvoir, de se cacher et rougir pour le faire ; et c'est gloire, et naissent plusieurs vertus, de le sçavoir desfaire : l'un est iniure, l'aultre est grace ; car Aristote dict que Bonifier quelqu'un, c'est le Tuer, en certaine phrase de son païs. Les Atheniens, pour apparier la desfaveur de ces deux actions, ayants à mundifier *[151] l'isle de Delos, et se iustifier envers Apollo, deffendirent au pourpris d'icelle tout enterrement, et tout enfantement ensemble [152]. *Nostri nosmet pœnitet* [153] : nous estimons à vice nostre estre.

Il y a des nations qui se couvrent en mangeant [154]. Ie sçais une dame, et des plus grandes, qui a cette mesme opinion, Que c'est une contenance desagreable de mascher, qui rabbat beaucoup de leur grace et de leur beauté ; et ne se presente pas volontiers en public avecques appetit : et sçais un homme qui ne

---

152 Thucydide, L. III, §. 104.

153 « Nous avons honte de nous-mêmes ». Terent. *in Phormion.* act. I, sc. III, v. 20.

154 C'est ce que dit expressément Jean Léon, dans sa *Description de l'Afrique*, t. I, p. 25, édit. de Lyon, 1556.

*151 Purifier.

peult souffrir de veoir manger, ny qu'on le veoye, et fuyt toute assistance plus quand il s'emplit, que s'il se vuide.

En l'empire du Turc, il se veoid grand nombre d'hommes qui, pour exceller sur les aultres, ne se laissent iamais veoir quand ils font leur repas; qui n'en font qu'un la sepmaine; qui se deschiquettent et descoupent la face et les membres; qui ne parlent iamais à personne :sottes gents, qui pensent honnorer leur nature en se desnaturant; qui se prisent de leur mespris, et s'amendent de leur empirement! Quel monstrueux animal, qui se fait horreur à soy mesme, à qui ses plaisirs poisent, qui se tient à malheur!

Il y en a qui cachent leur vie,

> Exilioque domos et dulcia limina mutant[155],

et la desrobbent de la veue des aultres hommes; qui evitent la santé et l'alaigresse, comme qualitez ennemies et dommageables : non seulement plusieurs sectes, mais plusieurs peuples, mauldissent leur naissance, et benissent leur mort : il en est où le soleil est abominé, les tenebres adorees. Nous ne sommes ingenieux qu'à nous malmener; c'est le vray gibbier

---

[155] « Et vont vivre et mourir loin du toit paternel ».
VIRG. *Géorg.* L. II, v. 511.

de la force de nostre esprit : dangereux util en desreglement !

O miseri ! quorum gaudia crimen habent[156].

Hé ! pauvre homme ! tu as assez d'incommoditez necessaires, sans les augmenter par ton invention ; et es assez miserable de condition, sans l'estre par art ; tu as des laideurs reelles et essentielles, à suffisance, sans en forger d'imaginaires : trouves tu que tu sois trop à ton ayse si ton ayse ne te vient à desplaisir ? trouves tu que tu ayes rempli touts les offices necessaires à quoy nature t'engage, et qu'elle soit manque et oysifve chez toy, si tu ne t'obliges à nouveaux offices ? tu ne crains point d'offenser ses loix, universelles et indubitables ; et te picques aux tiennes, partisanes*[152] et fantastiques ; et d'autant plus qu'elles sont particulieres, incertaines et plus contredictes, d'autant plus tu fois là ton effort : les regles positifves de ton invention t'occupent et attachent, et les regles de ta paroisse ; celles de Dieu et du monde ne

---

156 « Malheureux ! qui se font un crime de leurs plaisirs ». Corn. Gallus, eleg. I, v. 180.

*152 Lois dictées par des passions *particulières*, des préjugés. — *Partisane*, comme l'observe un des derniers annotateurs de Montaigne est le féminin de *partisan* : des *lois partisanes* devraient donc être des lois de *parti*, *de faction ;* mais le sens me semble exiger qu'on atténue un peu la signification étymologique de ce mot.

te touchent point. Cours un peu par les exemples de cette consideration; ta vie en est toute.

Les vers de ces deux poëtes [157], traictant ainsi reserveement et discrettement de la lascifveté, comme ils font, me semblent la descouvrir et esclairer de plus prez. Les dames couvrent leur sein d'un reseul *[153], les presbtres plusieurs choses sacrees, les peintres umbragent leur ouvrage, pour luy donner plus de lustre; et dict on que le coup du soleil et du vent est plus poisant par reflexion qu'à droict fil. L'Aegyptien respondit sagement à celuy qui luy demandoit, « Que portes tu là caché soubs ton manteau »? « Il est caché soubs mon manteau, à fin que tu ne sçaches pas que c'est [158] » : mais il y a certaines aultres choses qu'on cache pour les montrer. Oyez cettuy là, plus ouvert,

Et nudam pressi corpus ad usque meum [159]:

il me semble qu'il me chaponne; que Martial retrousse Venus à sa poste *[154], il n'arrive pas à la faire paroistre si entiere : celuy qui dict tout, il nous

---

157 Virgile et Lucrèce, dont il a cité plus haut des passages.

158 Plutarque, *De la Curiosité*, c. III.

159 « Et je l'ai pressée toute nue sur mon sein ». Ovid. *Amor*. L. I, eleg. V, v. 24.

*153 D'un réseau; *Reticulum*.

*154 A son gré.

saoule et nous desgouste. Celui qui craint à s'exprimer, nous achemine à en penser plus qu'il n'en y a : il y a de la trahison en cette sorte de modestie ; et, notamment, nous entr'ouvrant, comme font ceulx cy *155, une si belle route à l'imagination. Et l'action et la peincture doibvent sentir le larrecin.

L'amour des Espaignols et des Italiens, plus respectueuse et craintifve, plus mineuse *156 et couverte, me plaist : ie ne sçais qui, anciennement, desiroit le gosier allongé comme le col d'une grue, pour savourer plus long temps ce qu'il avalloit [160] : ce souhait est mieulx à propos en cette volupté viste et precipiteuse, mesme à telles natures comme est la mienne, qui suis vicieux en soubdaineté [161]. Pour arrester sa fuyte, et l'estendre en preambules, entre eulx *157 tout sert de faveur et de recompense ; une œuillade, une inclination, une parole, un signe. Qui se pourroit disner de la fumee du rost, feroit il pas une belle espargne ?

---

160 Athénée, L. I, c. VI.

161 Montaigne a déjà avoué, moins décemment encore, ce prétendu défaut. Voyez sept à huit pages plus haut.

*155 Virgile et Lucrèce.

*156 Plus hypocrite. — *Mineuse* devrait, à ce qu'il semble, se traduire par *minaudière ;* mais dans la langue moderne nous avons donné à ce mot un sens qui serait contraire à l'idée de Montaigne.

*157 Entre les Espagnols.

C'est une passion qui mesle, à bien peu d'essence solide, beaucoup plus de vanité et resverie fiebvreuse : il la fault payer et servir de mesme. Apprenons aux dames à se faire valoir, à s'estimer, à nous amuser et à nous piper; nous faisons nostre charge extreme la premiere, il y a tousiours de l'impetuosité françoise : fesant filer leurs faveurs, et les estalant en detail, chascun, iusques à la vieillesse miserable, y treuve quelque bout de lisiere, selon son vaillant et son merite. Qui n'a iouïssance qu'en la iouïssance, qui ne gaigne que du hault poinct, qui n'aime la chasse qu'en la prinse, il ne luy appartient pas de se mesler à nostre eschole : plus il y a de marches et degrez, plus il y a de haulteur et d'honneur au dernier siege; nous nous debvrions plaire d'y estre conduicts, comme il se faict aux palais magnifiques, par divers portiques et passages, longues et plaisantes galleries, et plusieurs destours. Cette dispensation *[158] reviendroit à nostre commodité; nous y arresterions, et nous y aimerions plus long-temps : sans esperance et sans desir, nous n'allons plus qui vaille. Nostre maistrise et entiere possession leur est infiniement à craindre : depuis qu'elles sont du tout rendues à la mercy de nostre foy et constance, elles sont un peu bien hazardees, ce sont vertus rares et difficiles :

*[158] Cette espèce d'économie dans nos plaisirs, tournerait à notre avantage.

soubdain qu'elles sont à nous, nous ne sommes plus à elles;

> Postquam cupidæ mentis satiata libido est,
> Verba nihil metuere, nihil periuria curant [162];

et Thrasonides, ieune homme grec, feut si amoureux de son amour, qu'il refusa, ayant gaigné le cœur de sa maistresse, d'en iouïr [163], pour n'amortir, rassasier et allanguir par la iouïssance cette ardeur inquiete de laquelle il se glorifioit et paissoit.

La cherté donne goust à la viande : voyez combien la forme des salutations qui est particuliere à nostre nation, abastardit par sa facilité la grace des baisers, lesquels Socrates dict [164] estre si puissants et dangereux à voler nos cœurs. C'est une desplaisante coustume, et iniurieuse aux dames, d'avoir à prester leurs levres à quiconque a trois valets à sa suite, pour mal plaisant qu'il soit,

> Cuius livida naribus caninis

---

162 « Dès que notre passion, nos désirs sont satisfaits, nous comptons pour rien les promesses et les sermens. » Catull. *de Nuptiis Pelei, carm.* LXII, v. 147.

163 Diog. Laërce, L. VII, segm. 130. — Cet auteur, comme le remarque Coste, allégue une autre raison de la continence de Thrasonides; c'est qu'il n'était pas aimé de sa maîtresse.

164 Dans Xénophon, *Choses mémorables*, L. I, c. III, §. 11, 12.

Dependet glacies, rigetque barba...
Centum occurrere malo cunnilingis [165]:

et nous mesmes n'y gaignons gueres; car, comme le monde se veoid party *[159], pour trois belles il nous en fault baiser cinquante laides : et à un estomach tendre, comme sont ceulx de mon aage, un mauvais baiser en surpaye un bon.

Ils font les poursuyvants en Italie, et les transis, de celles mesmes qui sont à vendre; et se deffendent ainsi: « Qu'il y a des degrez en la iouïssance; et que par services ils veulent obtenir pour eulx celle qui est la plus entiere : elles ne vendent que le corps; la volonté ne peult estre mise en vente, elle est trop libre et trop sienne ». Ainsi ceulx cy disent que c'est la volonté qu'ils entreprennent : et ont raison; c'est la volonté qu'il fault servir et practiquer *[160]. I'ay horreur d'imaginer mien, un corps privé d'affection : et me semble que cette forcenerie *[161] est voisine à celle de ce garson qui alla saillir par amour la belle image de Venus que Praxiteles avoit faicte [166]; ou de ce furieux Aegyptien, eschauffé aprez la charongne

---

165 Martial, L. VII, épigr. LXXXV. Passage trop licencieux pour être traduit.

166 Valère-Maxime, L. VIII, c. XI, *in externis*, §. 5.

*159 Partagé.

*160 Gagner par des pratiques adroites.

*161 Cette fureur, *cette rage*, comme dans l'édit. de 1588.

d'une morte qu'il embaumoit et ensueroit *[162] : lequel donna occasion à la loy, qui feut faicte depuis en Aegypte, que les corps des belles et ieunes femmes, et de celles de bonne maison, seroient gardez trois iours avant qu'on les meist entre les mains de ceulx qui avoient charge de pourveoir à leur enterrement[167]. Periander feit plus merveilleusement, qui estendit l'affection coniugale (plus reglee et legitime) à la iouïssance de Melissa sa femme trespassee[168]. Ne semble ce pas estre une humeur lunatique de la Lune, ne pouvant aultrement iouïr de Endymion son mignon, l'aller endormir pour plusieurs mois; et se paistre de la iouïssance d'un garson qui ne se remuoit qu'en songe? Ie dis pareillement qu'on aime un corps sans ame, ou sans sentiment, quand on aime un corps sans son consentement et sans son desir. Toutes iouïssances ne sont pas unes : il y a des iouïssances etiques et languissantes : mille aultres causes que la bienvueillance nous peuvent acquerir

---

[167] Hérodote, L. II.

[168] Diog. Laërce, *Vie de Périandre*, L. I, segm. 96.

*[162] *Ensuerer*, ou *ensuairer*. C'est le même mot, différemment orthographié, comme il se trouve dans Cotgrave. Il vient, dit Nicot, de *suaire, linceul, dont on plie les trépassés;* et signifie envelopper d'un linceul un corps mort, le couvrir, l'habiller selon l'usage établi dans le pays où il doit être enterré.

cet octroy des dames; ce n'est suffisant tesmoignage d'affection : il y peult escheoir de la trahison, comme ailleurs : elles n'y vont par fois que d'une fesse,

> Tanquam thura merumque parent:
> Absentem, marmoreamve, putes [169]:

i'en sçais qui aiment mieulx prester cela que leur coche, et qui ne se communiquent que par là. Il fault regarder si vostre compaignie leur plaist pour quelque aultre fin encores, ou pour celle là seulement, comme *[163] d'un gros garson d'estable; en quel reng et à quel prix vous y estes logé,

> Tibi si datur uni;
> Quo lapide illa diem candidiore notet [170]:

quoy, si elle mange vostre pain à la saulse d'une plus agreable imagination?

> Te tenet, absentes alios suspirat amores [171].

---

169 « Aussi tranquilles que si elles offraient aux dieux le vin et l'encens.... Vous diriez qu'elles sont absentes, ou changées en statues de marbre ». Martial. L. XI, epigr. CIV, v. 12, et epigr. LX, v. 8.

170 « Si elle se donne à vous seul; si elle notera ce jour comme un des plus beaux de sa vie ». Catull. *ad. Manl.* carm. LXVI, v. 147.

171 « Elle vous presse dans ses bras, et soupire pour un ami absent ». Tibull. eleg. VI, L. I, v. 35.

*163 C'est-à-dire : « Comme leur plairait la compagnie d'un gros garçon d'étable ».

Comment? avons nous pas veu quelqu'un, en nos iours, s'estre servy de cette action à l'usage d'une horrible vengeance, pour tuer par là, et empoisonner, comme il feit, une honneste femme? Ceulx qui cognoissent l'Italie ne trouveront iamais estrange si, pour ce subiect, ie ne cherche ailleurs des exemples; car cette nation se peult dire regente du reste du monde en cela. Ils ont plus communement des belles femmes, et moins de laides que nous; mais des rares et excellentes beautez, i'estime que nous allons à pair. Et en iuge autant des esprits : de ceulx de la commune façon, ils en ont beaucoup plus et evidemment; la brutalité*[164] y est sans comparaison plus rare : d'ames singulieres et du plus hault estage, nous ne leur en debvons rien. Si i'avois à estendre cette similitude, il me sembleroit pouvoir dire de la vaillance, qu'au rebours elle est, au prix d'eulx, populaire chez nous et naturelle; mais on la veoid par fois en leurs mains, si pleine et si vigoureuse, qu'elle surpasse touts les plus roides exemples que nous en ayons.

Les mariages de ce païs là clochent en cecy : leur coustume donne communement la loy si rude aux femmes, et si serve, que la plus esloingnee accointance avecques l'estrangier leur est autant capitale que la plus voisine. Cette loy faict que toutes les ap-

---

*[164] La bêtise, la stupidité. — C'est ce qu'il faut entendre ici par le mot *brutalité*.

proches se rendent necessairement substantielles; et, puisque tout leur revient à mesme compte, elles ont le chois bien aysé: et, ont elles brisé ces cloisons, croyez qu'elles font feu; *Luxuria ipsis vinculis, sicut fera bestia, irritata deinde emissa* [172]. Il leur fault un peu lascher les resnes;

> Vidi ego nuper equum, contra sua frena tenacem,
> Ore reluctanti fulminis ire modo [173]:

on allanguit le desir de la compaignie, en luy donnant quelque liberté [*165]. Nous courons à peu prez mesme fortune: ils sont trop extremes en contraincte; nous, en licence. C'est un bel usage de nostre nation, que aux bonnes maisons, nos enfants soyent receus pour y estre nourris et eslevez pages, comme en une eschole de noblesse; et est discourtoisie, dict on, et iniure, d'en refuser un gentilhomme: i'ai apperceu, car autant de maisons, autant de divers styles et formes,

---

172 « La luxure est comme une bête féroce qui s'irrite de ses chaînes, et qui s'échappe avec plus de fureur ». Tit. Liv. L. XXXIV, c. IV.

173 « Je vis naguère un cheval qui, refusant de prêter sa bouche au frein, courait aussi prompt que la foudre ». Ovid. *Amor.* Eleg. IV, L. III, v. 13.

*165 Après cette phrase, on lisait celle-ci, dans l'édition de 1588: « Ayant tant de pieces à mettre en communication, ou les achemine à y employer tousiours la derniere, puisque c'est tout d'un pris ».

que les dames qui ont voulu donner aux filles de leur suitte les regles plus austeres, n'y ont pas eu meilleure adventure; il y fault de la moderation, il fault laisser bonne partie de leur conduicte à leur propre discretion, car, ainsi comme ainsi, n'y a il discipline qui les sceust brider de toutes parts. Mais il est bien vray que celle qui est eschappee, bagues saufves, d'un escholage libre, apporte bien plus de fiance de soy *166, que celle qui sort saine d'une eschole severe et prisonniere.

Nos peres dressoient la contenance de leurs filles à la honte et à la crainte (les courages et les desirs estoient pareils *167); nous, à l'asseurance: nous n'y entendons rien; c'est aux Sauromates *168, qui n'ont loy de coucher avecques homme, que de leurs mains elles n'en ayent tué un aultre en guerre [174]. A moy, qui n'y ay droict que par les aureilles, suffit si elles me retiennent pour le conseil, suyvant le privilege de mon aage. Ie leur conseille doncques, comme à nous, l'abstinence: mais, si ce siecle en est trop ennemy, au

---

174 Hérodote, L. IV, c. CXVII.

*166 Doit inspirer bien plus de confiance en elle.

*167 La petite phrase contenue dans cette parenthèse signifie, à ce qu'il me semble: « Elles n'en avaient pas moins de courage et de désirs ».

*168 C'est à faire aux Sarmates. — C'est ainsi qu'on lit dans l'édition de 1595.

moins la discretion et la modestie; car, comme dict le conte d'Aristippus, parlant à des ieunes gents qui rougissoient de le veoir entrer chez une courtisane, « Le vice est de n'en pas sortir, non pas d'y entrer [175] », qui ne veult exempter sa conscience, qu'elle exempte son nom [*169]; si le fonds n'en vault gueres, que l'apparence tienne bon.

Ie loue la gradation et la longueur en la dispensation de leurs faveurs : Platon montre qu'en toute espece d'amour, la facilité et promptitude est interdicte aux tenants [*170]. C'est un traict de gourmandise, laquelle il fault qu'elles couvrent de toute leur art, de se rendre ainsi temerairement en gros et tumultuairement : se conduisant en leur dispensation ordonneement et mesureement, elles pipent bien mieulx nostre desir, et cachent le leur. Qu'elles fuyent touiours devant nous; ie dis celles mesmes qui ont à se laisser attraper : elles nous battent mieulx en fuyant, comme les Scythes. De vray, selon la loy que nature leur donne, ce n'est pas proprement à elles de vouloir et desirer; leur roolle est souffrir, obeir, consentir : c'est pourquoy nature leur a donné une perpetuelle capacité; à nous, rare et incertaine : elles ont touiours leur heure, afin qu'elles soyent touiours prestes

---

175 Diogène Laërce, *Vie d'Aristippe*, L. II, segm. 69.

*169 Sa réputation, sa renommée.

*170 Aux intéressés.

à la nostre, *pati natæ* [176] : et où elle a voulu que nos appetits eussent montre et declaration prominente, ell' a faict que les leurs feussent occultes et intestins *[171], et les a fournies de pieces impropres à l'ostentation, et simplement pour la deffensifve. Il fault laisser à la licence amazonienne pareils traicts à cettuy ci : Alexandre passant par l'Hyrcanie, Thalestris royne des Amazones le veint trouver avec trois cents gents d'armes de son sexe, bien montez et bien armez, ayant laissé le demourant d'une grosse armee qui la suyvoit, au delà des voisines montaignes : et luy dict tout hault, et en public, « Que le bruit de ses victoires et de sa valeur l'avoit menee là, pour le veoir, luy offrir ses moyens et sa puissance au secours de ses entreprinses ; et que le trouvant si beau, ieune et vigoreux, elle, qui estoit parfaicte en toutes ses qualitez, lui conseilloit qu'ils couchassent ensemble, afin qu'il nasquist de la plus vaillante femme du monde, et du plus vaillant homme qui feust lors vivant, quelque chose de grand et de rare pour l'advenir ». Alexandre la remercia du reste ; mais, pour donner tems à l'accomplissement de sa derniere demande, il arresta treize iours en ce lieu, lesquels il festoya le

---

176 « Nées pour souffrir ». Senec. Epist. XCV.

*171 Cachés et renfermés.

plus alaigrement qu'il peut, en faveur d'une si courageuse princesse [177].

[*172] Nous sommes, quasi en tout, iniques iuges de leurs actions, comme elles sont des nostres : i'advoue la verité, lors qu'elle me nuit, de mesme que si elle me sert. C'est un vilain desreglement qui les poulse si souvent au change, et les empesche de fermir [*173] leur affection en quelque subiect que ce soit; comme on veoid de cette deesse à qui l'on donne tant de changements et d'amis : mais si est il vray que c'est contre la nature de l'amour, s'il n'est violent; et contre la nature de la violence, s'il est constant [*174]. Et ceulx qui s'en estonnent [*175], s'en escrient, et cherchent les causes de cette maladie en elles, comme desnaturee et incroyable, que ne veoyent ils combien souvent ils la receoivent en eulx, sans espovantement et sans miracle? Il seroit à l'adventure plus estrange d'y veoir

---

177 Diodore de Sicile, L. XVII, c. XVI; et Quinte-Curce, L. VI, §. 5.

*172 Dans l'édition de 1588, ce paragraphe suit immédiatement la phrase du paragraphe précédent, où Montaigne dit que la nature a fourni les femmes de pièces uniquement propres *à la défensive*. Il a ajouté depuis toute l'histoire de Thalestris.

*173 De fixer, d'affermir.

*174 C'est-à-dire : « Il est vrai cependant, que si l'amour n'est pas violent, ce n'est plus de l'amour, et que s'il est constant, il ne peut pas être violent ».

*175 De l'inconstance en amour.

de l'arrest *[176]; ce n'est pas une passion simplement corporelle: si on ne treuve point de bout en l'avarice et en l'ambition, il n'y en a non plus en la paillardise; elle vit encores aprez la satieté; et ne luy peult on prescrire ny satisfaction constante, ny fin; elle va tousiours oultre sa possession. Et si *[177], l'inconstance leur est à l'adventure aulcunement plus pardonnable qu'à nous: elles peuvent alleguer, comme nous, l'inclination, qui nous est commune, à la varieté et à la nouvelleté; et alleguer secondement, sans nous, Qu'elles achetent chat en poche *[178]: Ieanne, royne de Naples, feit estrangler Andreosse [178] son premier mary, aux grilles de sa fenestre, avecques un laqs d'or et de soye, tissu de sa main propre; sur ce qu'aux corvees matrimoniales, elle ne luy trouvoit ny les parties, ny les efforts assez respondants à l'esperance qu'elle en avoit conceue à veoir sa taille, sa beauté, sa ieunesse et disposition, par où elle avoit esté prinse

---

178 André, fils de Charles, roi de Hongrie, et qui fut marié à Jeanne Ire. de Naples. Les Italiens l'appelèrent *Andreosso*. Sur la mort tragique de ce prince, *voyez* le Dictionnaire de Bayle, à l'article de *Jeanne* Ire. de Naples.

*176 De la constance.

*177 Et cependant.

*178 Dans toutes les éditions faites d'après celle de Mlle. de Gournay, on lit *chat en sac*; mais Montaigne avait mis *chat en poche* dans l'édition de 1588.

et abusee *179 ; Que l'action a plus d'effort que n'a la souffrance ; ainsi, que de leur part tousiours au moins il est pourveu à la necessité, de nostre part, il peult advenir aultrement. Platon à cette cause establit sagement par ses loix [179], que pour decider de l'opportunité des mariages, les iuges veoyent les garsons, qui y pretendent, tout fin nuds, et les filles nues iusqu'à la ceincture seulement *180. En nous essayant, elles ne nous treuvent à l'adventure pas dignes de leur chois :

....Experta latus, madidoque simillima loro
Inguina, nec lassâ stare coacta manu,
Deserit imbelles thalamos [180].

Ce n'est pas tout que la volonté charie droict; la foi-

---

179 *Traité des Lois*, L. XI.

180 « Après avoir tenté, par de longs et vains efforts, d'exciter la vigueur de son époux, elle abandonne une couche impuissante ». Martial, L. VII, épigr. LVIII, v. 3. — Nous nous contentons de rendre la pensée du latin.

*179 C'est la suite de la phrase qui commence par, *elles peuvent alléguer*. Depuis l'édition de 1588, Montaigne a intercalé l'exemple de Jeanne de Naples, ce qui a rendu la liaison des idées moins sensible.

*180 Suppléez *il peut advenir qu'*en nous essayant, etc. Dans l'édit. de 1588, la liaison était facile, parce qu'après ces mots : *Il peult advenir aultrement*, on lisait tout de suite : *En nous essayant.*

blesse et l'incapacité rompent legitimement un mariage,

> Et quærendum aliunde foret nervosius illud,
> Quod posset zonam solvere virgineam [181] :

pourquoy non *[181] ? et, selon sa mesure, une intelligence amoureuse plus licencieuse et plus actifve;

> si blando nequeat superesse labori [182].

Mais n'est ce pas grande impudence, d'apporter nos imperfections et foiblesses en lieu où nous desirons plaire et y laisser bonne estime de nous et recommendation? Pour ce peu qu'il m'en fault à cette heure,

> ad unum
> Mollis opus [183],

ie ne vouldrois importuner une personne que i'ay à reverer et craindre :

> fuge suspicari,

---

[181] « Et il faut chercher ailleurs un époux capable de délier la ceinture virginale ». Catull. *ad Januam mœchæ cujusdam*, carm. LXV, v. 27.

[182] « S'il ne saurait remplir le doux devoir qui lui était imposé ». *Géorg.* L. III, v. 127.

[183] « Moi qui puis à peine tenter un seul assaut ». Horat. epod. lib. od. XII, v. 15.

*[181] Si ces paroles : *Pourquoy non? et selon sa mesure, une intelligence amoureuse plus licencieuse et plus active*, se rapportent directement au passage de Catulle, comme il le semble, il n'est pas difficile, dit Coste, d'en comprendre le sens.

Cuius undenum trepidavit ætas
Claudere lustrum[184].

Nature se debvoit contenter d'avoir rendu cet aage miserable, sans le rendre encores ridicule. Ie hais de le veoir, pour un poulce de chestifve vigueur qui l'eschauffe trois fois la sepmaine, s'empresser et se gendarmer de pareille aspreté comme s'il avoit quelque grande et legitime iournee dans le ventre; un vray feu d'estoupe : et admire sa cuisson, si vifve et fretillante, en un moment si lourdement congelee et esteincte. Cet appetit ne debvroit appartenir qu'à la fleur d'une belle ieunesse : fiez vous y, pour veoir, à seconder cett' ardeur indefatigable, pleine, constante et magnanime qui est en vous; il vous la lairra vrayement en beau chemin : renvoyez le hardiement plustost vers quelque enfance molle, estonnee et ignorante, qui tremble encores soubs la verge, et en rougisse;

Indum sanguineo veluti violaverit ostro
Si quis ebur, vel mixta rubent ubi lilia multâ
Alba rosâ[185].

---

184 « Ne craignez rien d'un homme qui a passé son onzième lustre ». Horat. od. IV, L. II, v. 12. Il y a dans Horace *octavum*, le huitième. Mais, comme le remarque Coste, Montaigne, arrivé à son onzième lustre, parlait plus sincérement qu'Horace.

185 « Ainsi la pourpre teint de sa couleur de sang l'ivoire indien; ainsi les lis blancs rougissent au milieu d'un bouquet de roses ». Virg. *Enéide*, L. XII, v. 67.

Qui peult attendre, le lendemain, sans mourir de honte, le desdaing de ces beaux yeulx consens *[182] de sa lascheté et impertinence,

> Et taciti fecere tamen convicia vultus [186],

il n'a iamais senty le contentement et la fierté de les leur avoir battus et ternis par le vigoreux exercice d'une nuict officieuse et actifve. Quand i'en ay veu quelqu'une s'ennuyer de moy, ie n'en ay point incontinent accusé sa legereté; i'ay mis en doubte si ie n'avois pas raison de m'en prendre à nature plustost: certes elle m'a traicté illegitimement et incivilement,

> Si non longa satis, si non bene mentula crassa:
> Nimirùm sapiunt, videntque parvam
> Matronæ quoque mentulam illibenter [187]:

et d'une lesion enormissime. Chascune de mes pieces me faict egualement moi, que toute aultre; et nulle aultre ne me faict plus proprement homme, que cette cy.

Ie doibs au public universellement mon pourtraict.

---

[186] « Le silence même est alors un reproche cruel ». Ovid. *Amor.* eleg. VII, L. I, v. 21.

[187] Le premier vers est tiré d'une épigramme des *Veterum Poetarum Catalecta*, intitulée *Priapus*; les deux autres, d'une épigramme du même recueil, intitulée *ad Matronas*. La décence ne permet pas de traduire ces trois vers.

*[182] Témoins.

La sagesse de ma leçon est en verité, en liberté, en essence, toute; desdaignant, au roolle de ses vrays debvoirs *183, ces petites regles, feinctes, usuelles, provinciales; naturelle. toute, constante, universelle, de laquelle sont filles, mais bastardes, la civilité, la cerimonie. Nous aurons bien les vices de l'apparence, quand nous aurons eu ceulx de l'essence *184 : quand nous aurons faict à ceulx icy, nous courrons sus aux aultres, si nous trouvons qu'il y faille courir; car il y a dangier que nous fantasions *185 des offices nouveaux, pour excuser nostre negligence envers les naturels offices, et pour les confondre. Qu'il soit ainsin, il se veoid Qu'ez lieux où les faultes sont malefices, les malefices ne sont que faultes *186; Qu'ez nations où les loix de la bienseance sont plus rares et lasches, les loix primitifves et communes sont mieulx observees : l'innumerable multitude de tant de debvoirs, suffoquant nostre soing, l'allanguissant et dissipant.

L'application aux menues choses nous retire des

---

*183 Elle dédaigne de mettre au nombre de ses devoirs.

*184 C'est-à-dire : « Nous nous déferons aisément des vices qui ne sont tels qu'en apparence, lorsque nous n'aurons plus les vices réels et essentiels ».

*185 Que nous imaginions des devoirs nouveaux.

*186 Où les fautes sont des crimes, les crimes ne sont que des fautes. — *Malefices*, du latin *maleficium*, qui signifie une mauvaise action.

pressantes; oh, que ces hommes superficiels *[187] prennent une route facile et plausible, au prix de la nostre! ce sont umbrages de quoy nous nous plastrons et entrepayons; mais nous n'en payons pas, ainçois en rechargeons *[188] nostre debte envers ce grand iuge qui trousse nos panneaux et haillons d'autour nos parties honteuses, et ne se feind point à nous veoir par tout, iusques à nos intimes et plus secrettes ordures: utile decence de nostre virginale pudeur, si elle lui pouvoit interdire cette descouverte *[189]. Enfin, qui desniaiseroit l'homme d'une si scrupuleuse superstition verbale, n'apporteroit pas grande perte au monde. Nostre vie est partie en folie, partie en prudence: qui n'en escript que revereement et regulierement, il en laisse en arriere plus de la moitié. Ie ne m'excuse pas envers moy; et si ie le faisois, ce seroit plustost de mes excuses que ie m'excuserois, que de nulle aultre partie: ie m'excuse à certaines humeurs que ie tiens plus fortes en nombre que celles qui sont de mon costé. En leur consideration, ie diray encores cecy, car ie desire de contenter chascun (chose pour-

---

*187 Dont la vertu est toute en *superficie*, en apparence.

*188 Au contraire, nous en augmentons, etc.

*189 C'est-à-dire: « Qu'elles nous seraient utiles cette prétendue décence, et cette pudeur virginale, si elles pouvaient interdire à Dieu la connaissance de *nos intimes et plus secrettes ordures* ».

tant très difficile) *esse unum hominem accommodatum ad tantam morum ac sermonum et voluntatum varietatem* [188], Qu'ils n'ont à se prendre *[190] proprement à moy de ce que ie fois dire aux auctoritez receues et approuvees de plusieurs siecles ; et Que ce n'est pas raison qu'à faulte de rime *[191] ils me refusent la dispense que mesme des hommes ecclesiastiques, des nostres, et des plus eretez *[192], iouïssent en ce siecle : en voicy deux,

> Rimula, dispeream, ni monogramma tua est [189].
> Un vit d'amy la contente et bien traicte !

quoy tant d'aultres? I'ayme la modestie; et n'est par iugement que i'ay choisi cette sorte de parler scandaleux : c'est nature qui l'a choisi pour moy. Ie ne le

---

188 « Qu'il y ait un seul homme qui se conforme à cette grande variété de mœurs, de discours et de volontés ». Q. Cic. *de Petit. Consul.* c. XIV.

189 Ce vers est de Bèze, et il se trouve dans une épigramme de ses *Juvenilia. Voyez* la page 103, édit. de Lyon, sans date, *in*-16. A l'égard du vers français, cité immédiatement après, il est tiré d'un rondeau de Saint-Gelais. *Voyez ses Œuvres poétiques*, page 99, édit. de Lyon, 1574, in-12.

*190 Qu'ils ne doivent pas se prendre, etc.

*191 Qu'à cause de mon peu de mesure, de règle. — C'est *rithme* qu'il faudrait lire ici. Coste, qui ne s'était pas promis de suivre scrupuleusement le texte de Montaigne, a bien fait de substituer, dans ses éditions, ce mot à celui de *rime*.

*192 Des plus huppés.

loue, non plus que toutes formes contraires à l'usage receu; mais ie l'excuse, et, par particulieres et generales circonstances, en allege l'accusation.

Suyvons. Pareillement d'où peult venir cette usurpation d'auctorité souveraine que vous prenez sur celles qui vous favorisent à leurs despens,

Si furtiva dedit nigrâ munuscula nocte [190],

que vous en investissez *[193] incontinent l'interest, la froideur, et une auctorité maritale? C'est une convention libre; que ne vous y prenez vous comme vous les y voulez tenir? il n'y a point de prescription sur les choses volontaires. C'est contre la forme *[194], mais il est vray pourtant, que i'ay en mon temps conduict ce marché, selon que sa nature peult souffrir, aussi consciencieusement qu'aultre marché, et avecques quelque air de iustice: et que ie ne leur ay tesmoigné de mon affection, que ce que i'en sentois; et leur en ay representé naïfvement la decadence, la vigueur et la naissance, les accez et les remises *[195]: on n'y va pas

---

190 « Si, durant une nuit obscure, elle vous a accordé furtivement quelques faveurs ». Catull. *ad Manl.* carm. LXVI, v. 145.

*193 Que vous usurpiez aussitôt les droits et la froideur de l'autorité maritale.

*194 C'est-à-dire : « Il est vrai pourtant, bien que ce soit contre l'usage, etc. ».

*195 Et les relâchemens.

tousiours un train. I'ay esté si espargnant à promettre, que ie pense avoir plus tenu que promis ni deu : elles y ont trouvé de la fidelité, iusques au service *196 de leur inconstance, ie dis inconstance advouee, et par fois multipliee. Ie n'ay iamais rompu avecques elles tant que i'y tenois, ne feust que par le bout d'un filet; et, quelques occasions qu'elles m'en ayent donné, n'ay iamais rompu iusques au mespris et à la haine : car telles privautez, lors mesme qu'on les acquiert par les plus honteuses conventions, encores m'obligent elles à quelque bienvueillance. De cholere, et d'impatience un peu indiscrette, sur le poinct de leurs ruses et des fuytes*197, et de nos contestations, ie leur en ay faict veoir par fois; car ie suis, de ma complexion, subiect à des esmotions brusques qui nuisent souvent à mes marchez, quoyqu'elles soient legieres et courtes. Si elles ont voulu essayer la liberté de mon iugement, ie ne me suis pas feinct à leur donner des advis paternels et mordants, et à les pincer où il leur cuisoit. Si ie leur ay laissé à se plaindre de moy, c'est plustost d'y avoir trouvé un amour, au prix de l'usage moderne, sottement consciencieux : i'ay observé ma parole ez choses de quoy on m'eust ayseement dispensé; elles se rendoient lors parfois avec reputation, et soubs des capitulations qu'elles souffroient ayseement estre faulsees par le

*196 Jusqu'à servir, à favoriser leur inconstance.

*197 Faux-fuyans, détours, mauvaises défaites.

vainqueur : i'ay faict caler, soubs l'interest de leur honneur, le plaisir en son plus grand effort, plus d'une fois*[198] ; et où la raison me pressoit, les ay armees contre moy : si qu'elles se conduisoient plus seurement et severement par mes regles, quand elles s'y estoyent franchement remises, qu'elles n'eussent faict par les leurs propres. I'ay, autant que i'ay peu, chargé sur moy seul le hazard de nos assignations *[199], pour les en descharger, et ay dressé nos parties tousiours par le plus aspre et inopiné, pour estre moins en souspeçon, et en oultre, par mon advis, plus accessible *[200] : ils sont ouverts principalement par les endroicts qu'ils tiennent de soy couverts *[201]; les choses

---

*198 C'est-à-dire : « Plus d'une fois pour l'intérêt de leur honneur, j'ai maîtrisé le plaisir, etc. ». C'est évidemment là le sens d'un passage où Montaigne dit avec assez de décence, une chose qu'on ne pourrait expliquer plus clairement sans blesser toutes les convenances. Il expliquait bien mieux sa pensée dans l'édition de 1588, puisqu'il ajoutait aussitôt cette phrase qui se trouve aujourd'hui quatorze lignes plus bas : *Jamais homme n'eut ses approches plus impertinemment génitales.*

*199 J'ai, autant que j'ai pu, pris sur moi le danger de nos rendez-vous.

*200 Et, afin de donner moins de prise aux soupçons, j'ai toujours conduit nos intrigues, par les moyens les plus difficiles, et qui pouvaient paraître les moins propres à en assurer le succès.

*201 Mademoiselle de Gournay a expliqué ce texte en écrivant : « Les abbords sont ouverts principalement par les endroits qu'on tient d'eux-mêmes couverts ».

moins craintes sont moins deffendues et observees; on peult oser plus ayseement ce que personne ne pense que vous oserez, qui devient facile par sa difficulté. Iamais homme n'eut ses approches plus impertinemment genitales *[202]. Cette voye d'aimer *[203] est plus selon la discipline; mais combien elle est ridicule à nos gents, et peu effectuelle, qui le sçait mieulx que moy? si ne m'en viendra point le repentir; ie n'y ai plus que perdre :

me tabulâ sacer
Votivâ paries indicat uvida
Suspendisse potenti
Vestimenta maris deo [191]:

---

[191] « Le mur du temple où j'ai suspendu un tableau votif, indique assez que j'ai consacré pour toujours au puissant dieu des mers, mes habits tout mouillés de mon naufrage ». Hor. od. V, L. I, v. 13. — Montaigne veut dire par là, qu'après avoir été exposé par l'amour à bien des traverses, il s'est enfin débarrassé de cette dangereuse passion pour toujours.

*[202] Montaigne avait d'abord ajouté : *le desseing d'engendrer doibt estre purement legitime*; mais cette addition lui a vraisemblablement paru inutile, et il l'a rayée sur son manuscrit. J'en tiens note, pour qu'on suive mieux la liaison de ses idées. N. — Je prie le lecteur de se rappeler que cette phrase *jamais homme n'eut* etc., était liée à une phrase que j'ai ci-dessus expliquée. *Voyez* la note *[198].

*[203] Ceci est relatif à ce qu'il a dit un peu plus haut de ses procédés délicats, ou de son *amour sottement consciencieux*, comme il l'appelle lui-même.

il est à cette heure temps d'en parler ouvertement. Mais, tout ainsi comme à un aultre ie dirois, à l'adventure, « Mon amy, tu resves ; l'amour, de ton temps, a peu de commerce avecques la foy et la preud'hommie » ;

> Hæc si tu postules
> Ratione certa facere, nihilo plus agas
> Quàm si des operam ut cum ratione insanias [192] :

aussi, au rebours, si c'estoit à moy de recommencer, ce seroit certes le mesme train, et par mesme progrez, pour infructueux qu'il me peust estre ; l'insuffisance et la sottise est louable en une action meslouable : autant que ie m'esloingne de leur humeur en cela, ie m'approche de la mienne. Au demourant, en ce marché, ie ne me laissois pas tout aller ; ie m'y plaisois, mais ie ne m'y oubliois pas : ie reservois en son entier ce peu de sens et de discretion *[204] que nature m'a donné, pour leur service et pour le mien ; un peu d'esmotion, mais point de resverie. Ma conscience s'y engageoit aussi iusques à la desbauche et dissolution ; mais iusques à l'ingratitude, trahison, malignité et cruauté, non. Ie n'achetois pas le plaisir de ce vice à tout prix ; et me contentois de son

---

[192] « Prétendre assujettir ces choses à des règles, c'est vouloir allier la folie avec la raison ». Terent. *Eunuch.* act. I, sc. I, v. 16.

*[204] Et de discernement. — *Discretio*, en latin.

propre et simple coust: *nullum intra se vitium est*[193]. Ie hais quasi à pareille mesure une oysifveté croupie et endormie, comme un embesongnement espineux et penible; l'un me pince, l'aultre m'assoupit : i'aime autant les bleceures, comme les meurtrisseures; et les coups tranchants, comme les coups orbes[*205]. I'ay trouvé en ce marché, quand i'y estois plus propre, une iuste moderation entre ces deux extremitez. L'amour est une agitation esveillee, vifve et gaye; ie n'en estois ny troublé ny affligé, mais i'en estois eschauffé et encores alteré : il s'en fault arrester là; elle n'est nuisible qu'aux fols. Un ieune homme demandoit au philosophe Panetius, s'il sieroit bien au sage d'estre amoureux : « Laissons là le sage, respondit il; mais toy et moy, qui ne le sommes pas, ne nous engageons en chose si esmeue et violente, qui nous esclave à

---

193 « Nul vice n'est renfermé en lui-même ». Senec. ep. XCV. — Il y a, dans Sénèque, *manet* au lieu d'*est*. Cette sage réflexion, qui est de la dernière importance dans la morale, dit Coste, n'a pas échappé au célèbre La Fontaine. Voici comme il l'a mise en œuvre dans la fable *des deux Chiens et l'Ane mort*, L. II, fab. XXV :

Les vertus devraient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères.
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file; il ne s'en manque guères.

*205 Un *coup orbe*, dit Nicot, est un coup qui ne fait que meurtrissure, sans ouverture de plaie.

aultruy, et nous rende contemptibles à nous [194] ». Il disoit vray, qu'il ne fault pas fier chose de soy si precipiteuse à une ame qui n'aye de quoy en soubtenir les venues [*206], et de quoy rabbattre par effect la parole d'Agesilaüs, « que la prudence et l'amour ne peuvent [*207] ensemble [195] ». C'est une vaine occupation, il est vray, messeante, honteuse, et illegitime; mais, à la conduire en cette façon, ie l'estime salubre, propre à desgourdir un esprit et un corps poisant; et, comme medecin, l'ordonnerois à un homme de ma forme et condition, autant volontiers qu'aulcune aultre recepte, pour l'esveiller et tenir en force bien avant dans les ans, et le dilayer [*208] des prinses de la vieillesse. Pendant que nous n'en sommes qu'aux faux-bourgs, que le pouls bat encores,

> Dùm nova canities, dùm prima et recta senectus,
> Dùm superest Lachesi quod torqueat, et pedibus me

---

194 Sénèque, épît. CXVII.

195 *O qu'il est malaisé*, dit Aségilaüs, *d'aimer et être sage tout ensemble!* Plutarque, dans la *Vie d'Agésilaüs*, c. IV, de la traduction d'Amyot.

*206 Les assauts, les chocs continuels.

*207 Sous-entendez *s'accorder*. — C'est une ellipse à la manière des Latins, *non possunt inter se*.

*208 Et le retarder des prises (des attaques) de la vieillesse. — C'est ce qu'on lit dans l'édition de 1588.

Porto meis, nullo dextram subeunte bacillo [196],

nous avons besoing d'estre sollicitez et chatouillez par quelque agitation mordicante, comme est cette cy. Voyez combien elle a rendu de ieunesse, de vigueur et de gayeté au sage Anacreon : et Socrates, plus vieil que ie ne suis, parlant d'un obiect amoureux : « M'estant, dict il, appuyé contre son espaule, de la mienne, et approché ma teste à la sienne, ainsi que nous regardions ensemble dans un livre, ie sentis, sans mentir, soubdain une picqueure dans l'espaule, comme de quelque morsure de beste; et feus plus de cinq iours depuis, qu'elle me fourmilloit : et m'escoula dans le cœur une demangeaison continuelle [197] ». Un attouchement, et fortuite, et par une espaule, alloit eschauffer et alterer une ame refroidie et enervee par l'aage, et la premiere de toutes les humaines en reformation! Pourquoy non dea [*209]? Socrates estoit homme, et ne vouloit ny estre ny sembler aultre chose.

---

[196] Pendant que

Mon corps n'est point courbé sous le faix des années;
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer.

JUV. sat. III, v. 26. (*Traduct. de Boileau.*)

[197] Xenophontis Συμπός, c. IV, §. 27 et 28.

[*209] Pourquoi cela ne serait-il pas? — *Non dea*, pour *non, da*.

La philosophie n'estrive *210 point contre les voluptés naturelles, pourveu que la mesure y soit ioincte, et en presche la moderation, non la fuyte; l'effort de sa resistance s'employe contre les estrangieres et bastardes : elle dict que les appetits du corps ne doibvent pas estre augmentez par l'esprit; et nous advertit ingenieusement de ne vouloir point esveiller nostre faim par la saturité *211; de ne vouloir que farcir, au lieu de remplir, le ventre; d'eviter toute iouïssance qui nous met en disette, et toute viande et boisson qui nous altere et affame *212 : comme, au service de l'amour, elle nous ordonne de prendre un obiect qui satisface simplement au besoing du corps; qui n'esmeuve point l'ame, laquelle n'en doibt pas faire son faict, ains suyvre nuement et assister le corps. Mais ay ie pas raison d'estimer que ces preceptes, qui ont pourtant d'ailleurs selon moy un peu de rigueur, regardent un corps qui face son office; et qu'à un corps abbattu, comme un estomach prosterné *213, il est excusable de le rechauffer et soubtenir par art, et, par

---

*210 Ne se défend pas, ne lutte point. — *Estriveur*, sèlon Borel, signifie un *lutteur*.

*211 En la rassasiant, la *saturant*. — Le mot *saturité* est tout latin, *saturitas*. On le trouve dans Cotgrave.

*212 Montaigne avait mis dans l'édit. in-4°. de 1588 : *Qui nous fasse désirer nouvelle faim*. Ce qu'il y a substitué est plus juste, mais peut-être moins énergique.

*213 Délabré, affaibli.

l'entremise de la fantasie, luy faire revenir l'appetit et l'alaigresse, puisque de soy il l'a perdue?

Pouvons nous pas dire qu'il n'y a rien en nous, pendant cette prison terrestre, purement ny corporel ny spirituel *[214], et que iniurieusement nous dessirons un homme tout vif; et qu'il semble y avoir raison que nous nous portions envers l'usage du plaisir aussi favorablement au moins que nous faisons envers la douleur? Elle *[215] estoit (pour exemple) vehemente, iusques à la perfection, en l'ame des saincts, par la penitence; le corps y avoit naturellement part, par le droict de leur colligance *[216], et si pouvoit avoir peu de part à la cause : si *[217] ne se sont ils pas contentez qu'il suyvist nuement, et assistast l'ame affligee; ils l'ont affligé luy mesme de peines atroces et propres, à fin qu'à l'envy l'un de l'aultre l'ame et le corps plongeassent l'homme dans la douleur, d'autant plus salutaire que plus aspre. En pareil cas, aux plaisirs corporels, est ce pas iniustice d'en refroidir l'ame*[218], et dire qu'il l'y faille entraisner comme à quelque obligation et necessité contraincte et servile? c'est à elle

---

*214 Qui affecte le corps seul ou l'âme seule, et qu'à tort nous etc.

*215 L'imagination, *la fantaisie*, dont il parle à la fin du paragraphe précédent.

*216 En vertu de leur union intime.

*217 Toutefois ils ne se sont pas contentés, etc.

*218 D'en inspirer le dégoût à l'âme.

plustost de les couver et fomenter, de s'y presenter et convier, la charge de regir luy appartenant : comme c'est aussi à mon advis à elle, aux plaisirs qui lui sont propres, d'en inspirer et infondre *219 au corps tout le ressentiment que porte leur condition, et de s'estudier qu'ils luy soient doulx et salutaires. Car c'est bien raison, comme ils disent, que le corps ne suyve point ses appetits au dommage de l'esprit ; mais pourquoy n'est ce pas aussi raison que l'esprit ne suyve pas les siens au dommage du corps ?

Ie n'ay point aultre passion qui me tienne en haleine : ce que l'avarice, l'ambition, les querelles, les procez, font à l'endroict des aultres, qui comme moy n'ont point de vacation assignee *220, l'amour le feroit plus commodeement ; il me rendroit la vigilance, la sobrieté, la grace, le soing de ma personne ; rasseureroit ma contenance, à ce que *221 les grimaces de la vieillesse, ces grimaces difformes et pitoyables, ne veinssent à la corrompre ; me remettroit aux estudes sains et sages, par où ie me peusse rendre plus estimé et plus aimé ; ostant à mon esprit le desespoir de soy et de son usage, et, le raccointant à soy *222, me

*219 Instiller, infuser. — *Infondre* vient du latin *infundere*, verser dedans.

> Sincerum est nisi vas, quodcumque *infundis*, acescit,

dit Horace.

*220 N'ont point d'occupation fixe, déterminée.

*221 Afin que, ou de telle sorte que, etc.

*222 Et le réconciliant avec lui-même.

divertiroit [*223] de mille pensees ennuyeuses, de mille chagrins melancholiques que l'oysifveté nous charge en tel aage et le mauvais estat de nostre santé; reschaufferoit, au moins en songe, ce sang que nature abandonne; soubtiendroit le menton, et allongeroit un peu les nerfs et la vigueur et alaigresse de l'ame à ce pauvre homme qui s'en va le grand train vers sa ruyne. Mais i'entends bien que c'est une commodité bien mal aysee à recouvrer : par foiblesse et longue experience nostre goust est devenu plus tendre et plus exquis; nous demandons plus, lors que nous apportons moins; nous voulons le plus choisir, lors que nous meritons le moins d'estre acceptez; nous cognoissants tels, nous sommes moins hardis et plus desfiants; rien ne nous peult asseurer d'estre aimez, veu nostre condition et la leur. I'ay honte de me trouver parmy cette verte et bouillante ieunesse,

> Cuius in indomito constantior inguine nervus,
> Quàm nova collibus arbor inhæret [198]:

qu'irions nous presenter nostre misere parmy cette alaigresse?

> Possint ut iuvenes visere fervidi,

---

[198] Qui toujours est en état de bien faire.

HOR. epod. lib. od. XII, v. 19.

Ce vers de La Fontaine suffit pour faire entrevoir le sens de ce passage, trop libre pour être traduit.

[*223] Me détournerait.

Multo non sine risu,
Dilapsam in cineres facem? [199]

Ils ont la force et la raison pour eulx; faisons leur place, nous n'avons plus que tenir: et ce germe de beauté naissante ne se laisse manier à mains si gourdes, et practiquer à moyens purs materiels [*224]; car, comme respondit ce philosophe ancien à celuy qui se mocquoit de quoy il n'avoit sceu gaigner la bonne grace d'un tendron qu'il pourchassoit, « Mon amy, le hameçon ne mord pas à du fromage si frais [200] ». Or c'est un commerce qui a besoing de relation et de correspondance: les aultres plaisirs que nous recevons se peulvent recognoistre par recompenses de nature diverse; mais cettuy cy ne se paye que de mesme espece de monnoye. En verité, en ce deduit, le plaisir que ie fois chatouille plus doulcement mon imagination que celuy que ie sens: or cil n'a rien de genereux, qui peult recevoir plaisir où il n'en donne point; c'est une vile ame, qui veult tout debvoir, et qui se plaist de nourrir [*225] de la conference avecques les

199 « Pour que cette jeunesse, pleine de vigueur et de feu, éclate de rire en ne voyant en moi que la cendre d'un flambeau »? Hor. od. XIII, L. IV, v. 26.

200 Diog. Laërce, *Vie de Bion*, L. IV, segm. 47.

*224 Et gagner par des moyens purement matériels.

*225 A entretenir commerce avec des personnes auxquelles il est à charge.

personnes auxquelles il est en charge : il n'y a beauté, ny grace, ny privauté si exquise, qu'un galant homme deust desirer à ce prix. Si elles ne nous peuvent faire du bien, que par pitié ; i'aime bien plus cher ne vivre point, que de vivre d'aulmosne. Ie vouldrois avoir droict de le leur demander, au style auquel i'ay veu quester en Italie : ***Fate ben, per voi*** [201] ; ou à la guise que Cyrus enhortoit ses soldats, « Qui s'aimera, si me suyve ». Ralliez vous, me dira lon, à celles de vostre condition que la compaignie de mesme fortune vous rendra plus aysees. Oh la sotte composition et insipide [*226] !

Nolo
Barbam vellere mortuo leoni [202] :

Xenophon [203] employe pour obiection et accusation à l'encontre de Menon, Qu'en son amour il embesongnast des obiects passant fleur. Ie treuve plus de volupté à seulement veoir le iuste et doux meslange de deux ieunes beautez, ou à le seulement considerer par fantasie, qu'à faire moy mesme le second d'un meslange triste et informe : ie resigne cet appetit fantas-

---

201 « Faites du bien, pour l'amour de vous ».

202 « Je ne veux pas arracher la barbe à un lion mort ». Martial, L. X, épigr. XC, v. 9.

203 L. II, c. VI, §. 15.

*226 C'est-à-dire : *ô le sot mélange et insipide !* comme il y a dans l'édition in-4°. de 1588.

tique à l'empereur Galba qui ne s'addonnoit qu'aux chairs dures et vieilles [204], et à ce pauvre miserable [205];

O ego dî faciant talem te cernere possim,
Caraque mutatis oscula ferre comis,
Amplectique meis corpus non pingue lacertis!

et entre les premieres laideurs, ie compte les beautez artificielles et forcees: Emonez, ieune gars de Chio, pensant par des beaux atours acquerir la beauté que nature luy ostoit, se presenta au philosophe Arcesilaüs, et luy demanda, si un sage se pourroit veoir amoureux: « Ouy dea, respondit l'aultre, pourveu que ce ne soit pas d'une beauté paree et sophistiquee comme la tienne [206] ». La laideur d'une vieillesse advouee est moins vieille et moins laide à mon gré, qu'un aultre peincte et lissee. Le diray ie? pourveu qu'on ne m'en prenne à la gorge : l'amour ne me semble

---

[204] Suétone, dans la *Vie de Galba*, §. 21.

[205] Ovide, qui, accablé de chagrin et d'ennui dans le pays sauvage où il avait été relégué, après avoir dit à sa femme, qu'apparemment elle a vieilli par la considération des maux qu'il endure, s'écrie : « Oh! plût aux dieux que je pusse te voir! que je pusse baiser tes cheveux, quand même ils auraient changé de couleur, et serrer dans mes bras ton corps amaigri par les chagrins! » Ovid. *ex Ponto*, L. I, epist. IV, v. 49.

[206] Diog. Laërce, *Vie d'Arcésilaüs*, L. IV, segm. 34.

proprement et naturellement en sa saison, qu'en l'aage voisin de l'enfance;

Quem si puellarum insereres choro,
Mille sagaces falleret hospites
Discrimen obscurum, solutis
Crinibus, ambiguoque vultu [207]:

et la beauté non plus, car, ce qu'Homere l'estend iusques à ce que le menton commence à s'umbrager, Platon mesme l'a remarqué pour rare; et est notoire la cause pour la quelle si plaisamment le sophiste Bion appelloit les poils folets de l'adolescence, Aristogitons et Harmodiens [208]: en la virilité, ie le treuve desia hors de son siege, non [*227] qu'en la vieillesse;

Importunus enim transvolat aridas
Quercus [209]:

et Marguerite, royne de Navarre, allonge en femme, bien loing, l'advantage des femmes, ordonnant qu'il

---

[207] « A cet âge où un jeune homme, le front recouvert de sa longue chevelure, pourrait être introduit au milieu d'un chœur de jeunes filles, sans que les yeux les plus pénétrans, parvinssent à découvrir s'il est de l'un ou de l'autre sexe ». Hor. od. v, L. II, v. 21.

[208] *Voyez* Plutarque, au *Traité de l'Amour*, c. XXXIV, traduction d'Amyot, pour l'explication de ce mot, que Montaigne a voulu laisser deviner à ses lecteurs.

[209] « Car il n'arrête pas son vol sur les chênes arides ». Hor. od. XIII, L. IV, v. 9.

[*227] Non pas tant, etc.

est saison à trente ans qu'elles changent le tiltre de belles en bonnes. Plus courte possession nous luy donnons sur nostre vie, mieulx nous en valons : voyez son port *228 ; c'est un menton puerile. Qui ne sçait, en son eschole, combien on procede au rebours de tout ordre *229 ? l'estude, l'exercitation, l'usage, sont voyes à l'insuffisance : les novices y regentent : *Amor ordinem nescit* [210]. Certes sa conduicte a plus de garbe *230, quand elle est meslee d'inadvertence et de

---

[210] « L'amour ne connaît point l'ordre (la règle) ». — Ce passage est de Saint-Jérôme. *Voyez* la fin de sa *Lettre adressée à Chromatius*, t. I, p. 217, ed. Basil. 1537. Anacréon avait dit, long-tems auparavant, que « Bacchus, aidé de l'amour, folâtre sans règle », *od.* 52, *v. ult.*

*228 Le port (la figure) de l'amour.

*229 Qui ne sait que contre tout ordre, on va toujours à reculons dans cette école? L'étude, l'exercice, l'usage, y conduisent à l'incapacité.

*230 Plus de grâce. — *Galbe* ou *garbe*, bonne grâce, agrément : Nicot et Borel. *Galbe* ou *galba*, dans la signification de *gros et gras*, est un mot de l'ancien gaulois, comme on peut voir dans Suétone, qui dit que le premier des *Sulpices* qu'on surnomma *Galba*, fut ainsi nommé parce qu'il était ce que les Gaulois appelaient *galba*, c'est-à-dire, fort gras, *quod præpinguis fuerit visus*, *quem Galbam Galli vocant.* Sueton. *in Galbâ*, §. 3. — Cette note est de Coste. Mais il est évident que Montaigne avait pris le mot *garbe*, de l'italien, où l'on dit *uomo di garbo* pour un *galant homme*, un homme *qui a de la grâce;* ce qui n'empêche point que ce mot ne vienne du gaulois *galba*.

trouble; les faultes, les succez contraires, y donnent poincte et grace : pourveu qu'elle soit aspre et affamee, il chault peu qu'elle soit prudente : voyez comme il va chancellant, chopant et follastrant; on le met aux ceps[*231], quand on le guide par art et sagesse; et contrainct on sa divine liberté, quand on le soubmet à ces mains barbues et calleuses. Au demourant, ie leur oys souvent peindre cette intelligence toute spirituelle, et desdaigner de mettre en consideration l'interest que les sens y ont; tout y sert : mais ie puis dire avoir veu souvent que nous avons excusé la foiblesse de leurs esprits en faveur de leurs beautez corporelles; mais que ie n'ay point encores veu qu'en faveur de la beauté de l'esprit, tant prudent et meur soit il, elles vueillent prester la main à un corps qui tumbe tant soit peu en decadence. Que ne prend il envie, à quelqu'une, de cette noble harde socratique[*232] du corps à l'esprit? achetant, au prix de ses cuisses, une intelligence et generation philosophique et spirituelle; le plus hault prix où elle les puisse monter? Platon ordonne, en ses loix, que celuy qui aura faict quelque signalé et utile exploict en la guerre, ne puisse estre refusé, durant l'expedition d'icelle, sans respect de sa laideur

---

*231 Aux fers, dans les chaînes. — Les Italiens ont gardé le mot de *ceps*. On trouve dans Métastase, *Torno a' ceppi.*

*232 Ce noble troc socratique. — *Harder*, troquer, changer : Borel, dans son *Trésor d'Antiquités gauloises*.

ou de son aage, de baiser, ou aultre faveur amoureuse de qui il la vueille [211]. Ce qu'il treuve si iuste, en recommendation de la valeur militaire, ne le peult il pas estre aussi, en recommendation de quelque aultre valeur? et que ne prend il envie à une de preoccuper sur ses compaignes [*233] la gloire de cet amour chaste? chaste dis ie bien,

> nam si quando ad prælia ventum est,
> Ut quondam in stipulis magnus sine viribus ignis
> Incassum furit [212]:

les vices qui s'estouffent en la pensee, ne sont pas des pires.

Pour finir ce notable commentaire, qui m'est eschappé d'un flux de caquet, flux impetueux par fois et nuisible,

> Ut missum sponsi furtivo munere malum
> Procurrit casto virginis è gremio,
> Quod miseræ oblitæ molli sub veste locatum,
> Dum adventu matris prosilit, excutitur,

---

[211] *Traité de la République*, L. V.

[212] ...... Car son feu dès l'abord se consume;
Tel le chaume s'éteint, au moment qu'il s'allume.
VIRG. *Géorg.* L. III, v. 98. (*Traduct. de Delille*).

L'application que Montaigne fait ici des paroles de Virgile est fort extraordinaire, comme le verront d'abord ceux qui prendront la peine de consulter l'original.

[*233] De s'emparer, avant ses compagnes, de la gloire etc.

Atque illud prono præceps agitur decursu ;
Huic manat tristi conscius ore rubor [213],

ie dis que les masles et femelles sont iectez en mesme moule : sauf l'institution et l'usage, la difference n'y est pas grande. Platon appelle indifferemment les uns et les aultres à la societé de touts estudes, exercices, charges et vacations guerrieres et paisibles, en sa republique [214] ; et le philosophe Antisthenes ostoit toute distinction entre leur vertu et la nostre [215]. Il est bien plus aysé d'accuser l'un sexe que d'excuser l'aultre : c'est ce qu'on dict, « Le fourgon se mocque de la paele ».

---

213 « Ainsi tombe en roulant, du chaste sein d'une jeune vierge, une pomme qu'elle a reçue en secret de son amant ; elle oublie qu'elle avait caché ce fruit sous sa robe, et, se levant à l'arrivée de sa mère, elle le laisse échapper ; la rougeur de son visage révèle sa honte et son secret ». Catull. *ad Hortalum*, carm. LXIII, v. 19.

214 L. V, *passim.*

215 « La vertu de l'homme et de la femme est la même ». Mot d'Antisthène, rapporté dans sa *Vie* par Diogène Laërce, L. VI, segm. 12.

CHAPITRE VI.

Des coches.

SOMMAIRE. — Différence des opinions des philosophes sur les origines et les causes de divers usages, de divers accidens. Les médecins ne s'entendent guère mieux sur les moyens de se garantir de quelques incommodités, telles que le soulevement d'estomach qu'éprouve un grand nombre d'individus sur mer, dans une litière, dans un *coche*. — Variétés de formes des coches; leur usage dans la guerre, dans la paix, par nos premiers rois, par divers empereurs romains. — Combien les souverains, en général, ont tort de faire des dépenses pour des triomphes, des pompes et des fêtes, au lieu d'employer leurs trésors en monumens ou établissemens utiles. Un prince n'est magnifique et même libéral qu'aux dépens du peuple; car il n'a ou ne doit avoir rien en propre. On pouvait excuser la pompe des spectacles à Rome, tant que ce furent des particuliers qui en firent les frais, mais non quand ce furent des empereurs. — Description des magnifiques et étranges spectacles que ces empereurs donnaient au peuple. Ce que l'on doit admirer dans ces fêtes, c'est moins la magnificence, que l'invention, et les moyens d'exécution : nous y voyons combien nos arts, que nous croyons si parfaits, sont encore moins avancés que les arts des nations anciennes. Plusieurs de ces arts, tels que l'artillerie et l'imprimerie, dont nous nous attribuons la découverte, étaient connus depuis mille ans à la Chine. Un nouveau monde a été dernièrement découvert : si les habitans y étaient plus simples,

moins ingénieux que nous, ils nous égalaient au moins dans plusieurs arts, et avaient des mœurs moins corrompues. — Digression sur les cruautés que les Espagnols exercèrent sur les Américains. — Pour revenir aux *coches*, le roi du Pérou était assis sur une chaise d'or élevée sur des brancards d'or, lorsqu'il fut pris par les Espagnols.

Exemples : Montaigne; Plutarque; Socrate et Lachès. — Les Hongrois et les Turcs; les rois Francs de la première race; Marc-Antoine; Héliogabale; l'empereur Firmus. — Démosthènes; Aristote; le pape Grégoire III; Catherine de Médicis; l'empereur Galba; Denys-le-Tyran; Cyrus et Crésus; Philippe, père d'Alexandre; l'empereur Probus; Solon et les prêtres égyptiens; la Chine; les Américains et les Espagnols; les rois du Pérou et du Mexique.

Il est bien aysé à verifier que les grands aucteurs, escrivants des causes, ne se servent pas seulement de celles qu'ils estiment estre vrayes, mais de celles encores qu'ils ne croyent pas, pourveu qu'elles ayent quelque invention et beauté : ils disent assez veritablement et utilement, s'ils disent ingenieusement. Nous ne pouvons nous asseurer de la maistresse cause, nous en entassons plusieurs, pour veoir si, par rencontre, elle se trouvera en ce nombre,

Namque unam dicere causam
Non satis est, verùm plures, unde una tamen sit[1].

---

[1] « Ce n'est pas assez de nommer une seule cause; il en faut indiquer plusieurs, quoique cependant il n'y en ait qu'une seule de véritable ». Lucret. L. VI, v. 707.

Me demandez vous d'où vient cette coustume de benir ceulx qui esternuent ? Nous produisons trois sortes de vents : celuy qui sort par embas est trop sale : celuy qui sort par la bouche porte quelque reproche de gourmandise : le troisiesme est l'esternuement ; et parce qu'il vient de la teste, et est sans blasme, nous luy faisons cet honneste recueil. Ne vous mocquez pas de cette subtilité, elle est, dict on, d'Aristote [2]. Il me semble avoir veu en Plutarque [3] (qui est, de touts les aucteurs que ie cognoisse, celuy qui a mieulx meslé l'art à la nature, et le iugement à la science), rendant la cause du soublevement d'estomach qui advient à ceulx qui voyagent en mer, que cela leur arrive de crainte ; ayant trouvé quelque raison par laquelle il prouve que la crainte peut produire un tel effect. Moy, qui y suis fort subiect, sçais bien que cette cause ne me touche pas : et le sçais, non par argument, mais par necessaire experience. Sans alleguer ce qu'on m'a dict, qu'il en arrive de mesme souvent aux bestes, et notamment aux pourceaux, hors de toute apprehension de dangier ; et ce qu'un mien cognoissant [1*] m'a tesmoigné de soy, qu'y estant fort subiect, l'envie de vomir luy estoit passee, deux ou trois fois, se trou-

---

[2] *Problem.* sec. XXXIII, q. 9.

[3] Dans un traité intitulé, *les Causes naturelles*, c. XI., de la traduction d'Amyot.

[*1] Une personne de ma connaissance.

vant pressé de frayeur en grande tormente, comme à cet ancien, *peiùs vexabar, quàm ut periculum mihi succurreret*[4]; ie n'eus iamais peur sur l'eau, comme ie n'ay aussi ailleurs (et s'en est assez souvent offert de iustes, si la mort l'est), qui m'ait au moins troublé ou esbloui. Elle naist par fois de faulte de iugement, comme de faulte de cœur. Touts les dangiers que i'ay veu, ç'a esté les yeulx ouverts, la veue libre, saine et entiere : encores fault il du courage à craindre. Il me servit aultresfois, au prix d'aultres, pour conduire et tenir en ordre ma fuyte, qu'elle feust, sinon sans crainte, toutesfois sans effroy et sans estonnement : elle estoit esmeue, mais non pas estourdie ny esperdue. Les grandes ames vont bien plus oultre, et representent des fuytes, non rassises seulement et saines, mais fieres : disons celle qu'Alcibiades recite de Socrates, son compaignon d'armes : « Ie le trouvay, dict » il, aprez la roupte *[2] de nostre armee, luy et La» chez, des derniers entre les fuyants; et le conside» ray tout à mon ayse, et en seureté, car i'estois sur » un bon cheval, et luy à pied, et avions ainsi com» battu. Ie remarquay premierement, combien il mon» troit d'advisement et de resolution, au prix de

---

4 « J'étais trop malade pour songer au péril ». Senec. epist. 53.

*[2] La déroute.

» Lachez; et puis, la braverie de son marcher, nullement different du sien ordinaire; sa veue ferme et reglee, considerant et iugeant ce qui se passoit autour de luy; regardant tantost les uns, tantost les aultres, amis et ennemis, d'une façon qui encourageoit les uns, et signifioit aux aultres qu'il estoit pour vendre bien cher son sang et sa vie à qui essayeroit de la luy oster; et se sauverent ainsi : car volontiers on n'attaque pas ceulx cy, on court aprez les effrayez [5] ». Voylà le tesmoignage de ce grand capitaine, qui nous apprend, ce que nous essayons touts les iours, qu'il n'est rien qui nous iecte tant aux dangiers, qu'une faim inconsideree de nous en mettre hors : *quò timoris minùs est, eò minùs fermè periculi est* [6]. Nostre peuple a tort de dire « celuy là craint la mort », quand il veult exprimer qu'il y songe et qu'il la preveoid. La prevoyance convient egualement à ce qui nous touche en bien et en mal : considerer et iuger le dangier est aulcunement le rebours de s'en estonner. Ie ne me sens pas assez fort pour soubtenir le coup et l'impetuosité de cette passion de la peur, ny d'aultre vehemente : si i'en estois un coup vaincu et atterré, ie ne m'en releverois iamais bien entier; qui

---

[5] Platon, dans son *Banquet*, p. 1206, *Francofurti*, *apud Claudium Marnium*, etc. ann. 1602.

[6] « Pour l'ordinaire, moins il y a de crainte, moins il y a de danger ». Tite-Live, L. XXII, c. V.

auroit faict perdre pied à mon ame ne la remettroit iamais droicte en sa place : elle se retaste et recherche trop vifvement et profondement, et, pourtant, ne lairroit iamais ressouder et consolider la playe qui l'auroit percee. Il m'a bien prins qu'aulcune maladie ne me l'ayt encores desmise *3 : à chasque charge qui me vient, ie me presente et oppose en mon hault appareil ; ainsi la premiere qui m'emporteroit, me mettroit sans ressource. Ie n'en fois point à deux : par quelque endroict que le ravage faulsast ma levee *4, me voylà ouvert, et noyé sans remede. Epicurus dict, que le sage ne peult iamais passer à un estat contraire [7] : i'ay quelque opinion de l'envers de cette sentence, Que qui aura esté une fois bien fol, ne sera nulle aultre fois bien sage. Dieu me donne le froid selon la robbe *5, et me donne les passions selon le moyen que i'ay de les soubtenir : nature m'ayant descouvert d'un costé, m'a couvert de l'aultre ; m'ayant desarmé de force, m'a armé d'insensibilité et d'une apprehension reglee, ou mousse. Or, ie ne puis souffrir longtemps (et les

---

[7] Diogène Laërce, L. X, segm. 117.

*3 Dérangée, abattue.

*4 C'est-à-dire, *rompit la digue, la chaussée qui me couvre.*

*5 C'est une variante du proverbe : *Dieu mesure le vent à la toison des brebis.* Montaigne traduit ici le proverbe espagnol : *a cada qual da dios frio, como anda vestido*, à chacun Dieu donne froid, selon qu'il est vêtu.

souffrois plus difficilement en ieunesse) ny coche, ny lictiere, ny bateau, et hais toute aultre voicture que de cheval et en la ville et aux champs : mais ie puis souffrir la lictiere moins qu'un coche; et par mesme raison, plus ayseement une agitation rude sur l'eau, d'où se produict la peur, que le mouvement qui se sent en temps calme. Par cette legiere secousse que les avirons donnent, desrobbant le vaisseau soubs nous, ie me sens brouiller, ie ne sçais comment, la teste et l'estomach; comme ie ne puis souffrir soubs moy un siege tremblant. Quand la voile ou le cours de l'eau nous emporte egualement, ou qu'on nous toue *6, cette agitation unie ne me blece aulcunement : c'est un remuement interrompu qui m'offense; et plus, quand il est languissant. Ie ne sçaurois aultrement peindre sa forme. Les medecins m'ont ordonné de me presser et cengler d'une serviette le bas du ventre, pour remedier à cet accident; ce que ie n'ay point essayé, ayant accoustumé de luicter les defaults qui sont en moy, et les dompter par moy mesme.

Si i'en avois la memoire suffisamment informee, ie ne plaindrois mon temps à dire icy l'infinie varieté que les histoires nous presentent de l'usage des coches au service de la guerre; divers, selon les nations, selon les siecles; de grand effect, ce me semble, et neces-

---

*6 *Ou qu'on nous remorque*, comme on parle plus communément aujourd'hui.

sité; si que c'est merveille que nous en ayons perdu toute cognoissance. I'en diray seulement cecy, que tout freschement, du temps de nos peres, les Hongres les meirent tresutilement en besongne contre les Turcs; en chascun y ayant un rondelier *7 et un mousquetaire, et nombre de arquebuses rengees, prestes et chargees, le tout couvert d'une pavesade *8, à la mode d'une galiote. Ils faisoient front, à leur battaille, de trois mille tels coches; et, aprez que le canon avoit ioué, les faisoient tirer, et avaller aux ennemys cette salve avant que de taster le reste, qui n'estoit pas un legier advancement; ou descochoient lesdits coches dans leurs escadrons, pour les rompre et y faire iour; oultre le secours qu'ils en pouvoient prendre, pour flanquer en lieux chatouilleux les troupes marchant en la campaigne, ou à couvrir un logis *9 à la haste, et le fortifier. De mon temps, un gentilhomme, en l'une

---

*7 Soldat armé d'une *rondelle* ou *rondache*, espèce de bouclier, ainsi nommé parce qu'il est rond. *Rondelle*, parma orbicularis, dit Nicot; et *rondelier*, celui qui s'en sert à la guerre, *parmatus*.

*8 Ou *pavoisade*, comme l'écrit Nicot. *Pavoisade d'une galere*, dit-il, *c'est le grand nombre de pavois qui sont ès deux costez de la galere, pour couvrir et defendre ceux qui rament*. De *pavois*, qui signifie un *bouclier*, on a fait *pavoisade*.

*9 C'est-à-dire, une position, un poste.

de nos frontieres, impos[*10] de sa personne, et ne trouvant cheval capable de son poids [*11], ayant une querelle, marchoit par pays en coche, de mesme cette peincture [*12], et s'en trouvoit tresbien. Mais laissons ces coches guerriers.

Comme si leur neantise [*13] n'estoit assez cogneue à meilleures enseignes, les derniers roys de nostre premiere race marchoient par pays en un charriot mené de quatre bœufs[8]. Marc Antoine feut le premier[9] qui se feit mener à Rome, et une garse menestriere quand et luy [*14], par des lions attelez à un coche. Heliogabalus en feit depuis autant, se disant Cybele la mere des dieux [10]; et aussi par des tigres, contrefaisant le dieu Bacchus : il attela aussi par fois deux cerfs.

---

[8] Boileau a dit, depuis :

> Quatre bœufs attelés, d'un pas tardif et lent,
> Promenaient, dans Paris, le monarque indolent.

[9] Plutarque, *Vie de Marc-Antoine*, c. III.

[10] Æl. Lampridius, *in Hist. August.*

[*10] Impotent, peu dispos.

[*11] Capable de le porter. — Capable de son poids est une expression latine, *molis capax.*

[*12] Dans un coche semblable à ceux que je viens de décrire.

[*13] Comme si la fainéantise de nos rois, etc.

[*14] Et une jeune musicienne avec lui. — Il s'agit ici de la comédienne Lycoris.

à son coche; et une aultre fois quatre chiens; et encores quatre garses *[15] nues, se faisant traisner par elles, en pompe, tout nud. L'empereur Firmus feit mener son coche à des austruches de merveilleuse grandeur, de maniere qu'il sembloit plus voler que rouler [11].

L'estrangeté de ces inventions me met en teste cette aultre fantasie : Que c'est une espece de pusillanimité aux monarques, et un tesmoignage de ne sentir point assez ce qu'ils sont, de travailler à se faire valoir, et paroistre, par despenses excessifves : ce seroit chose excusable en pays estrangier; mais parmy ses subiects, où il peult tout, il tire de sa dignité le plus extreme degré d'honneur où il puisse arriver : Comme à un gentilhomme, il me semble qu'il est superflu de se vestir curieusement en son privé : sa maison, son train, sa cuisine respondent assez de luy. Le conseil qu'Isocrates [12] donne à son roy, ne me semble sans raison : « Qu'il soit splendide en meubles et ustensiles, d'aultant que c'est une despense de duree qui passe iusques à ses successeurs; et qu'il fuye toutes magnificences qui s'escoulent incontinent et de l'usage et de la memoire ». I'aimois à me parer quand i'estois cadet, à

---

[11] Vopisci *Firmus*.

[12] Oratio *ad Nicoclem*.

*[15] Quatre jeunes filles nues.

faulte d'aultre parure *[16]; et me seoit bien : il en est sur qui les belles robbes pleurent *[17]. Nous avons des contes merveilleux de la frugalité de nos roys autour de leurs personnes, et en leurs dons ; grands roys en credit, en valeur, et en fortune : Demosthenes [13] combat à oultrance la loy de sa ville qui assignoit les deniers publicques aux pompes des ieux et de leurs festes ; il veult que leur grandeur se montre en quantité de vaisseaux bien equippez, et bonnes armees bien fournies : et a lon raison d'accuser Theophrastus qui establit, en son livre des richesses, un advis contraire, et maintient telle nature de despense estre le vray fruict de l'opulence [14] : ce sont plaisirs, dict Aristote [15], qui ne touchent que la plus basse commune *[18]; qui s'esvanouïssent de la souvenance aussitost qu'on en est rassasié ; et desquels nul homme iudicieux et

---

[13] Dans sa IIIe *Olynthienne*, ou la IIe, suivant l'ordre dans lequel les range M. de Toureil.

[14] C'est Cicéron qui est auteur de cette critique. Voyez *de Offic.* L. II, c. XVI.

[15] *Id. ibid.*

*[16] N'ayant pas d'autre moyen de me faire distinguer ; et cela m'allait bien.

*[17] Il est des hommes à qui de beaux habits ne conviennent nullement.

*[18] La populace.

veu en mon temps fort en credit), ou ils regardent plus à leur proufit qu'à celuy de leur maistre, ou ils entendent mal à qui ils parlent. Il est trop aysé d'imprimer la liberalité en celuy qui a de quoy y fournir autant qu'il veult, aux despens d'aultruy; et son estimation [*21] se reglant, non à la mesure du present, mais à la mesure des moyens de celuy qui l'exerce, elle vient à estre vaine en mains si puissantes; ils se treuvent prodigues, avant qu'ils soient liberaux : pourtant [*22] est elle de peu de recommendation, au prix d'aultres vertus royales, et la seule, comme disoit le tyran Dionysius [21], qui se comporte bien avecques la tyrannie mesme. Ie luy [*23] apprendrois plustost ce verset du laboureur ancien,

Τῇ χειρὶ δεῖ σπείρειν, ἀλλὰ μὴ ὅλῳ τῷ θυλακῷ [22],

« qu'il fault, à qui en veult retirer fruict, semer de la main, non pas verser du sac » : il fault espandre le

---

[21] Dans les *Apophthegmes* de Plutarque.

[22] C'est une espèce de proverbe que Montaigne traduit après l'avoir cité. Il l'a tiré d'un petit traité de Plutarque, intitulé : *Si les Athéniens ont été plus excellens en armes qu'en lettres*, c. IV, où Corinne s'en sert pour faire sentir à Pindare qu'il avait entassé trop de fables dans une de ses poésies.

[*21] L'estimation de la libéralité.

[*22] C'est pour cela qu'elle est, etc.

[*23] J'apprendrais plutôt à un roi.

grain, non pas le respandre; et qu'ayant à donner, ou, pour mieulx dire, à payer et rendre à tant de gents selon qu'il ont deservy, il en doibt estre loyal et advisé dispensateur. Si la liberalité d'un prince est sans discretion et sans mesure, ie l'aime mieulx avare.

La vertu royale semble consister le plus en la iustice; et de toutes les parties de la iustice, celle là remarque mieulx *24 les roys, qui accompaigne la liberalité : car ils l'ont particulierement reservee à leur charge; là où toute aultre iustice, ils l'exercent volontiers par l'entremise d'aultruy. L'immoderee largesse est un moyen foible à leur acquerir bienveuillance; car elle rebute plus de gents qu'elle n'en practique *25 : *quò in plures usus sis, minùs in multos uti possis... Quid autem est stultius, quàm, quod libenter facias, curare ut id diutiùs facere non possis*[23] ? et, si elle est employee sans respect du merite, faict vergongne à qui la receoit, et se receoit sans grace. Des tyrans ont esté sacrifiez à la haine du peuple par les mains de ceulx mesmes qu'ils avoient iniquement advancez : telle ma-

---

23 « On peut d'autant moins l'exercer, qu'on l'a déjà plus exercée.... Quelle folie de se mettre dans l'impuissance de faire long-tems ce qu'on fait avec plaisir! » Cic. *de Offic.* L. II, c. XV.

*24 Dénote, fait mieux connaître.

*25 Gagne.

niere d'hommes *26 estimants asseurer la possession des biens indeuement receus, s'ils montrent avoir à mespris et haine celuy duquel ils les tenoient; et se rallient au iugement et opinion commune en cela.

Les subiects d'un prince excessif en dons se rendent excessifs en demandes; ils se taillent, non à la raison, mais à l'exemple. Il y a certes souvent de quoy rougir de nostre impudence : nous sommes surpayez selon iustice, quand la recompense eguale nostre service; car n'en debvons nous rien à nos princes, d'obligation naturelle? S'il porte nostre despense, il fait trop; c'est assez qu'il l'ayde : le surplus s'appelle bienfaict, lequel ne se peult exiger; car le nom mesme de Liberalité sonne Liberté. A nostre mode, ce n'est iamais faict; le receu ne se met plus en compte; on n'aime la liberalité que future : parquoy plus un prince s'espuise en donnant, plus il s'appauvrit d'amis. Comment assouviroit il les envies qui croissent à mesure qu'elles se remplissent? qui a sa pensee à prendre ne l'a plus à ce qu'il a prins : la convoitise n'a rien si propre que d'estre ingrate.

L'exemple de Cyrus ne duira pas mal en ce lieu, pour servir, aux roys de ce temps, de touche à recognoistre leurs dons bien ou mal employez, et leur

---

*26 Dans l'édition in-4°. de 1588, Montaigne les désignait par ces mots : *Bouffons, maquereaux, menestriers et telle canaille d'hommes*, etc.

faire veoir combien cet empereur les assenoit *[27] plus heureusement qu'ils ne font, par où ils sont reduicts à faire leurs emprunts, aprez, sur les subiects incogneus, et plustost sur ceulx à qui ils ont faict du mal, que sur ceulx à qui ils ont faict du bien, et n'en receoivent aydes où il y aye rien de gratuit que le nom. Crœsus [24] luy reprochoit sa largesse, et calculoit à combien se monteroit son thresor s'il eust eu les mains plus restreinctes. Il eut envie de iustifier sa liberalité; et, despeschant de toutes parts vers les grands de son estat qu'il avoit particulierement advancez, pria chascun de le secourir d'autant d'argent qu'il pourroit, à une sienne necessité, et le luy envoyer par declaration. Quand touts ces bordereaux luy feurent apportez, chascun de ses amis n'estimant pas que ce feust assez faire de luy en offrir seulement autant qu'il en avoit receu de sa munificence, y en meslant du sien propre beaucoup, il se trouva que cette somme se montoit bien plus que ne disoit l'espargne de Crœsus. Sur quoy Cyrus: « Ie ne suis pas moins amoureux des richesses, que les aultres princes; et en suis plustost plus mesnagier : vous voyez à combien peu de mise i'ay acquis le thresor inestimable de tant d'amis, et combien ils me sont plus fideles thresoriers, que ne se-

---

[24] Dans la *Cyropédie* de Xénophon, L. VIII, §. 9.

*[27] Plaçait ces dons.

roient des hommes mercenaires, sans obligation, sans affection; et ma chevance *[28] mieulx logee qu'en des coffres appellant sur moy la haine, l'envie et le mespris des aultres princes [25]. »

Les empereurs tiroient excuse à la superfluité de leurs ieux et montres publicques, de ce que leur auctorité despendoit aulcunement (au moins par apparence) de la volonté du peuple romain, lequel avoit de tout temps accoustumé d'estre flatté par telle sorte de spectacles et d'excez. Mais c'estoient particuliers qui avoient nourry *[29] cette coustume de gratifier leurs concitoyens et compaignons, principalement sur leur bourse, par telle profusion et magnificence : elle eut tout aultre goust, quand ce feurent les maistres qui veinrent à l'imiter : *pecuniarum translatio à iustis dominis ad alienos non debet liberalis videri* [26].

Philippus, de ce que son fils essayoit par presents de gaigner la volonté des Macedoniens, l'en tansa par une lettre, en cette maniere : « Quoy! as tu envie que tes subiects te tiennent pour leur boursier, non pour leur roy? Veulx tu les practiquer? practique les des

---

[25] Dans la *Cyropédie* de Xénophon, L. VIII, §. 10 et 11.

[26] « Le don qu'on fait à des étrangers, d'un argent qu'on a pris aux légitimes propriétaires, ne doit point passer pour libéralité. » Cic. *de Offic.* L. I, c. XIV.

*[28] Ma fortune.

*[29] Mais c'étaient des particuliers qui avaient établi et entretenu cette coutume, etc.

bienfaicts de ta vertu, non des bienfaicts de ton coffre[27] ».

C'estoit pourtant une belle chose, d'aller faire apporter et planter, en la place aux arencs, une grande quantité de gros arbres, touts branchus et touts verts, representants une grande forest ombrageuse, despartie *[30] en belle symmetrie ; et, le premier iour, iecter là dedans mille austruches, mille cerfs, mille sangliers et mille daims, les abandonnant à piller au peuple : le lendemain faire assommer en sa presence cent gros lions, cent leopards et trois cents ours : et pour le troisiesme iour, faire combattre à oultrance trois cents paires de gladiateurs, comme feit l'empereur Probus [28]. C'estoit aussi belle chose, à veoir ces grands amphitheatres encroustez *[31] de marbre au dehors, labouré d'ouvrages et statues, le dedans reluisant de rares enrichissements,

> Balteus en gemmis, en illita porticus auro [29]:

touts les costez de ce grand vuide remplis et environ-

---

[27] Cic. *de Offic.* L. II, c. XV.

[28] *Voyez-en* tout le détail dans Vopiscus, *in Hist. Aug.*

[29] « Vois-tu le *balteus* du théâtre orné de pierres précieuses, et le portique tout couvert d'or ? » Calphurnius, éclog. VII, intitulée *Templum*, v. 47. — Ce qu'on appelait *balteus* était le degré le plus haut et le plus large de l'amphithéâtre.

*[30] Distribuée, disposée symétriquement.

*[31] Revêtus ou *incrustés*, comme nous dirions aujourd'hui.

nez, depuis le fond iusques au comble, de soixante ou quatre vingts rengs d'eschelons, aussi de marbre, couverts de carreaux,

> Exeat, inquit,
> Si pudor est, et de pulvino surgat equestri,
> Cuius res legi non sufficit [30]:

où se peussent renger cent mille hommes assis à leur ayse: et la place du fonds, où les ieux se iouoient, la faire premierement, par art, entr'ouvrir et fendre en crevasses, representant des antres qui vomissoient les bestes destinees au spectacle; et puis, secondement, l'inonder d'une mer profonde, qui charioit force monstres marins, chargee de vaisseaux armez, à representer une battaille navalle; et, tiercement, l'aplanir et asseicher de nouveau, pour le combat des gladiateurs; et, pour la quatriesme façon, la sabler de vermillon et de storax, au lieu d'arene, pour y dresser un festin solenne à tout ce nombre infini de peuple, le dernier acte d'un seul iour.

> Quoties nos descendentis arenæ
> Vidimus in partes, ruptâque voragine terræ
> Emersisse feras, et iisdem sæpè latebris
> Aurea cum croceo creverunt arbuta libro.
> Nec solùm nobis silvestria cernere monstra
> Contigit, æquoreos ego cum certantibus ursis

---

30 « Si vous avez quelque retenue, quittez, dit-on, les carreaux destinés aux chevaliers, vous qui n'avez pas les biens fixés par la loi. » Juv. sat. III, v. 153.

Spectavi vitulos, et equorum nomine dignum,
Sed deforme pecus[31].

Quelquesfois on y a faict naistre une haulte montaigne pleine de fruictiers et arbres verdoyants, rendant par son faiste un ruisseau d'eau, comme de la bouche d'une vifve fontaine : quelquesfois on y promena un grand navire qui s'ouvroit et desprenoit de soy mesme, et aprez avoir vomy de son ventre quatre ou cinq cents bestes à combat, se resserroit et s'esvanouïssoit, sans ayde : aultresfois, du bas de cette place, ils faisoient eslancer des surgeons [*32] et filets d'eau qui reiaillissoient contremont, et, à cette haulteur infinie, alloient arrousant et embaumant cette infinie multitude. Pour se couvrir de l'iniure du temps, ils faisoient tendre cette immense capacité, tantost de voiles de pourpre labourez [*33] à l'aiguille, tantost de soye d'une ou

---

31 « Combien de fois n'a-t-on pas vu une partie de l'arène s'abaisser, et des bêtes féroces sortir tout-à-coup d'un abîme d'où s'élevait ensuite un bocage d'arboisiers, dont l'écorce était dorée ? J'ai vu moi-même dans l'amphithéâtre, non-seulement les hôtes des forêts, mais aussi des veaux marins combattre avec des ours, et contre des chevaux marins, animaux difformes, à qui pourtant le nom de chevaux convient assez bien ». Calphurn. Éclog. VII, v. 64.

*32 Des sources, des jets-d'eau. — *Surgeon*, du verbe latin *surgere*.

*33 Travaillés.

aultre couleur, et les advanceoient et retiroient en un moment, comme il leur venoit en fantasie :

> Quamvis non modico caleant spectacula sole,
> Vela reducuntur cùm venit Hermogenes [32].

Les rets aussi qu'on mettoit au devant du peuple, pour le deffendre de la violence de ces bestes eslancees, estoient tissus d'or :

> auro quoque torta refulgent
> Retia [33].

S'il y a quelque chose qui soit excusable en tels excez, c'est où l'invention et la nouveauté fournit *[34] d'admiration, non pas la despense : en ces vanitez mesme, nous descouvrons combien ces siecles estoient fertiles d'aultres esprits *[35] que ne sont les nostres. Il va de cette sorte de fertilité, comme il faict de toutes aultres productions de la nature *[36] : ce n'est pas à dire

---

32 « Quoiqu'un soleil ardent darde ses rayons sur l'amphithéâtre, on retire les voiles dès qu'Hermogène vient à paraître ». Martial. L. XII, epigr. XXIX, v. 15. — Cet Hermogène était un grand voleur, du moins selon Martial qui feint que l'on retirait les voiles, de peur qu'il ne s'en emparât.

33 Calphurn. Éclog. VII, intitulée *Templum*, v. 53. Montaigne a traduit ce passage avant de le citer.

*34 Procure, excite de l'admiration.

*35 Étaient fertiles en esprits tout autrement inventifs que ne sont les nôtres.

*36 Il en est de cette sorte de fertilité comme de toutes les autres productions de la nature.

qu'elle y ayt lors employé son dernier effort; nous n'allons point; nous rodons plustost, et tournoyons çà et là, nous nous promenons sur nos pas. Ie crainds que nostre cognoissance soit foible en touts sens; nous ne voyons ny gueres loing, ny gueres arriere; elle embrasse peu, et vit peu; courte et en estendue de temps, et en estendue de matiere :

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi, sed omnes illacrymabiles
Urgentur ignotique longâ
Nocte [34].

Et supera bellum Troianum et funera Troiæ,
Multi alias alii quoque res cecinere poëtæ [35]:

et la narration de Solon [36], sur ce qu'il avoit apprins des presbtres d'Aegypte, de la longue vie de leur estat, et maniere d'apprendre et conserver les histoires estrangieres, ne me semble tesmoignage de refus en cette consideration : *si interminatam in omnes partes magnitudinem regionum videremus et temporum, in quam se iniiciens animus et intendens, ita latè longèque peregri-*

---

[34] « Il y a eu des héros avant Agamemnon; mais ensevelis dans une nuit éternelle, on ne les pleure point, parce qu'ils sont restés inconnus. » Hor. od. IX, L. IV, v. 25.

[35] « Avant la guerre de Thèbes et la ruine de Troie, d'autres poètes avaient chanté d'autres exploits ». Lucret. L. V, v. 327. — Ces vers, dans l'original, ont un sens tout différent de celui que Montaigne leur a donné.

[36] Dans le *Timée* de Platon.

natur, ut nullam oram ultimi videat in qua possit insistere; in hac immensitate, infinita vis innumerabilium appareret formarum [37]. Quand tout ce qui est venu, par rapport, du passé iusques à nous, seroit vrai, et seroit sceu par quelqu'un, ce seroit moins que rien, au prix de ce qui est ignoré. Et de cette mesme image du monde qui coule pendant que nous y sommes, combien chestifve et raccourcie est la cognoissance des plus curieux? non seulement des evenements particuliers, que fortune rend souvent exemplaires et poisants[*37], mais de l'estat des grandes polices et nations, il nous en eschappe cent fois plus qu'il n'en vient à nostre science : nous nous escrions du miracle de l'invention de nostre artillerie, de nostre impression; d'aultres hommes, un aultre bout du monde, à la Chine, en iouïssoit mille ans auparavant. Si nous voyions autant du monde comme nous n'en voyons pas, nous appercevrions, comme il est à croire, une perpetuelle mul-

---

37 « Si nous pouvions voir l'étendue infinie des régions et des siècles, où l'esprit peut à son gré se promener en tout sens, sans rencontrer un terme qui borne la vue, nous découvririons une quantité innombrable de formes dans cette immensité. » Cic. *de Nat. Deor.* L. I, c. XX. — *Et temporum* est une addition de Montaigne; et, au lieu de *appareret formarum*, il y a dans Cicéron *volitat atomorum*. Il a changé le texte pour le plier à son idée.

*37 Importans.

tiplication et vicissitude de formes. Il n'y a rien de seul et de rare, eu esgard à nature, ouy bien eu esgard à notre cognoissance, qui est un miserable fondement de nos regles, et qui nous represente volontiers une tresfaulse image des choses. Comme vainement nous concluons aujourd'huy l'inclination et la decrepitude du monde, par les arguments que nous tirons de nostre propre foiblesse et decadence;

Iamque adeò est affecta ætas: effœtaque tellus[38]:

ainsi vainement concluoit cettuy là[*38] sa naissance et ieunesse, par la vigueur qu'il voyoit aux esprits de son temps, abondants en nouvelletez et inventions de divers arts:

Verùm, ut opinor, habet novitatem summa, recensque
Natura est mundi, neque pridem exordia cœpit:
Quare etiam quædam nunc artes expoliuntur,
Nunc etiam augescunt, nunc addita navigiis sunt
Multa[39].

Nostre monde vient d'en trouver un aultre (et qui nous respond si c'est le dernier de ses freres, puis-

---

38 « Les hommes n'ont plus la même vigueur, ni la terre son ancienne fertilité ». Lucret. L. II, v. 1150.

39 « A mon avis l'univers n'est pas ancien; le monde ne fait que de naître: aussi voyons-nous que plusieurs arts font des progrès, et que tout récemment, l'on a beaucoup ajouté, par exemple, à celui de la navigation ». Lucret. L. V, v. 331.

*38 Le poète Lucrèce, auteur des vers suivans.

que les Daimons, les Sibylles, et nous, avons ignoré cettuy cy iusqu'à cette heure?) non moins grand, plain et membru, que luy; toutesfois si nouveau et si enfant, qu'on luy apprend encores son a, b, c: il n'y a pas cinquante ans qu'il ne sçavoit ny lettres, ny poids, ny mesure, ny vestements, ny bleds, ny vignes; il estoit encores tout nud, au giron, et ne vivoit que des moyens de sa mere nourrice. Si nous concluons bien de nostre fin, et ce poëte de la ieunesse de son siecle *39, cet aultre monde ne fera qu'entrer en lumiere, quand le nostre en sortira : l'univers tumbera en paralysie; l'un membre sera perclus, l'aultre en vigueur. Bien crainds ie que nous aurons tresfort hasté sa declinaison et sa ruyne par nostre contagion *40; et que nous luy aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. C'estoit un monde enfant; si ne l'avons nous pas fouetté et soubmis à nostre discipline par l'advantage de nostre valeur et forces naturelles, ny ne l'avons practiqué *41 par nostre iustice et bonté, ny subiugué par nostre magnanimité. La plus part de leurs responses, et des negociations faictes avecques

*39 Si de ce que notre poète avançait pour prouver la jeunesse de son siècle, nous concluons que notre monde s'avance vers sa fin, etc. »

*40 Par notre communication avec lui.

*41 Gagné.

eulx *42, tesmoignent qu'ils ne nous debvoient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence : l'espoventable magnificence des villes de Cusco et de Mexico, et, entre plusieurs choses pareilles, le iardin de ce roy où touts les arbres, les fruicts et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un iardin, estoient excellemment formez en or, comme en son cabinet touts les animaulx qui naissoient en son estat et en ses mers, et la beauté de leurs ouvrages en pierrerie, en plume, en cotton, en la peincture, montrent qu'ils ne nous cedoient non plus en l'industrie. Mais quant à la devotion, observance des loix, bonté, liberalité, loyauté, franchise, il nous a bien servy de n'en avoir pas tant qu'eulx : ils se sont perdus par cet advantage, et vendus et trahis eulx mesmes.

Quant à la hardiesse et courage, quant à la fermeté, constance, resolution contre les douleurs et la faim et la mort, ie ne craindrois pas d'opposer les exemples que ie trouverois parmy eulx aux plus fameux exemples anciens que nous ayons aux memoires de nostre monde pardeçà. Car pour ceulx qui les ont subiuguez, qu'ils ostent les ruses et bastelages de quoy ils se sont servis à les piper, et le iuste estonnement qu'apportoit à ces nations là de veoir arriver si inopineement des gents barbus, divers en langage,

---

*42 Avec les Américains.

religion, en forme et en contenance, d'un endroict du monde si esloingné, et où ils n'avoient iamais sceu qu'il y eust habitation quelconque, montez sur des grands monstres incogneus, contre ceulx qui n'avoient non seulement iamais veu de cheval, mais beste quelconque duicte à porter et soubtenir homme ny aultre charge; garnis d'une peau luisante et dure, et d'une arme trenchante et resplendissante, contre ceulx qui, pour le miracle de la lueur d'un mirouer ou d'un coulteau, alloient eschangeant une grande richesse en or et en perles, et qui n'avoient ny science ny matiere par où tout à loysir ils sceussent percer nostre acier; adioustez y les fouldres et tonnerres de nos pieces et arquebuses, capables de troubler Cesar mesme, qui *43 l'en eust surprins autant inexperimenté et à cett'heure, contre des peuple nuds, si ce n'est où l'invention estoit arrivee de quelque tissu de cotton, sans aultres armes, pour le plus, que d'arcs, pierres, bastons et boucliers de bois; des peuples surprins, soubs couleur d'amitié et de bonne foy, par la curiosité de veoir des choses estrangieres et incogneues : ostez, dis ie, aux conquerants cette disparité, vous leur ostez toute l'occasion de tant de victoires. Quand ie regarde cette ardeur indomptable de quoy tant de milliers d'hommes, femmes et enfants, se presentent et reiectent à tant de

---

*43 Si, n'ayant aucune idée des effets de ces armes, il eût été soudainement attaqué.

fois aux dangiers inevitables, pour la deffense de leurs dieux et de leur liberté; cette genereuse obstination de souffrir toutes extremitez et difficultez, et la mort, plus volontiers que de se soubmettre à la domination de ceulx de qui ils ont esté si honteusement abusez, et aulcuns choisissants plustost de se laisser defaillir par faim et par ieusne, estants prins, que d'accepter le vivre des mains de leurs ennemis si vilement victorieuses: ie preveois que, à qui les eust attaquez pair à pair, et d'armes, et d'experience, et de nombre, il y eust faict aussi dangereux, et plus, qu'en aultre guerre que nous voyons.

Que n'est tombee soubs Alexandre, ou soubs ces anciens Grecs et Romains, une si noble conqueste; et une si grande mutation et alteration de tant d'empires et de peuples, soubs des mains qui eussent doulcement poly et desfriché ce qu'il y avoit de sauvage, et eussent conforté et promeu les bonnes semences que nature y avoit produict; meslant non seulement à la culture des terres et ornement des villes les arts de deçà, entant qu'elles y eussent esté necessaires, mais aussi meslant les vertus grecques et romaines aux originelles du pays! Quelle reparation eust ce esté, et quel amendement à toute cette machine, que les premiers exemples et deportements nostres qui se sont presentez par delà, eussent appellé ces peuples à l'admiration et imitation de la vertu, et eussent dressé entre eulx et nous une fraternelle societé et intelli-

gence ! Combien il eust esté aysé de faire son proufit d'ames si neufves, si affamees d'apprentissage, ayants pour la plus part de si beaux commencements naturels !

Au rebours, nous nous sommes servis de leur ignorance et inexperience, à les plier plus facilement vers la trahison, luxure, avarice, et vers toute sorte d'inhumanité et de cruauté, à l'exemple et patron de nos mœurs. Qui meit iamais à tel prix le service de la mercadence *44 et de la traficque ? tant de villes rasees, tant de nations exterminees, tant de millions de peuples passez au fil de l'espee, et la plus riche et belle partie du monde bouleversee, pour la negociation des perles et du poivre ? Mechaniques victoires ! Iamais l'ambition, iamais les inimitiez publicques, ne poulserent les hommes, les uns contre les aultres, à si horribles hostilitez et calamitez si miserables [40].

En costoyant la mer à la queste de leurs mines, aulcuns Espaignols prindrent terre en une contree fertile et plaisante, fort habitee ; et feirent à ce peuple leurs remonstrances accoustumees : « Qu'ils estoient gents paisibles, venants de loingtains voyages, envoyez

---

40 Il est inutile de faire remarquer combien tout ce morceau de Montaigne sur les Américains est plein de sentiment et d'éloquence. Et pourtant on l'a accusé d'insensibilité et d'égoïsme !

*44 Les avantages du commerce.

de la part du roy de Castille, le plus grand prince de la terre habitable; auquel le pape, representant Dieu en terre, avoit donné la principauté de toutes les Indes: Que s'ils vouloient lui estre tributaires, ils seroient tresbenignement traictez: Leur demandoient des vivres pour leur nourriture, et de l'or pour le besoing de quelque medecine: Leur remontroient au demourant la creance d'un seul Dieu, et la verité de nostre religion, laquelle ils leur conseilloient d'accepter; y adioustants quelques menaces ». La response feut telle: « Que quant à estre paisibles, ils n'en portoient pas la mine, s'ils l'estoient: Quant à leur roy, puisqu'il demandoit, il debvoit estre indigent et necessiteux; et celuy qui luy avoit faict cette distribution, homme aimant dissention, d'aller donner à un tiers chose qui n'estoit pas sienne, pour le mettre en debat contre les anciens possesseurs: Quant aux vivres, qu'ils leur en fourniroient: D'or, ils en avoient peu, et que c'estoit chose qu'ils mettoient en null' estime, d'autant qu'elle estoit inutile au service de leur vie, là où tout leur soing regardoit seulement à la passer heureusement et plaisamment; pourtant ce qu'ils en pourroient trouver, sauf ce qui estoit employé au service de leurs dieux, qu'ils le prinssent hardiement: Quant à un seul Dieu, le discours leur en avoit pleu; mais qu'ils ne vouloient changer leur religion, s'en estants si utilement servis si long temps; et qu'ils n'avoient accoustumé prendre conseil que de leurs amis et cognois-

sants : Quant aux menaces, c'estoit signe de faulte de iugement, d'aller menaceant ceulx desquels la nature et les moyens estoient incogneus : Ainsi qu'ils se despeschassent promptement de vuider leur terre, car ils n'estoient pas accoustumez de prendre en bonne part les honnestetez et remontrances de gents armez et estrangiers ; aultrement qu'on feroit d'eulx comme de ces aultres, leur montrant les testes d'aulcuns hommes iusticiez autour de leur ville ». Voilà un exemple de la balbucie de cette enfance *[45]. Mais tant y a, que ny en ce lieu là, ny en plusieurs aultres où les Espaignols ne trouverent les marchandises qu'ils cherchoient, ils ne feirent arrest ny entreprinse, quelque aultre commodité qu'il y eust : tesmoings mes Cannibales [41].

Des deux les plus puissans monarques de ce monde là, et à l'adventure de cettuy cy, roy de tant de roys, les derniers qu'ils en chasserent : celuy du Peru, ayant esté prins à une battaille, et mis à une rençon si excessifve qu'elle surpasse toute creance ; et celle là fidellement payee, et avoir donné par sa con-

---

[41] Il me semble que Montaigne renvoie ici à son chapitre *des Cannibales*, dans lequel il rapporte encore les horreurs commises en Amérique, par les Espagnols et les Portugais. *Voyez* le chap. XXX du L. I, tome 1er. de notre édition, page 361.

*[45] Voilà comme balbutiaient ces prétendus enfans.

versation signe d'un courage franc, liberal et constant, et d'un entendement net et bien composé, il print envie aux vainqueurs, aprez en avoir tiré un million trois cents vingt cinq mille cinq cents poisant d'or, oultre l'argent, et aultres choses qui ne monterent pas moins, si que leurs chevaulx n'alloient plus ferrez que d'or massif, de veoir encores, au prix de quelque desloyauté que ce feust, quel pouvoit estre le reste des thresors de ce roy, et iouïr librement de ce qu'il avoit resserré. On luy apporta une faulse accusation et preuve *46, Qu'il desseignoit de faire soublever ses provinces pour se remettre en liberté : sur quoy, par beau iugement de ceulx mesmes qui luy avoient dressé cette trahison, on le condamna à estre pendu et estranglé publicquement, lui ayant faict racheter le torment d'estre bruslé tout vif, par le baptesme qu'on lui donna au supplice mesme : accident horrible et inouï, qu'il souffrit pourtant sans se desmentir ny de contenance ny de parole, d'une forme et gravité vrayement royale. Et puis, pour endormir les peuples estonnez et transis de chose si estrange, on contrefeit un grand dueil de sa mort, et luy ordonna on des sumptueuses funerailles.

L'aultre, roy de Mexico, ayant long temps deffendu sa ville assiegee, et montré en ce siege tout ce

---

*46 C'est-à-dire, « on forma contre lui une accusation aussi fausse que les preuves qu'on en donnait, savoir : etc. »

que peult et la souffrance et la perseverance, si oncques prince et peuple le montra ; et son malheur l'ayant rendu vif entre les mains des ennemis, avecques capitulation d'estre traicté en roy ; aussi ne leur feit il rien veoir en la prison, indigne de ce tiltre : ne trouvant point, aprez cette victoire, tout l'or qu'ils s'estoient promis ; quand ils eurent tout remué et tout fouillé, ils se meirent à en chercher des nouvelles par les plus aspres gehennes*[47] de quoy ils se peurent adviser sur les prisonniers qu'ils tenoient ; mais pour n'avoir rien proufité, trouvant des courages plus forts que leur torments, ils en veinrent enfin à telle rage, que, contre leur foy et contre tout droict des gents, ils condamnerent le roy mesme et l'un des principaulx seigneurs de sa court à la gehenne en presence l'un de l'aultre. Ce seigneur, se trouvant forcé de la douleur, environné de braziers ardents, tourna sur la fin piteusement sa veue vers son maistre, comme pour luy demander mercy de ce qu'il n'en pouvoit plus*[48] : le roy, plantant fierement et rigoreusement les yeulx sur luy, pour reproche de sa lascheté et pusillanimité, luy dict seulement ces mots, d'une voix rude et ferme :

*47 Tortures.

*48 Dans l'édition in-4°. de 1588, Montaigne avait mis : « Comme pour luy demander congé de dire ce qu'il en sçavoit, pour se redimer de cette peine insupportable : le roy, etc. »

« Et moy, suis ie dans un baing ? suis ie pas plus à » mon ayse que toi » ? Celui là soubdain aprez succomba aux douleurs, et mourut sur la place. Le roy, à demy rosty, feut emporté de là, non tant par pitié (car quelle pitié toucha iamais des ames si barbares, qui, pour la doubteuse information de quelque vase d'or à piller, feissent griller devant leurs yeulx un homme, non qu'un roy *49 si grand et en fortune et en merite), mais ce feut que sa constance rendoit de plus en plus honteuse leur cruauté. Ils le pendirent depuis, ayant courageusement entreprins de se délivrer par armes d'une si longue captivité et subiection : où il feit sa fin digne d'un magnanime prince.

A une aultre fois, ils meirent brusler pour un coup, en mesme feu, quatre cents soixante hommes touts vifs, les quatre cents du commun peuple, les soixante des principaulx seigneurs d'une province, prisonniers de guerre simplement. Nous tenons d'eulx mesmes ces narrations; car ils ne les advouent pas seulement, ils s'en vantent et les preschent. Seroit ce pour tesmoignage de leur iustice, ou zele envers la religion? certes ce sont voies trop diverses et ennemies d'une si saincte fin. S'ils se feussent proposé d'estendre nostre foy, ils eussent consideré que ce n'est pas en possession de terres qu'elle s'amplifie, mais en possession d'hommes; et se feussent trop

*49 Disons plus, un roi, etc.

contentez des meurtres que la necessité de la guerre apporte, sans y mesler indifferemment une boucherie, comme sur des bestes sauvages, universelle, autant que le fer et le feu y ont peu attaindre; n'en ayant conservé, par leur desseing, qu'autant qu'ils en ont voulu faire de miserables esclaves pour l'ouvrage et service de leurs minieres : si que plusieurs des chefs ont esté punis à mort, sur les lieux de leur conqueste, par ordonnance des roys de Castille, iustement offensez de l'horreur de leurs deportements, et quasi touts desestimez et malvoulus *50. Dieu a meritoirement permis que ces grands pillages se soient absorbez par la mer en les transportant, ou par les guerres intestines de quoy ils se sont mangez entre eulx : et la plus part s'enterrerent sur les lieux, sans aucun fruict de leur victoire.

Quant à ce que la recepte, et entre les mains d'un prince mesnagier et prudent, respond si peu à l'esperance qu'on en donna à ses predecesseurs, et à cette premiere abondance de richesses qu'on rencontra à l'abord de ces nouvelles terres (car encores qu'on en retire beaucoup, nous voyons que ce n'est rien, au prix de ce qui s'en debvoit attendre), c'est que l'usage de la monnoye estoit entierement incogneu, et que par consequent leur or se trouva tout assemblé, n'estant en aultre service que de montre et

---

*50 Et haïs.

de parade, comme un meuble reservé de pere en fils par plusieurs puissants roys qui espuisoient tousiours leurs mines, pour faire ce grand monceau de vases et statues à l'ornement de leurs palais et de leurs temples : au lieu que nostre or est tout en employte et en commerce *51 ; nous le menuisons et alterons en mille formes, l'espandons et dispersons. Imaginons que nos roys amoncelassent ainsi tout l'or qu'ils pourroient trouver en plusieurs siecles, et le gardassent immobile.

Ceulx du royaume de Mexico estoient aulcunement plus civilisez, et plus artistes que n'estoient les aultres nations de là. Aussi iugeoient ils, ainsi que nous, que l'univers feut proche de sa fin ; et en prindrent pour signe la desolation que nous y apportasmes. Ils croyoient que l'estre du monde se despart en cinq aages, et en la vie de cinq soleils consecutifs, desquels les quatre avoient desia fourny leur temps, et que celuy qui leur esclairoit estoit le cinquiesme. Le premier perit avecques toutes les aultres creatures, par universelle inondation d'eaux : le second, par la cheute du ciel sur nous, qui estouffa toute chose vivante ; auquel aage ils assignent les geants, et en fei-

*51 En achat, et employé au commerce. — *Employte* ou *emplette*, dépense en achat de marchandises. *Sumtus in emendas merces, impensa pecunia emendis mercibus.* — Monet.

rent veoir aux Espaignols des ossements, à la proportion desquels la stature des hommes revenoit à vingt paulmes de haulteur : le troisiesme, par feu qui embrasa et consuma tout : le quatriesme, par une esmotion d'air et de vent qui abbattit iusques à plusieurs montaignes; les hommes n'en moururent point, mais ils feurent changez en magots : (quelles impressions ne souffre la lascheté de l'humaine creance)! Aprez la mort de ce quatriesme soleil, le monde feut vingt cinq ans en perpetuelles tenebres; au quinziesme desquels, feut creé un homme et une femme qui refeirent l'humaine race : dix ans aprez, à certain de leurs iours, le soleil parut nouvellement creé; et commence, depuis, le compte de leurs annees par ce iour là : le troisiesme iour de sa creation, moururent les dieux anciens; les nouveaux sont nays, depuis, du iour à la iournee. Ce qu'ils estiment de la maniere que ce dernier soleil perira, mon aucteur n'en a rien apprins : mais leur nombre de ce quatriesme changement rencontre à cette grande conionction des astres, qui produisit il y a huict cents tant d'ans, selon que les astrologiens estiment, plusieurs grandes alterations et nouvelletez au monde.

Quant à la pompe et magnificence, par où ie suis entré en ce propos, ny Grece, ny Rome, ny Aegypte, ne peult, soit en utilité, ou difficulté, ou noblesse, comparer aulcun de ses ouvrages au chemin qui se veoid au Peru, dressé par les roys du païs, depuis la

ville de Quito, iusques à celle de Cusco (il y a trois cents lieues), droict, uni, large de vingt cinq pas, pavé, revestu de costé et d'aultre de belles et haultes murailles, et le long d'icelles, par le dedans, deux ruisseaux perennes *[52], bordez de beaux arbres qu'ils nomment *Molly*. Où ils ont trouvé des montaignes et rochiers, ils les ont taillez et applanis, et comblé les fondrieres de pierre et chaux. Au chef *[53] de chasque iournee, il y a de beaux palais, fournis de vivres, de vestements et d'armes, tant pour les voyageurs, que pour les armees qui ont à y passer. En l'estimation de cet ouvrage, i'ai compté la difficulté, qui est particulierement considerable en ce lieu là; ils ne bastissoient point de moindres pierres que de dix pieds en carré; ils n'avoient aultre moyen de charier qu'à force de bras, en traisnant leur charge; et pas seulement l'art d'eschaffaulder, n'y sçachants aultre finesse que de haulser autant de terre contre leur bastiment, comme il s'esleve, pour l'oster aprez.

Retumbons à nos coches. En leur place, et de toute aultre voicture, ils se faisoient porter par les hommes, et sur les espaules. Ce dernier roy du Peru, le iour qu'il feut prins, estoit ainsi porté sur des

---

*[52] Qui coulent toujours. — *Perenne* est le latin, *Perennis*.

*[53] Au bout, à la fin de chaque journée. — *Chef* pour *bout*, dit Nicot : au chef de la vallée, *in extremo valle*.

brancars d'or, et assis dans une chaize d'or, au milieu de sa battaille. Autant qu'on tuoit de ces porteurs pour le faire cheoir à bas, car on le vouloit prendre vif, autant d'aultres, et à l'envy, prenoient la place des morts : de façon qu'on ne le peut oncques abbattre, quelque meurtre qu'on feist de ces gents là ; iusques à ce qu'un homme de cheval l'alla saisir au corps, et l'avalla *54 par terre.

---

*54 *Le porta par terre*, comme dans l'édition de 1588. — *Avaller*, mettre *à val*, en bas, *demittere*.

CHAPITRE VII.

De l'incommodité de la grandeur.

SOMMAIRE. — Il y a tant d'incommodités, et si peu d'avantages dans la grandeur, qu'il ne faut pas admirer ceux qui la dédaignent, et ne font rien pour s'élever. Quant à Montaigne, il n'a jamais désiré de postes brillans ; et bien différent de César, il préférerait d'être le second ou le troisième même dans un village que le premier à Paris. Une vie douce et tranquille lui convient beaucoup plus qu'une vie agitée et glorieuse. — Au reste, il ne voudrait *de maîtrise, ni active, ni passive ;* ni d'autre joug que celui des lois. — Le métier le plus difficile est celui de roi : aussi se sent-il porté à excuser les fautes de ceux qui l'exercent. Est-il rien de plus à plaindre que la vie des princes? Ils ne peuvent connaître leurs talens, et leur valeur, s'ils en ont, puisque ceux qui les entourent se font un

devoir de louer toutes leurs actions, de leur céder en tout. On leur cache leurs défauts; on craint de les offenser. Comment s'étonner qu'ils commettent tant d'injustices? Ce serait les flatteurs qu'il faudrait sévèrement punir.

Exemples : Thorius Balbus ; Régulus ; Osthanès ; deux auteurs écossais ; Crisson et Alexandre ; Carnéades ; Tibère, et le sénat. Les courtisans d'Alexandre, de Denys, et de Mithridate ; l'empereur Adrien, et le philosophe Favorinus ; Auguste et Pollion ; Denys et Philoxène.

PUISQUE nous ne la pouvons aveindre*[1], vengeons nous à en mesdire : si n'est ce pas entierement mesdire de quelque chose, d'y trouver des defaults ; il s'en treuve en toutes choses, pour belles et desirables qu'elles soient. En general, elle a cet evident advantage, qu'elle se ravalle quand il luy plaist, et qu'à peu prez elle a le choix de l'une et l'aultre condition : car on ne tumbe pas de toute haulteur ; il en est plus, desquelles on peult descendre sans tumber. Bien me semble il que nous la faisons trop valoir ; et trop valoir aussi la resolution de ceulx que nous avons ou veu ou ouï dire l'avoir mesprisee, ou s'en estre desmis de leur propre desseing : son essence n'est pas si evidemment commode, qu'on ne la puisse refuser sans miracle. Ie treuve l'effort bien difficile à

---

*[1] Atteindre la grandeur.

la souffrance des maulx; mais au contentement d'une mediocre mesure de fortune, et fuyte de la grandeur, i'y treuve fort peu d'affaires *[2] : c'est une vertu, ce me semble, où moy, qui ne suis qu'un oyson, arriverois sans beaucoup de contention; que doibvent faire ceulx qui mettroient encores en consideration la gloire qui accompaigne ce refus, auquel il peult escheoir plus d'ambition qu'au desir mesme et iouïssance de la grandeur? d'autant que l'ambition ne se conduict iamais mieulx selon soy, que par une voye esgaree *[3] et inusitee.

I'aiguise mon courage vers la patience; ie l'affoiblis vers le desir : autant ay ie à souhaiter qu'un aultre, et laisse à mes souhaits autant de liberté et d'indiscretion; mais pourtant, si ne m'est il iamais advenu de souhaiter ny empire ny royauté, ny l'eminence de ces haultes fortunes et commanderesses : ie ne vise pas de ce costé là; ie m'aime trop. Quand ie pense à croistre, c'est bassement, d'une accroissance contraincte et couarde, proprement pour moy, en resolution, en prudence, en santé, en beauté, et en richesses encores; mais ce credit, cette auctorité si puissante, foule mon imagination, et, tout à l'opposite de l'aultre [1], m'aimerois à l'adventure mieulx

---

[1] De Jules-César. Voyez sa *Vie* par Plutarque, c. III, de la traduction d'Amyot.

*[2] Fort peu de difficulté.

*[3] Détournée.

deuxiesme ou troisiesme à Perigueux, que premier à Paris; au moins, sans mentir, mieulx troisiesme à Paris, que premier en charge. Ie ne veulx ny debattre avecques un huissier de porte, *4 miserable incogneu; ny faire fendre, en adoration, les presses où ie passe. Ie suis duict *5 à un estage moyen, comme par mon sort, aussi par mon goust; et ay montré, en la conduicte de ma vie et de mes entreprinses, que i'ay plustost fuy, qu'aultrement *6, d'eniamber pardessus le degré de fortune auquel Dieu logea ma naissance: toute constitution naturelle est pareillement iuste et aysee. I'ay ainsi l'ame poltronne, que ie ne mesure pas la bonne fortune selon sa haulteur; ie la mesure selon sa facilité.

Mais si ie n'ay point le cœur gros assez, ie l'ai à l'equipollent *7 ouvert, et qui m'ordonne de publier hardiement sa foiblesse. Qui me donneroit à conferer *8 la vie de L. Torius Balbus, galant homme, beau, sçavant, sain, entendu et abondant en toute sorte de commoditez et plaisirs, conduisant une vie tranquille et toute sienne, l'ame bien preparee contre la mort,

---

*4 Sous-entendez *comme un*.

*5 Accoutumé.

*6 Que désiré.

*7 Par équivalent, en récompense.

*8 A comparer.

la superstition, les douleurs, et aultres encombriers *[9] de l'humaine necessité, mourant enfin en battaille, les armes en la main, pour la deffense de son pays, d'une part; et d'aultre part, la vie de M. Regulus, ainsi grande et haultaine que chascun la cognoist, et sa fin admirable : l'une sans nom, sans dignité; l'aultre exemplaire et glorieuse à merveilles : i'en dirois certes ce qu'en dict Cicero [a] si ie sçavois aussi bien dire que luy. Mais s'il me les falloit coucher sur la mienne *[10], ie dirois aussi que la premiere est autant selon ma portee, et selon mon desir que ie conforme à ma portee, comme la seconde est loing au delà : qu'à cette cy ie ne puis advenir *[11], que par veneration; i'adviendrois volontiers à l'aultre, par usage.

Retournons à nostre grandeur temporelle d'où nous sommes partis. Ie suis desgousté de maistrise, et actifve et passifve. Otanez, l'un des sept qui avoient droict de pretendre au royaume de Perse, print un party que i'eusse prins volontiers : c'est qu'il quita à ses com-

---

[a] Cicéron, de qui Montaigne a emprunté ce parallèle entre Thorius et Régulus, donne hautement la préférence à Régulus. *De Finib. bon. et mal.* L. II, c. XX.

*[9] Encombrements, misères. — Encombrier, c'est-à-dire, *malheur*, selon Nicot.

*[10] Prendre l'une ou l'autre pour modèle de la mienne.

*[11] Arriver.

paignons son droict d'y pouvoir arriver par eslection ou par sort, pourveu que luy et les siens vescussent en cet empire hors de toute subiection et maistrise, sauf celle des loix antiques, et y eussent toute liberté qui ne porteroit preiudice à icelles [3] : impatient de commander comme d'estre commandé *[12].

[4] Le plus aspre et difficile mestier du monde, à mon gré, c'est faire dignement le roy. I'excuse plus de leurs faultes qu'on ne faict communement, en consideration de l'horrible poids de leur charge, qui m'estonne : il est difficile de garder mesure à une puissance si desmesuree; si est ce que c'est, envers ceulx mesme qui sont de moins excellente nature, une singuliere incitation à la vertu, d'estre logé en tel lieu où vous ne faciez aulcun bien qui ne soit mis en registre et en compte; et où le moindre bienfaire porte sur tant de gents; et où vostre suffisance, comme celle des prescheurs, s'addresse principalement au

---

[3] Hérodote, L. III.

[4] Tout ce que va dire Montaigne, dans ce paragraphe et les deux suivans, sur les inconvéniens attachés à la royauté et à la grandeur en général, peut servir de supplément à ce qu'il a dit sur le même sujet, L. I, chap. XLII. — Voyez aussi Charron, L. I, c. LI, *De l'estat, souveraineté, souverains.*

*[12] Ayant autant d'aversion à commander qu'à être commandé.—C'est à quoi revient ce que dit Montaigne au commencement de ce paragraphe, qu'*il est dégoûté de maîtrise, et active et passive.*

peuple, iuge peu exact, facile à piper, facile à contenter. Il est peu de choses ausquelles nous puissions donner le iugement sincère, parce qu'il en est peu ausquelles en quelque façon nous n'ayons particulier interest [5]. La superiorité et inferiorité, la maistrise et la subiection, sont obligees à une naturelle envie et contestation; il fault qu'elles s'entrepillent perpetuellement. Ie ne crois ni l'une, ni l'aultre, des droicts de sa compaigne : laissons en dire à la raison, qui est inflexible et impassible, quand nous en pourrons finer [*13]. Ie feuilletois, il n'y a pas un mois, deux livres escossois [*14], se combattants sur ce subiect : le populaire [*15] rend le roy de pire condition qu'un charretier; le monarchique le loge quelques brasses au dessus de Dieu, en puissance et souveraineté.

Or l'incommodité de la grandeur, que i'ay prins icy à remarquer par quelque occasion qui vient de

---

[5] Helvétius a prouvé par des faits la vérité de cette réflexion.

[*13] Quand nous pourrons en disposer. —*Finer*, vieux mot qui signifie *trouver. On ne peut finer de luy*, « Hic gravatè sui copiam facit ». Nicot. *Le Roy*, dit Comines en parlant de Louis XI, *envoya au Roy d'Angleterre trois cents chariots de vin, des meilleurs qu'il fût possible de* finer. L. IV, chap. IX. — *Finer* signifie proprement *trouver la fin, mettre à fin, venir à fin, à bout de trouver.*

[*14] Deux livres d'auteurs écossais.

[*15] L'auteur qui défend le gouvernement populaire.

m'en advertir, est cette cy : Il n'est, à l'adventure, rien plus plaisant au commerce des hommes, que les essays que nous faisons les uns contre les aultres, par ialousie d'honneur et de valeur, soit aux exercices du corps ou de l'esprit, ausquels la grandeur souveraine n'a aulcune vraye part. A la verité il m'a semblé souvent qu'à force de respect on y traicte les princes desdaigneusement et iniurieusement; car, ce de quoy ie m'offensois infiniement en mon enfance, que ceulx qui s'exerceoient avecques moy espargnassent de s'y employer à bon escient *16, pour me trouver indigne contre qui ils s'efforceassent, c'est ce qu'on veoid leur advenir touts les iours, chascun se trouvant indigne de s'efforcer contre eulx : si on recognoist qu'ils ayent tant soit peu d'affection à la victoire, il n'est celuy qui ne se travaille à la leur prester; et qui n'aime mieulx trahir sa gloire, que d'offenser la leur; on n'y employe qu'autant d'effort qu'il en fault pour servir à leur honneur *17. Quelle part ont ils à la meslee, en laquelle chascun est pour eulx? Il me semble veoir ces paladins du tems passé se presentants aux ioustes et aux combats avecques des corps et des armes faees *18.

---

*16 Sérieusement, tout de bon.

*17 Pour ménager l'intérêt de leur honneur. — L'expression de Montaigne est toute latine, *honori servire*.

*18 Des armes enchantées.

Brisson[6], courant contre Alexandre, se feignit en la course : Alexandre l'en tansa; mais il luy en debvoit faire donner le fouet. Pour cette consideration, Carneades disoit « que les enfants des princes n'apprennent rien à droict, qu'à manier des chevaulx ; d'autant qu'en tout aultre exercice, chascun flechit soubs eulx, et leur donne gaigné : mais un cheval, qui n'est ny flatteur ny cortisan, verse le fils du roy par terre, comme il feroit le fils d'un crocheteur[7] ». Homere a esté contrainct de consentir que Venus feust blecee au combat de Troye, une si doulce saincte et si delicate, pour lui donner du courage et de la hardiesse, qualitez qui ne tumbent aulcunement en ceulx qui sont exempts de dangier : on faict courroucer, craindre, fuyr les dieux, s'enialouser, se douloir, et se passionner, pour les honnorer des vertus qui se bastissent entre nous de ces imperfections. Qui ne participe au hazard et difficulté, ne peult pretendre interest à l'honneur et plaisir qui suyct les actions hazardeuses. C'est pitié, de pouvoir tant, qu'il advienne que toutes choses vous cedent : vostre fortune reiecte trop loing de vous la societé et la compaignie; elle vous plante

---

[6] Cet homme, dit Coste, qui se laissa vaincre à la course par Alexandre, est nommé par Plutarque (dans son Traité, *Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'ami*, c. XV) *Crisson* d'Himère, et non pas *Brisson*, que j'ai trouvé dans toutes les éditions de Montaigne que j'ai pu consulter.

[7] Plutarque, même Traité.

trop à l'escart. Cette aysance et lasche facilité de faire tout baisser soubs soy, est ennemie de toute sorte de plaisir : c'est glisser, cela ; ce n'est pas aller : c'est dormir ; ce n'est pas vivre. Concevez l'homme accompaigné d'omnipotence *[19], vous l'abysmez : il fault qu'il vous demande, par aulmosne, de l'empeschement et de la resistence ; son estre et son bien est en indigence. Leurs bonnes qualitez *[20] sont mortes et perdues ; car elles ne se sentent que par comparaison, et on les en met hors : ils ont peu de cognoissance de la vraye louange, estants battus d'une si continuelle approbation et uniforme. Ont ils affaire au plus sot de leurs subiects ? ils n'ont aulcun moyen de prendre advantage sur luy : en disant, « c'est pour ce qu'il est mon roy », il luy semble avoir assez dict qu'il a presté la main à se laisser vaincre. Cette qualité estouffe et consomme les aultres qualitez vrayes et essentielles, elles sont enfoncees dans la royauté ; et ne leur laisse *[21], à eulx faire valoir, que les actions qui la touchent directement et qui luy servent, les offices de leur charge : c'est tant estre roy, qu'il n'est que par là. Cette lueur estrangiere qui l'environne, le cache et nous le des-

---

*[19] De toute-puissance. — Ce mot *d'omnipotence* vient d'être ressuscité. On dit *l'omnipotence parlementaire*.

*[20] Les bonnes qualités des princes.

*[21] « Cette qualité, dis-je, ne laisse aux rois, pour se faire valoir, que les actions qui la touchent et l'intéressent directement ; savoir, les devoirs de leur charge ».

robbe; nostre veue s'y rompt et s'y dissipe, estant remplie et arrestee par cette forte lumiere. Le senat ordonna le prix d'eloquence à Tibere : il le refusa, n'estimant pas que d'un iugement si peu libre, quand bien il eust esté veritable, il s'en peust ressentir *22.

Comme on leur cede touts advantages d'honneur, aussi conforte lon et auctorise les defaults et vices qu'ils ont, non seulement par approbation, mais aussi par imitation. Chascun des suyvants d'Alexandre [8] portoit, comme luy, la teste à costé *23; et les flateurs de Dionysius s'entreheurtoient en sa presence, poulsoient et versoient ce qui se rencontroit à leurs pieds, pour dire qu'ils avoient la veue aussi courte que luy [9]. Les greveures *24 ont aussi par fois servi de recommendation et faveur : i'en ay veu la surdité en affectation ; et parce que le maistre haïssoit sa femme, Plutarque a veu les cortisans repudier les leurs qu'ils aimoient [10] : qui plus est, la paillardise s'en est veue en credit, et toute dissolution, comme aussi la desloyauté, les blasphemes, la cruauté, comme l'heresie,

---

[8] Voyez Plutarque, *De la différence entre le flatteur et l'ami*, c. VIII.

[9] *Id. ibid.*

[10] *Id. ibid.*

*22 Prévaloir.

*23 De côté.

*24 Les hernies.

comme la superstition, l'irreligion, la mollesse, et pis, si pis il y a; par un exemple encores plus dangereux que celuy des flateurs de Mithridates, qui, d'autant que leur maistre pretendoit à l'honneur de bon medecin, luy portoient à inciser et cauteriser leurs membres[11], car ces aultres souffrent cauteriser leur ame, partie plus delicate et plus noble. Mais pour achever par où i'ay commencé, Adrian l'empereur debattant avecques le philosophe Favorinus de l'interpretation de quelque mot, Favorinus luy en quita bientost la victoire : ses amis se plaignants à luy : « Vous vous mocquez, feit il; vouldriez vous qu'il ne feust pas plus sçavant que moy, luy qui commande à trente legions[12] » ? Auguste escrivit des vers contre Asinius Pollio : « Et moy, dict Pollio, ie me tais; ce n'est pas sagesse d'escrire à l'envy de celui qui peult proscrire[13] » : et avoient raison; car Dionysius, pour ne pouvoir egualer Philoxenus en la poësie[14], et Platon en discours[15], en condamna l'un aux carrieres, et envoya vendre l'aultre esclave en l'isle d'Egine.

---

[11] Plutarque, *De la différence entre le flatteur et l'ami*, c. VIII.

[12] Æl. Spartiani *Adrianus Cæsar*.

[13] Macrob. *Saturn*. L. II, c. IV.

[14] Diodore de Sicile, L. XI, c. II.

[15] Diodore de Sicile, L. XV, c. II; et Diogène Laërce, *Vie de Platon*, L. III, segm. 18, 19.

CHAPITRE VIII. *

De l'art de conférer.

SOMMAIRE. — En punissant les coupables, on ne peut avoir qu'un but, c'est d'empêcher les autres hommes de tomber dans les mêmes fautes. C'est ainsi que l'aveu que Montaigne fait de ses erreurs, doit servir à corriger les autres. — Mais où l'esprit se forme, se corrige le plus, c'est, selon notre moraliste, dans la conversation : cet exercice lui paraît plus instructif que l'étude des livres. D'abord on y apprend

---

* Il n'y a presque pas de page dans ce chapitre, qui n'offre des vues et des réflexions fines, ingénieuses et solides. C'est un des plus pleins et des plus utiles qu'il y ait dans tout le livre de Montaigne. Je n'y trouve qu'un seul endroit que je voudrais retrancher : c'est celui où il dit qu'il semble excusable s'il *accepte plutôt le nombre impair, et le jeudi au prix du vendredi*, etc. Il appelle, il est vrai, ces ridicules superstitions des *rêvasseries*; mais je suis fâché qu'une tête aussi bien faite les adopte, tout en les traitant de chimères. *Toutes telles rêvasseries*, dit-il, *méritent au moins qu'on les écoute : où l'un plat est vuide en la balance, il laisse vaciller l'autre sous les songes d'une vieille.* Cet excuse n'est pas digne d'un philosophe qui ne doit laisser entrer dans sa tête que des idées mûrement réfléchies; qui doit savoir que, s'il n'est point de vérités isolées et stériles, il n'y a point d'erreurs indifférentes. Telle vérité, comme telle erreur, une fois admise, en suppose et en produit nécessairement d'autres. — N.

à supporter la sottise et la contradiction. Montaigne écoutait patiemment des propositions absurdes, les plus folles opinions, parce qu'il connaissait la faiblesse de l'esprit humain. La contradiction aiguise l'esprit et aide quelquefois à trouver la vérité. Dans la discussion, il faut mettre non de la subtilité ou de la force, mais de l'ordre. Une discussion sans méthode, sans ordre, est bientôt une dispute; et toute dispute doit être interdite. Le vulgaire met souvent plus d'ordre dans ses discussions sur des choses de peu d'importance, que les philosophes, les savans, en traitant de graves questions. — C'est une grande faiblesse dans un homme, que de ne pouvoir souffrir les sottises des autres hommes. Ne se trompe-t-il point souvent, en les croyant des sottises? Est-il assez sûr de son propre jugement? — Quelle influence ont sur nos opinions les objets extérieurs : la gravité d'un personnage, son costume, sa fortune, etc. tout cela donne du poids aux sottises qu'il débite. Il faut convenir pourtant que les grands, lorsqu'ils parlent, inspirent quelquefois un tout autre sentiment que celui de l'admiration. Le plus souvent il est de leur intérêt de garder le silence : leur ignorance est moins aperçue. Et pourquoi seraient-ils plus instruits, plus éclairés que les autres? C'est le hasard qui distribue les rangs, qui donne les places. Les succès même qu'ils obtiennent quelquefois dans les plus grandes affaires, sont encore dus au hasard : il intervient dans toutes les actions humaines. Pour juger des grands, voyez ceux que la fortune fait tomber de leur rang élevé : comme ils paraissent au-dessous du médiocre, lorsqu'ils ne sont plus entourés d'un éclat imposant. — Quelques maximes sur l'art de converser : comment on peut reconnaître la capacité, ou l'incapacité de l'homme avec qui l'on converse; employer quelquefois les reparties

vives et hardies; éviter les jeux de mains, etc., etc. — Digression sur le génie de Tacite. Montaigne examine si cet historien a bien jugé les empereurs, les grands personnages. Il le blâme de ce qu'il s'est excusé d'avoir parlé, dans son histoire, de ce qu'il avait fait lui-même étant en place. N'était-ce pas une nécessité de tout dire? — Pour Montaigne, non-seulement il ne craint point de parler de lui-même, mais il aime à ne parler que de lui.

Exemples : Platon; Caton; un joueur de lyre. — Socrate; Antisthène; Démocrite; Alcibiade; Héraclite; Mison. — Platon; Mégabyses et Apelle; les Carthaginois; le Perse Sciramnès; Mélanthius et Denys; les Mexicains. — Hégésias; Cyrus et Chrysanthes; Philippes de Commines, Cicéron. — Tacite; Sénèque; Pompée; Tibère.

C'EST un usage de notre iustice, d'en condamner aulcuns pour l'advertissement des aultres. De les condamner, parce qu'ils ont failly, ce seroit bestise, comme dict Platon [1], car ce qui est faict ne se peult desfaire; mais c'est à fin qu'ils ne faillent plus de mesme, ou qu'on fuye l'exemple de leur faulte : on ne corrige pas celuy qu'on pend; on corrige les aultres par luy. Ie fois de mesme : mes erreurs sont tantost naturelles et incorrigibles *[1]; mais ce que les hon-

---

[1] *Traité des Lois*, L. XI.

*[1] Et irremediables; édition de 1595 et de 1635. Mais Montaigne a effacé ces mots dans l'exemplaire corrigé de sa main.

nestes hommes proufitent au public en se faisant imiter, ie le proufiteray à l'adventure à me faire eviter;

> Nonne vides Albi ut malè vivat filius? utque
> Barrus inops? magnum documentum ne patriam rem
> Perdere quis velit[2];

publiant et accusant mes imperfections, quelqu'un apprendra de les craindre. Les parties que i'estime le plus en moy, tirent plus d'honneur de m'accuser, que de me recommender : voilà pourquoi i'y retumbe, et m'y arreste plus souvent. Mais quand tout est compté, on ne parle iamais de soy, sans perte : les propres condamnations sont tousiours accrues ; les louanges, mescrues. Il en peult estre aulcuns de ma complexion, qui m'instruis mieulx par contrarieté que par similitude, et par fuyte que par suyte : à cette sorte de discipline regardoit le vieux Caton, quand il dict « que les sages ont plus à apprendre des fols, que les fols des sages[3] »; et cet ancien ioueur de lyre, que Pausanias recite avoir accoustumé contraindre ses disciples d'aller ouïr un mauvais sonneur, qui logeoit vis à vis de luy, où ils apprinssent à haïr ses desaccords et faulses mesures : l'horreur de la cruauté me reiecte plus avant en la cle-

---

[2] « Voyez-vous le fils d'Albus? qu'il a de peine à vivre! Voyez-vous aussi la misère de Barrus? Ces exemples doivent nous apprendre à ne pas dissiper notre patrimoine ». Hor. sat.. IV, L. I, v. 109.

[3] Plutarque, *Vie de Caton*, c. IV.

mence, qu'aulcun patron de clemence ne me sçauroit attirer : un bon escuyer ne redresse pas tant mon assiette, comme faict un procureur, ou un venitien, à cheval; et une mauvaise façon de langage reforme mieulx la mienne, que ne faict la bonne *[2]. Touts les iours la sotte contenance d'un aultre m'advertit et m'advise : ce qui poinct, touche et esveille mieulx que ce qui plaist. Ce temps n'est propre qu'à nous amender à reculons; par disconvenance plus, que par accord; par difference, que par similitude. Estant peu apprins par les bons exemples, ie me sers des mauvais, desquels la leçon est ordinaire : ie me suis efforcé de me rendre autant agreable, comme i'en voyois de fascheux *[3]; aussi ferme, que i'en voyois de mols; aussi doulx, que i'en voyois d'aspres; aussi bon, que i'en voyois de meschants : mais ie me proposois des mesures invincibles.

Le plus fructueux et naturel exercice de nostre esprit, c'est, à mon gré, la conference *[4] : i'en treuve l'usage plus doulx que d'aulcune aultre action de nostre vie; et c'est la raison pourquoy, si i'estois as-

---

*[2] Ce passage sert à expliquer ce qu'il dit, quelques lignes plus haut : Qu'*il s'instruit mieulx par contrarieté que par similitude.*

*[3] Au lieu de cela, il avait dit dans l'édition in-4°. de 1588 : « La veue ordinaire de la volerie, de la perfidie, a reglé mes mœurs et contenu ».

*[4] La conversation, la discussion.

ture forcé de choisir, ie consentirois plustost, ce crois ie, de perdre la veue, que l'ouïr ou le parler. Les Atheniens, et encores les Romains, conservoient en grand honneur cet exercice en leurs academies : de nostre temps, les Italiens en retiennent quelques vestiges, à leur grand proufit, comme il se veoid par la comparaison de nos entendements aux leurs.

L'estude des livres, c'est un mouvement languissant et foible qui n'eschauffe point : là où la conference apprend, et exerce, en un coup. Si ie confere avecques une ame forte et un roide iousteur, il me presse les flancs, me picque à gauche et à dextre; ses imaginations eslancent les miennes : la ialousie, la gloire, la contention, me poulsent et rehaulsent au dessus de moy mesme; et l'unisson est qualité du tout ennuyeuse en la conference. Comme nostre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoreux et reglez, il ne se peult dire combien il perd et s'abastardit par le continuel commerce et frequentation que nous avons avecques les esprits bas et maladifs : il n'est contagion qui s'espande comme celle là; ie sçais par assez d'experience combien en vault l'aulne. I'aime à contester et à discourir; mais c'est avecques peu d'hommes, et pour moy : car de servir de spectacle aux grands, et faire à l'envy parade de son esprit et de son caquet, ie treuve que c'est un mestier tres messeant à un homme d'honneur.

La sottise est une mauvaise qualité; mais de ne la

pouvoir supporter, et s'en despiter et ronger, comme il m'advient [4], c'est une aultre sorte de maladie qui ne doibt gueres à la sottise en importunité ; et est ce qu'à present ie veulx accuser du mien. I'entre en conference et en dispute avecques grande liberté et facilité, d'autant que l'opinion treuve en moy le terrein mal propre à y penetrer et y poulser de haultes racines : nulles propositions m'estonnent, nulle creance me blece, quelque contrarieté qu'elle aye à la mienne; il n'est si frivole et si extravagante fantasie qui ne me semble bien sortable à la production de l'esprit humain. Nous aultres [*5] qui privons nostre iugement du droict de faire des arrests, regardons mollement les opinions diverses; et si nous n'y prestons le iugement, nous y prestons ayseement l'aureille. Où l'un plat est vuide du tout en la balance, ie laisse vaciller l'aultre soubs les songes d'une vieille; et me semble estre excusable si i'accepte plustost le nombre impair ; le ieudy, au prix du vendredy; si ie m'aime mieulx douziesme ou quatorziesme, que treiziesme, à table; si ie veois plus volontiers un lievre costoyant que traversant mon chemin, quand ie voyage; et donne plustost le pied

---

4 Voyez ce qu'il dit à ce sujet ci-dessus, chap. III de ce même livre.

*5 Il faut sans doute sous-entendre ici le mot *Pyrrhoniens*.

gauche que le droict à chausser [5]. Toutes telles ravasseries, qui sont en credit autour de nous, meritent au moins qu'on les escoute : pour moy, elles emportent seulement l'inanité, mais elles l'emportent. Encores sont, en poids, les opinions vulgaires et casuelles aultre chose que rien, en nature *[6]; et qui ne s'y laisse aller iusques là, tumbe à l'adventure au vice de l'opiniastreté, pour eviter celuy de la superstition. Les contradictions doncques des iugements ne m'offensent n'y m'alterent; elles m'esveillent seulement et m'exercent. Nous fuyons la correction : il s'y fauldroit presenter et produire, notamment quand elle vient par forme de conference, non de regence. A chasque opposition, on ne regarde pas si elle est iuste; mais, à tort ou à droict, comme on s'en desfera : au lieu d'y tendre les bras, nous y tendons les griffes. Ie souffrirois estre rudement heurté par mes amis : « Tu es un sot; tu resves ». I'aime, entre les galants hommes, qu'on s'exprime courageusement; que les mots aillent où va la pensee : il nous fault

---

[5] Il faut convenir que ce sont là d'étranges superstitions dans un homme tel que Montaigne.

*[6] Voici, si je ne me trompe, comme il faut entendre cette phrase : « Encore faut-il avouer que les opinions vulgaires et casuelles peuvent être de quelque poids, et autre chose que rien en nature » : c'est-à-dire, qu'elles ne sont pas absolument vaines et fantastiques, de pures *révasseries*.

fortifier l'ouïe, et la durcir contre cette tendreur du son cerimonieux des paroles. I'aime une societé et familiarité forte et virile; une amitié qui se flatte en l'aspreté et vigueur de son commerce, comme l'amour ez morsures et egratigneures sanglantes : elle n'est pas assez vigoureuse et genereuse, si elle n'est querelleuse, si elle est civilisee et artiste, si elle craint le hurt *7, et a ses allures contrainctes : *Neque enim disputari sine reprehensione potest*[6]. Quand on me contrarie, on esveille mon attention, non pas ma cholere; ie m'advance vers celuy qui me contredict, qui m'instruit : la cause de la verité debvroit estre la cause commune à l'un et à l'aultre. Que respondra il? la passion du courroux luy a desia frappé le iugement; le trouble s'en est saisi avant la raison. Il seroit utile qu'on passast par gageure la decision de nos disputes; qu'il y eust une marque materielle de nos pertes, à fin que nous en teinssions estat; et que mon valet me peust dire : « Il vous cousta l'annee passee cent escus, à vingt fois, d'avoir esté ignorant et opiniastre ». Ie festoye et caresse la verité en quelque main que ie la treuve, et m'y rends alaigrement, et luy tends mes armes vaincues, de loing que ie la veois approcher; et, pourveu qu'on n'y procede d'une tron-

6 « Car on ne saurait disputer sans condamner le sentiment de son adversaire ». Cic. *de Finib. bon. et mal.* L. I, c. VIII.

*7 Le choc.

gne trop imperieuse et magistrale *8, ie preste l'espaule aux reprehensions que l'on faict en mes escripts, et les ay souvent changez plus par raison de civilité, que par raison d'amendement, aimant à gratifier et nourrir la liberté de m'advertir, par la facilité de ceder; ouy, à mes despens. Toutesfois il est certes malaysé d'y attirer les hommes de mon temps : ils n'ont pas le courage de corriger, parce qu'ils n'ont pas le courage de souffrir à l'estre; et parlent tousiours avec dissimulation les uns des aultres. Ie prends si grand plaisir d'estre iugé et cogneu, qu'il m'est comme indifferent en quelle des deux formes ie le sois *9 ; mon imagination se contredict elle mesme si souvent et condamne, que ce m'est tout un qu'un aultre le face, veu principalement que ie ne donne à sa reprehension que l'auctorité que ie veulx : mais ie romps paille avec celuy qui se tient si hault à la main, comme i'en cognois quelqu'un qui plaint son advertissement s'il n'en est creu, et prend à iniure si on estrive à le suyvre *10. Ce que Socrates recueuilloit *11, tousiours

---

*8 D'un visage, d'une mine arrogante et trop impérieuse. — Au lieu des mots suivans : « Ie preste l'espaule aux reprehensions que l'on faict en mes escripts », on lit dans l'édition de 1595, et dans toutes celles qui l'ont copiée : « Ie prends plaisir à estre reprins ».

*9 C'est-à-dire : « Quelle que soit la forme sous laquelle on me connaîtra, soit qu'on me condamne ou qu'on m'approuve ».

*10 Si l'on fait difficulté de le suivre.

*11 De ce que Socrates accueillait etc., on pourrait dire, etc.

riant, les contradictions qu'on faisoit à son discours, on pourroit dire que sa force en estoit cause; et que l'advantage ayant à tumber certainement de son costé, il les acceptoit comme matiere de nouvelle victoire. Mais nous voyons, au rebours, qu'il n'est rien qui nous y rende le sentiment si delicat, que l'opinion de la preeminence, et desdaings de l'adversaire; et que par raison, c'est au foible plustost d'accepter de bon gré les oppositions qui le redressent et rabillent. Ie cherche, à la verité, plus la frequentation de ceulx qui me gourment *[12], que de ceulx qui me craignent : c'est un plaisir fade et nuisible d'avoir affaire à gents qui nous admirent et facent place; Anthistenes commanda à ses enfants « de ne sçavoir iamais gré ny grace à homme qui les louast [7] ». Ie me sens bien plus fier de la victoire que ie gaigne sur moy, quand, en l'ardeur mesme du combat, ie me fois plier soubs la force de la raison de mon adversaire, que ie ne me sens gré de la victoire que ie gaigne sur luy par sa foiblesse : enfin, ie receois et advoue toute sorte d'attainctes qui sont de droict fil, pour foibles qu'elles soient; mais ie suis par trop impatient *[13] de celles qui se donnent

---

7 Plutarque, *De la mauvaise honte*, c. XII.

*12 Qui me redressent fortement.

*13 Je ne puis souffrir celles, etc. — *Je suis impatient de*, est une tournure latine, familière à Montaigne, comme je l'ai déjà remarqué.

sans forme. Il me chault peu de la matiere, et me sont les opinions unes, et la victoire du subiect à peu prez indifferente. Tout un iour ie contesteray paisiblement, si la conduicte du debat se suyt avecques ordre : ce n'est pas tant la force et la subtilité que ie demande, comme l'ordre ; l'ordre qui se veoid touts les iours aux altercations des bergers et des enfants de boutique, iamais entre nous : s'ils se destracquent, c'est en incivilité ; si faisons nous bien : mais leur tumulte et impatience ne les desvoye pas de leur theme *[14] ; leur propos suyt son cours ; s'ils previennent l'un l'aultre, s'ils ne s'attendent pas, au moins ils s'entendent. On respond tousiours trop bien pour moy, si on respond à propos *[15] : mais, quand la dispute est trouble et desreglee, ie quitte la chose, et m'attache à la forme avecques despit et indiscretion ; et me iecte à une façon de debattre, testue, malicieuse et imperieuse, de quoy i'ay à rougir aprez. Il est impossible de traicter de bonne foy avecques un sot ; mon iugement ne se corrompt pas seulement à la main d'un maistre si impetueux, mais aussi ma conscience.

Nos disputes debvoient *[16] estre deffendues et pu-

---

*[14] Du sujet de leur dispute.

*[15] Dans l'édition de 1595, on lit : « A ce que je dis ».

*[16] Le sens demande qu'il y ait là *debvroient*, comme on l'a mis dans plusieurs autres éditions. Mais j'ai voulu conserver le texte original.

nies comme d'aultres crimes verbaux : quel vice n'esveillent elles et n'amoncellent, tousiours regies et commandees par la cholere? Nous entrons en inimitié, premierement contre les raisons ; et puis, contre les hommes. Nous n'apprenons à disputer que pour contredire : et chascun contredisant et estant contredict, il en advient que le fruict du disputer, c'est perdre et aneantir la verité. Ainsi Platon, en sa republique[8], prohibe cet exercice aux esprits ineptes et mal nays. A quoy faire vous mettez vous en voye de quester ce qui est, avecques celui qui n'a ny pas ny allure qui vaille? on ne faict point tort au subiect, quand on le quitte pour veoir du moyen de le traicter [*17]; ie ne dis pas moyen scholastique et artiste [*18], ie dis moyen naturel, d'un sain entendement. Que sera ce enfin? l'un va en orient, l'aultre en occident; ils perdent le principal, et l'escartent dans la presse des incidens ; au bout d'une heure de tempeste, ils ne sçavent ce qu'ils cherchent; l'un est bas, l'aultre hault, l'aultre costier [*19]; qui se prend à un mot et une similitude [*20];

---

[8] L. VII, vers la fin.

[*17] Pour décider de la manière de le traiter. — *Du moyen de traiter,* (*de modo tractandi*), est une expression latine.

[*18] Et artificiel, savant.

[*19] L'autre à côté.

[*20] Celui-là s'attache à un mot, à une comparaison, celui-ci ne sent plus, etc.

qui ne sent plus ce qu'on luy oppose, tant il est engagé en sa course, et pense à se suyvre, non pas à vous; qui, se trouvant foible de reins, craint tout, refuse tout, mesle dez l'entree et confond le propos, ou, sur l'effort *[21] du debat, se mutine à se taire tout plat, par une ignorance despite, affectant un orgueilleux mespris, ou une sottement modeste fuyte de contention : pourveu que cettuy cy frappe, il ne luy chault combien il se descouvre; l'aultre compte ses mots, et les poise pour raisons; celuy là n'y employe que l'advantage de sa voix et de ses poulmons; en voylà un qui conclud contre soy mesme; et cettuy cy qui vous assourdit de prefaces et digressions inutiles; cet aultre s'arme de pures iniures *[22], et cherche une querelle d'Allemaigne, pour se desfaire de la societé et conference d'un esprit qui presse le

---

*[21] *Sur le fort du debat.* C'est comme on parle aujourd'hui, et qu'on a peut-être toujours parlé. Montaigne aura été trompé par le prononciation gasconne, qui confond à tout moment l'*e* féminin, muet et presque obscur, avec l'*e* masculin, dont le son est clair et bien marqué.

*[22] Montaigne ajoutait ici : « Aimant mieulx estre en querelle qu'en dispute, se trouvant plus fort de poings que de raisons, se fiant plus de son poing que de sa langue, ou aimant mieulx ceder par le corps que par l'esprit; et cherche, etc. » Mais il a rayé cette addition sur l'exemplaire corrigé, où elle est néanmoins très-lisible, n'étant effacée que par un seul trait horizontal. N.

sien; ce dernier ne veoid rien en la raison, mais il vous tient assiegé sur la closture dialectique de ses clauses *[23], et sur les formules de son art.

Or qui n'entre en desfiance des sciences, et n'est en doubte s'il s'en peult tirer quelque solide fruict au besoing de la vie, à considerer l'usage que nous en avons? *nihil sanantibus litteris* [9]. Qui a pris de l'entendement en la logique? où sont ses belles promesses? *nec ad meliùs vivendum, nec ad commodiùs disserendum* [10]. Veoid on plus de barbouillage au caquet des harangieres, qu'aux disputes publicques des hommes de cette profession? I'aimerois mieulx que mon fils apprinst aux tavernes à parler, qu'aux escholes de la parlerie. Ayez un maistre ez arts, conferez avecques lui; que ne nous faict il sentir cette excellence artificielle, et ne ravit les femmes et les ignorants comme nous sommes, par l'admiration de la fermeté de ses raisons, de la beauté de son ordre? que ne nous domine il et persuade comme il veult? un homme si advantageux en matiere et en conduicte, pourquoy mesle il à son escrime les iniures, l'indis-

---

9 « Les lettres ne guérissant de rien ». Senec. epist. 59.

10 « Elle n'enseigne ni à mieux vivre, ni à raisonner avec un plus réel avantage ». Cic. *de Finib.* L. I, c. XIX. — C'est ce qu'Épicure pensait de la dialectique des stoïciens, au rapport de Cicéron.

*23 De ses argumens.

cretion et la rage? Qu'il oste son chaperon, sa robbe et son latin, qu'il ne batte pas nos aureilles d'Aristote tout pur et tout crud, vous le prendrez pour l'un d'entre nous, ou pis. Il me semble de cette implication et entrelaceure du langage par où ils nous pressent, qu'il en va comme des ioueurs de passe-passe ; leur soupplesse combat et force nos sens, mais elle n'esbranle aulcunement nostre creance : hors ce bastelage, ils ne font rien qui ne soit commun et vil; pour estre plus sçavants, ils n'en sont pas moins ineptes. I'aime et honore le sçavoir, autant que ceulx qui l'ont; et, en son vray usage, c'est le plus noble et puissant acquest des hommes : mais, en ceulx là (et il en est un nombre infiny de ce genre), qui en establissent leur fondamentale suffisance et valeur, qui se rapportent de leur entendement à leur memoire, *sub alienâ umbrâ latentes*[11], et ne peuvent rien que par livre ; ie le hais, si ie l'ose dire, un peu plus que la bestise. En mon pays, et de mon temps, la doctrine amende assez les bourses, nullement les ames : si elle les rencontre mousses, elle les aggrave et suffoque,

---

[11] « Qui se tapissent soubs l'umbre estrangiere ». Senec. epist. 33. — Cette traduction est de Montaigne, et se trouve à la marge de son exemplaire : il ajoutait même ce que Sénèque dit auparavant; *nunquàm auctores, semper interpretes;* « Iamais aucteurs, tousiours traducteurs ». Mais, et la traduction du premier passage, et le texte du second, sont rayés sur ce même exemplaire.

masse crue et indigeste; si desliees, elle les purifie volontiers, clarifie et subtilise iusques à l'exinanition*[24]. C'est chose de qualité à peu prez indifferente; tresutile accessoire à une ame bien nee, pernicieux à une aultre ame, et dommageable; ou plustost, chose de tresprecieux usage, qui ne se laisse pas posseder à vil prix : en quelque main c'est un sceptre; en quelque aultre, une marotte [12].

---

[12] Tout ce que dit Montaigne, dans ce paragraphe, explique la cause de son pyrrhonisme. J'ai toujours pensé que, de son tems, un bon esprit n'avait rien de mieux à faire que d'être sceptique. On n'observait rien, on ne faisait aucune expérience : on raisonnait sur tout à perte de vue; chacun donnait les rêves de son imagination pour les véritables raisons des choses; l'esprit de système était général. La chose essentielle, importante, était de ne pas demeurer muet sur les causes des divers phénomènes. Quelle digue un esprit juste pouvait-il opposer à ce torrent? Le doute; et c'est le parti que prit sagement Montaigne. C'est sous ce point de vue qu'il faut envisager son pyrrhonisme; c'est par cette raison qu'il faut justifier tout ce qu'il dit dans son livre en faveur du scepticisme. Il a été ce qu'il devait être, parce qu'il écrivait en 1580. S'il eût écrit en 1780, il eût été encore sceptique, mais comme nous le sommes et sur les mêmes choses. Tout ce qu'il dit ici contre la logique, par exemple, ne prouve rien contre l'utilité de cette science : cela prouve seulement l'ineptie des logiciens de profession, et la mauvaise manière dont on enseignait alors la logique. N.

*[24] Jusqu'à l'inanition, l'épuisement.

Mais suyvons. Quelle plus grande victoire attendez vous, que d'apprendre à vostre ennemy qu'il ne vous peult combattre? Quand vous gaignez l'advantage de vostre proposition, c'est la verité qui gaigne; quand vous gaignez l'advantage de l'ordre et de la conduicte, c'est vous qui gaignez. Il m'est advis que, en Platon et en Xenophon, Socrates dispute plus en faveur des disputants que en faveur de la dispute, et pour instruire Euthydemus et Protagoras de la cognoissance de leur impertinence, plus que de l'impertinence de leur art : il empoigne la premiere matiere, comme celuy qui a une fin plus utile que de l'esclaircir; à sçavoir, esclaircir les esprits qu'il prend à manier et exercer. L'agitation et la chasse est proprement de nostre gibbier : nous ne sommes pas excusables de la conduire mal et impertinemment; de faillir à la prinse, c'est aultre chose : car nous sommes nayz à quester la verité *25; il appartient de la posseder, à une plus grande puissance; elle n'est pas, comme disoit Democritus, cachee dans le fonds des abysmes, mais plustost eslevee en haulteur infinie en la cognoissance divine. Le monde n'est qu'une eschole d'inquisition : ce n'est pas à qui mettra dedans, mais à qui fera les plus belles courses. Autant peult faire le sot celuy qui dict vray, que celuy qui dict fauls; car nous sommes sur la maniere, non sur la

---

*25 Pour chercher la vérité.

matiere, du dire. Mon humeur est de regarder autant à la forme qu'à la substance, autant à l'advocat qu'à la cause, comme Alcibiades ordonnoit qu'on feist; et touts les iours m'amuse à lire en des aucteurs, sans soing de leur science, y cherchant leur façon, non leur subiect : tout ainsi que ie poursuys la communication de quelque esprit fameux, non pour qu'il m'enseigne, mais pour que ie le cognoisse [13], et que le cognoissant, s'il le vault, ie l'imite. Tout homme peult dire veritablement; mais dire ordonneement, prudemment et suffisamment, peu d'hommes le peuvent : par ainsi la faulseté qui vient d'ignorance, ne m'offense point; c'est l'ineptie. I'ay rompu plusieurs marchez qui m'estoient utiles, par l'impertinence de la contestation de ceulx avecques qui ie marchandois. Ie ne m'esmeus pas une fois l'an des faultes de ceulx sur lesquels i'ay puissance; mais, sur le poinct de la bestise et opiniastreté de leurs allegations, excuses et deffenses asnieres et brutales, nous sommes touts les iours à nous en prendre à la gorge : ils n'entendent ny ce qui se dict ny pour quoy, et respondent de mesme; c'est pour desesperer. Ie ne sens heurter rudement ma teste, que par une aultre teste; et entre plustost en composition avecques le vice de mes gents, qu'avecques leur temerité, importunité, et

---

[13] Conférez ici ce qu'il a dit ci-dessus, L. II, chapitres X et XXXI.

leur sottise : qu'ils facent moins, pourveu qu'ils soient capables de faire; vous vivez en esperance d'eschauffer leur volonté : mais d'une souche, il n'y a ny qu'esperer, ny que iouïr qui vaille.

Or quoy, si ie prends les choses aultrement qu'elles ne sont ? Il peult estre : et pourtant *[26] i'accuse mon impatience, et tiens, premierement, qu'elle est egualement vicieuse en celuy qui a droict comme en celuy qui a tort; car c'est tousiours un' aigreur tyrannique de ne pouvoir souffrir une forme diverse à la sienne; et puis, qu'il n'est à la verité point de plus grande fadeze et plus constante, que de s'esmouvoir et picquer des fadezes du monde, ny plus heteroclite; car elle nous formalise principalement contre nous : et ce philosophe du tems passé [14] n'eust iamais eu faulte d'occasion à ses pleurs, tant qu'il se feust consideré. Myson, l'un des sept sages, d'une humeur timonienne et democritienne, interrogé, De quoy il rioit tout seul : « De ce mesme que ie ris tout seul », respondit il [15]. Combien de sottises dis ie et responds ie touts les iours, selon moy; et volontiers doncques combien plus frequentes selon aultruy ? si ie m'en mords les levres; qu'en doibvent faire les aultres ? Somme, il fault vivre entre les vivants, et laisser courre la ri-

[14] Héraclite. — *Voyez* Juvénal, sat. x, v. 28.

[15] Diogène Laërce, *Vie de Myson*, L. I, segm. 108.

*[26] Et c'est pourquoi.

viere soubs le pont, sans nostre soing, ou, à tout le moins, sans nostre alteration. De vray, pourquoy sans nous esmouvoir rencontrons nous quelqu'un qui ayt le corps tortu et mal basty; et ne pouvons souffrir le rencontre d'un esprit mal rengé, sans nous mettre en cholere? cette vicieuse aspreté tient plus au iuge qu'à la faulte. Ayons tousiours en la bouche ce mot de Platon : « Ce que ie treuve mal sain, n'est ce pas pour estre moy mesme mal sain? ne suis ie pas moy mesme en coulpe? mon advertissement se peult il pas renverser contre moy »? Sage et divin refrain, qui fouette la plus universelle et commune erreur des hommes. Non seulement les reproches que nous faisons les uns aux aultres, mais nos raisons aussi et nos arguments et matieres controverses *[27], sont ordinairement contournables vers nous, et nous enferrons de nos armes : de quoy l'ancienneté m'a laissé assez de graves exemples. Ce feut ingenieusement bien dict et trez à propos, par celuy qui l'inventa :

Stercus cuique suum bene olet [16].

Nos yeulx ne veoient rien en derriere : cent fois du iour, nous nous mocquons de nous sur le subiect de nostre voisin; et detestons en d'aultres les defaults qui sont en nous plus clairement, et les admirons,

---

[16] « Chacun aime l'odeur de son fumier ». *Proverbe latin.*

*[27] Et matières controversées ou de controverses.

d'une merveilleuse impudence et inadvertence. Encores hier ie feus à mesme de veoir un homme d'entendement et gentil personnage se mocquant, aussi plaisamment que iustement, de l'inepte façon d'un aultre qui rompt la teste à tout le monde du registre de ses genealogies et alliances, plus de moitié faulses, (ceulx là se iectent plus volontiers sur tels sots propos qui ont leurs qualitez plus doubteuses et moins seures); et luy, s'il eust reculé sur soy, se feust trouvé non gueres moins intemperant et ennuyeux à semer et faire valoir les prerogatives de la race de sa femme. Oh importune presumption, de laquelle la femme se veoid armee par les mains de son mary mesme! S'ils entendoient du latin, il leur fauldroit dire:

> Agesis, hæc non insanit satis suâ sponte; instiga[17].

Ie n'entends pas que nul n'accuse, qui ne soit net; car nul n'accuseroit, voire ny net en mesme sorte de coulpe[*28]: mais i'entends que nostre iugement, chargeant sur un aultre, duquel pour lors il est question, ne nous espargne pas d'une interne et severe iuris-

---

17 « Courage; elle n'est pas assez folle d'elle-même! irrite encore sa folie ». Terent. *Andr.* act. IV, sc. II, v. 9.

*28 C'est-à-dire : « Je n'entends pas même que, pour accuser, il faille qu'il soit exempt des mêmes vices qu'il veut reprocher à un autre ».

diction ; c'est office de charité, que, qui ne peult oster un vice en soy, cherche à l'oster ce neantmoins en aultruy où il peult avoir moins maligne et revesche semence. Ny ne me semble response à propos, à celuy qui m'advertit de ma faulte, dire qu'elle est aussi en luy. Quoy pour cela ? tousiours l'advertissement est vray et utile. Si nous avions bon nez, nostre ordure nous debvroit plus puïr, d'autant qu'elle est nostre : et Socrates est d'advis [18] que qui se trouveroit coulpable, et son fils, et un estrangier, de quelque violence et iniure, debvroit commencer par soy à se presenter à la condamnation de la iustice, et implorer, pour se purger, le secours de la main du bourreau ; secondement pour son fils, et dernierement pour l'estrangier : si ce precepte prend le ton un peu trop hault ; au moins se doibt il presenter le premier à la punition de sa propre conscience [*29].

Les sens sont nos propres et premiers iuges, qui n'apperceoivent les choses que par les accidents externes : et n'est merveille, si en toutes les pieces du service de nostre societé, il y a un si perpetuel et

---

[18] C'est Platon qui lui fait dire cela dans le *Gorgias*, p. 480, ed. Henr. Steph.

[*29] C'est-à-dire : « Ce précepte peut paraître un peu sévère; mais du moins celui qui se trouve coupable, doit-il commencer par se livrer soi-même à la punition de sa propre conscience ».

universel meslange de cerimonies et apparences superficielles ; si que la meilleure et plus effectuelle part des polices consiste en cela. C'est tousiours à l'homme que avons affaire, duquel la condition est merveilleusement corporelle. Que ceulx qui nous ont voulu bastir ces annees passees un exercice de religion si contemplatif et immateriel, ne s'estonnent point s'il s'en treuve qui pensent qu'elle feust eschappee et fondue entre leurs doigts, si elle ne tenoit parmy nous comme marque, tiltre et instrument de division et de part *[30], plus que par soy mesme. Comme en la conference *[31], la gravité, la robbe et la fortune de celuy qui parle, donne souvent credit à des propos vains et ineptes ; il n'est pas à presumer qu'un monsieur si suivy, si redoubté, n'aye au dedans quelque suffisance aultre que populaire; et qu'un homme à qui on donne tant de commissions et de charges, si desdaigneux et si morguant *[32], ne soit plus habile, que cet aultre qui le salue de si loing et que personne n'employe. Non seulement les mots, mais aussi les grimaces de ces gents là, se considerent et mettent en compte; chascun s'appliquant à y donner quelque belle et solide interpretation. S'ils se rabbaissent à la

---

*30 De parti.

*31 C'est-à-dire : « Il en est de même dans la conversation ».

*32 Qui a tant de morgue.

conference commune*[33], et qu'on leur presente aultre chose qu'approbation et reverence, ils vous assomment de l'auctorité de leur experience; ils ont ouï, ils ont veu, ils ont faict: vous estes accablé d'exemples. Ie leur dirois volontiers, que le fruict de l'experience d'un chirurgien n'est pas l'histoire de ses practiques et se souvenir qu'il a guari quatre empestez et trois goutteux, s'il ne sçait de cet usage tirer de quoy former son iugement, et ne nous sçait faire sentir qu'il en soit devenu plus sage à l'usage de son art: comme en un concert d'instruments, on n'oyt pas un luth, une espinette et la fleute; on oyt une harmonie en globe*[34]; l'assemblage et le fruict de tout cet amas. Si les voyages et les charges les ont amendez, c'est à la production de leur entendement de le faire paroistre. Ce n'est pas assez de compter les experiences, il les fault poiser et assortir; et les fault avoir digerees et alambiquees, pour en tirer les raisons et conclusions qu'elles portent. Il ne feut iamais tant d'historiens; bon est il tousiours et utile de les ouïr, car ils nous fournissent tout plein de belles instructions et louables, du magasin de leur memoire; grande partie, certes, au secours de la vie: mais nous ne cherchons pas cela pour cette heure, nous cherchons si ces recitateurs et recueilleurs

---

*33 A la conversation ordinaire, à parler de choses communes.

*34 *In globo*, en bloc, en un seul corps.

soint louables eulx mesmes. Ie hais toute sorte de tyrannie, et la parliere, et l'effectuelle *[35] : ie me bande volontiers contre ces vaines circonstances qui pipent nostre iugement par les sens; et, me tenant au guet de ces grandeurs extraordinaires, ay trouvé que ce sont, pour le plus, des hommes comme les aultres:

> Rarus enim fermè sensus communis in illâ
> Fortunâ [19]:

A l'adventure les estime lon et apperceoit moindres qu'ils ne sont, d'autant qu'ils entreprennent plus, et se montrent plus : ils ne respondent point au faix qu'ils ont prins. Il fault qu'il y ait plus de vigueur et de pouvoir au porteur, qu'en la charge : celui qui n'a pas rempli sa force, il vous laisse deviner s'il a encores de la force au delà, et s'il a esté essayé iusques à son dernier poinct; celuy qui succombe à sa charge, il descouvre sa mesure et la foiblesse de ses espaules : c'est pourquoy on veoid tant d'ineptes ames entre les sçavantes, et plus que d'aultres; il s'en feust faict des bons hommes de mesnage, bons marchands, bons artisans; leur vigueur naturelle estoit taillee à cette proportion. C'est chose de grand poids que la science, ils fondent dessoubs : pour estaler et distribuer cette

---

[19] « Car il est rare que les personnes d'un rang si élevé, aient même le sens commun ». Juv. sat. VIII, v. 73.

*[35] Autant celle qui s'exerce par les paroles, que celle qui est en effets.

riche et puissante matiere, pour l'employer et s'en ayder, leur engin *[36] n'a ny assez de vigueur, ny assez de maniement : elle ne peult *[37] qu'en une forte nature ; or elles sont bien rares : et les foibles, dict Socrates, corrompent la dignité de la philosophie, en la maniant ; elle paroist et inutile et vicieuse quand elle est mal estuyee *[38]. Voilà comment ils se gastent et affolent *[39].

> Humani qualis simulator simius oris,
> Quem puer arridens pretioso stamine serum
> Velavit, nudasque nates ac terga reliquit
> Ludibrium mensis [20].

A ceulx pareillement qui nous regissent et commandent, qui tiennent le monde en leur main, ce n'est pas assez d'avoir un entendement commun, de pouvoir ce que nous pouvons ; ils sont bien loing au dessoubs de nous, s'ils ne sont bien loing au dessus : comme ils promettent plus, ils doibvent aussi plus ; et pourtant *[40] leur est le silence, non seule-

[20] « Tel ce singe, imitateur de l'homme qu'un enfant couvre, en riant, d'un précieux tissu de soie ; mais il lui laisse le derrière nu, et l'expose ainsi à la risée des convives ». Claudian. *in Eutrop.* L. I, v. 303.

*[36] Leur esprit.

*[37] La science n'a de véritable puissance.

*[38] En mauvais étui, mal placée.

*[39] Se nuisent à eux-mêmes. — Affoler, *lædere*, *debilitare*. icot.

*[40] C'est pourquoi.

ment contenance de respect et gravité, mais encores souvent de proufit et de mesnage : car Megabysus, estant allé veoir Apelles en son ouvrouer *41, feut long temps sans mot dire; et puis commencea à discourir de ses ouvrages : dont il receut cette rude reprimande : « Tandis que tu as gardé silence, tu semblois quelque grande chose, à cause de tes chaisnes et de ta pompe; mais maintenant qu'on t'a ouï parler, il n'est pas iusques aux garsons de ma boutique qui ne te mesprisent [21] ». Ces magnifiques atours, ce grand estat, ne luy permettoient point d'estre ignorant d'une ignorance populaire, et de parler impertinemment de la peincture : il debvoit maintenir, muet, cette externe et presumptifve suffisance. A combien de sottes ames, en mon temps, a servy une mine froide et taciturne, de tiltre de prudence et de capacité!

Les dignitez, les charges, se donnent necessairement plus par fortune que par merite; et a lon tort souvent de s'en prendre aux roys : au rebours, c'est merveille qu'ils y ayent tant d'heur, y ayant si peu d'addresse :

Principis est virtus maxima, nosse suos [22]:

---

[21] Plutarque, *Des moyens de discerner le flatteur d'avec l'ami*, c. XIV.

[22] « Le premier mérite d'un prince est de distinguer ceux qu'il doit s'attacher ». Martial. L. VIII, epigr. XV.

*41 Atelier. — Nous avons remplacé le vieux mot *ouvroir*, qui vient d'*operari*, par le mot *laboratoire*, qui vient de *laborare*, et a le même sens.

car la nature ne leur a pas donné la veue qui se puisse estendre à tant de peuples, pour en discerner la precellence, et percer nos poictrines où loge la cognoissance de nostre volonté et de nostre meilleure valeur : il fault qu'ils nous trient par coniecture et à tastons, par la race, les richesses, la doctrine, la voix du peuple ; tresfoibles arguments. Qui pourroit trouver moyen qu'on en peust iuger par iustice, et choisir les hommes par raison, establiroit, de ce seul traict, une parfaite forme de police.

« Ouy mais, il a mené à poinct ce grand affaire ». C'est dire quelque chose ; mais ce n'est pas assez dire : car cette sentence est iustement receue, « Qu'il ne fault pas iuger les conseils par les evenemens [23] ». Les Carthaginois punissoient les mauvais advis de leurs capitaines, encores qu'ils feussent corrigez par une heureuse issue [24] : et le peuple romain a souvent refusé le triumphe à des grandes et tresutiles victoires, parce que la conduicte du chef ne respondoit point à son bonheur. On s'apperceoit ordinairement, aux actions du monde, que la fortune, pour nous apprendre combien elle peult en toutes choses, et qui prend plai-

---

[23] ...... *Careat successibus opto*
Quisquis ab eventu facta notanda putat.
Ovid.

[24] *Apud Carthaginienses, in crucem tolli imperatores dicuntur si prospero eventu, pravo consilio, rem gesserunt.* Tit. Liv. L. XXXVIII, c. XLVIII.

sir à rabbattre nostre presumption, n'ayant peu faire les malhabiles, sages, elle les faict heureux, à l'envy de la vertu; et se mesle volontiers à favoriser les executions où la trame est plus purement sienne[25] : d'où il se veoid touts les iours que les plus simples d'entre nous mettent à fin de tresgrandes besongnes et publicques et privees; et, comme Sirannez[26] le Persien respondit à ceulx qui s'estonnoient comment ses affaires succedoient si mal, veu que ses propos estoient si sages, « Qu'il estoit seul maistre de ses propos, mais du succez de ses affaires c'estoit la fortune », ceulx cy peuvent respondre de mesme, mais d'un contraire biais. La pluspart des choses du monde se font par elles mesmes[27] ;

Fata viam inveniunt[28]:

---

[25] Conférez ici ce qu'il dit sur l'influence de la fortune, L. I, chap. XXIII.

[26] Ou plutôt *Seiramnès*. Voyez Plutarque, au prologue des *Dits Notables des anciens Rois, Princes et Capitaines*.

[27] *Il mondo si governa da se stesso*, disait le pape Urbain VIII.

[28] « C'est le destin qui fait les succès ». Virgile, *Énéide*, L. III, v. 395. — Vous trouverez dans Bayle (Rem. K de l'article *Timoléon*) de bonnes observations touchant la grande influence de la fortune sur toutes les choses humaines. Il y réfute ceux qui soutiennent qu'il n'y a point d'autre source du bonheur que la prudence, ni d'autre source du malheur que l'imprudence. Cette remarque de Bayle est pleine de raison et de bon esprit. N.

l'issue auctorise souvent une tresinepte conduicte : nostre entremise n'est quasi qu'une routine, et, plus communement, consideration d'usage et d'exemple, que de raison. Estonné de la grandeur de l'affaire [29], i'ay aultrefois sceu, par ceulx qui l'avoient mené à fin, leurs motifs et leur addresse ; ie n'y ay trouvé que des advis vulgaires : et les plus vulgaires et usitez sont aussi peult estre les plus seures et plus commodes à la practique, sinon à la montre. Quoy, si les plus plattes raisons sont les mieulx assises ; les plus basses et lasches et les plus battues se couchent mieulx aux affaires? Pour conserver l'auctorité du conseil des roys, il n'est pas besoing que les personnes prophanes y participent, et y veoient plus avant que de la premiere barriere : il se doibt reverer à credit et en bloc, qui en veult nourrir la reputation. Ma consultation esbauche un peu la matiere, et la considere legierement par ses premiers visages : le fort et principal de la besongne, i'ay accoustumé de le resigner au ciel.

Permitto divis cætera [30].

L'heur et le malheur sont, à mon gré, deux sou-

---

[29] Je ne sais si Montaigne parle ici d'une affaire *quelconque*, ou particulièrement de quelque affaire récente. Dans ce dernier cas, je serais tenté de croire qu'il désigne le massacre de la Saint-Barthélemi.

[30] « Je me repose sur les dieux de tout le reste ». Hor. od. IX, L. I, v. 9.

veraines puissances : c'est imprudence d'estimer que l'humaine prudence puisse remplir le roolle de la fortune; et vaine est l'entreprinse de celuy qui presume d'embrasser et causes et consequences, et mener par la main le progrez de son faict; vaine surtout aux deliberations guerrieres. Il ne feut iamais plus de circonspection et prudence militaire qu'il s'en veoid parfois entre nous : seroit ce qu'on craind de se perdre en chemin, se reservant à la catastrophe de ce ieu? Ie dis plus, que nostre sagesse mesme et consultation suyt pour la pluspart la conduicte du hazard : ma volonté et mon discours se remue tantost d'un air, tantost d'un aultre; et y a plusieurs de ces mouvements qui se gouvernent sans moy : ma raison a des impulsions et agitations iournalieres et casuelles :

> Vertuntur species animorum, et pectora motus
> Nunc alios, alios dum nubila ventus agebat,
> Concipiunt [31].

Qu'on regarde qui sont les plus puissants aux villes, et qui font mieulx leurs besongnes, on trouvera, ordinairement, que ce sont les moins habiles : il est advenu aux femmes, aux enfants et aux insensez, de commander des grands estats, à l'egual des plus suffi-

---

31 « Les dispositions de l'âme varient sans cesse; elle éprouve telles impressions si le vent couvre le ciel de nuages, telles autres, si l'air est pur et serein ». Virg. *Georg.* L. I, v. 420.

sants princes; et y rencontrent (dict Thucydides [32]) plus ordinairement les grossiers que les subtils : nous attribuons les effects de leur bonne fortune à leur prudence;

Ut quisque fortunâ utitur,
Ita præcellet; atque exinde sapere illum omnes dicimus [33]:

par quoy ie dis bien, en toutes façons, que les evenemens sont maigres [*42] tesmoings de nostre prix et capacité.

Or i'estois sur ce poinct, qu'il ne fault que veoir un homme eslevé en dignité : quand nous l'aurions cogneu, trois iours devant, homme de peu, il coule insensiblement en nos opinions une image de grandeur de suffisance [*43]; et nous persuadons que croissant de train et de credit, il est creu de merite : nous iugeons de luy, non selon sa valeur, mais à la mode des iectons, selon la prerogative de son reng. Que la chance tourne aussi, qu'il retumbe et se mesle à la presse, chascun s'enquiert avecques admiration de la cause qui l'avoit guindé si hault : « Est-ce luy ? faict-on; N'y sçavoit il aultre chose quand il y estoit ? Les

---

32 L. III, *Harangue de Cléon,* §. 37.

33 « Un homme ne s'élève que parce qu'il est favorisé de la fortune, et pourtant tout le monde vante son habileté ». Plaut. *in Pseud.* act. II, sc. III, v. 13.

*42 Ou *débiles*, comme dans l'édition in-4°. de 1588.

*43 De grande capacité, habileté.

princes se contentent ils de si peu? Nous estions vrayement en bonnes mains »! C'est chose que i'ay veu souvent de mon temps : voire, et le masque des grandeurs qu'on represente aux comedies nous touche aulcunement et nous pipe. Ce que i'adore moy mesme aux roys, c'est la foule de leurs adorateurs : toute inclination et soubmission leur est deue, sauf celle de l'entendement; ma raison n'est pas duicte à se courber et flechir, ce sont mes genoux. Melanthius, interrogé ce qu'il luy sembloit de la tragedie de Dionysius : « Ie ne l'ai, dict il, point veue, tant elle est offusquee de langage [34] » : aussi la pluspart de ceulx qui iugent les discours des grands, debvroient dire : « Ie n'ay point entendu son propos, tant il estoit offusqué de gravité, de grandeur et de maiesté ». Anthisthenes suadoit un iour aux Atheniens qu'ils commandassent que leurs asnes feussent aussi bien employez au labourage des terres, comme estoient les chevaulx : sur quoy il luy feust respondu que cet animal n'estoit pas nay à un tel service : « C'est tout un, repliqua il; il n'y va que de vostre ordonnance : car les plus ignorants et incapables hommes que vous employez aux commandements de vos guerres, ne laissent pas d'en devenir incontinent tresdignes, parce que vous les y employez [35] » : à quoy touche l'usage de tant

---

[34] Plutarque, *Comment il faut ouïr,* c. VII.

[35] Diogène Laërce, *Vie d'Antisthènes,* L. VI, segm. 8.

de peuples qui canonizent le roy qu'ils ont faict d'entre eulx, et ne se contentent point de l'honorer, s'ils ne l'adorent. Ceulx de Mexico, depuis que les cerimonies de son sacre sont parachevees, n'osent plus le regarder au visage; ains, comme s'ils l'avoient deïfié par sa royauté, entre les serments qu'ils luy font iurer de maintenir leur religion, leurs loix, leurs libertez, d'estre vaillant, iuste et debonnaire, il iure aussi de faire marcher le soleil en sa lumiere accoustumee, esgoutter les nuees en temps opportun, courir aux rivieres leurs cours, et faire porter à la terre toutes choses necessaires à son peuple [36].

Ie suis divers à cette façon commune; et me desfie plus de la suffisance quand ie la veois accompaignee de grandeur, de fortune et de recommendation populaire : il nous fault prendre garde combien c'est [*44] de parler à son heure, de choisir son poinct, de rompre le propos, ou le changer, d'une auctorité magistrale, de se deffendre des oppositions d'aultruy par un mouvement de teste, un soubris ou un silence, devant une assistance qui tremble de reverence et de respect.

---

[36] Montaigne a tiré ce fait de Lopez de Gomara, dans son Histoire des Indes. Voyez les *Observat. Miscell.* de Matthias Berrenger, imprimées à Strasbourg en 1569, Observat. 35. Le passage se trouve au L. II, chap. LXXVII de la traduction française imprimée à Paris en 1587.

[*44] De quel avantage il est.

Un homme de monstrueuse fortune, venant mesler son advis à certain legier propos qui se demenoit tout laschement en sa table, commencea iustement ainsi : « Ce ne peult estre qu'un menteur ou ignorant qui dira aultrement que, etc. » Suyvez cette poincte philosophique, un poignard à la main.

Voicy un aultre advertissement duquel ie tire grand usage : c'est Qu'aux disputes et conferences, touts les mots qui nous semblent bons, ne doibvent pas incontinent estre acceptez. La pluspart des hommes sont riches d'une suffisance estrangiere; il peult bien advenir à tel de dire un beau traict, une bonne response et sentence, et la mettre en avant, sans en cognoistre la force. Qu'on ne tient pas tout ce qu'on emprunte, à l'adventure se pourra il verifier par moy mesme *45 ! Il n'y fault point tousiours ceder, quelque verité ou beauté qu'elle ait : ou il la fault combattre à escient *46, ou se tirer arriere, soubs couleur de ne l'entendre pas, pour taster de toutes parts comment elle est logee en son aucteur. Il peult advenir que nous nous enferrons, et aydons au coup, oultre sa portee. I'ay aultrefois employé, à la neces-

*45 Dans l'édition de 1588, la phrase que l'on va lire suivait immédiatement celle qui, trois lignes plus haut, finit par *sans en cognoistre la force*. Le sens alors n'était point interrompu.

*46 Sérieusement, de front.

sité et presse du combat, des revirades *[47] qui ont faict faulsee oultre mon desseing et mon esperance : ie ne les donnois qu'en nombre, on les recevoit en poids. Tout ainsi comme, quand ie debats contre un homme vigoreux, ie me plais d'anticiper ses conclusions, ie luy oste la peine de s'interpreter, i'essaye de prevenir son imagination imparfaicte encores et naissante; l'ordre et la pertinence de son entendement m'advertit et menace de loing : de ces aultres ie fois tout le rebours; il ne fault rien entendre que par eulx, ny rien presupposer. S'ils iugent en paroles universelles, « Cecy est bon, Cela ne l'est pas », et qu'ils rencontrent; voyez si c'est la fortune qui rencontre pour eulx : qu'ils circonscrivent et restreignent un peu leur sentence ; pourquoy c'est; par où c'est. Ces iugements universels, que ie veois si ordinaires, ne disent rien; ce sont gents qui saluent tout un peuple en foule et en troupe : ceulx qui en ont vraye cognoissance, le saluent et remarquent nommeement et particulierement; mais c'est une hazardeuse entreprinse : d'où i'ay veu, plus souvent que touts les iours, advenir que les

---

*[47] Des répliques, des ripostes qui ont porté coup au-delà de mon intention et de mon espérance. — *Revirade* est un mot tout-à-fait inusité, et qui n'a peut-être jamais été français. Je le crois purement gascon. Le petit peuple de Languedoc s'en sert fort communément encore. — Le mot *revirade* est aussi en usage parmi les joueurs de paume, et signifie un *coup de revers.*

esprits foiblement fondez, voulants faire les ingenieux à remarquer en la lecture de quelque ouvrage le poinct de la beauté, arrestent leur admiration, d'un si mauvais chois, qu'au lieu de nous apprendre l'excellence de l'aucteur, ils nous apprennent leur propre ignorance. Cette exclamation est seure, « Voylà qui est beau »! ayant ouï une entiere page de Virgile; par là se sauvent les fins : mais d'entreprendre à le suyvre par espaulettes*[48], et, de iugement exprez et trié, vouloir remarquer par où un bon aucteur se surmonte, par où il se rehaulse, poisant les mots, les phrases, les inventions et ses diverses vertus; l'une aprez l'aultre : ostez vous de là. *Videndum est non modò, quid quisque loquatur, sed etiam quid quisque sentiat, atque etiam quâ de causâ quisque sentiat*[37]. I'oys iournellement dire à des sots des mots non sots; ils disent une bonne chose : sçachons iusques où ils la cognoissent; voyons par où ils la tiennent. Nous les aydons à employer ce beau mot et cette belle raison qu'ils ne possedent pas; ils ne l'ont qu'en garde : ils l'auront produicte à l'adventure et à tastons; nous la leur

---

37 « Il faut non-seulement écouter ce que chacun dit, mais rechercher ce qu'il pense, et pourquoi il pense ainsi ». Cic. *de Offic.* L. I, c. XLI.

*48 Par parcelles, en détail. — *Espaulettes* et *espaulettées*, signifient, suivant Nicol, *Boutées et reprinses en faisant quelque chose par intervalles et discontinuation.*

mettons en credit et en prix. Vous leur prestez la main; à quoy faire? ils ne vous en sçavent nul gré; et en deviennent plus ineptes : ne les secondez pas, laissez les aller; ils manieront cette matiere, comme gents qui ont peur de s'eschaulder; ils n'osent luy changer d'assiette et de iour, ny l'enfoncer *[49] : croulez *[50] la tant soit peu; elle leur eschappe; ils vous la quitent, toute forte et belle qu'elle est : ce sont belles armes; mais elles sont mal emmanchees. Combien de fois en ay ie veu l'experience! Or, si vous venez à les esclaicir et confirmer, ils vous saisissent et desrobbent incontinent cet advantage de vostre interpretation : « C'estoit ce que ie voulois dire : voylà iustement ma conception; si ie ne l'ay ainsin exprimé, ce n'est que faulte de langue ». Soufflez. Il fault employer la malice mesme, à corriger cette fiere bestise. Le dogme de Hegesias, « qu'il ne fault ny haïr ny accuser, ains instruire » [38], a de la raison ailleurs; mais ici, c'est iniustice et inhumanité de secourir et redresser celuy qui n'en a que faire, et qui en vault moins. I'aime à les laisser embourber et empestrer encores plus qu'ils ne sont, et si avant, s'il est possible, qu'enfin ils se recognoissent. La sottise et desreglement de sens n'est pas chose guarissable par un

---

38 Diogène Laërce, L. II, segm. 95.

*49 L'approfondir.

*50 Si vous la remuez, l'ébranlez.

traict d'advertissement : et pouvons proprement dire de cette reparation, ce que Cyrus respond à celuy [39] qui le presse d'enhorter son ost [*51], sur le poinct d'une battaille : « Que les hommes ne se rendent pas courageux et belliqueux sur le champ par une bonne harangue ; non plus qu'on ne devient incontinent musicien, pour ouïr une bonne chanson ». Ce sont apprentissages qui ont à estre faicts avant la main, par longue et constante institution. Nous debvons ce soing aux nostres et cette assiduité de correction et d'instruction; mais d'aller prescher le premier passant, et regenter l'ignorance ou l'ineptie du premier rencontré, c'est un usage auquel ie veulx grand mal. Rarement le fois ie aux propos mesme qui se passent avecques moy; et quite plustost tout, que de venir à ces instructions reculees et magistrales; mon humeur n'est propre, non plus à parler qu'à escrire pour les principiants [*52] : mais aux choses qui se disent en commun, ou entre aultres, pour faulses et absurdes que ie les iuge, ie ne me iecte iamais à la traverse, ny de parole ny de signe.

Au demourant rien ne me despite tant en la sottise, que, de quoy elle se plaist plus que aulcune rai-

---

39 A Chrysanthes. Voyez la *Cyropédie* de Xénophon, L. III, c. III, §. 23.

*51 D'exhorter, d'encourager son armée.

*52 Pour les commençans.

son ne se peult raisonnablement plaire. C'est malheur, que la prudence vous deffend de vous satisfaire et fier de vous, et vous en envoye tousiours mal content et craintif; là où l'opiniastreté et la temerité remplissent leurs hostes d'esiouïssance *53 et d'asseurance. C'est aux plus malhabiles de regarder les aultres hommes par dessus l'espaule, s'en retournants tousiours du combat pleins de gloire et d'alaigresse; et le plus souvent encores, cette oultrecuidance de langage et gayeté de visage leur donne gaigné, à l'endroict de l'assistance, qui est communement foible et incapable de bien iuger et discerner les vrais advantages. L'obstination et ardeur d'opinion est la plus seure preuve de bestise : est il rien certain, resolu, desdaigneux, contemplatif, grave, serieux, comme l'asne?

Pouvons nous pas mesler au tiltre de la conference et communication les devis poinctus et coupez que l'alaigresse et la privauté introduict entre les amis, gaussants et gaudissants plaisamment et vifvement les uns les aultres? Exercice auquel ma gayeté naturelle me rend assez propre; et s'il n'est aussi tendu et serieux que cet aultre exercice que ie viens de dire, il n'est pas moins aigu et ingenieux, ny moins proufitable, comme il sembloit à Lycurgus. Pour mon regard, i'y apporte plus

---

*53 De plaisir, de satisfaction.

de liberté que d'esprit ; et y ay plus d'heur que d'invention : mais ie suis parfaict en la souffrance ; car i'endure la revenche, non seulement aspre, mais indiscrete aussi, sans alteration : et à la charge qu'on me faict, si ie n'ay de quoy repartir brusquement sur le champ, je ne vois *54 pas m'amusant à suyvre cette poincte; d'une contestation ennuyeuse et lasche, tirant à l'opiniastreté; ie la laisse passer, et, baissant ioyeusement les aureilles, remets d'en avoir ma raison à quelque heure meilleure : n'est pas marchand qui tousiours gaigne. La pluspart changent de visage et de voix où la force leur fault; et, par une importune cholere, au lieu de se venger, accusent leur foiblesse ensemble et leur impatience. En cette gaillardise nous pinceons par fois des chordes secrettes de nos imperfections, lesquelles, rassis, nous ne pouvons toucher sans offense ; et nous entradvertissons utilement de nos defaults.

Il y a d'aultres ieux de main, indiscrets et aspres, à la françoise, que ie hais mortellement; i'ay la peau tendre et sensible : i'en ay veu en ma vie enterrer deux princes de nostre sang royal. Il faict laid se battre en s'esbattant.

Au reste, quand ie veulx iuger de quelqu'un, ie luy demande combien il se contente de soy; iusques

*54 Je ne vais pas.

où son parler ou sa besongne luy plaist. Ie veulx eviter ces belles excuses « Ie le feis en me iouant;

> Ablatum mediis opus est incudibus istud[40];

Ie n'y feus pas une heure; Ie ne l'ay reveu depuis ». Or, dis ie, laissons doncques ces pieces; donnez m'en une qui vous represente bien entier, par laquelle il vous plaise qu'on vous mesure : et puis; que trouvez vous le plus beau en vostre ouvrage; est ce ou cette partie, ou cette cy? la grace, ou la matiere, l'invention, ou le iugement, ou la science? Car ordinairement ie m'apperceois qu'on fault autant à iuger de sa propre besongne, que de celle d'aultruy, non seulement pour l'affection qu'on y mesle, mais pour n'avoir la suffisance de la cognoistre et distinguer : l'ouvrage, de sa propre force et fortune, peult seconder l'ouvrier oultre son invention et cognoissance, et le devancer. Pour moy, ie ne iuge la valeur d'aultre besongne plus obscureement que de la mienne; et loge les Essais tantost bas, tantost hault, fort inconstamment et doubteusement. Il y a plusieurs livres utiles, à raison de leurs subiects, desquels l'aucteur ne tire aulcune recommendation; et des bons livres, comme des bons ouvrages, qui font honte à l'ouvrier. I'escriray la façon de nos convives et de nos vestements, et l'escriray de

---

40 « Cet ouvrage a été retiré du métier lorsqu'il n'était encore qu'à demi-fait ». Ovid. L. I, eleg. VI, v. 29.

mauvaise grace; ie publieray les edicts de mon temps, et les lettres des princes, qui passent ez mains publicques; ie feray un abbregé sur un bon livre, et tout abbregé sur un bon livre est un sot abbregé, lequel livre viendra à se perdre; et choses semblables : la posterité retirera utilité singuliere de telles compositions; moy, quel honneur, si ce n'est de ma bonne fortune? Bonne part des livres fameux sont de cette condition.

Quand ie leus Philippes de Comines, il y a plusieurs annees, tresbon aucteur certes, i'y remarquai ce mot pour non vulgaire : « Qu'il se fault bien garder de faire tant de service à son maistre, qu'on l'empesche d'en trouver la iuste recompense [41] » : ie debvois louer l'invention, non pas luy; ie la rencontrai en Tacitus, il n'y a pas longtems; *Beneficia eò usque læta sunt, dum videntur exsolvi posse ; ubi multùm antevenere, pro gratiâ odium redditur* [42] : et Seneque vigoreusement; *Nam qui putat esse turpe non reddere, non vult*

[41] Mémoires de Philippe de Commines, L. III, c. XII. — Coste remarque avec raison, que Philippe de Commines ne donne pas cet apophtegme comme étant de lui; qu'il déclare expressément qu'il le tient de son *maître,* Louis XI, lequel lui avait *allégué l'autheur* d'où il l'avait pris.

[42] « Les bienfaits que nous recevons, nous plaisent tant que nous croyons pouvoir les payer. Sont-ils excessifs, et tels que nous désespérions de jamais nous acquitter? la reconnaissance fait place à la haine ». Tacit. *Annal.* L. IV, c. XVIII.

esse cui reddat[43] : et Cicero d'un biais plus lasche ; *Qui se non putat satisfacere, amicus esse nullo modo potest*[44]. Le subiect, selon qu'il est, peult faire trouver un homme sçavant et memorieux; mais, pour iuger en luy les parties plus siennes et plus dignes, la force et beauté de son ame, il fault sçavoir ce qui est sien, et ce qui ne l'est point : et, en ce qui n'est pas sien, combien on luy doibt, en consideration du choix, disposition, ornement et langage qu'il a fourny. Quoy, s'il a emprunté la matiere, et empiré la forme, comme il advient souvent ! Nous aultres, qui avons peu de practique avecques les livres, sommes en cette peine, que quand nous voyons quelque belle invention en un poëte nouveau, quelque fort argument en un prescheur, nous n'osons pourtant les en louer, que nous n'ayons prins instruction, de quelque sçavant, si cette pièce leur est propre, ou si elle est estrangiere : iusques lors ie me tiens tousiours sur mes gardes.

Ie viens de courre d'un fil *[55] l'histoire de Tacitus

---

[43] « Car quiconque trouve honteux de ne pas rendre, voudrait que celui à qui il doit de la reconnaissance, n'existât point ». Senec. epist. 81.

[44] « Celui qui ne croit pas pouvoir s'acquitter des obligations qu'il vous a, ne saurait être votre ami ». Q. Cic. *de Petitione Consulatûs*, c. IX.

*[55] Je viens de parcourir tout d'un trait.

(ce qui ne m'advient gueres; il y a vingt ans que ie ne meis en livre, une heure de suite); et l'ay faict à la suasion d'un gentilhomme que la France estime beaucoup, tant pour sa valeur propre, que pour une constante forme de suffisance et bonté qui se veoid en plusieurs freres qu'ils sont. Ie ne sçache point d'aucteur qui mesle à un registre publicque tant de consideration des mœurs et inclinations particulieres : et me semble le rebours de ce qu'il luy semble à luy, Que, ayant specialement à suyvre les vies des empereurs de son temps, si diverses et extremes en toute sorte de formes, tant de notables actions que nommeement leur cruauté produisit en leurs subiects, il avoit une matiere plus forte et attirante à discourir et à narrer, que s'il eust eu à dire des battailles et agitations universelles; si que souvent ie le treuve sterile, courant par dessus ces belles morts, comme s'il craignoit nous fascher de leur multitude et longueur. Cette forme d'histoire est de beaucoup la plus utile : les mouvements publicques despendent plus de la conduicte de la fortune; les privez, de la nostre. C'est plustost un iugement, que deduction*56 d'histoire; il y a plus de preceptes que de contes : ce n'est pas un livre à lire, c'est un livre à estudier et apprendre; il est si plein de sentences, qu'il y en a à tort et à droict;

---

*56 *Que narration d'histoire ;* comme il y a dans l'édition in-4°. de 1588.

c'est une pepiniere de discours ethiques *[57] et politiques, pour la provision et ornement de ceulx qui tiennent quelque reng au maniement du monde. Il plaide tousiours par raisons solides et vigoreuses, d'une façon poinctue et subtile, suyvant le style affecté du siecle ; ils aimoient tant à s'enfler, qu'où ils ne trouvoyent de la poincte et subtilité aux choses, ils l'empruntoient des paroles. Il ne retire pas mal à l'escrire de Seneque*[58] : il me semble plus charnu ; Seneque plus aigu. Son service est plus propre à un estat trouble et malade, comme est le nostre present; vous diriez souvent qu'il nous peinct, et qu'il nous pince.

Ceulx qui doubtent de sa foy *[59], s'accusent assez de luy vouloir mal d'ailleurs. Il a les opinions saines, et pend du bon party aux affaires romaines. Ie me plains un peu toutesfois de quoy il a iugé de Pompeius plus aigrement que ne porte l'advis des gents de bien qui ont vescu et traicté avecques luy ; de l'avoir estimé du tout pareil à Marius et à Sylla, sinon d'autant qu'il estoit plus couvert [45]. On n'a pas

---

45 *Post quos* (Marium et Syllam) *Cn. Pompeius occultior, non melior*. Tacit. *Hist.* L. II, c. XXXVIII.

*57 Moraux.

*58 Sa manière d'écrire ne ressemble pas mal à celle de Sénèque.

*59 De sa sincérité, de sa véracité.

exempté d'ambition son intention au gouvernement des affaires, ny de vengeance; et ont craint ses amis mesmes que la victoire l'eust emporté oultre les bornes de la raison, mais non pas iusques à une mesure si effrenée : il n'y a rien en sa vie qui nous ayt menacé d'une si expresse cruauté et tyrannie. Encores ne fault il pas contrepoiser le souspeçon, à l'evidence *[60] : ainsi ie ne l'en crois pas. Que ses narrations soient naïfves et droictes, il se pourroit à l'adventure argumenter de cecy mesme, Qu'elles ne s'appliquent pas tousiours exactement aux conclusions de ses iugements, lesquels il suyt selon la pente qu'il y a prinse, souvent oultre la matiere qu'il nous montre, laquelle il n'a daigné incliner d'un seul air. Il n'a pas besoing d'excuse d'avoir approuvé la religion de son temps, selon les loix qui lui commandoient, et ignoré la vraye : cela, c'est son malheur, non pas son default.

I'ai principalement consideré son iugement, et n'en suis pas bien esclaircy par tout : comme ces mots de la lettre que Tibere vieil et malade envoyoit au senat, « Que vous escriray ie, messieurs, ou comment vous escriray ie, ou que ne vous escriray ie point, en ce temps? les dieux et les deesses me perdent pirement que ie ne me sens touts les iours

---

*[60] C'est-à-dire : « Encore ne faut-il pas égaler le soupçon à l'évidence, lui donner autant de *poids*. »

perir, si ie le sçais »! ie n'apperceois pas pourquoy il les applique si certainement à un poignant remors qui tormente la conscience de Tibere [46]; au moins lors que i'estois à mesme, ie ne le veis point.

Cela m'a semblé aussi un peu lasche, qu'ayant eu à dire qu'il avoit exercé certain honnorable magistrat*[61] à Rome, il s'aille excusant que ce n'est point par ostentation qu'il l'a dict [47] : ce traict me semble bas de poil, pour une ame de sa sorte; car le n'oser parler rondement de soy, accuse quelque faulte de cœur : un iugement roide et haultain, et qui iuge sainement et seurement, il use à toutes mains des propres exemples, ainsi que de chose estrangiere; et tesmoigne franchement de luy, comme de chose tierce. Il fault passer par dessus ces regles populaires de la civilité, en faveur de la verité et de la liberté. I'ose non seulement parler de moy; mais parler seulement de moy : ie fourvoye quand i'escris d'aultre chose, et me desrobbe à mon subiect. Ie ne m'aime pas si indiscretement, et ne suis si attaché et meslé à moi, que ie ne me puisse distinguer et considerer à quartier*[62], comme un voisin, comme un arbre : c'est pareillement faillir de ne veoir pas iusques où on vault, ou d'en

---

46 *Adeò facinora atque flagitia sua in supplicium verterant.* Tacit. L. VI, c. VI.

47 Tacit. *Annal.* L. VI, c. XI.

*61 Certaine magistrature honorable.

*62 Hors de moi, abstraction faite de moi.

dire plus qu'on n'en veoid. Nous debvons plus d'amour à Dieu qu'à nous, et le cognoissons moins ; et si en parlons tout nostre saoul.

Si ses escripts rapportent aulcune chose de ses conditions[*63], c'estoit un grand personnage, droicturier et courageux, non d'une vertu superstitieuse, mais philosophique et genereuse.

On le pourra trouver hardy en ses tesmoignages ; comme où il tient qu'un soldat portant un faix de bois, ses mains se roidirent de froid, et se collerent à sa charge, si qu'elles y demeurerent attachees et mortes, s'estants desparties[*64] des bras[48]. I'ay accoustumé en telles choses de plier soubs l'auctorité de si grands tesmoings. Ce qu'il dict aussi, que Vespasian, par la faveur du dieu Serapis, guarit en Alexandrie une femme aveugle, en luy oignant les yeulx de sa salive [49], et ie ne sçais quel aultre miracle, il le faict par l'exemple et debvoir de touts bons historiens : ils tiennent registre des evenements d'importance. Parmy les accidents publics, sont aussi les bruits et opinions populaires : c'est leur roolle de reciter les communes creances, non pas de les regler ;

---

48 Tacit. *Annal.* L. XIII, c. XXXV.

49 Tacit. *Hist.* L. IV, c. LXXXI.

*63 C'est-à-dire : « Si les écrits de Tacite retracent quelque chose de ses qualités (ses mœurs et son caractére),

*64 Séparées, détachées des bras.

cette part touche les theologiens et les philosophes directeurs des consciences : pourtant tressagement, ce sien compaignon, et grand homme comme luy*65 : *equidem plura transcribo, quàm credo; nam nec affirmare sustineo, de quibus dubito, nec subducere quæ accepi*[50] : et l'aultre : *Hæc neque affirmare neque refellere operæ pretium est, ... famæ rerum standum est*[51]. Et escrivant en un siecle auquel la creance des prodiges commenceoit a diminuer, il dict ne vouloir pourtant laisser d'inserer en ses annales et donner pied à chose receue de tant de gents de bien et avecques si grande reverence de l'antiquité : c'est tresbien dict. Qu'ils nous rendent l'histoire, plus selon qu'ils receoivent, que selon qu'ils estiment. Moy qui suis roy de la matiere que ie traicte, et qui n'en doibs compte à personne, ne m'en crois pourtant pas du tout : ie hasarde souvent des boutades de mon esprit, desquelles ie me desfie, et certaines finesses verbales *66 de quoy ie

50 « J'en rapporte plus que je n'en crois ; mais, comme je me garde bien d'assurer les choses dont je doute, aussi ne puis-je pas supprimer celles que j'ai apprises ». Quint. Curt. L. IX, c. I.

51 « Je ne dois pas me mettre en peine d'affirmer ni de réfuter ces choses.....; il faut s'en tenir à la renommée ». Tit. Liv. L. I, *in Præfat.* et L. VII, c. VI.

*65 C'est pourquoi un écrivain, son compagnon, et grand homme comme lui, a dit très-sagement.

*66 Certaines finesses de langage.

secoue les aureilles; mais ie les laisse courir à l'adventure. Ie veois qu'on s'honnore de pareilles choses; ce n'est pas à moy seul d'en iuger. Ie me presente de bout et couché; le devant et le derriere; à droicte et à gauche, et en touts mes naturels plis. Les esprits, voire pareils en force, ne sont pas tousiours pareils en application et en goust. Voylà ce que la memoire m'en presente en gros *67, et assez incertainement : touts iugements en gros sont lasches et imparfaicts.

*67 Me présente en gros de Tacite.

CHAPITRE IX*.

De la vanité.

Montaigne plaisante sur la manie qu'il a d'enregistrer toutes ses fantaisies. Il sent qu'il pourrait continuer son travail

* La *vanité* est la chose dont Montaigne parle le moins dans ce chapitre, puisqu'il n'en est guère question qu'au commencement et à la dernière page. Mais qu'importe? pourvu qu'il fasse toujours penser son lecteur, qu'il l'amuse, qu'il l'intéresse, qu'il captive son attention par une variété infinie d'idées fines, ingénieuses, folles, tristes, gaies, mélancoliques, quelquefois fausses.— N.

Ceux qui aiment à s'étudier eux-mêmes, et à mettre à profit les observations auxquelles cette étude doit les conduire naturellement, trouveront dans ce chapitre une source abondante de réflexions, de conseils utiles, dans laquelle ils puiseront toujours avec un nouveau plaisir.—*Notices et Observations sur les Essais de Montaigne*, par M. Vernier, sénateur, tome II, page 325.

tant qu'il y aura au monde de l'encre et du papier. On devrait faire des lois contre les écrivains *ineptes et inutiles*, comme il y en a contre les vagabonds et fainéans. Il y a tant de ces écrivains, que pendant que l'on sévirait contre quelques-uns, *il aurait* lui, *le tems de s'amender.* Mais quand tout va aussi mal qu'à l'époque où il vit, il ne cherche guère à se corriger de ses défauts, il suit le torrent. Tout différent des autres hommes, il se sent plus porté à devenir meilleur dans la bonne que dans la mauvaise fortune. — Montaigne aimait à voyager. Sans doute il est fort doux de commander chez soi, *ne fût-ce que dans une grange ;* mais cette situation a bien aussi ses inconvéniens; c'est un plaisir *uniforme*, *languissant.* D'ailleurs Montaigne n'est nullement propre aux *affaires de ménage.* Les contrariétés, les *épines domestiques*, comme il les appelle, blessent souvent davantage que de bien plus grands maux. Il n'était nullement sensible au plaisir de bâtir, et s'il a fait quelque petit changement dans sa maison, c'est pour se conformer à l'intention qu'avait eue son père; il n'aime non plus ni la chasse, ni le jardinage. Il désirerait laisser le gouvernement de sa maison à quelque honnête ami, à un gendre, par exemple, qui l'en débarrassât. Il se fiait beaucoup à ses domestiques, et répugnait à s'instruire de ses propres affaires : il n'a jamais pu prendre sur lui de lire un titre, un contrat. Il n'a nul goût pour thésauriser, mais assez pour dépenser. Une autre raison qui le porte à voyager, c'est la situation morale et politique de son pays, dont il souffre plus par intérêt pour la chose publique, que pour lui-même. Il n'a point le courage de voir tant de corruption et de déloyauté. Toutes les discussions, les disputes sur la meilleure forme de gouvernement, sont très-inutiles, selon lui, ne sont que des jeux, des exercices de l'esprit. On trouve le

monde déjà fait, il n'est guère possible de le créer de nouveau, ou seulement de le redresser, de lui faire perdre son *pli accoutumé.* Pour chaque nation le meilleur gouvernement est celui sous lequel *elle s'est maintenue.* Dangers de l'innovation dans un état. Les gouvernemens, même vicieux, peuvent long-tems se soutenir avec tous leurs abus. *Tout ce qui branle ne tombe pas.* — Montaigne craint de s'être ici répété. Sa mémoire s'empire, le quitte, il fait volontiers des additions à son livre; mais ne le corrige point. *Il s'est envieilli, mais pas assagi d'un pouce.* Au reste, il ne s'embarrasse ni de l'orthographe, ni de la ponctuation dans ce qu'il écrit, n'étant expert *dans l'une ni dans l'autre.* — Dans la retraite où il vit, il est exposé aux insultes de tous les partis qui déchirent la France : c'est par une espèce de miracle que sa maison est encore *vierge de sang et de sac.* Mais il lui déplaît de ne devoir ce bonheur qu'à la fortune et non aux lois. C'est chez lui que ses voisins de tous les partis venaient déposer leurs effets les plus précieux : c'est à quoi, en partie, il attribue l'espèce de sécurité dont il jouit. — Ennemi de toute contrainte, il lui répugne d'être lié même par les devoirs de la reconnaissance. Au reste il a le bonheur d'avoir demandé et reçu très-peu de bienfaits; il croit que les princes lui font toujours assez de bien, s'ils ne lui font pas de mal. Ses amis même l'importunent quand ils le prient de demander pour eux une grâce; il ne voudrait rien devoir à personne. — Bien que les troubles de l'état le dégoûtent de la France, il a toujours aimé Paris. Éloge de la capitale. *Il n'est Français que par cette grande cité.* Au reste, il regarde tous les hommes, de quelque nation qu'ils soient, comme ses compatriotes. Le monde entier est pour lui une patrie. Aussi ne craindrait-il nullement la peine de l'exil. — Il revient sur le plaisir qu'il trouve à voyager.

L'agitation, la chaleur, le froid, la pluie, etc., ne sont pas des peines pour lui. On a tort de le blâmer de ce que vieux, et marié, il quitte sa maison pour voyager. N'y laisse-t-il pas une gardienne fidèle qui y maintient l'ordre? La science du ménage est la science la plus utile et la plus honorable d'une mère de famille. Il est vrai qu'il y a bien des femmes qui ne pensent qu'à leur toilette, et passent leur vie dans l'oisiveté. Telle n'est pas la sienne. On pourrait objecter que c'est témoigner peu d'amitié à sa femme, que de s'en éloigner; mais l'absence momentanée aiguise au contraire le désir de se revoir. Il se connaît d'ailleurs en amitié, et il a éprouvé qu'on n'aime pas moins son ami absent que présent. Pourquoi craindrait-il aussi de voyager, parce qu'il est vieux? c'est alors que les voyages peuvent être plus utiles; on voit mieux les choses telles qu'elles sont réellement. Mais ne peut-on pas mourir en route? Qu'importe. Il vaut mieux là qu'ailleurs : on sent moins de peines et de regrets. Si l'on voulait mourir dans son lit, il ne faudrait jamais s'éloigner de sa maison ou du moins de sa paroisse. Pour lui, c'est à cheval qu'il voudrait être surpris par la mort. Digression sur le genre de mort qui serait le plus doux. Dans ses voyages, il sait s'accommoder à tous les usages; rien ne lui paraît étrange, ne lui déplaît. Quand il ne trouve pas dans un pays ce qu'il y venait voir, il s'en console : il a du moins appris que cette curiosité n'y est pas. Tout ce qu'il demanderait, ce serait d'avoir un compagnon de voyage de même humeur que lui; car il aime à communiquer ses idées; mais l'indépendance lui est si chère qu'il rejette même tout ce que l'on appelle les commodités de la vie, par la crainte d'en être asservi. — Il y a dans tout cela de la vanité, peut-on lui dire. Mais où n'en trouve-t-on pas? les plus hautes pensées philosophiques, les plus beaux réglemens de vie, etc., tout

cela n'est que vanité. Ceux qui les débitent ne s'y conforment point. C'est ainsi que tel juge condamne un accusé, pour une faute que lui-même a commise, ou doit bientôt commettre.—Montaigne n'a reçu de la fortune, pendant toute sa vie, aucun bien solide, mais quelques faveurs stériles et vaines, qu'il serait bien tenté de dédaigner. Il tient pourtant à ses bulles de bourgeoisie romaine, qui lui furent accordées, lorsqu'il était à Rome, dans cette ville pour laquelle il a une affection particulière à cause des grands hommes qu'elle a produits, et dont il ne voit les ruines qu'avec émotion et respect. Ces bulles il les reproduit textuellement, sans doute pour finir par un trait de vanité.

Exemples : Un gentilhomme; le grammairien Diomède; Galba; le médecin Philotime; les Spartiates. — Phocion; Cratès; Diogènes; Platon; le roi Philippe; Pibrac; monsieur de Foix; les assassins de César; Pacuvius Calavius; l'empire romain; Isocrates et Nicoclès. — Lyncestes, l'orateur Curion; Antiochus.—Lycurgue. — Hippias; Bajazet et Témir; l'empereur Soliman et l'empereur de Calicut; Cyrus; le premier des Scipions.—Les rois de Perse; Socrates —Les stoïciens; les ensorcelés de Karenty. — Antigonus et le philosophe Bion; les Indiens. — Antoine et Cléopâtre; Pétronius; Tigellin; le philosophe Théophraste; Archytas; Aristippe. — Ariston; Xénophon; Solon; Antisthène et Diogènes; la courtisane Laïs; Caton; un roi de France. — Socrates; Saturninus; Sénèque; Agésilas. — Plutarque. — La ville de Rome.

Il n'en est, à l'adventure, aulcune plus expresse*[1] que

*[1] Il n'y a peut-être point de vanité plus réelle.

d'en escrire si vainement. Ce que la Divinité nous en a si divinement exprimé debvroit estre soigneusement et continuellement medité par les gents d'entendement. Qui ne veoid que i'ay prins une route par laquelle, sans cesse et sans travail, i'irai autant qu'il y aura d'encre et de papier au monde? Ie ne puis tenir registre de ma vie par mes actions; fortune les met trop bas : ie le tiens par mes fantasies. Si ay ie veu un gentilhomme qui ne communiquoit sa vie, que par les operations de son ventre : vous voyiez chez luy, en montre, un ordre de bassins *[2] de sept ou huict iours : c'estoit son estude, ses discours; tout aultre propos luy puoit. Ce sont icy, un peu plus civilement, des excrements d'un vieil esprit, dur tantost, tantost lasche, et tousiours indigeste. Et quand serai ie à bout de representer une continuelle agitation et mutation de mes pensees, en quelque matiere qu'elles tumbent, puisque Diomedes remplit six mille livres, du seul subiect de la grammaire? Que doibt produire le babil, puisque le begayement et desnouement de la langue estouffa le monde d'une si horrible charge de volumes! Tant de paroles pour les paroles seules! O Pythagoras, que n'esconiuras tu *[3] cette tempeste [1]! On accusoit un Galba,

[1] Ce souhait de Montaigne est relatif au noviciat de silence que Pithagore faisait subir à ses disciples; ce noviciat durait deux ans, et se prolongeait quelquefois jusqu'à cinq. Voyez Aulu Gelle, *Nuits Attiques*, L. I, c. IX.

*[2] Vases de nuit.

*[3] Que ne détournas-tu, etc.

du temps passé, de ce qu'il vivoit oyseument : il respondit que « chascun debvoit rendre raison de ses actions [a], non pas de son seiour *[4] ». Il se trompoit, car la iustice a cognoissance et animadversion aussi sur ceulx qui choment *[5].

Mais il y debvroit avoir quelque coerction *[6] des loix contre les escrivains ineptes et inutiles, comme il y a contre les vagabonds et faineants : on banniroit des mains de nostre peuple, et moy, et cent aultres. Ce n'est pas mocquerie! l'escrivaillerie semble estre quelque symptome d'un siecle desbordé : quand escrivismes nous tant, que depuis que nous sommes en trouble? quand les Romains tant, que lors de leur ruyne? Oultre ce, que l'affinement des esprits, ce n'en est pas l'assagissement, en une police *[7] : cet embesongnement oysif naist de ce que chascun se prend laschement à l'office de sa vacation *[8], et s'en desbau-

---

[a] Ce mot est de l'empereur Galba lui-même. Voyez Sueton. *in Galbâ*, §. 9.

*[4] De son oisiveté, de son repos.

*[5] Qui ne travaillent pas, qui sont oisifs. — Chômer, *otiari*, *cessare ab opere*. Monet.

*[6] Quelque peine établie par les lois. — *Coerction* est tout latin : *coerctio*, réprimande, châtiment.

*[7] C'est-à-dire : « Ajoutez que dans un état, en devenant plus fins, plus subtils, les esprits n'en deviennent pas plus sages ».

*[8] Cette besogne ou occupation oisive naît de ce que chacun se livre lâchement aux devoirs de sa place.

che. La corruption du siècle se faict par la contribution particuliere de chascun de nous : les uns y conferent la trahison *9, les aultres l'iniustice, l'irreligion, la tyrannie, l'avarice, la cruauté, selon qu'ils sont plus puissants : les plus foibles y apportent la sottise, la vanité, l'oisyfveté ; desquels ie suis. Il semble que ce soit la saison des choses vaines, quand les dommageables nous pressent *10 : en un temps où le meschamment faire est si commun, de ne faire qu'inutilement il est comme louable. Ie me console que ie seray des derniers sur qui il fauldra mettre la main : ce pendant qu'on pourvoira aux plus pressants, i'auray loy *11 de m'amender; car il me semble que ce seroit contre raison de poursuyvre les menus inconvenients, quand les grands nous infestent. Et le medecin Philotimus, à un qui luy presentoit le doigt à panser, auquel il recognoissoit, au visage et à l'haleine, un ulcere aux poulmons : « Mon amy, feit il, ce n'est pas à cette heure le temps de t'amuser à tes ongles [3].

Ie veis pourtant sur ce propos, il y a quelques années, qu'un personnage de qui i'ay la mémoire en recommendation singuliere, au milieu de nos grands maulx,

---

[3] Plutarque, *Comment on discerne le flatteur d'avec l'ami*, c. XXXI.

*9 Y contribuent par la trahison.

*10 Quand la corruption nous environne de toutes parts.

*11 J'aurai le loisir, le tems de m'amender.

qu'il[*12] n'y avoit ny loy, ny iustice, ny magistrat qui feist son office non plus qu'à cette heure, alla publier ie ne sçais quelles chestifves reformations sur les habillements, la cuisine et la chicane. Ce sont amusoires de quoy on paist un peuple malmené, pour dire qu'on ne l'a pas du tout mis en oubli. Ces aultres font de mesme, qui s'arrestent à deffendre, à toute instance, des formes de parler, les danses et les ieux, a un peuple abandonné à toute sorte de vices exsecrables. Il n'est pas temps de se laver et decrasser, quand on est attainct d'une bonne fiebvre : c'est à faire aux seuls Spartiates, de se mettre à se peigner et testonner[*13], sur le poinct qu'ils se vont iecter à quelque extreme hasard de leur vie.

Quant à moy, i'ay cette aultre pire coustume, que si i'ai un escarpin de travers, ie laisse encores de travers et ma chemise et ma cappe[*14] : ie desdaigne de m'amender à demy. Quand ie suis en mauvais estat, ie m'acharne au mal ; ie m'abandonne par desespoir, et me laisse aller vers la cheute, et iecte, comme lon dict, le manche aprez la coignee ; ie m'obstine à l'empirement, et ne m'estime plus digne de mon soing : ou tout bien, ou tout mal. Ce m'est faveur, que la

---

[*12] Et dans un tems où il n'y avait, etc.

[*13] Et à se friser les cheveux avec soin.

[*14] Et mon habit. — *Cape*, dit Nicot, est une sorte d'habit court, sans manches, au droit du collet duquel pend par derrière uu capuchon.

desolation de cet estat se rencontre à la desolation de mon aage : ie souffre plus volontiers que mes maulx en soient rechargez, que si mes biens en eussent esté troublez. Les paroles que j'exprime au malheur *15, sont paroles de despit : mon courage se herisse, au lieu de s'applatir; et, au rebours des aultres, ie me treuve plus devot en la bonne qu'en la mauvaise fortune [4], suyvant le precepte de Xenophon [5], sinon suyvant sa raison *16; et fois plus volontiers les doulx yeulx au ciel, pour le remercier, que pour le requerir. I'ay plus de soing d'augmenter la santé, quand elle me rit, que je n'ay de la remettre, quand ie l'ai escartee : les prosperitez me servent de discipline et d'instruction; comme aux aultres, les adversitez et les verges. Comme si la bonne fortune estoit incom-

---

[4] Montaigne exprime à peu près la même idée dans un paragraphe du ch. XI de ce même livre.

[5] *Cyropédie*, L. I, c. VI, §. 3. — C'est Coste qui a le premier indiqué cette source; mais il paraît que Montaigne a tiré cette citation du traité de Plutarque, *De la tranquillité de l'ame*, etc. C'est là qu'on trouve la raison du précepte de Xénophon, que Montaigne n'a pas jugé à propos de rapporter.

*15 Dans le malheur.

*16 Sinon d'après les motifs sur lesquels Xénophon appuie son précepte. — Montaigne veut dire par là que s'il est plus dévot dans la bonne que dans la mauvaise fortune, c'est sans dessein, et non pas en vue de gagner plus sûrement la faveur des dieux.

patible avecques la bonne conscience, les hommes ne se rendent gents de bien qu'en la mauvaise. Le bonheur m'est un singulier aiguillon à la moderation et modestie : la priere me gaigne, la menace me rebute; la faveur me ploye, la crainte me roidit.

Parmy les conditions humaines, cette cy est assez commune, de nous plaire plus des choses estrangieres que des nostres, et d'aimer le remuement et le changement;

> Ipsa dies ideò nos grato perluit haustu,
> Quòd permutatis hora recurrit equis[6] :

i'en tiens ma part. Ceulx qui suyvent l'aultre extremité, de s'agreer en eulx mesmes; d'estimer ce qu'ils tiennent *[17], au dessus du reste; et de ne recognoistre aulcune forme plus belle que celle qu'ils veoyent; s'ils ne sont plus advisez que nous, ils sont à la verité plus heureux : ie n'envie point leur sagesse, mais ouy leur bonne fortune. Cette humeur avide des choses nouvelles et incogneues, ayde bien à nourrir en moy le desir de voyager; mais assez d'aultres circonstances y conferent *[18] : ie me destourne volontiers du gou-

---

6 « Le retour de la lumière ne nous plaît que parce que Phœbus, lorsqu'il nous ramène les heures, a changé de coursiers ». Petronii *Fragmentum.*

*17 Ce qu'ils possèdent. — Comme dans l'édit. de 1588.
*18 Y contribuent.

vernement de ma maison. Il y a quelque commodité à commander, feust ce dans une grange, et à estre obeï des siens ; mais c'est un plaisir trop uniforme et languissant : et puis, il est, par necessité, meslé de plusieurs pensements fascheux ; tantost l'indigence et l'oppression de vostre peuple *[19], tantost la querelle d'entre vos voisins, tantost l'usurpation qu'ils font sur vous, vous afflige ;

> Aut verberatæ grandine vineæ,
> Fundusque mendax, arbore nunc aquas
> Culpante, nunc torrentia agros
> Sidera, nunc hiemes iniquas [7] :

et que à peine, en six mois, envoyera Dieu une saison de quoy vostre receveur se contente bien à plain ; et que si elle sert aux vignes, elle ne nuise aux prez ;

> Aut nimiis torret fervoribus ætherius sol,
> Aut subiti perimunt imbres, gelidæque pruinæ,
> Flabraque ventorum violento turbine vexant [8] :

ioinct *[20] le soulier neuf et bien formé, de cet homme

---

7 « Tantôt ce sont les vignes qui sont frappées de la grêle, ou le sol qui trompe votre espérance; tantôt c'est un arbre qui demande en vain de la pluie ; tantôt des chaleurs trop vives, ou des hivers trop rigoureux ». Hor. od. 1, L. III, v. 29.

8 « Ou le soleil brûle de ses feux les productions de la terre ; ou des pluies soudaines, des gelées piquantes les détruisent; ou le souffle impétueux des vents les arrache et les emporte ». Hor. od. 1, L. III, v. 29.

*19 Des gens qui vous sont soumis.

*20 Ajoutez à cela.

du temps passé [9], qui vous blece le pied ; et que l'estrangier n'entend pas combien il vous couste, et combien vous prestez *[21] à maintenir l'apparence de cet ordre qu'on veoid en vostre famille, et qu'à l'adventure l'achetez vous trop cher.

Ie me suis prins tard au mesnage : ceulx que nature avoit faict naistre avant moy m'en ont deschargé long temps ; i'avois desia prins un aultre ply, plus selon ma complexion. Toutesfois de ce que i'en ay veu, c'est une occupation plus empeschante que difficile : quiconque est capable d'aultre chose, le sera bien ayseement de celle là. Si ie cherchois à m'enrichir, cette voye me sembleroit trop longue : i'eusse servy les roys ; traficque plus fertile que toute aultre. Puisque ie ne pretends acquerir que la reputation de n'avoir rien acquis, non plus que dissipé, conformement au reste de ma vie, impropre à faire bien et à faire mal, et que ie ne cherche qu'à passer ; ie le puis faire, Dieu mercy, sans grande attention. Au pis aller, courez tousiours par retrenchement de despenses, devant la pauvreté : c'est à quoy ie m'attends *[22], et

---

9 *Voyez* Plutarque, *Vie de Paul Emile.*

*21 Combien vous faites de sacrifices pour, etc.

*22 C'est à quoi je suis *attentif*, j'applique mon esprit. — Dans plusieurs éditions on a mis, *c'est à quoi je me bande.* Mais Montaigne prend ici le mot *attendre*, dans le sens du latin *attendere*, prêter son attention, prendre garde.

de me reformer, avant qu'elle m'y force. I'ay estably au demourant, en mon ame, assez de degrez à me passer de moins que ce que i'ay; ie dis, passer avecques contentement : *non æstimatione censûs, verùm victu atque cultu, terminatur pecuniæ modus* [10]. Mon vray besoing n'occupe pas si iustement tout mon avoir, que, sans venir au vif, fortune n'ait où mordre sur moy. Ma presence, toute ignorante et desdaigneuse qu'elle est, preste grande espaule à mes affaires domestiques : ie m'y employe, mais despiteusement; ioinct que i'ay cela chez moy, que pour brusler à part la chandelle par mon bout, l'aultre bout ne s'espargne de rien.

Les voyages ne me blecent que par la despense, qui est grande et oultre mes forces, ayant accoustumé d'y estre avecques equipage non necessaire seulement, mais encores honneste : il me les en fault faire d'autant plus courts et moins frequents; et n'y employe que l'escume et ma reserve, temporisant et differant, selon qu'elle vient. Ie ne veulx pas que le plaisir du promener corrompe le plaisir du repos; au rebours, i'entends qu'ils se nourrissent et favorisent l'un l'aultre. La fortune m'a aydé en cecy, que, puisque ma principale profession en cette vie estoit de la vivre

---

[10] « Ce ne sont point sur nos revenus, mais sur les strictes nécessités de la vie que nous devons régler notre dépense ». Cic. *Paradox.* VI. c. II.

mollement et plustost laschement qu'affaireusement, elle m'a osté le besoing de multiplier en richesses pour pourveoir à la multitude de mes heritiers. Pour un, s'il n'a assez de ce de quoy i'ay eu si plantureusement assez ; à son dam [*23] : son imprudence ne merite pas que ie luy en desire davantage. Et chascun, selon l'exemple de Phocion pourveoid suffisamment à ses enfants, qui leur pourveoid, entant qu'ils ne lui sont dissemblables [11]. Nullement serois ie d'advis du faict de Crates : il laissa son argent chez un banquier, avecques cette condition : « Si ses enfants estoient des sots, qu'il le leur donnast ; s'ils estoient habiles, qu'il le distribuast au plus simple du peuple [12] » : comme si les sots, pour estre moins capables de s'en passer, estoient plus capables d'user

---

[11] Montaigne fait allusion à la réponse que Phocion fit aux envoyés de Philippe, qui, pour l'engager à accepter les présens de ce roi, lui représentaient que ses enfans, étant pauvres, ne pourraient pas soutenir la gloire de leur père. « S'ils me ressemblent, dit-il, mon petit bien de campagne leur suffira pour les nourrir, comme il m'a suffi pour mon avancement : sinon, je ne veux pas entretenir et augmenter leur dissolution à nos dépens ». Corn. Népos, *Phoc.* c. 1.

[12] Diog. Laërce, *Vie de Cratès*, L. VI, segm. 88.

[*23] C'est-à-dire : « Si le seul héritier que j'aie ne trouve point assez de ce qui m'a si abondamment suffi, tant pis pour lui ». — On sait que Montaigne n'avait qu'une fille pour héritière.

des richesses ! *24 Tant y a, que le dommage qui vient de mon absence, ne me semble point meriter, pendant que i'auray de quoy le porter, que ie refuse d'accepter les occasions qui se presentent de me distraire de cette assistance penible.

Il y a tousiours quelque piece qui va de travers : les negoces *25, tantost d'une maison, tantost d'une aultre, vous tirassent ; vous esclairez toutes choses de trop prez ; vostre perspicacité vous nuit icy, comme si faict elle assez ailleurs. Ie me desrobbe aux occasions de me fascher, et me destourne de la cognoissance des choses qui vont mal : et si ne puis tant faire, qu'à toute heure ie ne heurte chez moy en quelque rencontre qui me desplaise ; et les fripponneries qu'on me cache le plus, sont celles que ie sçais le mieulx : il en est que, pour faire moins mal, il fault ayder soy mesme à cacher. Vaines poinctures *26 ; vaines parfois, mais tousiours poinctures. Les plus menus et grailes empeschements sont les plus perceants : et comme les petites lettres lassent plus les

---

*24 Dans l'édition in-4° de 1588, la phrase suivante vient après ces mots, qui terminent le dernier paragraphe, *ne s'espargne de rien.* L'addition qu'a faite Montaigne a rompu la liaison des idées.

*25 Les affaires.

*26 Légers désagrémens, petits malheurs, soit ; petits parfois, mais toujours malheurs. — *Poinctures*, du latin *punctio* ou *punctus*, piqûre.

yeulx ; aussi nous picquent plus les petites affaires. La tourbe des menus maulx offense plus que la violence d'un, pour grand qu'il soit. A mesure que ces espines domestiques sont drues et desliees, elles nous mordent plus aigu et sans menaces, nous surprenant facilement à l'impourveu [*27]. Ie ne suis pas philosophe : les maulx me foulent selon qu'ils poisent, et poisent selon la forme, comme selon la matiere, et souvent plus : i'en ay plus de cognoissance que le vulgaire, si i'ay plus de patience; enfin s'ils ne me blecent, ils m'offensent. C'est chose tendre que la vie, et aysee à troubler. Depuis que i'ay le visage tourné vers le chagrin, *nemo enim resistit sibi, cùm cœperit impelli* [13], pour sotte cause qui m'y ayt porté, i'irrite l'humeur de ce costé là ; qui se nourrit aprez et s'exaspere, de son propre bransle, attirant et em-

---

[13] « La première impulsion reçue, on ne peut plus résister ». Senec. epist. XIII.

[*27] Après ces mots, on lit dans l'édition in-4°. de 1588 : « Or nous monstre assez Homere, combien la surprinse donne d'avantage, qui faict Ulysse pleurant de la mort de son chien, et ne pleurant point des pleurs de sa mere : le premier accident, tout legier qu'il estoit, l'emporte, d'autant parce qu'il en fut inopineement assailly; il soutint le second, plus impetueux, parce qu'il y estoit preparé. Ce sont legiers accidens qui pourtant troublent la vie. C'est chose tendre que nostre vie, etc. ».

moncellant une matiere sur aultre de quoy se paistre :

Stillicidi casus lapidem cavat[14] :

ces ordinaires gouttieres [*28]. me mangent Les inconvenients ordinaires ne sont iamais legiers : ils sont continuels et irreparables, nommeement quand ils naissent des membres du mesnage, continuels et inseparables. Quand ie considere mes affaires de loing et en gros, ie treuve, soit pour n'en avoir la memoire gueres exacte, qu'ils sont allez iusques à cette heure en prosperant, oultre mes comptes et mes raisons [*29] : i'en retire, ce me semble, plus qu'il n'y en a; leur bonheur me trahit. Mais suis ie au dedans de la besongne, veois ie marcher toutes ces parcelles ?

Tum verò in curas animum diducimus omnes[15] :

mille choses m'y donnent à desirer et craindre. De les abandonner du tout, il m'est tresfacile; de m'y prendre

---

14. L'eau qui tombe goutte à goutte,
Perce le plus dur rocher.

Ces deux vers de Quinault, dans l'opéra d'*Athis*, sont la traduction du demi-vers latin que l'on trouve dans Lucrèce. L. I, v. 314.

15 « C'est alors que mon ame se partage entre mille chagrins. » Virg. *Enéide*, L. V, v. 720.

*28 Le mot *gouttieres* a été mis ici par Montaigne, pour conserver la figure employée dans le vers qu'il vient de citer.

*29 Et mes registres de dépense et de recette. — Raison, *ratio expensi et accepti*. Monet.

sans m'en peiner, tresdifficile. C'est pitié, d'estre en lieu où tout ce que vous voyez vous embesongne et vous concerne : et me semble iouïr plus gayement les plaisirs d'une maison estrangiere, et y apporter le goust plus naïf. Diogenes respondit selon moy, à celuy qui luy demanda quelle sorte de vin il trouvoit le meilleur : « L'estrangier, feit il [16].

Mon pere aimoit à bastir Montaigne où il estoit nay; et, en toute cette police d'affaires domestiques, i'aime à me servir de son exemple et de ses regles; et y attacheray mes successeurs autant que ie pourray. Si ie pouvois mieulx pour luy, ie le ferois : ie me glorifie que sa volonté s'exerce encores et agisse par moy. Ia Dieu ne permette que ie laisse faillir entre mes mains aulcune image de vie que ie puisse rendre à un si bon pere [*30] ! Ce que ie me suis meslé d'achever quelque vieux pan de mur, et de renger quelque piece de bastiment mal dolé [*31], c'a esté certes regardant plus

---

16 Diogène Laërce, *Vie de Diogène le cynique*, L. VI, segm. 54.

*30 C'est-à-dire : « A dieu ne plaise que je laisse jamais échapper la plus petite occasion de rendre à un si bon père une ombre de vie, d'existence, en me servant de son exemple et de ses règles! » Le tour qu'a employé Montaigne pour exprimer son idée, est hardi, et peut-être obscur; mais il est vif et rapide.

*31 Mal poli, mal construit. — *Dolé* du verbe latin *dolare*, polir avec la *doloire*, aplanir, perfectionner.

à son intention qu'à mon contentement; et accuse ma faineance *[32], de n'avoir passé oultre à parfaire les beaux commencements qu'il a laissez en sa maison, d'autant plus que ie suis en grands termes d'en estre le dernier possesseur, de ma race, et d'y porter la derniere main. Car quant à mon application particuliere, ny ce plaisir de bastir, qu'on dict estre si attrayant, ny la chasse, ny les iardins, ny ces aultres plaisirs de la vie retiree, ne me peuvent beaucoup amuser : c'est chose de quoy ie me veulx mal, comme de toutes aultres opinions qui me sont incommodes ; ie ne me soulcie pas tant de les avoir vigoreuses et doctes, comme ie me soulcie de les avoir aysees et commodes à la vie; elles sont assez vrayes et saines, si elles sont utiles et agreables. Ceulx qui, m'oyant dire mon insuffisance aux occupations du mesnage, me viennent souffler aux aureilles que c'est desdaing, et que ie laisse de sçavoir les instruments du labourage, ses saisons, son ordre, comment on faict mes vins, comme on ente, et de sçavoir le nom et la forme des herbes et des fruicts, et l'apprest des viandes de quoy ie vis, le nom et le prix des estoffes de quoy ie me habille [17], pour avoir à cœur quelque plus haulte

---

[17] Voyez ce qu'il dit encore sur le même sujet L. I, c xxv; L I, c. xvii; L. III, c. iii.

*[32] Ma fainéantise, ma négligence.

science, ils me font mourir : cela, c'est sottise *[33], et plustost bestise que gloire; ie m'aimerois mieulx bon escuyer, que bon logicien :

> Quin tu aliquid saltem potiùs quorum indiget usus,
> Viminibus mollique paras detexere iunco [18]?

Nous empeschons nos pensees du general et des causes et conduictes universelles, qui se conduisent tresbien sans nous; et laissons en arriere nostre faict, et Michel, qui nous touche encores de plus prez que l'homme. Or i'arreste bien chez moy le plus ordinairement; mais ie vouldrois m'y plaire plus qu'ailleurs :

> Sit meæ sedes utinam senectæ,
> Sit modus lasso maris, et viarum,
> Militiæque [19]!

ie ne sçais si i'en viendray à bout. Ie vouldrois qu'au lieu de quelque aultre piece de sa succession, mon pere m'eust resigné cette passionnee amour qu'en ses vieux ans il portoit à son mesnage; il estoit bien heureux de ramener ses desirs à sa fortune, et de se sça-

---

18 « Pourquoi ne pas s'occuper plutôt à quelque chose d'utile? A faire des paniers d'osier ou des corbeilles de jonc? » Virg. eclog. II, v. 71.

19 « Après tant de voyages, de fatigues et de combats, puisse cette demeure être l'asyle de ma vieillesse ». Hor. od. VI, L. II, v. 6.

*33 On lit dans l'édition de 1588 : *Ce n'est pas mespris, c'est sottise.*

voir plaire de ce qu'il avoit : la philosophie politique aura bel accuser la bassesse et sterilité de mon occupation, si i'en puis une fois prendre le goust comme luy. Ie suis de cet advis, Que la plus honnorable vacation *[34] est de servir au public *[35] et estre utile à beaucoup ; *fructus enim ingenii et virtutis, omnisque præstantiæ, tum maximus accipitur, quum in proximum quemque confertur* [20] pour mon regard ie m'en despars ; partie par consience, car par où ie veois le poids qui touche telles vacations, ie veois aussi le peu de moyen que i'ay d'y fournir, et Platon, maistre ouvrier en tout gouvernement politique, ne laissa de s'en abstenir ; partie par poltronerie. Ie me contente de iouïr le monde, sans m'en empresser ; de vivre une vie seulement excusable, et qui seulement ne poise ny à moy ny à aultruy.

Iamais homme ne se laissa aller plus plainement et plus laschement au soing et gouvernement d'un tiers, que ie ferois, si i'avois à qui. L'un de mes souhaits pour cette heure, ce seroit de trouver un gendre

---

[20] Nous ne retirons jamais plus de fruit de notre esprit, de notre vertu, de toutes les qualités éminentes qui peuvent se trouver en nous, qu'en les employant à l'avantage de ceux qui nous touchent de plus près ». Cic. *de Amicit.* c. XIX.

*[34] Occupation.

*[35] De servir la chose publique. — L'expression est toute latine, *reipublicæ servire.*

qui sceust appaster *[36] commodement mes vieux ans, et les endormir; entre les mains de qui ie deposasse en toute souveraineté la conduicte et usage de mes biens; qu'il en feist ce que i'en fois, et gaignast sur moy ce que i'y gaigne, pourveu qu'il y apportast un courage vrayement recognoissant et amy. Mais quoy? nous vivons en un monde où la loyauté des propres enfants est incogneue. Qui a la garde de ma bourse en voyage, il l'a pure et sans contreroolle; aussi bien me tromperoit il, en comptant : et si ce n'est un diable, ie l'oblige à bien faire, par une si abandonnee confiance. *Multi fallere docuerunt, dum timent falli; et aliis ius peccandi, suspicando, fecerunt* [21]. La plus commune seureté que ie prends de mes gents, c'est la mescognoissance *[37] : ie ne presume les vices qu'aprez les avoir veus ; et m'en fie plus aux ieunes, que i'estime moins gastez par mauvais exemple. I'oys plus volontiers dire, au bout de deux mois, que i'ay

---

[21] « Bien des gens ont enseigné à les tromper, par la crainte qu'ils ont d'être trompés : et ils ont donné en quelque sorte à d'autres, le droit de faire des fautes, en les soupçonnant d'avoir l'intention d'en commettre ». Senec. ep. III.

*[36] Appaster, *cibum manu ad os afferre*. Nicot. C'est autrement *donner la becquée*. On voit par cette explication ce que Montaigne a voulu dire.

*[37] C'est le peu de soin que je prends d'observer, de *connaître* leurs démarches.

despendu *[38] quatre cents escus, que d'avoir les aureilles battues touts les soirs, de trois, cinq, sept : si ay ie esté desrobbé aussi peu qu'un aultre, de cette sorte de larrecin. Il est vray que ie preste la main à l'ignorance ; ie nourris, à escient, aulcunement trouble et incertaine la science de mon argent *[39] : iusques à certaine mesure, ie suis content d'en pouvoir doubter. Il fault laisser un peu de place à la desloyauté ou imprudence de vostre valet : s'il nous en reste en gros de quoy faire nostre effect, cet excez de la liberalité de la fortune, laissons le un peu plus courre à sa mercy ; la portion du glanneur. Aprez tout, ie ne prise pas tant la foy de mes gents, comme ie mesprise leur iniure *[40]. Oh ! le vilain et sot estude, d'estudier son argent, se plaire à le manier, poiser et recompter ! c'est par là que l'avarice faict ses approches.

Depuis dixhuict ans que ie gouverne des biens, ie n'ay sceu gaigner sur moy de veoir ny tiltres, ny mes principaulx affaires, qui ont necessairement à passer par ma science et par mon soing. Ce n'est pas un mespris philosophique des choses transitoires et mon-

---

*38 Dépensé.

*39 C'est à-dire : « Quelquefois je ne veux prendre à dessein qu'une connaissance vague, incertaine du montant de ce que je possède en argent ».

*40 Comme je me soucie peu du tort qu'ils peuvent me faire. — *Injure*, signifie ici *tort*, comme *injuria* chez les Latins qui disent *injuriam facere*, faire tort.

daines : ie n'ay pas le goust si espuré, et les prise pour le moins ce qu'elles valent : mais certes c'est paresse et negligence inexcusable et puerile. Que ne ferois ie plustost, que de lire un contract? et plustost, que d'aller secouant ces paperasses poudreuses, serf de mes negoces *[41], ou, encores pis, de ceulx d'aultruy, comme font tant de gents à prix d'argent? Ie n'ay rien cher que le soulcy et la peine ; et ne cherche qu'à m'anonchalir et avachir *[42]. I'estois, ce crois ie, plus propre à vivre de la fortune d'aultruy, s'il se pouvoit sans obligation et sans servitude : et si ne sçais, à l'examiner de prez, si selon mon humeur et mon sort, ce que i'ay à souffrir des affaires, et des serviteurs, et des domestiques, n'a point plus d'abiection, d'importunité et d'aigreur, que n'auroit la suitte d'un homme, nay plus grand que moy, qui me guidast un peu à mon ayse *[43] : *Servitus obedientia est fracti animi et abiecti, arbitrio carentis suo* [22]. Crates feit pis, qui se iecta en la franchise de la pauvreté, pour se des-

---

[22] « L'esclavage est l'assujettissement d'un esprit lâche et rampant, qui n'est point maître de sa propre volonté ». Cic. *Paradox* V, c. 1.

*[41] Esclave de mes affaires.

*[42] A devenir lâche. — Avachir, *lentescere*, *frangi viribus ac debilitari*. — Nicot.

*[43] C'est-à-dire : « Que n'en aurait la dépendance où je serais d'un homme, né supérieur à moi, qui me guiderait sans trop gêner ma liberté ».

faire des indignitez et cures *[44] de la maison. Cela ne ferois ie pas; ie hais la pauvreté à pair *[45] de la douleur : mais ouy bien *[46], changer cette sorte de vie à une aultre moins brave *[47] et moins affaireuse. Absent, ie me despouille de touts tels pensements; et sentirois moins lors la ruyne d'une tour, que ie ne fois, present, la cheute d'une ardoise. Mon ame se desmesle bien ayseement à part; mais, en presence, elle souffre, comme celle d'un vigneron : une rene de travers à mon cheval, un bout d'estriviere *[48] qui batte ma iambe, me tiendront tout un iour en humeur. I'esleve assez mon courage à l'encontre des inconvenients; les yeulx, ie ne puis.

> Sensus! ô superi, sensus! [23]

Ie suis, chez moy, respondant de tout ce qui va mal. Peu de maistres, ie parle de ceulx de moyenne condition comme est la mienne, et, s'il en est, ils sont plus heureux, se peuvent tant reposer sur un second, qu'il ne leur reste bonne part de la charge. Cela oste volontiers quelque chose de ma façon au traictement

---

[23] « Les sens! ô dieux! les sens! »

*[44] Et soins. — Cure, du latin *cura*.

*[45] A l'égal.

*[46] Mais je consentirais bien à changer.

*[47] Ou *moins noble*, comme dans l'édition de 1588.

*[48] Courroie, qui soutient les étriers.

des survenants *49 ; et en ay peu arrester quelqu'un, par adventure, plus par ma cuisine que par ma grace *50 ; comme font les fascheux : et oste beaucoup du plaisir que ie debvrois prendre chez moy de la visitation et assemblee de mes amis. La plus sotte contenance d'un gentilhomme en sa maison, c'est de le veoir empesché du train *51 de sa police, parler à l'aureille d'un valet, en menacer un aultre des yeulx ; elle doibt couler insensiblement, et representer un cours ordinaire : et treuve laid qu'on entretienne ses hostes du traictement qu'on leur faict, autant à l'excuser qu'à le vanter. I'aime l'ordre et la netteté,

et cantharus et lanx
Ostendunt mihi me[24],

au prix de l'abondance *52 ; et regarde chez moy exactement à la necessité, peu à la parade. Si un valet se bat chez aultruy, si un plat se verse, vous n'en faites que rire : vous dormez, ce pendant que monsieur renge avecques son maistre d'hostel son faict *53

---

[24] « Et que je puisse me mirer dans les plats et dans les verres ». Hor. L. I, epist. V, v. 23.

*49 Cela fait que je reçois avec moins de plaisir et traite moins bien les survenans.

*50 Par mon accueil.

*51 Tout occupé de l'ordre.

*52 Préférablement à l'abondance.

*53 Ou, *ses affaires*, comme dans l'édition de 1588.

pour vostre traictement du lendemain. I'en parle selon moy; ne laissant pas, en general, d'estimer combien c'est un doulx amusement, à certaines natures, qu'un mesnage paisible, prospere, conduict par un ordre reglé; et ne voulant attacher à la chose mes propres erreurs et inconvenients, n'y desdire Platon, qui estime la plus heureuse occupation à chascun, « Faire ses propres affaires sans iniustice [25] ». Quand ie voyage, ie n'ay à penser qu'à moy, et à l'emploYte *[54] de mon argent; cela se dispose d'un seul precepte : il est requis trop de parties à amasser; ie n'y entends rien. A despendre *[55], ie m'y entends un peu, et à donner iour à ma despense, qui est de vray son principal usage : mais ie m'y attends *[56] trop ambitieusement; qui la rend inegale et difforme, et en oultre immoderee en l'un et l'aultre visage : si elle paroist, si elle sert, ie m'y laisse indiscretement aller; et me resserre autant indiscretement, si elle ne luit, et si elle ne me rit. Qui que ce soit, ou art, ou nature, qui nous imprime cette condition de vivre par la relation à aultruy, nous faict beaucoup plus de mal que

---

[25] Lettre IX, à Archytas.

*[54] Et à l'emploi.

*[55] A dépenser.

*[56] Je m'y applique. — *Attendre* du latin, *attendere animum.* C'est aussi dans ce sens qu'il employe ce mot dans le chapitre précédent.

de bien : nous nous defraudons *[57] de nos propres utilitez, pour former les apparences à l'opinion commune; il ne nous chault pas tant quel soit nostre estre en nous et en effect, comme quel il soit en la cognoissance publicque : les biens mesmes de l'esprit et la sagesse nous semblent sans fruict, si elle n'est iouïe que de nous, si elle ne se produict à la veue et approbation estrangiere [26]. Il y en a de qui l'or coule à gros bouillons par des lieux soubterrains, imperceptiblement; d'aultres l'estendent tout en lames et en feuilles : si qu'aux uns les liards valent escus, aux aultres le rebours; le monde estimant l'employte et la valeur, selon la montre. Tout soing curieux autour des richesses sent son avarice : leur dispensation mesme, et la liberalité trop ordonnee et artificielle, elles ne valent pas une advertence *[58] et solicitude penible : qui veult faire sa despense iuste, la faict estroicte et contraincte. La garde ou l'employte [59] sont, de soy, choses indifferentes, et ne prennent couleur de bien ou de mal, que selon l'application de nostre volonté.

---

[26] Montaigne paraît avoir eu en vue ce passage de Sénèque : *In hoc gaudeo aliquid discere ut doceam; nec me ulla res delectabit, licet eximia sit et salutaris, quam mihi uni sciturus sim*, etc. — Voyez Épît. VI.

*[57] Nous nous frustrons de, etc.

*[58] Une attention, une surveillance.

*[59] L'emploi, la dépense.

L'aultre cause qui me convie à ces promenades, c'est la disconvenance aux mœurs presentes de nostre estat. Ie me consolerois ayseement de cette corruption, pour le regard de l'interest publicque;

> peioraque sæcula ferri
> Temporibus, quorum sceleri non invenit ipsa
> Nomen et a nullo posuit natura metallo[27];

mais pour le mien, non : i'en suis en particulier trop pressé *[60]; car en mon voisinage, nous sommes tantost, par la longue licence de ces guerres civiles, envieillis en une forme d'estat si desbordee,

> Quippe ubi fas versum atque nefas[28],

qu'à la verité c'est merveille qu'elle se puisse maintenir :

> Armati terram exercent, semperque recentes
> Convectare iuvat prædas, et vivere rapto[29].

Enfin ie veois, par nostre exemple, que la societé

---

27 « *De la corruption, dis-je*, de ce siècle pire que le siècle de fer : les noms manquent aujourd'hui aux crimes; et l'on ne peut trouver dans la nature aucun nouveau métal pour désigner notre âge ». Juv. sat. XIII, v. 28.

28 « Car le juste et l'injuste y sont confondus ». Virg. *Géorg.* L. I, v. 504.

29 « On laboure tout armé; on n'aime qu'à vivre de butin, et à exercer tous les jours de nouveaux brigandages ». Virg. *Énéide*, L. VII, v. 748.

*60 J'en souffre trop en mon particulier.

des hommes se tient et se coud, à quelque prix que ce soit; en quelque assiette qu'on les couche, ils s'appilent et se rengent en se remuant et s'entassant : comme des corps mal unis, qu'on empoche sans ordre, treuvent d'eulx mesmes la façon de se ioindre et s'emplacer les uns parmy les aultres, souvent mieulx que l'art ne les eust sceu disposer. Le roy Philippus feit un amas des plus meschants hommes et incorrigibles qu'il peut trouver, et les logea touts en une ville qu'il leur feit bastir, qui en portoit le nom [30] : i'estime qu'ils dresserent, des vices mesmes, une contexture politique entre eulx, et une commode et iuste societé [31]. Ie veois, non une action, ou trois, ou cent, mais des mœurs, en usage commun et receu, si farouches, en inhumanité surtout et desloyauté, qui est pour moy la pire espece des vices, que ie n'ay point le courage de les concevoir sans horreur; et les admire, quasi autant que ie les deteste : l'exercice de ces meschancetez insignes porte marque de vigueur et force d'ame, autant que d'erreur et des-

---

30 Πονηρόπολις, *ville des scélérats.* Plin. *Hist. nat.* L. IV, c. XI. — Voyez aussi Plutarque, au traité *De la Curiosité*, dans les œuvres morales.

31 « Si j'avais, dit Voltaire, des citoyens à persuader de la nécessité des lois, je leur ferais voir qu'il y en a partout; même au jeu, qui est un commerce de fripons; même chez les voleurs. *Hanno lor Giove i malandrini ancora* ». Lettre à d'Alembert, du 1er. mars 1764.

reglement. La necessité compose les hommes et les assemble : cette cousture fortuite se forme aprez en loix; car il en a esté d'aussi sauvages qu'aulcune opinion humaine puisse enfanter, qui toutesfois ont maintenu leurs corps avecques autant de santé et longueur de vie que celles de Platon et Aristote sçauroient faire : et certes toutes ces descriptions de police, feinctes par art, se treuvent ridicules et ineptes à mettre en practique.

Ces grandes et longues altercations, de la meilleure forme de societé, et des regles plus commodes à nous attacher, sont altercations propres seulement à l'exercice de nostre esprit : comme il se treuve ez arts plusieurs subiects qui ont leur essence en l'agitation et en la dispute, et n'ont aulcune vie hors de là. Telle peincture de police seroit de mise en un nouveau monde : mais nous prenons un monde deia faict et formé à certaines coustumes, nous ne l'engendrons pas, comme Pyrrha ou comme Cadmus. Par quelque moyen que nous ayons loy *61 de le redresser et renger de nouveau, nous ne pouvons gueres le tordre de son accoustumé ply, que nous ne rompions tout. On demandoit à Solon, s'il avoit estabh les meilleures loix qu'il avait peu aux Atheniens : « Ouy bien, respondit il, de celles qu'ils eussent receues [32] ». Varro

32 Plutarque, *Vie de Solon*, c. IX.

*61 Loisir, liberté, faculté.

s'excuse de pareil air : « Que s'il avoit tout de nouveau à escrire de la religion, il diroit ce qu'il en croid : mais, estant desia receue et formee, il en dira selon l'usage plus que selon nature [33] ».

Non par opinion, mais en verité, l'excellente et meilleure police est à chascune nation celle soubs laquelle elle s'est maintenue : sa forme et commodité essentielle despend de l'usage. Nous nous desplaisons volontiers de la condition presente ; mais ie tiens pourtant que d'aller desirant le commandement de peu, en un estat populaire ; ou en la monarchie, une aultre espece de gouvernement, c'est vice et folie.

> Aime l'estat, tel que tu le veois estre :
> S'il est royal, aime la royauté ;
> S'il est de peu, ou bien communauté,
> Aime l' aussi ; car Dieu t'y a faict naistre.

Ainsi en parloit le bon monsieur de Pibrac que nous venons de perdre [34] ; un esprit si gentil, les opinions si saines, les mœurs si doulces. Cette perte, et celle qu'en mesme temps nous avons faicte de monsieur de Foix, sont pertes importantes à nostre couronne. Ie ne sçais s'il reste à la France de quoy substituer une aultre couple pareille à ces deux Gascons, en

---

[33] Ce passage est dans saint Augustin, *de Civit. Dei*, L. V, c. IV.

[34] Faur, seigneur de *Pibrac*, auteur des *Quatrains*, mourut en 1584 à l'âge de 55 ans. — Ce *bon M. de Pibrac* approuva, dans une lettre que nous avons encore, les horreurs de la Saint-Barthélemi.

sincerité et en suffisance, pour le conseil de nos roys; c'estoient ames diversement belles, et certes, selon le siecle, rares et belles, chascune en sa forme : mais qui les avoit logees, en cet aage, si disconvenables et si disproportionnees à nostre corruption et à nos tempestes?

Rien ne presse un estat, que l'innovation [*62]; le changement donne seul forme à l'iniustice et à la tyrannie. Quand quelque piece se desmanche, on peult l'estayer; on peult s'opposer à ce que l'alteration et corruption naturelle à toutes choses ne nous esloingne trop de nos commencements et principes : mais d'entreprendre à refondre une si grande masse, et à changer les fondements d'un si grand bastiment, c'est à faire à ceulx qui pour descrasser effacent, qui veulent amender les defaults particuliers par une confusion universelle, et guarir les maladies par la mort; *non tàm commutandarum quàm evertendarum rerum cupidi* [35]. Le monde est inepte à se guarir; il est si impatient de ce qui le presse, qu'il ne vise qu'à s'en desfaire, sans regarder à quel prix. Nous voyons, par mille exemples, qu'il se guarit ordinairement à ses despens. La descharge du mal present n'est pas guarison, s'il n'y a en general amendement de condition :

---

[35] « Qui songent moins à changer le gouvernement qu'à le renverser ». Cic. *de Offic.* L. II, c. I.

[*62] Rien n'est plus dangereux pour un état, qu'un grand changement, une révolution.

la fin du chirurgien n'est pas de faire mourir la mauvaise chair; ce n'est que l'acheminement de sa cure : il regarde au delà, d'y faire renaistre la naturelle, et rendre la partie à son deu estre *63. Quiconque propose seulement d'emporter ce qui le masche *64, il demeure court; car le bien ne succede pas necessairement au mal; un aultre mal luy peult succeder, et pire [36] : comme il adveint aux tueurs de Cesar qui iecterent la chose publicque à tel poinct, qu'ils eurent à se repentir de s'en estre meslez. A plusieurs depuis, iusques à nos siecles, il est advenu de mesme : les François mes contemporanees *65 sçavent bien qu'en dire. Toutes grandes mutations esbranslent l'estat et le desordonnent.

Qui viseroit droict à la guarison, et en consulteroit avant toute œuvre, se refroidiroit volontiers d'y mettre la main. Pacuvius Calavius corrigea le vice de ce proceder, par un exemple insigne [37] : ses concitoyens estoient mutinez contre leurs magistrats : luy, personnage de grande auctorité en la ville de Capoue, trouva un iour moyen d'enfermer le senat dans le palais; et con-

---

36 Voyez ce qu'il dit encore à ce sujet, c. XXII du L. I. (Tome I, page 185 de notre édition).

37 Voyez Tite-Live, L. XXIII, c. II, III.

*63 A son état de santé et de force.

*64 Ce qui le ronge, le fait souffrir.

*65 Mes contemporains.

voquant le peuple en la place, leur dict, Que le iour estoit venu auquel en pleine liberté ils pouvoient prendre vengeance des tyrans qui les avoient si long temps oppressez, lesquels il tenoit à sa mercy, seuls et desarmez : feut d'advis qu'au sort on les tirast hors, l'un aprez l'aultre, et de chascun on ordonnast particulierement, faisant sur le champ executer ce qui en seroit decreté; pourveu aussi que tout d'un train ils advisassent d'establir quelque homme de bien en la place du condamné, à fin qu'elle ne demeurast vuide d'officier. Ils n'eurent pas plustost ouï le nom d'un senateur, qu'il s'esleva un cri de mescontentement universel à l'encontre de luy : « Ie veois bien, dict Pacuvius, il fault desmettre cettuy cy; c'est un meschant : ayons en un bon en change ». Ce feut un prompt silence; tout le monde se trouvant bien empesché *66 au chois. Au premier plus effronté qui dict le sien : voylà un consentement de voix encores plus grand à refuser celuy là; cent imperfections et iustes causes de le rebuter. Ces humeurs contradictoires s'estant eschauffées, il adveint encores pis du second senateur, et du tiers : autant de discorde à l'eslection, que de convenance à la desmission. S'estant inutilement lassez à ce trouble, ils commencent, qui deçà, qui delà, à se desrobber peu à peu de l'assemblee, rapportant chascun cette resolution en son ame, « Que

*66 Embarrassé.

le plus vieil et mieulx cogneu mal est tousiours plus supportable que le mal recent et inexperimenté. »

Pour nous veoir bien piteusement agitez, car que n'avons nous faict?

> Eheu! cicatricum et sceleris pudet,
> Fratrumque : quid nos dura refugimus
> Aetas? quid intactum nefasti
> Liquimus? unde manus inventus
> Metu deorum continuit? quibus
> Pepercit aris? [38]

ie ne vois *67 pas soubdain me resolvant :

> ipsa si velit Salus,
> Servare prorsùs non potest hanc familiam : [39]

nous ne sommes pas pourtant, à l'adventure, à nostre dernier periode. La conservation des estats est chose qui vraisemblablement surpasse nostre intelligence : c'est, comme dict Platon, chose puissante, et de difficile dissolution, qu'une civile police; elle dure sou-

---

[38] « Hélas! nos cicatrices, nos guerres parricides, nous couvrent de honte! Barbares que nous sommes, quels forfaits avons-nous craint de commettre? Jusqu'où n'avons-nous pas porté nos attentats? est-il une chose sainte que n'ait profanée notre jeunesse? est-il un autel qu'elle ait respecté? » Hor. od. xxxv, L. I, v. 33.

[39] « Non; quand la déesse *Salus* voudrait elle-même sauver cette famille, elle n'en viendrait pas à bout ». Terent. *Adelph.* act. IV, sc. VII, v. 43.

*67 Je ne vais pas soudain dire d'un ton résolu et décisif.

vent contre des maladies mortelles et intestines, contre l'iniure *68 des loix iniustes, contre la tyrannie, contre le desbordement et ignorance des magistrats, licence et sedition des peuples. En toutes nos fortunes, nous nous comparons à ce qui est au dessus de nous, et regardons vers ceulx qui sont mieulx : mesurons nous à ce qui est au dessoubs; il n'en est point de si miserable qui ne treuve mille exemples où se consoler. C'est nostre vice, que nous voyons plus mal volontiers ce qui est devant nous, que volontiers ce qui est aprez. Si disoit Solon, « Qui dresseroit un tas de touts les maulx ensemble, qu'il n'est aulcun qui ne choisist plustost de remporter avecques soy les maulx qu'il a, que de venir à division legitime, avecques touts les aultres hommes, de ce tas de maulx, et en prendre sa quote part [40] ». Nostre police se porte mal : il en a esté pourtant de plus malades, sans mourir. Les dieux s'esbattent de nous à la pelote *69, et nous agitent à toutes mains :

Enimverò dii nos homines quasi pilas habent [41].

Les astres ont fatalement destiné l'estat de Rome

---

40 Valère-Maxime, L. VII, c. II. n°. 2, *extern.*

41 Plaut. *Captivorum Prologus*, v. 22. Montaigne a déjà rendu le sens de ces mots avant de les citer.

*68 Malgré le tort, le dommage que lui causent.

*69 Jouent avec nous, comme avec des balles de jeu de paume.

pour exemplaire de ce qu'ils peuvent en ce genre : il comprend en soy toutes les formes et adventures qui touchent un estat; tout ce que l'ordre y peult, et le trouble, et l'heur, et le malheur. Qui se doibt desesperer de sa condition, voyant les secousses et mouvements de quoy celui là feut agité, et qu'il supporta? Si l'estendue de la domination est la santé d'un estat (de quoy ie ne suis aulcunement d'advis, et me plaist Isocrates qui instruit Nicocles non d'envier les princes qui ont des dominations larges, mais qui sçavent bien conserver celles qui leur sont escheues [42]), celuy là ne feut iamais si sain, que quand il feut le plus malade. La pire de ses formes luy feut la plus fortunee : à peine recognoist on l'image d'aulcune police soubs les premiers empereurs; c'est la plus horrible et la plus espessé confusion qu'on puisse concevoir; toutesfois il la supporta, et y dura, conservant non pas une monarchie resserree en ses limites, mais tant de nations si diverses, si esloingnees, si mal affectionnees, si desordonneement commandees et iniustement conquises :



nec gentibus ullis
Commodat in populum, terræ pelagique potentem,
Invidiam fortuna suam [43].

---

[42] Voyez Isocrat. *ad Nicoclem.*

[43] « Et la fortune n'a voulu confier à aucune nation le soin de détruire un peuple si puissant sur la terre et sur les mers ». Lucan. L. I, v. 82.

Tout ce qui bransle ne tumbe pas. La contexture d'un si grand corps tient à plus d'un clou; il tient mesme par son antiquité : comme les vieux bastiments ausquels l'aage a desrobbé le pied, sans crouste et sans ciment, qui pourtant vivent et se soubtiennent en leur propre poids,

> nec iam validis radicibus hærens,
> Pondere tuta suo est [44].

Dadvantage, ce n'est pas bien procedé de recognoistre seulement le flanc et le fossé, pour iuger de la seureté d'une place; il fault veoir par où on y peult venir, en quel estat est l'assaillant : peu de vaisseaux fondent de leur propre poids, et sans violence estrangiere. Or tournons les yeulx par tout; tout croule autour de nous : en touts les grands estats, soit de chrestienté, soit d'ailleurs, que nous cognoissons, regardez y, vous y trouverez une evidente menace de changement et de ruyne :

> Et sua sunt illis incommoda, parque per omnes
> Tempestas [45].

Les astrologues ont beau ieu à nous advertir,

---

[44] « Il ne tient plus à la terre que par de faibles racines; son poids seul l'y attache encore ». Lucan. L. I, v. 138. C'est d'un arbre qu'il s'agit dans Lucain.

[45] « Ils ont aussi leurs parties faibles; le même orage les menace ». — Dans quelques éditions de Montaigne, on a donné mal à propos ce vers à Virgile. Coste le croit d'un auteur moderne; et il pourrait bien avoir raison. N.

comme ils font, de grandes alterations et mutations prochaines : leurs divinations sont presentes et palpables ; il ne fault pas aller au ciel pour cela. Nous n'avons pas seulement à tirer consolation, de cette societé universelle de mal et de menace, mais encores quelque esperance pour la duree de nostre estat ; d'autant que naturellement rien ne tumbe là où tout tumbe : la maladie universelle est la santé particuliere ; la conformité est qualité ennemie à la dissolution. Pour moy, ie n'en entre point au desespoir, et me semble y veoir des routes à nous sauver :

> Deus hæc fortasse benignâ
> Reducet in sedem vice [46].

Qui sçait si Dieu vouldra qu'il en advienne comme des corps qui se purgent et remettent en meilleur estat par longues et griefves maladies, lesquelles leur rendent une santé plus entiere et plus nette que celle qu'elles leur avoient osté? Ce qui me poise le plus, c'est qu'à compter les symptomes de nostre mal, i'en veois autant de naturels, et de ceulx que le ciel nous envoye et proprement siens, que de ceulx que nostre desreglement et l'imprudence humaine y conferent *70 : il semble que les astres mesmes ordonnent que nous

---

46 « Peut-être un dieu, par un retour favorable, nous rendra-t-il notre premier état ». Hor. epod. lib. od. XIII, v. 10.

*70 Y apportent.

avons assez duré et oultre les termes ordinaires. Et cecy aussi me poise ; que le plus voisin mal qui nous menace, ce n'est pas alteration en la masse entiere et solide, mais sa dissipation et divulsion *[71] : l'extreme de nos craintes.

Encores en cès ravasseries icy crains ie la trahison de ma memoire, que, par inadvertence, elle m'aye faict enregistrer une chose deux fois. Ie hais à me recognoistre ; et ne retaste iamais qu'envy *[72] ce qui m'est une fois eschappé. Or ie n'apporte icy rien de nouvel apprentissage; ce sont imaginations communes: les ayant à l'adventure conceues cent fois, i'ay peur de les avoir desia enroollees. La redicte est par tout ennuyeuse, feust ce dans Homere; mais elle est ruyneuse aux choses qui n'ont qu'une montre superficielle et passagiere. Ie me desplais de l'inculcation, voire aux choses utiles, comme en Seneque *[73] ; et l'usage de son eschole stoïque me desplaist, de redire sur chasque matiere, tout au long et au large, les principes et presuppositions qui servent en general, et realleguer tousiours de nouveau les arguments et

---

*[71] Sa séparation. — Divulsion, du latin *divulsio*, que Montaigne a francisé.

*[72] Qu'à regret, à contre-cœur.

*[73] C'est-à-dire : je n'aime pas que l'on inculque, que l'on répète souvent même les choses utiles, comme fait Sénèque.

raisons communes et universelles. Ma memoire s'empire cruellement touts les iours;

> Pocula letæos ut si ducentia somnos,
> Arente fauce traxerim [47].

Il fauldra doresnavant, car dieu mercy iusques à cette heure il n'en est pas advenu de faulte, que au lieu que les aultres cherchent temps et occasiou de penser à ce qu'ils ont à dire, ie fuye à me preparer, de peur de m'attacher à quelque obligation de laquelle i'aye à despendre. L'estre tenu et obligé me fourvoye, et le despendre d'un si foible instrument qu'est ma memoire. Ie ne lis iamais cette histoire, que ie ne m'en offense d'un ressentiment propre et naturel: Lyncestes, accusé de coniuration contre Alexandre, le iour qu'il feut mené en la presence de l'armee, suyvant la coustume, pour estre ouï en ses deffenses, avoit en sa teste une harangue estudiée, de laquelle, tout hesitant et begayant, il prononcea quelques paroles. Comme il se troubloit de plus en plus, ce pendant qu'il luicte avecques sa memoire et qu'il la retaste, le voylà chargé et tué à coups de pique par les soldats qui luy estoient plus voisins, le tenants pour convaincu [48]: son estonnement et son silence leur servit de

---

47 « Comme si, brûlant de soif, j'eusse bu à longs traits au fleuve assoupissant du Léthé ». Hor. epod. lib. od. XIII, v. 3.

48 Quinte-Curce, L. VII, c. I.

confession; ayant eu en prison tant de loisir de se preparer, ce n'est, à leur advis, plus la memoire qui luy manque; c'est la conscience qui luy bride la langue et luy oste la force. Vrayement c'est bien dict: le lieu estonne, l'assistance, l'exspectation, lors mesme qu'il n'y va que de l'ambition de bien dire; que peult on faire, quand c'est une harangue qui porte la vie en consequence *74?

Pour moy, cela mesme, que ie sois lié à ce que i'ay à dire, sert à m'en desprendre *75. Quand ie me suis commis *76 et assigné entierement à ma memoire, ie pends si fort sur elle, que ie l'accable; elle s'effraye de sa charge. Autant que ie m'en rapporte à elle, ie me mets hors de moy, iusques à essayer ma contenance *77; et me suis veu quelque iour en peine de celer la servitude en laquelle i'estois entravé : là où mon desseing est de representer, en parlant, une profonde nonchalance d'accent et de visage, et des mouvements fortuites et impremeditez, comme naissants des occasions presentes, aimant aussi cher ne rien dire qui vaille, que de montrer estre venu preparé pour bien dire; chose messeante, sur tout à gents de ma profession, et chose de trop grande obligation à

*74 D'où dépend la vie.
*75 Sert à me le faire oublier.
*76 Confié et livré à, etc.
*77 Jusqu'à ne pas savoir quelle contenance tenir.

qui ne peult beaucoup tenir. L'apprest donne plus à esperer qu'il ne porte : on se met souvent sottement en pourpoinct, pour ne saulter pas mieulx qu'en saye *78 : *Nihil est his, qui placere volunt, tàm adversarium, quàm exspectatio* [49]. Ils ont laissé, par escript, de l'orateur Curio, que quand il proposoit la distribution des pieces de son oraison, en trois, ou en quatre, ou le nombre de ses arguments et raisons, il luy advenoit volontiers, ou d'en oublier quelqu'un, ou d'y en adiouster un ou deux de plus [50]. Ie me suis tousiours bien gardé de tumber en cet inconvenient, ayant haï ces promesses et prescriptions, non seulement pour la desfiance de ma memoire, mais aussi pour ce que cette forme retire trop à l'artiste *79 : *Simpliciora militares decent* [51]. Baste *80, que ie me suis meshuy promis de ne prendre plus la charge de parler en lieu de respect : car quand à parler en lisant son escript, oultre ce qu'il est monstrueux, il est de grand desadvantage

---

49 « Rien de plus défavorable à ceux qui veulent plaire, que l'idée avantageuse qu'on se fait d'eux ». Cic. *Acad. quæst.* L. IV, c. IV.

50 Cicer. *De Claris orat.* c. LX.

51 « Un langage plus simple convient mieux aux guerriers ». Quintil. *Inst. orat.* L. XI, c. I

*78 En casaque ou petit manteau — Saye du latin *sagum*, espèce de casaque que l'on portait à la guerre. Voyez sur ce mot le *Thesaurus eruditionis scholasticæ*.

*79 Tient trop de la forme artificielle, scholastique.

*80 Il suffit.

à ceulx qui par nature pouvoient quelque chose en l'action ; et de me iecter à la mercy de mon invention presente *[81], encores moins ; ie l'ay lourde et trouble, qui ne sçauroit fournir aux soubdaines necessitez et importantes.

Laisse, lecteur, courir encores ce coup d'essay, et ce troisiesme alongeail du reste des pieces de ma peincture. I'adiouste, mais ie ne corrige pas : Premierement, parce que celuy qui a hypothequé au monde son ouvrage, ie treuve apparence qu'il n'y aye plus de droict : qu'il die, s'il peult, mieulx ailleurs, et ne corrompe la besongne qu'il a vendue [52]. De telles gents, il ne fauldroit rien acheter qu'aprez leur mort. Qu'ils y pensent bien, avant que de se produire. Qui les haste? Mon livre est tousiours un, sauf qu'à mesure qu'on se met à le renouveller, à fin que l'acheteur ne s'en aille les mains du tout vuides, ie me donne loy *[82] d'y attacher, comme ce n'est

---

[52] Ce sont là sans doute de bonnes leçons, mais Montaigne lui-même ne les a pas suivies. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les premières éditions de ses Essais avec celle de 1588, et celle-ci avec les éditions qui ont été faites après sa mort sur des exemplaires corrigés de sa main. Voyez encore l'aveu qu'il fait, à ce sujet, L. II, chap. XII. (Tom. IV, page 309 de notre édition).

*[81] C'est-à-dire : « Et quant à parler d'abondance, à improviser, encore moins.

*[82] Je prends la liberté.

qu'une marqueterie mal ioincte, quelque embleme supernumeraire [*83]; ce ne sont que surpoids qui ne condamnent point la premiere forme, mais donnent quelque prix particulier à chascune des suivantes, par une petite subtilité ambitieuse : de là toutesfois il adviendra facilement qu'il s'y mesle quelque transposition de chronologie, mes contes prenant place selon leur opportunité, non tousiours selon leur aage. Secondement, que, pour mon regard, ie crains de perdre au change : mon entendement ne va pas tousiours avant, il va à reculons aussi [53]; ie ne me desfie gueres moins de mes fantasies, pour estre secondes ou tierces, que premieres, ou presentes, que passees : nous nous corrigeons aussi sottement souvent, comme nous corrigeons les aultres. Mes premieres publications feurent l'an mil cinq cents quatre vingts : despuis d'un long traict de temps ie suis envieilli [54], mais assagi ie ne le suis certes pas d'un poulce : Moi, asture, et moi, tantost, sommes bien deux ; mais quand meilleur, ie

---

[53] Montaigne avait exprimé la même idée, presque dans les mêmes mots, au lieu cité dans la note précédente.

[54] Dans l'édition in-4°. de 1588, il disait : « Ie suis envieilly de huict ans depuis mes premieres publications » ; ce qui déterminait exactement l'époque où il écrivait ce chapitre.

[*83] Quelque pièce rapportée, quelque ornement surnuméraire. — On voit que Montaigne prend ici *emblème* dans le sens primitif d'*emblema*, qui signifie, en grec et en latin, *ornement ajouté à un ouvrage*.

n'en puis rien dire. Il feroit beau estre vieil, si nous ne marchions que vers l'amendement : c'est un mouvement d'yvrougne, titubant *[84], vertigineux, informe; ou des ioncs que l'air manie casuellement *[85] selon soy. Antiochus avoit vigoreusement escript en faveur de l'academie; il print sur ses vieux ans un aultre parti [55] : lequel des deux ie suyvisse, seroit *[86] pas tousiours suyvre Antiochus? Aprez avoir estably le doubte, vouloir establir la certitude des opinions humaines, estoit ce pas establir le doubte non la certitude, et promettre, qui luy eust donné encores un aage à durer, qu'il estoit tousiours en termes de nouvelle agitation, non tant meilleure, qu'aultre *[87]? La faveur publicque m'a donné un peu plus de hardiesse que ie n'esperois : mais ce que ie craints le plus, c'est de saouler; i'aimerois mieux poindre *[88],

---

55 Cicer. *Academ. Quæst.* L. IV, c. XXII.

*84 Chancelant, incertain. — Titubant, vertigineux (*titubans*, *verticosus*) sont deux mots latins francisés par Montaigne.

*85 Ou des roseaux que l'air agite par hasard à son gré.

*86 On lit : *seroit ce pas*, dans l'édit. de 1595.

*87 Non pas tant meilleure que différente.

*88 C'est-à-dire : « J'aimerais mieux en être encore aux premières publications de mes travaux, que de lasser en les multipliant ». — Le mot *poindre* signifie ici *commencer à paraître*.

que lasser, comme a faict un sçavant homme de mon temps. La louange est tousiours plaisante, de qui, et pour quoy elle vienne : si fault il, pour s'en agreer iustement, estre informé de sa cause; les imperfections mesme ont leur moyen de se recommender : l'estimation *[89] vulgaire et commune se veoid peu heureuse en rencontre; et, de mon temps, ie suis trompé si les pires escripts ne sont ceulx qui ont gaigné le dessus du vent populaire. Certes ie rends graces à des honnestes hommes qui daignent prendre en bonne part mes foibles efforts : il n'est lieu où les faultes de la façon paroissent tant, qu'en une matiere qui de soy n'a point de recommendation. Ne te prends point a moy, lecteur, de celles qui se coulent icy par la fantasie ou inadvertence d'aultruy; chasque main, chasque ouvrier y apporte les siennes : ie ne me mesle, ny d'orthographe, et ordonne seulement qu'ils suyvent l'ancienne, ni de la punctuation [56]; ie suis peu expert en l'un et en l'aultre. Où ils rompent du tout le sens, ie m'en donne peu de peine, car au moins ils me deschargent : mais où ils en substituent un fauls, comme ils font si souvent, et me destournent à leur conception, ils me ruynent. Toutesfois quand la sentence n'est forte à ma mesure, un hon-

---

[56] Cette incurie n'a pas peu contribué à jeter de l'obscurité sur plusieurs passages des Essais.

*[89] L'estime.

neste homme la doibt refuser pour mienne. Qui cognoistra combien ie suis peu laborieux, combien ie suis faict à ma mode, croira facilement que ie redicterois plus volontiers encores autant d'Essais, que de m'assuiettir à resuyvre ceulx cy pour cette puerile correction.

Ie disois doncques tantost, qu'estant planté en la plus profonde miniere de ce nouveau metal *[90], non seulement ie suis privé de grande familiarité avecques gents d'aultres mœurs que les miennes et d'aultres opinions, par lesquelles ils tiennent ensemble d'un nœud *[91] qui fuyt *[92] à tout aultre nœud; mais encores ie ne suis pas sans hazard parmy ceulx à qui tout est egualement loisible, et desquels la pluspart ne peult meshuy empirer son marché envers nostre iustice *[93], d'où naist l'extreme degré de licence. Comptant toutes les particulieres circonstances qui me regardent, ie ne treuve homme des nostres à qui la deffense des loix couste, et en gaing cessant, et en dommage emergeant *[94], disent les clercs, plus

---

*90 Au milieu de ce que ce siècle a de plus corrompu.

*91 Celui de la religion.

*92 Qui commande. *Édit. de* 1595.

*93 C'est-à-dire : « Ne peut désormais se rendre plus coupable envers notre justice (nos lois) ».

*94 Autant sans profit qu'avec perte. — *Lucrum cessans, damnum emergens.* Le premier, c'est le préjudice que l'on reçoit par la privation d'un gain que l'on aurait fait; le se-

qu'à moy : et tels font bien les braves de leur chaleur et aspreté, qui font beaucoup moins que moy, en iuste balance *95. Comme maison de tout temps libre, de grand abord, et officieuse à chascun (car ie ne me suis iamais laissé induire d'en faire un util de guerre, à laquelle ie me mesle plus volontiers où elle est la plus esloingnee de mon voisinage), ma maison a merité assez d'affection populaire, et seroit bien malaysé de me gourmander *96 sur mon fumier; et estime à un merveilleux chef d'œuvre et exemplaire, qu'elle soit encores vierge de sang et de sac, soubs un si long orage, tant de changements et agitations voisines : car à dire vray, il estoit possible, à un homme de ma complexion, d'eschapper à une forme constante et continue, quelle qu'elle feust; mais les invasions et incursions contraires, et alternations et vicissitudes de la fortune, autour de moy, ont iusqu'à cette heure plus exasperé qu'amolly l'humeur du pays, et me rechargent de dangiers et difficultez invincibles.

I'eschappe : mais il me desplaist que ce soit plus par fortune, voire et par ma prudence, que par iustice; et me desplaist d'estre hors la protection des

---

cond, c'est la perte que l'on fait par la diminution de ses biens présens.

*95 Proportion gardée.

*96 De me maltraiter. — Gourmander, *indignum in modum accipere aliquem*. Monet.

lois, et soubs aultre sauvegarde que la leur. Comme les choses sont, ie vis, plus qu'à demy, de la faveur d'aultruy; qui est une rude obligation. Ie ne veulx debvoir ma seureté, ny à la bonté et benignité des grands qui s'agreent de ma legalité et liberté *97, ny à la facilité des mœurs de mes predecesseurs, et miennes; car quoi? si i'estois aultre. Si mes deportements *98 et la franchise de ma conversation obligent mes voisins, ou la parenté; c'est cruauté qu'ils s'en puissent acquiter en me laissant vivre, et qu'ils puissent dire : « Nous lui condonnons la libre continuation du service divin en la chapelle de sa maison, toutes les eglises d'autour estants par nous desertees *99 et ruynees; et luy condonnons l'usage de ses biens et sa vie, comme il conserve nos femmes et nos bœufs au besoing ». De longue main chez moy, nous avons part à la louange de Lycurgus athenien, qui estoit general depositaire et gardien des bourses de ses concitoyens [57]. Or ie tiens, qu'il fault vivre par droict, et par auctorité; non par recompense, ny par grace. Combien de galants hommes ont mieulx aimé perdre la vie, que la debvoir! Ie fuys à me soubmettre à toute sorte d'obligation, mais sur tout à celle qui m'attache

---

57 Plutarque, *Vies des dix Orateurs*, c. I.

*97 A qui sont agréables ma loyauté et ma franchise.

*98 Mes mœurs, mes actions.

*99 Détruites.

par debvoir d'honneur. Ie ne treuve rien si cher, que ce qui m'est donné, et ce pour quoy ma volonté demeure hypothequee par tiltre de gratitude; et receois plus volontiers les offices qui sont à vendre : ie crois bien; pour ceulx cy, ie ne donne que de l'argent; pour les aultres, ie me donne moy mesme.

Le nœud qui me tient par la loy d'honnesteté, me semble bien plus pressant et plus poisant, que n'est celuy de la contraincte civile; on me garotte plus doulcement par un notaire, que par moy : n'est ce pas raison, que ma conscience soit beaucoup plus engagee à ce en quoi on s'est simplement fié d'elle? Ailleurs, ma foy ne doibt rien, car on ne lui a rien presté : qu'on s'ayde de la fiance et asseurance qu'on a prinse hors de moy. I'aimerois bien plus cher rompre la prison d'une muraille et des loix, que de ma parole. Ie suis delicat à l'observation de mes promesses, iusques à la superstition; et les fois en touts subiects volontiers incertaines et conditionnelles. A celles qui sont de nul poids, ie donne poids de la ialousie de ma regle; elle me gehenne et charge de son propre interest : ouy, ez entreprinses toutes miennes et libres, si i'en dis le poinct *[100], il me semble que ie me le prescris, et que le donner à la science d'aultruy, c'est le preordonner à soy; il me semble que ie le promets, quand ie le dis : ainsi i'esvente peu mes

*[100] Si j'en dis l'objet, le but.

propositions. La condamnation que ie fois de moy est plus vifve et plus roide que n'est celle des iuges, qui ne me prennent que par le visage de l'obligation commune; l'estreincte de ma conscience *101, plus serree et plus severe : ie suys laschement les debvoirs ausquels on m'entraisneroit si ie n'y allois [58] : *Hoc ipsum ita iustum est quod rectè fit, si est voluntarium* [59]. Si l'action n'a quelque splendeur de liberté, elle n'a point de grace ny d'honneur :

Quid me ius cogit, vix voluntate impetrem [60]:

où la necessité me tire, i'aime à lascher la volonté *102; *Quia quidquid imperio cogitur, exigenti magis, quàm præstanti, acceptum refertur* [61]. I'en sçais qui suyvent

---

58 Il dit plus bas, mais dans ce même chapitre : *Ie hay les morceaux que la necessité me taille.*

59 « Ce qu'on fait de bien n'est juste qu'autant qu'il est fait volontairement ». Cic. *de Offic.* L. I, c. IX.

60 « Je ne fais pas volontairement les choses auxquelles m'oblige le devoir ». Terent. *Adelp.* act. III, sc. V, v. 44.

61 « Parce que, dans les choses qu'une autorité supérieure ordonne, on sait plus de gré à celui qui commande qu'à celui qui exécute ». Valer. Maxim. L. II, c. II, num. 6.

*101 C'est-à-dire : *l'obligation que ma conscience m'impose.* — Dans l'édition de 1588, où le troisième livre des *Essais* parut pour la première fois, Montaigne avait mis, *l'estreincte que ma conscience me donne, est plus serree et plus severe.*

*102 C'est-à-dire : « Ma volonté se porte mollement vers les choses que la nécessité m'oblige de faire ».

cet air iusques à l'iniustice; donnent plustost qu'ils ne rendent; prestent plustost qu'ils ne payent; font plus escharsement *[103] bien à celuy à qui ils en sont tenus. Ie ne vois pas là, mais ie touche contre *[104].

I'aime tant à me descharger et desobliger *[105]; que i'ay parfois compté à proufit les ingratitudes, offenses et indignitez que i'avois receu de ceulx à qui, ou par nature, ou par accident, i'avois quelque debvoir d'amitié; prenant cette occasion de leur faulte, pour autant d'acquit et descharge de ma debte. Encores que ie continue à leur payer les offices apparents de la raison publicque *[106], ie treuve grande espargne pourtant à faire par iustice ce que ie faisois par affection, et à me soulager un peu de l'attention et solicitude de ma volonté au dedans *[107]; *Est prudentis sustinere ut cursum, sic impetum benevolentiæ* [62], laquelle i'ay un peu bien urgente et pressante où ie

---

62 « Un homme prudent ne doit pas s'abandonner aux transports de sa bienveillance, pas plus qu'à une course trop rapide ». Cic. *de Amicit.* c. XVII.

*103 Plus chichement. — Le mot employé par Montaigne est pris de l'italien, *scarso.*

*104 Je ne vais pas jusque-là, mais j'en approche un peu.

*105 Me débarrasser de toute obligation.

*106 A leur rendre à l'extérieur les devoirs que l'ordre public exige.

*107 *Et de l'obligation interne de ma volonté*, dit Montaigne dans l'édition de 1588.

m'addonne, au moins pour un homme qui ne veult aulcunement estre en presse : et me sert cette mesnagerie, de quelque consolation aux imperfections de ceulx qui me touchent; ie suis bien desplaisant *108 qu'ils en vaillent moins, mais tant y a que i'en espargne aussi quelque chose de mon application et engagement envers eulx. I'approuve celuy qui aime moins son enfant, d'autant qu'il est ou teigneux ou bossu, et non seulement quand il est malicieux, mais aussi quand il est malheureux et mal nay (Dieu mesme en a rabbatu celà de son prix et estimation naturelle); pourveu qu'il se porte en ce refroidissement avecques moderation et iustice exacte : en moy, la proximité n'allege pas les defaults, elle les aggrave plustost.

Aprez tout, selon que ie m'entends en la science du bienfaict et de recognoissance, qui est une subtile science et de grand usage, ie ne veois personne plus libre et moins endebté que ie suis iusques à cette heure. Ce que ie doibs, ie le doibs simplement aux obligations communes et naturelles : il n'en est point qui soit plus nettement quite d'ailleurs *109;

Nec sunt mihi nota potentum
Munera [63].

---

63 « Les présens des grands me sont inconnus ». Virg. *Enéide*, L. XII, v. 519.

*108 Je suis bien fâché.

*109 C'est-à-dire : d'*Obligations et bienfaits étrangers*; comme dans l'édit. de 1588.

Les princes me donnent prou [*110], s'ils ne m'ostent rien ; et me font assez de bien, quand ils ne me font point de mal : c'est tout ce que i'en demande. Oh! combien ie suis tenu à Dieu, de ce qu'il luy a pleu que i'aye receu immediatement de sa grace tout ce que i'ay ! qu'il a retenu particulierement à soy toute ma debte! Combien ie supplie instamment sa saincte misericorde, que iamais ie ne doibve un essentiel grammercy à personne! Bien heureuse franchise qui m'a conduict si loing! Qu'ell' acheve! I'essaye à n'avoir exprez besoing de nul [*111]; *In me omnis spes est mihi* [64] : c'est chose que chascun peult en soy, mais plus facilement ceulx que Dieu a mis à l'abry des necessitez naturelles et urgentes. Il faict bien piteux et hazardeux, despendre d'un aultre. Nous mesmes, qui est la plus iuste addresse et la plus seure, ne nous sommes pas assez asseurez [*112]. Ie n'ay rien mien, que moy; et si en est la possession, en partie,

64 « Toutes mes espérances sont en moi ». Terent. *Adelph.* act. II, sc. V, v. 9.

*110 Beaucoup.

*111 Ou, comme il y a dans l'édition *in*-4°. de 1588, *à n'avoir necessairement besoing de personne.*

*112 C'est-à-dire : « Nous mêmes ne nous sommes-nous pas assez assurés de nous pour fuir tout autre dépendance, pour ne nous confier et ne nous adresser qu'à nous, dans le besoin et le malheur ; ce qui serait pourtant le plus juste et le plus sûr ».

manque *[113] et empruntee. Ie me cultive, et en courage, qui est le plus fort, et encores en fortune, pour y trouver de quoy me satisfaire, quand ailleurs tout m'abandonneroit *[114]. Eleus Hippias ne se fournit pas seulement de science, pour au giron des muses se pouvoir ioyeusement escarter de toute aultre compaignie au besoing; ny seulement de la cognoissance de la philosophie, pour apprendre à son ame de se contenter d'elle, et se passer virilement des commoditez qui luy viennent du dehors, quand le sort l'ordonne; il feut si curieux, d'apprendre encores à faire sa cuisine, et son poil, ses robbes, ses souliers, ses bragues *[115], pour se fonder en soy *[116] autant qu'il pourroit, et soubstraire au secours estrangier [65]. On iouït bien plus librement et plus gayement des biens empruntez, quand ce n'est pas une iouïssance obligee et contraincte par le besoing; et qu'on a, et en sa volonté, et en sa fortune, la force et les moyens de s'en passer. Ie me cognois bien; mais il m'est malaysé d'imaginer nulle si pure liberalité de personne en-

---

[65] Cicer. *de Oratore*, L. III, c. XXXII.

*[113] Défectueuse.

*[114] C'est-à-dire : « Je me cultive, je m'exerce, et du côté du courage, etc., et du côté de la fortune, pour y trouver de quoi me satisfaire quand ailleurs tout m'abandonnerait ».

*[115] Ses hauts-de-chausses. — Bragues ou *Brayes*, en latin *Braccæ*.

*[116] Pour ne faire fond que sur lui, n'avoir besoin que de lui.

vers moy, nulle hospitalité si franche et gratuite, qui ne me semblast disgraciee, tyrannique et teincte de reproche, si la necessité m'y avoit enchevestré. Comme le donner est qualité ambitieuse et de prerogative; aussi est l'accepter qualité de soubmission: tesmoing l'iniurieux et querelleux refus que Baiazet feit des presents que Temir *117 luy envoyoit: et ceulx qu'on offrit, de la part de l'empereur Solyman, à l'empereur de Calicut le meirent en si grand despit, que non seulement il les refusa rudement, disant que ny luy ny ses predecesseurs n'avoient accoustumé de prendre, et que c'estoit leur office de donner; mais en oultre feit mettre en un cul de fosse les ambassadeurs envoyez à cet effect. Quand Thetis, dict Aristote, flatte Iupiter; quand les Lacedemoniens flattent les Atheniens; ils ne vont pas leur refreschissant la memoire des biens qu'ils leur ont faicts, qui est tousiours odieuse, mais la memoire des bienfaicts qu'ils ont receus d'eulx. Ceulx que ie veois si familierement employer tout chascun et s'y engager, ne le feroient pas, s'ils savouroient comme moy la doulceur d'une pure liberté, et s'ils poisoient, autant que doibt poiser à un sage homme, l'engageure d'une obligation: elle se paye à l'adventure quelquesfois, mais elle ne se dissoult iamais. Cruel garottage à qui aime affranchir les coudees de sa liberté en touts sens! Mes cognoissants; et au dessus et au dessoubs

*117 *Tamerlan* ou *Timur-Oseck*, selon l'orthographe arabe.

de moy, sçavent s'ils en ont iamais veu de moins sollicitant, requerant, suppliant, ny moins chargeant sur aultruy. Si ie le suis au delà de tout exemple moderne, ce n'est pas grande merveille, tant de pieces de mes mœurs y contribuant; un peu de fierté naturelle, l'impatience du refus, contraction *118 de mes desirs et desseings, inhabileté à toute sorte d'affaires, et, mes qualités plus favories, l'oysifveté, la franchise; par tout cela, i'ay prins à haine mortelle d'estre tenu ny à aultre, ny par aultre, que moy. I'employe bien vifvement tout ce que ie puis à me passer, avant que i'employe la beneficence d'un aultre, en quelque, ou legiere ou poisante, occasion que ce soit. Mes amis m'importunent estrangement quand ils me requierent de requerir un tiers : et ne me semble gueres moins de coust, desengager celuy qui me doibt, usant de luy, que m'engager envers celuy qui ne me doibt rien. Cette condition ostee, et cett' aultre Qu'ils ne veuillent de moy chose negocieuse et soulcieuse, car i'ay denoncé à tout soing guerre capitale, ie suis commodement facile et prest au besoing de chascun. *119 Mais i'ay encores plus

---

*118 L'exiguité, le peu d'étendue de mes désirs et projets. — Contracter ses désirs, c'est les resserrer dans des bornes étroites.

*119 Avant la phrase qui suit, on trouve celle-ci dans l'éd. in-4°. de 1588: « I'ay tresvolontiers cherché l'occasion de bien faire et d'attacher les aultres à moy : et me semble qu'il n'est point de plus doulx usage de nos moyens. Mais i'ay, etc. »

fuy à recevoir, que ie n'ay cherché à donner; aussi est il bien plus aysé, selon Aristote. Ma fortune m'a peu permis de bien faire à aultruy; et ce peu qu'elle m'en a permis, elle l'a assez maigrement logé. Si elle m'eust faict naistre pour tenir quelque reng entre les hommes, i'eusse esté ambitieux de me faire aimer, non de me faire craindre ou admirer : l'exprimerai ie plus insolemment? i'eusse autant regardé au plaire qu'au proufiter. Cyrus tressagement, et par la bouche d'un tresbon capitaine et meilleur philosophe encores, estime sa bonté et ses bienfaicts loing au delà de sa vaillance et belliqueuses conquestes [66] : et le premier Scipion, par tout où il se veult faire valoir, poise sa debonnaireté et humanité au dessus de son hardiesse et de ses victoires; et a tousiours en la bouche ce glorieux mot, « Qu'il a laissé aux ennemis autant à l'aimer qu'aux amis ». Ie veulx doncques dire que s'il fault ainsi debvoir quelque chose, ce doibt estre à plus legitime tiltre que celuy de quoy ie parle, auquel la loy de cette miserable guerre m'engage [*120]; et non d'un si gros debte comme celuy de ma totale conser-

---

[66] Xénophon, *Cyrop.* L. VIII, c. IV, §. 4

[*120] Pour bien entendre ceci, il faut se rappeler ce qu'il a dit, huit à dix pages plus haut, sur les obligations forcées qu'il contractait avec ceux qui, pendant les troubles civils, épargnaient sa maison, tandis qu'il n'eût voulu devoir sa sécurité qu'aux lois.

vation : il m'accable. Ie me suis couché mille fois chez moy, imaginant qu'on me trahiroit et assommeroit cette nuict là; composant avecques la fortune, que ce feust sans effroy et sans langueur : et me suis escrié, aprez mon patenostre :

Impius hæc tam culta novalia miles habebit ![67]

Quel remede? c'est le lieu de ma naissance et de la plus part de mes ancestres; ils y ont mis leur affection et leur nom. Nous nous durcissons à tout ce que nous accoustumons *[121] : et, à une miserable condition comme est la nostre, c'a esté un tresfavorable present de nature que l'accoustumance; qui endort nostre sentiment à la souffrance de plusieurs maulx. Les guerres civiles ont cela de pire que les aultres guerres, de nous mettre chascun en eschauguette *[122] en sa propre maison :

Quàm miserum, portâ vitam muroque tueri,
Vixque suæ tutum viribus esse domûs ![68]

---

67 « Ces terres, si bien cultivées, seront-elles donc la proie d'un barbare soldat? » Virg. eclog. I, v. 71.

68 « Qu'il est triste d'avoir besoin d'une porte et d'une muraille pour protéger sa vie, et d'être à peine en sûreté dans sa propre maison »! Ovid. *Trist.* L. IV., eleg. 1, v. 69.

*121 A tout ce que nous tournons en coutume. — *Qui n'a point accoustumé quelque chose*, insuetus alicui rei. Nicot.

*122 En vedette, en sentinelle. — Eschauguette. *Torre da far sentinella.*

c'est grande extremité, d'estre pressé iusques dans son mesnage et repos domestique. Le lieu où ie me tiens est tousiours le premier et le dernier à la batterie de nos troubles [*123], et où la paix n'a iamais son visage entier :

Tum quoque, cùm pax est, trepidant formidine belli [69].

Quoties pacem fortuna lacessit,
Hàc iter est bellis : meliùs, fortuna, dedisses
Orbe sub eoo sedem, gelidâque sub arcto,
Errantesque domos [70].

Ie tire, parfois, le moyen de me fermir contre ces considerations, de la nonchalance et lascheté : elles nous menent aussi aulcunement à la resolution. Il m'advient souvent d'imaginer avecques quelque plaisir les dangiers mortels, et les attendre : ie me plonge, la teste baissee, stupidement dans la mort, sans la considerer et recognoistre, comme dans une profon-

---

69 « Même, dans la paix, on ne cesse de redouter la guerre ». Ovid. *Trist.* L. III, eleg. X, v. 67.

70 Toutes les fois que la fortune rompt la paix, c'est par ici que l'on marche à l'ennemi. Ah! que le sort nous eût traités plus favorablement s'il nous eût placés ou dans les contrées brûlantes de l'Orient, ou sous les constellations glacées de l'ourse, ou s'il nous eût donné des demeures errantes ». Lucan. L. I, v. 256, 251.

*123 Cette phrase était ainsi conçue dans l'édition de 1588 : « Ce malheur me touche plus que nul aultre, pour la condition du lieu où ie me tiens, qui est tousiours le premier, etc. ».

deur muette et obscure qui m'engloutit d'un sault, et accable en un instant d'un puissant sommeil, plein d'insipidité et indolence. Et en ces morts courtes et violentes, la consequence que i'en preveois me donne plus de consolation, que l'effect, de trouble [71]. Ils disent, Comme la vie n'est pas la meilleure pour estre longue, que la mort est la meilleure pour n'estre pas longue. Ie ne m'estrange pas tant de l'estre mort, comme i'entre en confidence avecques le mourir. Ie m'enveloppe et me tapis en cet orage, qui me doibt aveugler et ravir de furie, d'une charge prompte et insensible. Encores s'il advenoit, comme disent aulcuns iardiniers, que les roses et violettes naissent plus odoriferantes prez des aulx et des oignons, d'autant qu'ils succent et tirent à eulx ce qu'il y a de mauvaise odeur en la terre; aussi que ces depravees natures humassent tout le venin de mon air et du cli-

---

[71] Bien des lecteurs, en lisant ce passage, se rappelleront qu'au milieu des orages de la révolution française, ils ont souvent éprouvé ces sentimens que Montaigne retrace ici avec tant d'énergie. Au tems où vivait notre philosophe, la France, divisée en deux partis également furieux, ressemblait beaucoup à la France de nos jours. Les mêmes circonstances ont dû inspirer, aux deux époques, les mêmes idées, le même courage, la même indifférence pour la vie. Conférez, de plus, avec ce que dit ici Montaigne, ce qu'il dit quinze à vingt pages plus loin, au paragraphe qui commence par ces mots : *Pour achever de dire mes foibles humeurs*, etc.

mat, et m'en rendissent d'autant meilleur et plus pur, par leur voisinage; que ie ne perdisse pas tout! Cela n'est pas : mais de cecy il en peult estre quelque chose, Que la bonté est plus belle et plus attrayante quand elle est rare, et que la contrarieté et diversité roidit et resserre en soy le bienfaire, et l'enflamme par la ialousie de l'opposition et par la gloire. Les voleurs, de leur grace, ne m'en veulent pas particulierement : ne fois ie pas moy à eulx *[124]; il m'en fauldroit à trop de gents. Pareilles consciences logent, soubs diverse sorte de fortune; pareille cruauté, desloyauté, volerie; et d'autant pire, qu'elle est plus lasche, plus seure et plus obscure soubs l'umbre des loix [72]. Ie hais moins l'iniure professe, que traistresse; guerriere, que pacifique. Nostre fiebvre est survenue en un corps qu'elle n'a de gueres empiré : le feu y estoit, la flamme s'y est prinse : le bruit est plus grand; le mal, de peu. Ie responds ordinairement à ceulx qui me demandent raison de mes voyages :

---

[72] Cette phrase et la suivante désignent ouvertement les gens de justice et les magistrats, dont il paraît que Montaigne avait autant à se plaindre que des gens de guerre, et qu'il trouvait aussi méchans et plus coupables, parce qu'ils faisaient le mal *soubs l'umbre des loix*. — N.

*[124] Je ne me fais pas, je ne m'abandonne pas à eux; il faudrait me faire, me livrer à trop de gens. —Quand Montaigne dit : *Il m'en fauldroit à trop de gens*: il fait une ellipse à la manière des Latins.

« Que ie sçais bien ce que ie fuys, mais non pas ce que ie cherche ». Si on me dict que parmy les estrangiers il y peult avoir aussi peu de santé, et que leurs mœurs ne valent pas mieulx que les nostres; ie responds premierement, qu'il est malaysé,

Tam multæ scelerum facies! [73]

secondement, que c'est tousiours gaing, de changer un mauvais estat, à un estat incertain; et que les maulx d'aultruy ne nous doibvent pas poindre comme les nostres.

Ie ne veulx pas oublier cecy, Que ie ne me mutine iamais tant contre la France, que ie ne regarde Paris de bon œil : elle *[125] a mon cœur dez mon enfance : et m'en est advenu, comme des choses excellentes; plus i'ay veu, depuis, d'aultres villes belles, plus la beauté de cette cy peult et gaigne sur mon affection : ie l'aime par elle mesme, et plus en son estre seul, que rechargee de pompe estrangiere : ie l'aime tendrement, iusques à ses verrues et à ses taches : ie ne suis François que par cette grande cité, grande en peuples, grande en felicité de son assiette; mais sur tout grande et incomparable en varieté, et diversité de commoditez; la gloire de la France, et l'un des plus nobles ornements du monde. Dieu en chasse

73 « Tant le crime a pris de faces différentes parmi nous! » Virg. *Géorg.* L. I, v. 506.

*125 Cette ville.

loing nos divisions? Entiere et unie, ie la treuve deffendue de tout' aultre violence : ie l'advise, que de touts les partis, le pire sera celuy qui la mettra en discorde, et ne crainds pour elle, qu'elle mesme; et crainds pour elle, autant certes que pour aultre piece de cet estat. Tant qu'elle durera, ie n'auray faulte de retraicte où rendre mes abbois; suffisante à me faire perdre le regret de tout' aultre retraicte.

Non parce que Socrates l'a dict, mais parce qu'en verité c'est mon humeur, et à l'adventure non sans quelque excez *126, i'estime touts les hommes mes compatriotes; et embrasse un Polonois comme un François, postposant *127 cette liaison nationale à l'universelle et commune. Ie ne suis gueres feru *128 de la doulceur d'un air naturel : les cognoissances toutes neufves et toutes miennes me semblent bien valoir ces aultres communes et fortuites cognoissances du voisinage; les amitiez pures de nostre acquest emportent *129 ordinairement celles ausquelles la communication du climat, ou du sang, nous ioignent. Nature nous a mis au monde libres et desliez; nous nous emprisonnons en certains destroicts, comme les roys de Perse, qui s'obligeoient de ne boire iamais

---

*126 Non sans quelque *tort*, comme dans l'édition de 1588.

*127 Estimant moins.

*128 Frappé.

*129 L'emportent sur celles.

aultre eau que celle du fleuve de Choaspez[74], renonceoient, par sottise, à leur droict d'usage en toutes les aultres eaux, et asseichoient, pour leur regard, tout le reste du monde. Ce que Socrates feit sur sa fin, d'estimer une sentence d'exil pire qu'une sentence de mort contre soy, ie ne serai, à mon advis, iamais ny si cassé, ny si estroictement habitué en mon païs, que ie le feisse : ces vies celestes ont assez d'images que i'embrasse par estimation plus que par affection; et en ont aussi de si eslevees et extraordinaires, que, par estimation mesme, ie ne les puis embrasser, d'autant que ie ne les puis concevoir : cette humeur feut bien tendre à un homme qui iugeoit le monde sa ville; il est vray qu'il desdaignoit les peregrinations, et n'avoit gueres mis le pied hors le territoire d'Attique. Quoy [*130] ? qu'il plaignoit l'argent de ses amis à desengager [*131] sa vie; et qu'il refusa de sortir de prison par l'entremise d'aultruy, pour ne desobeïr aux loix en un temps qu'elles estoient d'ailleurs si fort corrompues. Ces exemples sont de la premiere espece [*132] pour moy; de la seconde [*133], sont d'aultres

---

[74] Plutarque, *de l'Exil*, c. v.

[*130] Et pourquoi ? c'est qu'il, etc.

[*131] Employé pour racheter sa vie.

[*132] C'est-à-dire, de l'espèce de *celles qu'il embrasse plus par estimation que par affection.*

[*133] De l'espèce de *celles qui sont si élevées et extraordinaires, qu'il ne peut même les embrasser par estimation !*

que ie pourrois trouver en ce mesme personnage : plusieurs de ces rares exemples surpassent la force de mon action : mais aulcunes surpassent encores la force de mon iugement.

Oultre ces raisons *134, le voyager me semble un exercice proufitable : l'ame y a une continuelle exercitation à remarquer des choses incogneues et nouvelles ; et ie ne sçache point meilleure eschole, comme i'ay dict souvent, à façonner la vie, que de luy proposer incessamment la diversité de tant d'aultres vies, fantasies et usances, et luy faire gouster une si perpetuelle varieté de formes de nostre nature. Le corps ny est ny oysif, ny travaillé ; et cette moderee agitation le met en haleine. Ie me tiens à cheval sans desmonter, tout choliqueux que ie suis, et sans m'y ennuyer, huict et dix heures,

vires ultra sortemque senectæ[75] :

Nulle saison m'est ennemie, que le chauld aspre d'un soleil poignant ; car les ombrelles, de quoy, de-

---

75 « Au-delà des forces et contre la coutume des vieillards ». Virgile, *Enéide*, L. VI, v. 114.

*134 Ceci se rapporte à ce qu'il a dit plus haut, lorsqu'il a cité l'exemple des rois de Perse, qui ne buvaient que de l'eau du fleuve *Choaspez*. Dans l'édition in-4°. de 1588, ce paragraphe suit immédiatement la phrase qu'on lit au commencement de la page précédente, et qui finit par ces mots, *tout le reste du monde*.

puis les anciens Romains, l'Italie se sert, chargent plusles bras qu'ils ne deschargent la teste. Ie vouldrois sçavoir quelle industrie c'estoit aux Perses, si anciennement, et en la naissance de la luxure, de se faire du vent frez et des umbrages à leur poste *[135], comme dict Xenophon. I'aime les pluyes et les crottes, comme les cannes. La mutation d'air et de climat ne me touche point; tout ciel m'est un : ie ne suis battu que des alterations internes que ie produis en moy; et celles là m'arrivent moins en voyageant. Ie suis mal aysé à esbranler; mais estant avoyé *[136], ie vois tant qu'on veult : i'estrive *[137] autant aux petites entreprinses qu'aux grandes, et à m'equiper pour faire une iournee et visiter un voisin, que pour un iuste voyage. I'ay apprins à faire mes iournees, à l'espaignole, d'une traicte; grandes et raisonnables iournees : et, aux extremes chaleurs, les passe de nuict, du soleil couchant iusques au levant. L'aultre façon, de repaistre en chemin, en tumulte et haste, pour la disnee, nommeement aux courts iours, est incommode. Mes chevaulx en valent mieulx : iamais cheval ne m'a failly qui a sceu faire avecques moy la premiere iournee. Ie les abbruve par tout; et regarde seulement

---

*[135] A leur gré.

*[136] Mais m'étant mis à voie, en chemin, je vais, etc.

*[137] C'est-à-dire : « Je répugne autant à entreprendre de petites courses que des grandes ».

qu'ils aient assez de chemin de reste, pour battre leur eau. La paresse à me lever donne loisir à ceulx qui me suyvent de disner à leur ayse, avant partir[76]: pour moy, ie ne mange iamais trop tard; l'appetit me vient en mangeant, et point aultrement; ie n'ai point de faim qu'à table.

Aulcuns se plaignent de quoy ie me suis agreé [*138] à continuer cet exercice, marié, et vieil. Ils ont tort : il est mieulx temps d'abandonner sa maison, quand on l'a mise en train de continuer sans nous; quand on y a laissé de l'ordre qui ne desmente point sa forme passee : c'est bien plus d'imprudence de s'esloingner, laissant en sa maison une garde moins fidele, et qui ayt moins de soing de pourveoir, à vostre besoing.

La plus utile et honnorable science et occupation à une mere de famille, c'est la science du mesnage. I'en veois quelqu'une avare : de mesnagiere, fort peu; c'est sa maistresse qualité, et qu'on doibt chercher avant tout' aultre, comme le seul douaire qui sert à ruyner ou sauver nos maisons. Qu'on ne m'en parle pas : selon que l'experience m'en a apprins, ie requiers d'une femme mariee, au dessus de tout' aultre vertu,

---

76 Ceci prouve qu'on dînait de bien bonne heure du tems de Montaigne : on dîne encore à huit heures du matin dans les campagnes.

*138 Je me suis plu.

la vertu œconomique. Ie l'en mets au propre *139, luy laissant par mon absence tout le gouvernement en main. Ie veois avecques despit, en plusieurs mesnages, monsieur revenir maussade et tout marmiteux *140 du tracas des affaires, environ midy, que madame est encores aprez à se coeffer et attiffer en son cabinet : c'est à faire aux roynes; encores, ne sçais ie : il est ridicule et iniuste que l'oysifveté de nos femmes soit entretenue de nostre sueur et travail. Il n'adviendra, que je puisse *141, à personne d'avoir l'usage de mes biens plus liquide que moy, plus quiete *142 et plus quite. Si le mary fournit de matiere *143, nature mesme veult qu'elles fournissent de forme.

Quant aux debvoirs de l'amitié maritale qu'on pense estre interessez par cette absence, ie ne le crois pas. Au rebours, c'est une intelligence qui se refroidit volontiers par une trop continuelle assistance, et que l'assiduité blece. Toute femme estrangiere nous semble honneste femme : et chascun sent, par expe-

---

*139 C'est-à-dire : « Je mets ma femme à même d'exercer cette vertu économique, etc. ».

*140 Marmitteux; *afflitto*, *affannato*, *povero*, *dolente*. — Oudin.

*141 Pourvu que je le puisse.

*142 Plus paisible, plus sûr.

*143 Il faut lier cette phrase avec celle qui finit par ces mots, *sueur et travail*, comme dans l'édition de 1588.

rience, que la continuation de se veoir ne peult representer le plaisir que l'on sent à se desprendre et reprendre à secousses *[144]. Ces interruptions me remplissent d'une amour recente envers les miens, et me redonnent l'usage de ma maison plus doulx : la vicissitude eschauffe mon appetit, vers l'un, et puis vers l'aultre party. Ie sçais que l'amitié a les bras assez longs pour se tenir et se ioindre d'un coing de monde à l'aultre, et specialement cette cy, où il y a une continuelle communication d'offices, qui en reveillent l'obligation et la souvenance. Les stoïciens disent bien qu'il y a si grande colligance *[145] et relation entre les sages, que celuy qui disne en France repaist son compaignon en Egypte; et qui estend seulement son doigt où que ce soit, touts les sages qui sont sur la terre habitable en sentent ayde [77]. La iouïssance et la possession appartiennent principalement à l'imagination : elle embrasse plus chauldement ce qu'elle va querir, que ce que nous touchons, et plus continuellement. Comptez vos amusements iournaliers, vous trouverez que vous estes lors plus absent de vostre amy, quand il vous est present : son assistance relasche vostre attention, et donne liberté à

---

[77] Plutarque, *Des Stoïques*, c. XVIII.

*[144] A se séparer et à se rejoindre par intervalles.

*[145] Union, liaison intime.

vostre pensee de s'absenter à toute heure, pour toute occasion. De Rome en hors, ie tiens et regente ma maison et les commoditez que i'y ay laissé : ie veois croistre mes murailles, mes arbres et mes rentes, et descroistre, à deux doigts prez comme quand i'y suis :

Ante oculos errat domus, errat forma locorum [78].

Si nous ne iouïssons que ce que nous touchons, adieu nos escus quand ils sont en nos coffres ; et nos enfants s'ils sont à la chasse. Nous les voulons plus prez. Au iardin, est ce loing ? à une demy iournee ? quoy, à dix lieues, est ce loing ou prez ? Si c'est prez : quoy onze, douze, treize ? et ainsi pas à pas. Vrayement, celle qui sçaura prescrire à son mary « Le quantiesme pas finit le prez, et le quantiesme pas donne commencement au loing, » ie suis d'advis qu'elle l'arreste entre deux ;

Excludat iurgia finis....
Utor permisso; caudæque pilos ut equinæ

---

78 « J'ai sans cesse devant les yeux ma maison et l'image des lieux que j'ai quittés ». — C'est un vers d'Ovide que Montaigne a changé, pour l'adopter à son idée. L'édition d'Heinsius porte :

Ante oculos urbisque domus et forma locorum est.

Trist, L. III, el. IV, v. 57.

Paulatim vello, et demo unum, demo etiam unum;
Dum cadat elusus ratione ruentis acervi [79].

et qu'elles appellent hardiement la philosophie à leur secours; à qui *[146] quelqu'un pourroit reprocher, Puis qu'elle ne veoit ny l'un ny l'aultre bout de la ioincture entre le trop et le peu, le long et le court, le legier et le poisant, le prez et le loing; Puis qu'elle n'en recognoist le commencement ny la fin, Qu'elle iuge bien incertainement du milieu : *Rerum natura nullam nobis dedit cognitionem finium* [80]. Sont elles pas encores femmes et amies des trespassez, qui ne sont pas au bout de cettuy cy, mais en l'aultre monde? Nous embrassons et ceulx qui ont esté, et ceulx qui ne sont point encores, non *[147] que les absents. Nous n'avons pas faict marché, en nous mariant, de nous tenir continuellement accouez *[148], l'un à l'aultre, comme ie ne sçais quels petits animaulx

---

79 « Convenons d'un terme pour nous accorder : sans cela, je prends ce que vous me donnez; et, comme celui qui arrache la queue d'un cheval crin à crin, j'ôte un nombre, puis un autre, jusqu'à ce que le nombre marqué disparaisse, et qu'il ne vous reste plus rien ». Hor. epist. I. L. II, v. 38.

80 « La nature ne nous a donné aucune connaissance de la fin des choses ». Cic. *Acad. quæst.* L. IV, c. XXIX.

*146 La philosophie, dis-je, à qui l'on pourrait faire quelque reproche, puisque, etc.

*147 Non moins que, etc.

*148 Attachés par la queue.

que nous voyons, ou comme les ensorcelez de Karenty, d'une maniere chienine [81] : et ne doibt une femme avoir les yeulx si gourmandement fichez sur le devant de son mary, qu'elle n'en puisse veoir le derriere où besoing est. Mais ce mot de ce peintre si excellent de leurs humeurs [82], seroit il point de mise en ce lieu, pour representer la cause de leurs plainctes ?

> Uxor, si cesses, aut te amare cogitat,
> Aut tete amari, aut potare, aut animo obsequi;
> Et tibi bene esse soli, cùm sibi sit malè [83] :

ou bien seroit ce pas que, de soy, l'opposition et contradiction les entretient et nourrit; et qu'elles s'ac-

---

[81] C'est Saxon le grammairien qui nous a conservé l'histoire de ces ensorcelés de Karenty ou *Karantia*, comme il nomme cette ville; (ce doit être la même que *Gartz*, petite ville de l'île de Rugen, située sur l'emplacement de Carentz (*Carentia*) qui fut rasée au 12e. siècle). *Voyez* le Livre XIV de son *Histoire de Danemarck*, où il dit : *Nec mirum si illorum numinum potentiam formidabant, à quibus stupra sua sæpenumerò punita meminerant; siquidem mares in eâ urbe cum feminis in concubinum adscitis, canum exemplo cohærere solebant, nec ab ipsis morando divelli poterant. Interdùm utrique perticis è diverso appensi, inusitato nexu, ridiculum populo spectaculum præbuere.*

[82] Térence.

[83] « Tardez-vous à revenir au logis, votre femme s'imagine que vous en aimez une autre, que vous en êtes aimé, que vous buvez, que vous vous donnez du bon tems; enfin, que vous êtes seul à vous amuser, tandis qu'elle se donne tant de peine ». Terent. *Adelph.* act. I, sc. 1, v. 7.

commodent assez, pourveu qu'elles vous incommodent?

[84] En la vraye amitié, de laquelle ie suis expert, ie me donne à mon ami, plus que ie ne le tire à moi. Ie n'aime pas seulement mieulx luy faire bien, que s'il m'en faisoit; mais encores, qu'il s'en fasse, qu'à moy : il m'en faict lors le plus, quand il s'en faict : et si l'absence luy est ou plaisante ou utile, elle m'est bien plus doulce que sa presence; et ce n'est pas proprement absence, quand il y a moyen de s'entr'advertir. I'ai tiré aultrefois usage de nostre esloingnement, et commodité [85] ; nous remplissions mieulx et estendions la possession de la vie, en nous separant : il vivoit, il iouïssoit, il voyoit pour moy, et moy pour luy, autant plainement que s'il y eust esté : l'une partie demeuroit oysifve quand nous estions ensemble; nous nous confondions : la separation du lieu rendoit la conionction de nos volontez plus riche. Cette faim insatiable de la presence corporelle accuse un peu la foiblesse en la iouïssance des ames.

Quant à la vieillesse, qu'on m'allegue : au rebours, c'est à la ieunesse à s'asservir aux opinions communes, et se contraindre pour aultruy; elle peult fournir à touts les deux, au peuple et à soy : nous n'avons que

---

[84] Le paragraphe suivant est un beau supplément au chapitre *de l'amitié*. *Voyez* Tome I de notre édition, page 321.

[85] Ici Montaigne se souvient encore de son cher La Boëtie.

trop à faire à nous seuls *149. A mesure que les commoditez naturelles nous faillent, soubtenons nous par les artificielles. C'est iniustice d'excuser la ieunesse de suyvre ses plaisirs, et deffendre à la vieillessse d'en chercher. Ieune, ie couvrois mes passions enjouees, de prudence: vieil, ie desmesle *150 les tristes, de desbauche. Si prohibent les loix platoniques *151 de peregriner avant quarante ans ou cinquante, pour rendre la peregrination plus utile et instructifve [86] : ie consentirois plus volontiers à cet aultre second article des mesmes loix, qui l'interdict aprez les soixante. *152 « Mais en tel aage, vous ne reviendrez iamais d'un si long chemin ». Que m'en chault il? ie

---

86 Plat. *de Legibus*, L. XII.

*149 En ne travaillant que pour nous seuls.

*150 C'est-à-dire : « Je débrouille, j'éclaircis, j'égaie les tristes passions par des parties de plaisir, telles que les voyages ».

*151 Aussi les lois de Platon défendent-elles de voyager, etc.

*152 Dans l'édition in-4°. de 1588, ces mots : *Mais en tel aage*, etc, suivent immédiatement ceux qu'on lit sept à huit lignes plus haut : *C'est iniustice... de deffendre à la vieillesse d'en chercher* (des plaisirs). Montaigne a intercalé depuis, la phrase qui commence ainsi : *Ieune, ie couvrois mes passions*, etc.; et il a ajouté la citation des lois de Platon. Ces additions ont un peu nui à la clarté ; mais il me semble qu'avec un peu d'attention, on entendra parfaitement l'idée de l'auteur.

ne l'entreprends, ny pour en revenir, ny pour le parfaire : i'entreprends seulement de me bransler, pendant que le bransle me plaist, et me promene pour me promener. Ceulx qui courent un benefice ou un lievre ne courent pas : ceux là courent, qui courent aux barres, et pour exercer leur course. Mon desseing est divisible par tout : il n'est pas fondé en grandes esperances; chasque iournee en faict le bout : et le voyage de ma vie se conduict de mesme. I'ay veu pourtant assez de lieux esloingnez où i'eusse desiré qu'on m'eust arresté. Pourquoy non, si Chrysippus, Cleanthes, Diogenes, Zenon, Antipater, tant d'hommes sages, de la secte plus renfrongnee, abandonnerent bien leur païs sans aulcune occasion de s'en plaindre, et seulement pour la iouïssance d'un aultre air [87]? Certes le plus grand desplaisir de mes peregrinations, c'est que ie n'y puisse apporter cette resolution d'establir ma demeure où ie me plairois; et qu'il me faille tousiours proposer de revenir, pour m'accommoder aux humeurs communes.

Si ie craignois de mourir en aultre lieu que celuy de ma naissance; si ie pensois mourir moins à mon

---

[87] *Chrysippe* était de Soles; *Cléanthes*, d'Assos; *Diogène*, de Babylone; *Zénon*, de Cytæum; *Antipater*, de Tarse : tous philosophes stoïciens qui passèrent leur vie à Athènes, comme a remarqué Plutarque dans son traité, *de l'Exil*, c. XII.

ayse, esloingné des miens; à peine sortirois ie hors de France: ie ne sortirois pas sans effroy hors de ma paroisse; ie sens la mort qui me pince continuellement la gorge ou les reins: mais ie suis aultrement faict; elle m'est une par tout: si toutesfois i'avois à choisir, ce seroit, ce crois ie, plustost à cheval, que dans un lict; hors de ma maison, et esloingné des miens. Il y a plus de crevecœur que de consolation à prendre congé de ses amis: i'oublie volontiers ce debvoir de nostre entregent *153; car des offices de l'amitié, celuy là est le seul desplaisant; et oublierois ainsi volontiers à dire ce grand et eternel adieu. S'il se tire quelque commodité de cette assistance, il s'en tire cent incommoditez. I'ay veu plusieurs, mourants bien piteusement, assiegez de tout ce train; cette presse les estouffe. C'est contre le debvoir, et est tesmoignage de peu d'affection et de peu de soing, de vous laisser mourir en repos; l'un tormente vos yeulx, l'aultre vos aureilles, l'aultre la bouche; il n'y a sens, ny membre, qu'on ne vous fracasse. Le cœur vous serre de pitié, d'ouïr les plainctes des amis; et de despit, à l'adventure, d'ouïr d'aultres plainctes feinctes et masquees. Qui a tousiours eu le goust tendre, affoibly; il l'a encores plus: il luy fault, en une si grande necessité, une main doulce, et accommodee à son sentiment, pour le grater iustement où

*153 Civilité, politesse.

il luy cuit: ou qu'on n'y touche point du tout. Si nous avons besoing de sage femme, à nous mettre au monde; nous avons bien besoing d'un homme encores plus sage, à nous en sortir. Tel, et amy, le fauldroit il acheter bien cherement pour le service d'une telle occasion. Ie ne suis point arrivé à cette vigueur desdaigneuse qui se fortifie en soy mesme, que rien n'ayde, ny ne trouble : ie suis d'un poinct plus bas : ie cherche à conniller *[154], et à me desrobber de ce passage, non par crainte, mais par art. Ce n'est pas mon advis, de faire en cette action preuve ou montre de ma constance. Pour qui? lors cessera tout le droict et l'interest que i'ay à la reputation. Ie me contente d'une mort recueillie en soy, quiete *[155] et solitaire, toute mienne, convenable à ma vie retiree et privee : au rebours de la superstition romaine, où lon estimoit malheureux celui qui mouroit sans parler, et qui n'avoit ses plus proches à luy clorre les yeulx. I'ay assez affaire à me consoler, sans avoir à consoler aultruy; assez de pensee en la teste, sans que les circonstances m'en apportent de nouvelles; et assez de matiere à m'entretenir, sans l'emprunter. Cette partie n'est pas du roolle de la societé; c'est l'acte à un seul personnage. Vivons et rions entre les nostres;

---

*154 A me sauver, à me cacher, comme un *connil*, un lapin, dans son trou.

*155 Paisible, tranquille.

allons mourir et rechigner entre les incogneus : on treuve, en payant, qui vous tourne la teste, et qui vous frotte les pieds ; qui ne vous presse qu'autantque vous voulez, vous presentant un visage indifferent; vous laissant vous entretenir et plaindre à vostre mode.

Ie me desfais touts les iours, par discours *[156], de cette humeur puerile et inhumaine qui faict que nous desirons d'esmouvoir par nos maulx la compassion et le deuil en nos amis : nous faisons valoir nos inconvenients *[157] oultre leur mesure, pour attirer leurs larmes; et la fermeté que nous louons en chascun à soubtenir sa mauvaise fortune, nous l'accusons et reprochons à nos proches quand c'est en la nostre : nous ne nous contentons pas qu'ils se ressentent de nos maulx, si encores ils ne s'en affligent. Il fault estendre la ioye ; mais retrencher autant qu'on peult la tristesse. Qui se faict plaindre sans raison, est homme pour n'estre pas plainct quand la raison y sera : c'est pour n'estre iamais plainct, que se plaindre tousiours, faisant si souvent le piteux, qu'on ne soit pitoyable à personne. Qui se faict mort, vivant, est subiect d'estre tenu pour vif, mourant. I'en ai veu prendre la chevre*[158], de ce qu'on leur trouvoit le visage frez, et le pouls posé ; contraindre leur ris, parce qu'il trahissoit leur

*156 Par raison.

*157 Nos maux au-delà de leur mesure.

*158 Se fâcher, se mettre en colère.

guarison; et haïr la santé, de ce qu'elle n'estoit pas regrettable : qui bien plus est, ce n'estoient pas femmes. Ie represente mes maladies, pour le plus, telles qu'elles sont, et evite les paroles de mauvais prognostique, et lesexclamations composees. Sinon l'alaigresse, au moins la contenance rassise des assistants est propre *159 prez d'un sage malade : pour se veoir en un estat contraire, il n'entre point en querelle avecques la santé; il luy plaist de la contempler en aultruy, forte et entiere, et en iouïr au moins par compaignie : pour se sentir fondre contrebas *160, il ne reiecte pas du tout les pensees de la vie, ny ne fuyt les entretiens communs. Ie veulx estudier la maladie quand ie suis sain : quand elle y est, elle faict son impression assez reelle, sans que mon imagination l'ayde. Nous nous preparons, avant la main *161, aux voyages que nous entreprenons, et y sommes resolus : l'heure qu'il nous fault monter à cheval, nous la donnons à l'assistance, et, en sa faveur, l'estendons. Ie sens ce proufit inesperé de la publication de mes mœurs, qu'elle me sert aulcunement de regle : il me veint parfois quelque consideration de ne trahir l'histoire de ma vie; cette publicque declaration m'oblige de me tenir en ma route, et à ne desmentir l'image

*159 Convenable.

*160 De haut en bas, tout-à-fait.

*161 De longue main, d'avance.

de mes conditions *[162], communement moins desfigurees et contredictes que ne porte la malignité et maladie des iugements d'auiourd'huy. L'uniformité et simplesse de mes mœurs produict bien un visage d'aysee interpretation; mais, parce que la façon en est un peu nouvelle et hors d'usage, elle donne trop beau ieu à la mesdisance. Si est il vray que à qui me veult loyalement iniurier, il me semble fournir bien suffisamment où mordre en mes imperfections advouees et cogneues, et de quoy s'y saouler, sans s'escarmoucher au vent *[163]. Si, pour en preoccuper *[164] moy mesme l'acusation et la desconverte, il luy semble que ie luy esdente sa morsure, c'est raison qu'il prenne son droict vers l'amplification et extension, l'offense a ses droicts oultre la iustice; et que les vices de quoy ie lui montre des racines chez moy, il les grossisse en arbres; qu'il y employe non seulement ceulx qui me possedent; mais ceulx aussi qui ne font que me menacer, iniurieux vices et en qualité et en nombre; qu'il me batte par là. I'embrasserois franchement l'exemple du philosophe Bion :

---

*162 De mes qualités, (quelques pages plus bas, il dit, *mes inclinations et affections*), communément moins mauvaises, et qui se contredisent moins que ne le suppose la malignité et perversité des jugemens d'aujourd'hui.

*163 Sans frapper des coups en l'air, sans perdre son tems.

*164 Pour en prévenir.

Antigonus le vouloit picquer sur le subiect de son origine : Il luy coupa broche*[165] : « Ie suis, dict-il, « fils d'un serf, boucher, stigmatizé, et d'une putain « que mon pere espousa par la bassesse de sa for- « tune : touts deux furent punis pour quelque mes- « faict. Un orateur m'acheta enfant, me trouvant « agreable; et m'a laissé, mourant, touts ses biens : « lesquels ayant transporté en cette ville d'Athenes, « ie me suis addonné à la philosophie. Que les his- « toriens ne s'empeschent à chercher nouvelles de « moy; ie leur en diray ce qui en est [88] ». La confession genereuse et libre enerve le reproche et desarme l'iniure. Tant y a que, tout compté, il me semble qu'aussi souvent on me loue, qu'on me desprise, oultre la raison *[166] : comme il me semble aussi que dez mon enfance, en rang et degré d'honneur, on m'a donné lieu plustost au dessus, qu'au dessoubs, de ce qui m'appartient. Ie me trouverois mieulx en païs auquel ces ordres feussent ou reglez ou mesprisez. Entre les hommes, depuis que l'altercation de la prerogative au marcher ou à se seoir

---

[88] Diog. Laërce, *Vie de Bion*, L. IV, segm. 46.

*[165] *La broche* (la langue), avec laquelle il voulait le piquer. Nous disons aujourd'hui, *il lui ferma la bouche, il lui a clos le bec.*

*[166] Outre mesure; *édit. de* 1588.

passe trois repliques, elle est incivile. Ie ne crains point de ceder ou preceder iniquement, pour fuyr à une si importune contestation; et iamais homme n'a eu envie de ma presseance, à qui ie ne l'aye quitee.

Oultre ce proufit que ie tire d'escrire de moy, i'en espere cet aultre, que s'il advient que mes humeurs plaisent et accordent à quelque honneste homme, avant que je meure il recherchera de nous ioindre. Ie luy donne beaucoup de païs gaigné; car tout ce qu'une longue cognoissance et familiarité luy pourroit avoir acquis en plusieurs annees, il le veoid en trois iours en ce registre; et plus seurement et exactement. Plaisante fantasie! plusieurs choses que ie ne vouldrois dire à personne, ie les dis au peuple; et, sur mes plus secretes sciences ou pensees, renvoye à une boutique de libraire mes amis plus feaux *167;

Excutienda damus præcordia [89].

Si, à si bonnes enseignes, ie sçavois quelqu'un qui me feust propre, certes ie l'irois trouver bien loing; car la doulceur d'une sortable et agreable compaignie ne se peult assez acheter, à mon gré [90]. Oh! un

---

89 « Je leur donne moyen de pénétrer tous les replis de mon ame ». *Pers.* sat. V, v. 22.

90 Conférez avec ceci, ce qu'il dit L. I, c. XXVII.

*167 Les plus fidèles, les plus intimes.

ami *[168]! Combien est vraye cette ancienne sentence! « que l'usage en est plus necessaire et plus doulx que des elements de l'eau et du feu ». Pour revenir à mon conte : Il n'y a doncques pas beaucoup de mal de mourir loing, et à part : si estimons nous à debvoir de nous retirer pour des actions naturelles moins disgraciees que cette cy et moins hideuses. Mais encores ceulx qui en viennent là, de traisner languissants un long espace de vie, ne debvroient, à l'adventure, souhaiter d'empescher *[169] de leur misere une grande famille : pourtant*[170] les Indois, en certaine province, estimoient iuste de tuer celuy qui seroit tombé en telle necessité; en une aultre province, ils l'abandonnoient seul à se sauver comme il pourroit. A qui ne se rendent ils *[171] enfin ennuyeux et insupportables? les offices communs n'en vont point iusques là. Vous apprenez la cruauté par force à vos meilleurs

---

*[168] Dans les éditions qu'a données mademoiselle de Gournay, on lit : *Eh! Qu'est ce qu'un ami!* — Cette correction n'est pas heureuse, comme l'observe Naigeon. Il faut conserver le texte de l'édition de 1588 : « Oh! un ami »! C'est une exclamation qui est sortie de l'ame de Montaigne.

*[169] D'embarrasser.

*[170] C'est pourquoi les Indiens.

*[171] C'est-à-dire : « Ceux qui traînent languissans un long espace de vie ». Dans l'édit. de 1588. Ces mots *à qui ne se rendent ils*, suivent immédiatement ceux-ci : *Une grande famille.*

amis, durcissant et femme et enfants, par long usage, à ne sentir et plaindre plus vos maulx. Les souspirs de ma cholique n'apportent plus d'esmoy à personne. Et quand nous tirerions quelque plaisir de leur conversation, ce qui n'advient pas tousiours, pour la disparité des conditions qui produict ayseement mespris ou envie envers qui que ce soit, n'est ce pas trop d'en abuser tout un aage? Plus ie les verrois se contraindre de bon cœur pour moy, plus ie plaindrois leur peine. Nous avons loy *172 de nous appuyer, non pas de nous coucher si lourdement, sur aultruy, et nous estayer en leur ruyne ; comme celuy qui faisoit esgorger des petits enfants, pour se servir de leur sang à guarir une sienne maladie; ou cet aultre à qui on fournissoit des iennes tendrons à couver la nuict ses vieux membres, et mesler la doulceur de leur haleine à la sienne aigre et poisante. Ie me conseillerois volontiers Venise, pour la retraicte d'une telle condition et foiblesse de vie *173. La decrepitude est qualité solitaire. Ie suis sociable iusques à l'excez; si me semble il raisonnable que meshuy ie soubstraye de la veue du monde mon importunité, et la couve à moy seul; que ie m'appile et me recueille en ma

---

*172 Il nous est permis, loisible.

*173 Cette phrase ne se trouve que dans l'édition de 1588; et Naigeon l'a conservée avec raison dans celle de 1802.

coque, comme les tortues. I'apprends à veoir les hommes, sans m'y tenir; ce seroit oultrage en un pas si pendant *[174] : il est temps de tourner le dos à la compaignie.

« Mais, en un si long voyage, vous serez arresté miserablement en un caignard *[175], où tout vous manquera ». La plus part des choses necessaires, ie les porte quand et moy : et puis, nous ne sçaurions eviter la fortune, si elle entreprend de nous courre sus. Il ne me fault rien d'extraordinaire, quand ie suis malade : ce que nature ne peult en moy, ie ne veulx pas qu'un bolus le face. Tout au commencement de mes fiebvres et des maladies qui m'atterent, entier encores et voisin de la santé, ie me reconcilie à Dieu par les derniers offices chrestiens; et m'en treuve plus libre et deschargé, me semblant en avoir d'autant meilleure raison de la maladie. De notaire et de conseil, il m'en fault moins que de medecins. Ce que ie n'auray estably de mes affaires, tout sain, qu'on ne s'attende point que ie le face malade. Ce que ie veulx faire pour le service de la mort, est tousiours

---

*[174] Tellement en pente, si escarpé, si glissant.

*[175] Dans un *chenil*, comme nous dirions aujourd'hui. — On trouve *caignard* et *cagnard* dans le dictionnaire français-italien d'Oudin, qui l'explique très-bien par *Luogo Sporco, Canile.*

faict; ie n'oserois le delayer *[176] d'un seul iour [91] : et, s'il n'y a rien de faict, c'est à dire, Ou que le doubte m'en aura retardé le chois, car parfois c'est bien choisir de ne choisir pas, Ou que tout à faict ie n'auray rien voulu faire.

I'escris mon livre à peu *[177] d'hommes, et à peu d'annees. Si c'eust esté une matiere de duree, il l'eust fallu commettre à un langage plus ferme. Selon la variation continuelle qui a suivy le nostre iusques à cette heure, qui peult esperer que sa forme presente soit en usage d'icy à cinquante ans [92]? il escoule touts les iours de nos mains; et, depuis que ie vis, s'est alteré

---

[91] Ce que Montaigne dit ici, qu'il n'oserait différer d'un seul jour ce qu'il veut faire pour le service de la mort, il le pensait très-sincèrement, comme il paraît par ce qu'il fit un peu avant que de mourir, et dont voici, dit Coste, le récit tiré mot pour mot d'un commentaire sur la coutume de Bordeaux, par Bernard Anthone, dans l'article des testamens : « Feu Montaigne, auteur des *Essais*, dit-il, sentant approcher la fin de ses jours, se leva du lit en chemise, prenant sa robe de chambre, ouvrit son cabinet, fit appeler tous ses valets et autres légataires, et leur paya les légats (les legs) qu'il leur avait laissés dans son testament, prévoyant la difficulté que feraient ses héritiers à payer ses légats ».

[92] Conférez avec ceci ce qu'il dit encore de notre langue, L. III, c. v.

*[176] Le différer, le retarder.

*[177] Pour peu d'hommes et peu d'années.

de moitié. Nous disons qu'il est astute parfaict : autant en dict du sien chasque siecle. Ie n'ay garde de l'en tenir là, tant qu'il fuyra et se difformera comme il faict. C'est aux bons et utiles escripts de le clouer à eulx; et ira son credit selon la fortune de nostre estat : pourtant ne crains ie point d'y inserer plusieurs articles privez qui consument leur usage *178 entre les hommes qui vivent auiourd'huy, et qui touchent la particuliere science d'aulcuns qui y verront plus avant que de la commune intelligence *179. Ie ne veulx pas, aprez tout, comme ie veois souvent agiter la memoire des trespassez, qu'on aille debattant : « Il iugeoit, il vivoit ainsin: Il vouloit cecy: S'il eust parlé sur sa fin, il eust dict, il eust donné : Ie le cognoissois mieulx que tout aultre ». Or, autant que la bienseance me le permet, ie fois icy sentir mes inclinations et affections; mais plus librement et plus voloutiers le fois ie de bouche à quiconque desire en estre informé. Tant y a, qu'en ces memoires, si on y regarde, on trouvera que i'ai tout dict, ou tout designé : ce que ie ne puis exprimer, ie le montre au doigt;

Verùm animo satis hæc vestigia parva sagaci

---

*178 Qui sont uniquement à l'usage des hommes, etc.

*179 Et qui sont du ressort des connaissances particulières de quelques-uns qui y verront plus avant que ceux d'une commune intelligence.

Sunt, per quæ possis cognoscere cætera tutè [93]:

Ie ne laisse rien à desirer et deviner de moy. Si on doibt s'en entretenir, ie veulx que ce soit veritablement et iustement : ie reviendrois volontiers de l'aultre monde, pour desmentir celuy qui me formeroit aultre que ie n'estois, feust ce pour m'honnorer. Les vivants mesme, ie sens qu'on parle tousiours aultrement qu'ils ne sont : et, si à toute force ie n'eusse maintenu un ami que i'ay perdu [94], on me l'eust deschiré en mille contraires visages.

Pour achever de dire mes foibles humeurs, i'advoue qu'en voyageant ie n'arrive gueres en logis où il ne me passe par la fantasie si i'y pourray estre et malade, et mourant, à mon ayse. Ie veulx estre logé en lieu qui me soit bien particulier, sans bruit, non sale [*180], ou fumeux, ou estouffé. Ie cherche à flatter la mort par ces frivoles circonstances ; ou, pour mieulx dire, à me descharger de tout aultre empeschement, à fin que ie n'aye qu'à m'attendre [*181] à elle, qui me

---

93 « Mais ces traits si légers suffiront à un esprit pénétrant, pour deviner le reste ». Lucret. L. I, v. 403.

94 Étienne de la Boëtie. *Voyez* le chapitre, *de l'Amitié*, ci-dessus, L. I, c. XXVII. — N.

*180 *Maussade*, *édit. de* 1595, mais effacé par Montaigne.

*181 Qu'à m'occuper d'elle. — *Attendre* est encore ici dans le sens du verbe latin, *attendere*.

poisera volontiers assez, sans aultre recharge. Ie veulx qu'elle ayt sa part à l'aysance et commodité de ma vie : c'en est un grand lopin, et d'importance, et espere meshuy qu'il ne desmentira pas le passé. La mort a des formes plus aysees les unes que les aultres, et prend diverses qualitez selon la fantasie de chascun : entre les naturelles, celle qui vient d'affoiblissement et appesantissement me semble molle et doulce : entre les violentes, i'imagine plus malayseement un precipice, qu'une ruyne qui m'aceable ; et un coup trenchant d'une espee, qu'une arquebusade ; et eusse plustost beu le bruvage de Socrates, que de me frapper comme Caton ; et, quoy que ce soit un*[182], si sent mon imagination difference, comme de la mort à la vie, à me iecter dans une fournaise ardente, ou dans le canal d'une platte riviere. Tant sottement nostre crainte regarde plus au moyen qu'à l'effect ! Ce n'est qu'un instant ; mais il est de tel poids, que ie donnerois volontiers plusieurs iours de ma vie pour le passer à ma mode. Puisque la fantasie d'un chascun treuve du plus et du moins, en son aigreur ; puisque chascun a quelque chois entre les formes de mourir, essayons un peu plus avant d'en trouver quelqu'une deschargee de tout desplaisir. Pourroit on pas la rendre encores voluptueuse, comme les

---

*[182] Et quoique l'effet soit un, comme dans l'édition de 1588.

commourants [*183] d'Antonius et de Cleopatra? Ie laisse à part les efforts que la philosophie et la religion produisent, aspres et exemplaires: mais entre les hommes de peu, il s'en est trouvé, comme un Petronius, et un Tigellinus [95] à Rome, engagez à se donner la mort, qui l'ont comme endormie par la mollesse de leurs apprests; ils l'ont faicte couler et glisser parmy la lascheté de leurs passetemps accoustumez, entre des garses et bons compaignons; nul propos de consolation, nulle mention de testament, nulle affectation ambitieuse de constance, nul discours de leur condition future; parmy les ieux, les festins, faceties, entretiens communs et populaires, et la musique, et des vers amoureux. Ne sçaurions nous imiter cette resolution, en plus honneste contenance? Puisqu'il y a des morts bonnes aux fols, bonnes aux sages; trouvons en qui soient bonnes à ceulx d'entre deux. Mon imagination m'en presente quelque visage facile, et, puisqu'il fault mourir, desirable. Les tyrans romains pensoient donner la vie au crimi-

---

[95] Tacite, *Annal.* L. XVI, c. XIX; et *Hist.* L. I, c. LXXII.

[*183] C'est-à-dire, pour parler avec Amyot, *la bande de ceulx qui veulent mourir ensemble. Voyez* Plutarque, dans la *Vie de Marc-Antoine.* On y lit au chapitre XV, que ces *commourants* formaient une espèce de société de plaisir où, comme dit encore Amyot, *chacun à son tour festoyoit la compagnie.*

nel à qui ils donnoient le chois de sa mort. Mais Theophraste, philosophe si delicat, si modeste, si sage, a il pas esté forcé, par la raison, d'oser dire ce vers latinisé par Cicéron,

Vitam regit fortuna, non sapientia[96]?

Combien ayde la fortune à la facilité du marché de ma vie [*184], me l'ayant logee en tel poinct, qu'elle ne faict meshuy ny besoing à nul, ny empeschement: c'est une condition [*185] que i'eusse acceptee en toutes les saisons de mon aage; mais en cette occasion de trousser mes bribes [*186] et de plier bagage, ie prends plus particulierement plaisir à ne faire gueres ny de plaisir ny de desplaisir à personne en mourant. Elle [*187] a, d'un' artiste compensation, faict que ceulx qui peuvent pretendre quelque materiel fruict de ma mort, en receoivent d'ailleurs, conioinctement, une materielle perte. La mort s'appesantit souvent en

---

96 « Ce n'est pas la sagesse, c'est le sort qui régit la vie ». Cic. *Tusc. quæst.* L. V, c. IX.

*184 La facilité avec laquelle je quitterai la vie.

*185 Celle de *ne faire ni besoin, ni empéchement aux siens.*

*186 A présent que je suis sur le point de ramasser mes pièces et de plier bagage. — *Trousser*, selon Monet, c'est réduire à moindre volume et lier court. *In angustum cogere.* *Bribe*, signifie un morceau de pain. *Panis mendicati frustum.* Monet.

*187 La fortune a par une adroite et ingénieuse compensation.

nous, de ce qu'elle [*188] poise aux aultres; et nous interesse de leur interest, quasi autant que du nostre, et plus et tout [*189] parfois.

En cette commodité de log[illegible] [*190] que ie cherche, ie ny mesle pas la pompe et l'amplitude, ie la hais plustost ; mais certaine proprieté [*191] simple, qui se rencontre plus souvent aux lieux où il y a moins d'art, et que nature honnore de quelque grace toute sienne : *Non ampliter sed munditer convivium. Plus salis quàm sumptûs* [97]. Et puis, c'est à faire à ceulx que

---

97 « Un festin où règne la propreté plutôt que l'abondance, plus d'agrément que de dépense ». — Ces dernières paroles, *plus salis quàm sumptûs*, sont de Cornélius Népos, dans la *Vie de Pomponius Atticus*, c. XIII. Pour les autres, *non ampliter, sed munditer convivium*, Montaigne les a tirées d'un ancien poète, et les a adaptées à son sujet dans un sens tout contraire à celui qu'elles ont dans l'original.

*188 En raison de ce qu'elle pèse.

*189 Et plus aussi quelquefois. — *Et tout,* signifie en cet endroit *aussi.* Les paysans d'autour de Paris disent *itou,* qu'on emploie encore dans le burlesque pour imiter leur langage.

*190 Il faut se rappeler ici qu'il a dit une ou deux pages plus haut : *En voyageant, ie n'arrive guere en logis, où il ne me passe par la fantasie si i'y pourray estre.... mourant à mon ayse,* etc.

*191 Mademoiselle de Gournay, dans sa belle édition de 1595, a mis *propreté,* comme le sens paraîtrait l'indiquer. Mais dans les éditions revues par Montaigne, on lit *proprieté,* et peut-être, voulait-il exprimer par ce mot, une certaine disposition du logis, commode et propre à sa destination.

les affaires entraisnent en plein hyver par les Grisons, d'estre surprins en chemin en cette extremité : moy, qui le plus souvent voyage pour mon plaisir, ne me guide pas si mal : s'il faict laid à droicte, ie prends à gauche; si ie me treuve mal propre à monter à cheval, ie m'arreste; et faisant ainsi, ie ne veois à la verité rien qui ne soit aussi plaisant et commode que ma maison : il est vray que ie treuve la superfluité tousiours superflue, et remarque de l'empeschement en la delicatesse mesme et en l'abondance. Ay ie laissé quelque chose à veoir derriere moy, i'y retourne; c'est tousiours mon chemin : ie ne trace aulcune ligne certaine, ny droicte ny courbe. Ne treuve ie point, où ie vois, ce qu'on m'avoit dict, comme il advient souvent que les iugements d'aultruy ne s'accordent pas aux miens, et les ay trouvez le plus souvent fauls; ie ne plains pas ma peine, i'ay apprins que ce qu'on disoit n'y est point.

I'ay la complexion du corps libre, et le goust commun, autant qu'homme du monde : la diversité des façons d'une nation à aultre ne me touche que par le plaisir de la varieté : chasque usage a sa raison. Soyent des assiettes d'estain, de bois, de terre; bouilly ou rosty; beurre, ou huyle, de noix, ou d'olive; chauld ou froid, tout m'est un; et si un, que, vieillissant, i'accuse cette genereuse faculté *192, et

*192 Et tellement un (égal, indifférent) que je me plains,

aurois besoing que la delicatesse et le chois arrestast l'indiscretion de mon appetit, et parfois soulageast mon estomach. Quand i'ay esté ailleurs qu'en France, et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé si ie voulois estre servy à la françoise, ie m'en suis mocqué, et me suis tousiours iecté aux tables les plus espesses d'estrangiers. I'ay honte de veoir nos hommes enyvrez de cette sotte humeur De s'effaroucher des formes contraires aux leurs : il leur semble estre hors de leur element, quand ils sont hors de leur village; où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons, et abominent les estrangieres. Retrouvent ils un compatriote en Hongrie, ils festoyent cette adventure; les voilà à se rallier, et à se recoudre ensemble, à condamner tant de mœurs barbares qu'ils veoyent : pourquoy non barbares, puis qu'elles ne sont françoises? Encores sont ce les plus habiles qui les ont recogneues pour en mesdire. La pluspart ne prennent l'aller que pour le venir *[193] : ils voyagent couverts et resserrez, d'une prudence taciturne et incommunicable, se deffendant de la contagion d'un air incogneu. Ce que ie dis de ceulx là me ramentoit *[194], en chose semblable, ce que i'ay parfois apperceu en aulcun de nos ieunes courtisans : ils ne tiennent

---

en vieillissant de cette manière d'être qui fait que je suis content de tout.

*[193] Pour le retour.

*[194] Me rappelle.

qu'aux hommes de leur sorte; nous regardent comme gents de l'aultre monde, avecques desdaing, ou pitié. Ostez leur les entretiens des mysteres de la court, ils sont hors de leur gibbier; aussi neufs pour nous et mal habiles, comme nous sommes à eulx. On dict bien vray, qu'un honneste homme, c'est un homme meslé. Au rebours, ie peregrine *195 tressaoul de nos façons; non pour chercher des Gascons en Sicile, i'en ay assez laissé au logis : ie cherche des Grecs plustost, et des Persans; i'accointe ceulx là, ie les considere; c'est là où ie me preste, et où ie m'employe. Et qui plus est, il me semble que ie n'ay rencontré gueres de manieres qui ne vaillent les nostres : ie couche de peu; car à peine ay ie perdu mes girouettes de veue.

Au demourant, la pluspart des compaignies fortuites que vous rencontrez en chemin, ont plus d'incommodité que de plaisir : ie ne m'y attache point, moins asteure que la vieillesse me particularise et sequestre aulcunement des formes communes. Vous souffrez pour aultruy, ou aultruy pour vous : l'un et l'autre inconvenient est poisant; mais le dernier me semble encores plus rude.

C'est une rare fortune, mais de soulagement inestimable, d'avoir un honneste homme, d'entendement ferme, et de mœurs conformes aux vostres, qui aime

---

*195 C'est-à-dire : « Au contraire de ces hommes qui s'effarouchent des formes contraires aux leurs, je voyage très-las de nos façons ».

à vous suyvre : i'en ay eu faulte extreme en touts mes voyages. Mais une telle compaignie, il la fault avoir choisie et acquise dez le logis. Nul plaisir n'a saveur pour moy sans communication : il ne me vient pas seulement une gaillarde pensee en l'ame, qu'il ne me fasche de l'avoir produicte seul, et n'ayant à qui l'offrir. *Si cum hac exceptione detur sapientia, ut illam inclusam teneam, nec enuntiem, reiiciam* [98] : l'aultre l'avoit monté d'un ton au dessus : *Si contigerit ea vita sapienti, ut omnium rerum affluentibus copiis, quamvis omnia quæ cognitione digna sunt, summo otio secum ipse consideret, et contempletur; tamen, si solitudo tanta sit, ut hominem videre non possit, excedat è vitâ* [99]. L'opinion d'Archytas m'agree, « qu'il ferout desplaisant, au ciel mesme, et à se promener dans ces grands et et divins corps celestes, sans l'assistance d'un compaignon ». Mais il vault mieulx encores estre seul,

[98] « Si l'on m'offrait la sagesse, à condition de la tenir renfermée, sans la communiquer à personne, je n'en voudrais pas ». Senec. epist. VI. — J'ai déjà cité le texte de cette pensée de Sénèque, dans une note sur un passage de ce chapitre, où Montaigne exprimait à peu près la même idée.

[99] « Si un sage se trouvait dans de telles circonstances qu'il pût jouir tout à la fois et de l'abondance de toutes les choses nécessaires, et du loisir de contempler et d'étudier tout ce qui est digne d'être connu; mais, en même tems, obligé de rester dans une telle solitude qu'il lui fût impossible de communiquer avec un seul homme, sans doute il renoncerait à la vie ». Cic. *de Offic.* L. I, c. XLIII.

qu'en compaignie ennuyeuse et inepte. Aristippus s'aimoit à vivre estrangier par tout :

> Me si fata meis paterentur ducere vitam
> Auspiciis [100],

ie choisirois à la passer [*196] le cul sur la selle,

> visere gestiens,
> Quà parte debacchentur ignes,
> Quà nebulæ, pluviique rores [101].

« [*197] Avez vous pas des passe temps plus aysez? Dequoy avez vous faulte? Vostre maison est elle pas en bel air et sain, suffisamment fournie, et capable plus que suffisamment? La maiesté royale y a peu plus d'une fois en sa pompe [*198]. Vostre famille n'en laisse elle pas en reglement plus au dessoubs d'elle,

---

[100] « Si le destin me permettait de passer ma vie selon mes désirs ». *Énéide*, L. IV, v. 340.

[101] « J'irais voir les régions que le soleil brûle de ses feux, j'irais voir celles où se forment les nuages et les frimas ». Hor. od. III, L. III, v. 54.

[*196] La vie.

[*197] Sous-entendez : *Mais on me dira.* — Montaigne continue à rapporter les objections qu'on peut lui faire contre son goût pour les voyages, et à y répondre.

[*198] C'est-à-dire : « Votre maison... n'est-elle pas plus que suffisamment étendue et spacieuse? La majesté royale y a plus d'une fois logé dans sa pompe ». — *Maison capable*, est une expression prise du latin : *Domus capax*. Ovid. Montaigne ajoute *la maiesté royale y a peu*, c'est-à-dire *pû* pour *repu* (mangé). On lit *logé* dans l'édit. de Mlle. de Gournay, ce qui n'a pas la même force.

qu'elle n'en a au dessus en eminence? Y a il quelque pensee locale qui vous ulcere, extraordinaire, indigestible *199,

Quæ te nunc coquat et vexet sub pectore fixa ? [102]

Où cuidez vous pouvoir estre sans empeschement et sans destourbier *200 ? *Nunquam simpliciter fortuna indulget* [103]. Voyez doncques qu'il n'y a que vous qui vous empeschez : et vous vous suyvrez par tout, et vous plaindrez par tout; car il n'y a satisfaction çà bas, que pour les ames ou brutales ou divines. Qui n'a du contentement à une si iuste occasion, où pense il le trouver ? A combien de milliers d'hommes arreste une telle condition que la vostre le but de leurs souhaits *201 ? Reformez vous seulement; car en cela vous pouvez tout : là où vous n'avez droict que de patience envers la fortune; *Nulla placida quies est, nisi quam ratio composuit* [104] ».

---

[102] « Qui, attachée à votre ame, vous consume et vous ronge ». *Ennius apud Cicer. de Senectute*, c. I.

[103] « Les faveurs de la fortune ne sont jamais sans mélange ». Quint. Curt. L. IV, c. XIV.

[104] « Il n'y a de véritable tranquillité que celle que la raison a disposée pour nous ». Senec. epist. LVI.

*199 Ou *irremédiable*, comme dans l'édition de 1588.

*200 Sans embarras. — Destourbier, du verbe latin *disturbare*.

*201 C'est-à-dire : « Combien n'y a-t-il pas de milliers d'hommes qui bornent leurs désirs à jouir d'un sort aussi heureux que le vôtre ! »

Ie veois la raison de cet advertissement, et la veois tresbien : mais on auroit plustost faict, et plus pertinemment, de me dire en un mot : « Soyez sage ». Cette resolution est oultre la sagesse; c'est son ouvrage et sa production *202 : ainsi faict le medecin, qui va criaillant aprez un pauvre malade languissant, « qu'il se resiouïsse » : il luy conseilleroit un peu moins ineptement s'il luy disoit : « Soyez sain ». Pour moy, ie ne suis qu'homme de la basse forme. C'est un precepte salutaire, certain et d'aysee intelligence, « Contentez vous du vostre » ; c'est à dire, de la raison : l'execution pourtant n'en est non plus aux plus sages qu'en moy. C'est une parole populaire, mais elle a une terrible estendue : que ne comprend elle? Toutes choses tumbent en discretion et modification *203. Ie sçais bien qu'à le prendre à la lettre, ce plaisir de voyager porte tesmoignage d'inquietude et d'irresolution : aussi sont ce nos maistresses qualitez et predominantes. Ouy, ie le confesse, ie ne veois rien seulement en songe et par souhaît, où ie me puisse tenir : la seule varieté me paye, et la possession de la diversité; au moins si quelque

---

*202 Cette résolution d'être sage est l'ouvrage, la production de la sagesse.

*203 Et *mesure*, comme dans l'édition de 1588. — Au reste, il me semble que la phrase veut dire : Il y a de la discrétion et de la mesure en tout.

chose me paye. A voyager, cela mesme me nourrit, que ie me puis arrester sans interest, et que i'ay où m'en divertir commodement *204. I'aime la vie privee, parce que c'est par mon chois que ie l'aime, non par disconvenance à la vie publicque, qui est à l'adventure autant selon ma complexion : i'en sers plus gaiement mon prince, parce que c'est par libre eslection de mon iugement et de ma raison, sans obligation particuliere; et que ie n'y suis pas reiecté ny contrainct pour estre irrecevable à tout aultre party, et mal voulu : ainsi du reste. Ie hais les morceaux que la necessité me taille [105] : toute commodité me tiendroit à la gorge, de laquelle seule i'aurois à despendre:

> Alter remus aquas, alter mihi radat arenas [106] :

une seule chorde ne m'arreste iamais assez. Il y a de la vanité, dites vous, en cet amusement? Mais où non? et ces beaux preceptes sont vanité; et vanité

---

105 Plus haut, dans ce même chapitre, il avait dit : « Ie suys laschement les debvoirs ausquels on m'entraisneroit, si ie n'y allois, etc. ».

106 « Quand une de mes rames frappe l'eau, je veux de l'autre toucher le rivage ». Propert. eleg. III, L. III, v. 23.

*204 C'est-à-dire : « Cela même m'invite à voyager, que je puis m'arrêter dans un lieu, sans avoir intérêt de le faire, et que je suis le maître d'en partir pour aller ailleurs ». — Se *divertir d'un lieu*, c'est s'en détourner, en partir. Dans ce sens *divertir* est tout latin; *divertere*.

toute la sagesse; *Dominus novit cogitationes sapientium, quoniam vanæ sunt*[107]. Ces exquises subtilitez ne sont propres qu'au presche : ce sont discours qui nous veulent envoyer touts bastez en l'aultre monde. La vie est un mouvement materiel et corporel; action imparfaicte de sa propre essence, et desreglee : ie m'employe à la servir selon elle.

Quisque suos patimur manes [108].

Sic est faciendum, ut contra naturam universam nihil contendamus; eâ tamen conservatâ, propriam sequamur[109]. A quoy faire ces poinctes eslevees de la philosophie, sur lesquelles aulcun estre humain ne se peult rasseoir? et ces regles, qui excedent nostre usage et nostre force? Ie veois souvent qu'on nous propose des images de vie, lesquelles, ny le proposant, ny les auditeurs, n'ont aulcune esperance de suyvre, ny, qui plus est, envie. De ce mesme papier où il vient d'escrire l'arrest de condamnation contre un adul-

---

107 « Le Seigneur connaît que les pensées des sages ne sont que vanité ». *Ps.* XCIII, v. 11; et *I. Corinth.* c. III, 20.

108 « Nous avons chacun des passions particulières qui nous maîtrisent ». *Enéide*, L. VI, v. 743.

109 « Nous devons agir de telle sorte que, sans jamais contrarier les lois générales de la nature humaine, nous suivions cependant notre propre nature ». Cic. *de Offic.* L. I, c. XXXI.

tere, le iuge en desrobbe un lopin pour en fairé un poulet à la femme de son compaignon : celle à qui vous viendrez de vous frotter illicitement, criera plus asprement tantost, en vostre presence mesme, à l'encontre d'une pareille faulte de sa compaigne, que ne feroit Porcie [110] : et tel condamne les hommes à mourir pour des crimes qu'il n'estime point faultes. I'ay veu, en ma ieunesse, un galant homme presenter d'une main au peuple des vers excellents et en beauté et en desbordement ; et de l'aultre main, en mesme instant, la plus querelleuse reformation theologienne de quoy le monde se soit desieuné *[205] il y a long temps. Les hommes vont ainsin : on laisse les loix et preceptes suyvre leur voye ; nous en tenons une aultre, non par desreglement de mœurs seulement, mais par opinion souvent, et par iugement contraire. Sentez *[206] lire un discours de philosophie ; l'invention, l'eloquence, la pertinence, frappe incontinent vostre esprit, et vous esmeust : il n'y a rien qui chatouille ou poigne vostre conscience ; ce n'est pas à elle qu'on parle. Est il pas vray ? Si disoit Ariston,

---

[110] Fille de Caton d'Utique, qui se donna la mort, quand elle eut appris celle de Brutus son mari, tué à la bataille de Philippes.

*[205] Se soit régalé (*en rompant son jeûne*).

*[206] Écoutez lire. — *Sentir* est pris ici dans le sens du verbe italien *sentire*, écouter.

« que ny une estuve ny une leçon n'est d'aulcun fruict si elle ne nettoye et ne decrasse [111] ». On peult s'arrester à l'escorce; mais c'est aprez qu'on en a retiré la mouëlle : comme, aprez avoir avalé le bon vin d'une belle coupe, nous en considerons les graveures et l'ouvrage. En toutes les chambrees *207 de la philosophie ancienne, cecy se trouvera, qu'un mesme ouvrier y publie des regles de temperance, et publie ensemble des escripts d'amour et desbauche : et Xenophon, au giron de Clinias, escrivit contre la volupté aristippique. Ce n'est pas qu'il y ayt une conversion miraculeuse qui les agite à ondees *208 : mais c'est que Solon se represente tantost soy mesme, tantost en forme de legislateur; tantost il parle pour la presse *209, tantost pour soy; et prend pour soy les regles libres et naturelles, s'asseurant d'une santé ferme et entiere :

Curentur dubii medicis maioribus ægri [112].

Antisthenes permet au sage d'aimer, et faire à sa mode ce qu'il treuve estre opportun, sans s'attendre aux

---

[111] Plutarque, *Comment il faut ouïr*, c. VIII.

[112] « Qu'un malade en danger appelle les médecins les plus habiles ». Juv. sat. XIII, v. 124.

*207 Les sectes.

*208 Par bouffées, par intervalles.

*209 Pour la foule, la multitude.

loix [113] : d'autant qu'il a meilleur advis qu'elles, et plus de cognoissance de la vertu. Son disciple Diogene disoit, « Opposer aux perturbations, la raison; à fortune, la confidence [*210]; aux loix, nature [114] ». Pour les estomachs tendres, il fault des ordonnances contrainctes et artificielles; les bons estomachs suyvent simplement les prescriptions de leur naturel appetit : ainsi font nos medecins, qui mangent le melon et boivent le vin frez, ce pendant qu'ils tiennent leur patient obligé au syrop et à la panade. « Ie ne sçais quels livres, disoit la courtisanne Laïs, quelle sapience, quelle philosophie; mais ces gents là battent aussi souvent à ma porte, que aulcuns aultres [115] ». D'autant que nostre licence nous porte tousiours au delà de ce qui nous est loisible et permis, on a estrecy,

---

[113] Diog. Laërce, *Vie d'Antisthène*, L. VI, segm. 11.

[114] Diog. Laërce, *Vie de Diogène le Cynique*, L VI, segm. 38.

[115] Coste et Barbeyrac n'ayant point trouvé la source de ce conte, croient que Montaigne l'a pris dans le menteur Antoine de Guevare, *Epitres dorées*, tome I, page 263 de la vieille traduction française. On y trouve rapporté ce prétendu mot de Laïs.

[*210] L'assurance, la fermeté. — Montaigne a francisé le latin *confidentia*. Aujourd'hui *confidence* a un tout autre sens.

souvent oultre la raison universelle, les preceptes et loix de nostre vie :

> Nemo satis credit tantum delinquere, quantum
> Permittas [116].

Il seroit à desirer qu'il y eust plus de proportion du commandement, à l'obeïssance : et semble la visee iniuste, à laquelle on ne peult atteindre. Il n'est si homme de bien, qu'il mette à l'examen des loix toutes ses actions et pensees, qui ne soit pendable dix fois en sa vie; voire tel qu'il seroit tresgrand dommage et tresiniuste de punir et de perdre :

> Ole, quid ad te,
> De cute quid faciat ille vel illa suâ ? [117]

et tel pourroit n'offenser point les loix, qui n'en meriteroit point la louange d'homme de vertu, et que la philosophie feroit tresiustement fouetter : Tant cette relation est trouble et ineguale! Nous n'avons garde d'estre gents de bien selon Dieu; nous ne le sçaurions estre selon nous : l'humaine sagesse n'arriva iamais aux debvoirs qu'elle s'estoit elle mesme prescripts; et, si elle y estoit arrivee, elle s'en prescriroit d'aultres au delà, où elle aspirast tousiours et pretendist :

---

116 « L'homme ne croit jamais avoir porté la licence dans ses passions assez loin, lorsqu'il n'a pas dépassé les bornes prescrites ». Juv. sat. XIV, v. 233.

117 « Que t'importe, Olus, de quelle manière celui-ci ou celle-là dispose de sa personne? » Martial. L. VII, ep. X, v. 1.

Tant nostre estat est ennemy de consistance! L'homme s'ordonne à soy mesme d'estre necessairement en faulte : il n'est gueres fin de tailler son obligation, à la raison d'un aultre estre que le sien : à qui prescript il ce qu'il s'attend que personne ne face? luy est il iniuste de ne faire point ce qu'il luy est impossible de faire? Les loix qui nous condamnent à ne pouvoir pas, nous accusent elles mesmes de ne pouvoir pas *[211].

Au pis aller, cette difforme liberté de se presenter à deux endroicts *[212], et les actions d'une façon, les discours de l'aultre, soit loisible à ceulx qui disent les choses; mais elle ne le peult estre à ceulx qui se disent eulx mesmes; comme ie fois; il faut que i'aille de la plume comme des pieds. La vie commune doibt avoir conference *[213] aux aultres vies : la vertu de Caton estoit vigoreuse, oultre la mesure *[214] de son siecle; et à un homme qui se mesloit de gouverner les aultres, destiné au service commun, il se pourroit dire que

---

*[211] L'édition de 1595 porte : *Les loix qui nous condamnent à ce que nous ne pouvons pas, nous condamnent de ce que nous ne pouvons pas.*

*[212] Ceci a rapport au reproche qu'il fait deux pages plus haut, aux chambres (sectes) de la philosophie ancienne, de publier à la fois des *regles de temperance*, et *des escripts d'amour et de desbauche.*

*[213] Du rapport avec les autres vies.

*[214] *La raison, édit. de* 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire qu'il a corrigé. N.

c'estoit une iustice, sinon iniuste, au moins vaine et hors de saison [118]. Mes mœurs mesmes, qui ne disconviennent de celles qui courent, à peine de la largeur d'un poulce, me rendent pourtant aulcunement farouche à mon aage et inassociable. Ie ne sçais pas si ie me treuve desgousté, sans raison, du monde que ie hante; mai ie sçais bien que ce seroit sans raison si ie me plaignois qu'il feust desgousté de moy, puisque ie le suis de luy. *[215] La vertu assignee aux affaires du monde est une vertu à plusieurs plis, encoignures et coudes, pour s'appliquer et ioindre à l'humaine foiblesse; meslee et artificielle, non droicte, nette, constante, ny purement innocente. Les annales reprochent iusques à cette heure à quelqu'un de nos roys, de s'estre trop simplement laissé aller aux con-

---

[118] Dans un autre endroit Montaigne reproche indirectement à Caton *une humeur sévère jusques à l'importunité.* *Voyez* le chap. XIII du L. III. Cicéron lui reprochait aussi d'opiner dans le sénat, et au milieu de *la loi de Romulus*, comme il eût fait dans la république de Platon. *Dixit enim sententiam suam, tanquam in Platonis politicâ, non tanquam in facie Romuli.* Epist. ad Atticum.

*[215] Dans l'édition de 1588 cette phrase suit immédiatement celle qui finit par ces mots *et hors de saison*, et qui est sept à huit lignes plus haut.

sciencieuses persuasions de son confesseur : les affaires d'estat ont des preceptes plus hardis :

> Exeat aulâ,
> Qui vult esse pius [119].

I'ay aultrefois essayé d'employer au service des maniements [*216] publicques les opinions et regles de vivre, ainsi rudes, neufves, impolies ou impollues, comme ie les ay nees chez moy, ou rapportees de mon institution, et desquelles ie me sers, sinon si commodement, au moins seurement, en particulier; une vertu scholastique et novice : ie les y ay trouvees ineptes et dangereuses. Celuy qui va en la presse, il fault qu'il gauchisse, qu'il serre ses coudes, qu'il recule, ou qu'il advance, voire qu'il quite le droict chemin, selon ce qu'il rencontre; qu'il vive non tant selon soy, que selon aultruy, non selon ce qu'il se propose, mais selon ce qu'on luy propose, selon le temps, selon les hommes, selon les affaires. Platon dict [120] que qui eschappe, brayes nettes, du maniement du monde, c'est par miracle qu'il en eschappe; et dict aussi, que quand il ordonne son philosophe

---

[119] Quitte la cour, si tu veux être juste.
LUCAN. L. VIII, v. 493, 494.

[120] L. VI, de sa *République*.

[*216] Des affaires, des négociations.

chef d'une police *217, il n'entend pas le dire d'une police corrompue, comme celle d'Athenes, et encores bien moins comme la nostre, envers lesquelles la sagesse mesme perdroit son latin : comme un' herbe, transplantee en solage *218 fort divers à sa condition, se conforme bien plustost à iceluy, qu'elle ne le reforme à soy. Ie sens que si i'avois à me dresser tout à faict à telles occupations, il m'y fauldroit beaucoup de changement et de rabillage. Quand ie pourrois cela sur moy ; et pourquoy ne le pourrois ie avecques le temps et le soing ? ie ne le vouldrois pas. De ce peu que ie me suis essayé en cette vacation *219, ie m'en suis d'autant desgousté : ie me sens fumer en l'ame, parfois, aulcunes tentations vers l'ambition ; mais ie me bande et obstine au contraire [121] :

At tu, Catulle, obstinatus obdura [122].

On ne m'y appelle gueres, et ie m'y convie aussi peu : la liberté et l'oysifveté, qui sont mes maistresses qua-

---

[121] Il en donne une très-bonne raison, dans le chapitre suivant, deux ou trois pages avant la fin.

[122] « Ferme, Catulle ; tiens bon jusqu'à la fin ». Catull. carm. VIII, v. 19.

*217 D'un gouvernement, d'une administration.

*218 En sol, en terrein fort différent de celui qui lui conviendrait.

*219 En cette occupation, dans les affaires.

litez, sont qualitez diametralement contraires à ce mestier là. Nous ne sçavons pas distinguer les facultez des hommes; elles ont des divisions et bornes malaysees à choisir et delicates : de conclure, par la suffisance d'une vie particuliere, quelque suffisance à l'usage publicque, c'est mal conclu : tel se conduict bien, qui ne conduict pas bien les aultres; et faict des Essais, qui ne sçauroit faire des effects : tel dresse bien un siege, qui dresseroit mal une battaille; et discourt bien en privé, qui harangueroit mal un peuple ou un prince : voir, à l'adventure, est ce plustost tesmoignage à celuy qui peult l'un, de ne pouvoir point l'aultre, qu'aultrement. Ie treuve que les esprits haults ne sont de gueres moins aptes aux choses basses, que les bas esprits aux haultes. Estoit il à croire que Socrates eust apresté aux Atheniens matiere de rire à ses despens, pour n'avoir oncques sceu computer les suffrages de sa tribu, et en faire rapport au conseil [123] ? certes la veneration en quoy i'ay les perfections de ce personnage, merite que sa fortune fournisse, à l'excuse de mes principales imperfections, un si magnifique exemple. Nostre suffisance est detaillee à menues pieces : la mienne n'a point de latitude, et si est chestifve en nombre [*220]. Saturni-

---

[123] Voyez le *Gorgias* de Platon.

[*220] Et aussi ne s'étend-elle que sur un petit nombre d'objets.

nus [124], à ceulx qui luy avoient deferé tout commandement : « Compaignons, feit il, vous avèz perdu un bon capitaine, pour en faire un mauvais general d'armee [125] ».

Qui se vante, en un temps malade comme cettuy cy, d'employer au service du monde une vertu naïfve et sincere; ou il ne la cognoist pas, les opinions se corrompants avecques les mœurs, (de vray, oyez la leur peindre, oyez la pluspart se glorifier de leurs deportements, et former leurs regles, au lieu de peindre la vertu, ils peignent l'iniustice toute pure et le vice, et la presentent ainsi faulse à l'institution des princes); ou s'il la cognoist, il se vante à tort, et, quoy qu'il die, faict mille choses de quoy sa conscience l'accuse. Ie croirois volontiers Seneca, de l'experience qu'il en feit en pareille occasion, pourveu qu'il m'en voulust parler à cœur ouvert. La plus honnorable marque de bonté, en une telle necessité, c'est recognoistre librement sa faulte et celle d'aultruy; appuyer [*221], et retarder de sa puissance, l'in-

---

[124] Un des trente tyrans qui s'élevèrent du tems de l'empereur Gallien.

[125] *Commilitones, bonum ducem perdidistis, et malum principem fecistis.* Trebellii Pollionis *Triginta Tyranni*, p. 314, t. II; *Hist. August. script. edit. varior. Lugdun. Batav.* 1671.

[*221] *Appuyer* ne signifie pas ici *donner un appui*, mais opposer une résistance à l'inclination vers le mal : en mécanique, *appui* et *résistance* sont presque synonymes.

clination vers le mal; suyvre envy *222 cette pente; mieulx esperer, et mieulx desirer. I'apperceois, en ces desmembrements de la France et divisions où nous sommes tumbez, chascun se travailler à deffendre sa cause, mais, iusques aux meilleurs, avecques desguisement et mensonge : qui en escriroit rondement, en escriroit temerairement et vicieusement. Le plus iuste party, si est ce encores le membre d'un corps vermoulu et verreux; mais d'un tel corps, le membre moins malade s'appelle sain, et à bon droict, d'autant que nos qualitez n'ont tiltre qu'en la comparaison : l'innocence civile se mesure selon les lieux et saisons. I'aimerois bien à veoir en Xenophon une telle louange d'Agesilaus [126] : estant prié par un prince voisin avecques lequel il avoit aultrefois esté en guerre, de le laisser passer en ses terres; il l'octroya, luy donnant passage à travers le Peloponnese; et non seulement ne l'emprisonna ou empoisonna, le tenant à sa mercy, mais l'accueillit courtoisement, suyvant l'obligation de sa promesse, sans luy faire offense. A ces humeurs là, ce ne seroit rien dire : ailleurs et en aultre temps, il se fera compte de la franchise et

---

[126] Montaigne aurait pu l'y voir dans la *Vie d'Agésilaüs*, qui fait partie de l'*Histoire grecque* de Xénophon, L. III, c. IV. Mais, il en faut convenir, le trait n'y est pas rapporté avec toutes les circonstances qu'indique Montaigne.

*222 A regret. —*Envy,* du latin *invitus,* qui a le même sens.

magnanimité d'une telle action : ces babouins capettes [*223] s'en feussent mocquez ; si peu retire [*224] l'innocence spartaine à la françoise. Nous ne laissons pas d'avoir des hommes vertueux; mais c'est selon nous. Qui a ses mœurs establies en reglement au dessus de son siecle; ou qu'il torde et esmousse ses regles; ou, ce que ie luy conseille plustost, qu'il se retire à quartier, et ne se mesle point de nous : qu'y gaigneroit il?

> Egregium sanctumque virum si cerno, bimembri
> Hoc monstrum puero, et miranti iam sub aratro
> Piscibus inventis, et fœtæ comparo mulæ [127].

On peult regretter les meilleurs temps, mais non pas

---

[127] « Aperçois-je un homme intègre et vertueux, je suis aussi surpris que si je voyais un enfant à deux têtes, une mule féconde, ou des poissons trouvés en labourant la terre ». Juv. sat. XIII, v. 64.

[*223] Ces bambins d'écoliers.—*Babouin* signifie, 1°. un gros singe; 2°. un enfant : en italien *Babuino*, c'est un petit sot, un *menchione*. *Capette* signifie proprement un écolier du collége de Montaigu à Paris. Ces écoliers furent nommés *capettes*, à cause des petits manteaux qu'ils portaient, nommés *capes;* et, comme ils étaient fort mal entretenus et disciplinés, c'étaient ordinairement de si pauvres génies, que le mot de *capette* fut employé pour désigner un écolier d'un caractère méprisable, sot et impertinent.

[*224] Tant l'innocence, la vertu spartiate ressemblent peu à la française.

fuyr aux presents : on peult desirer aultres magistrats, mais il fault, ce nonobstant, obeïr à ceulx icy [128]; et, à l'adventure, y a il plus de recommendation d'obeïr aux mauvais qu'aux bons. Autant que l'image des lois receues et anciennes de cette monarchie reluira en quelque coing; m'y voilà planté : si elles viennent par malheur à se contredire et empescher entr'elles, et produire deux parts, de choix doubteux et difficile; mon eslection sera volontiers d'eschapper et me desrobber à cette tempeste : nature m'y pourra prester ce pendant la main, ou les hazards de la guerre [*225]. Entre Cesar et Pompeius, ie me feusse franchement declaré : mais entre ces trois voleurs [129] qui veinrent depuis, ou il eust fallu se cacher, ou suyvre le vent; ce que i'estime loisible quand la raison ne guide plus.

Quò diversus abis? [130]

---

128 *Bonos principes voto expetere, qualescunque tolerare,* dit Tacite.

129 Octave, Marc-Antoine et Lépidus.

130 « Où vas-tu t'égarer »? Virg. *Enéide,* L. V, v. 166.

*225 Montaigne veut faire entendre par là qu'il pourra mourir dans cet intervalle d'une mort naturelle; ou périr dans les hasards de la guerre, c'est-à-dire, être massacré par l'un des deux partis, et échapper de l'une ou de l'autre manière à *cette tempête.*

Cette farcisseure est un peu hors de mon theme *[226] : ie m'esgare; mais plustost par licence que par mesgarde : mes fantasies se suyvent, mais parfois c'est de loing; et se regardent, mais d'une veue oblique. I'ay passé les yeulx sur tel dialogue de Platon [131], myparty d'une fantastique bigarrure; le devant à l'amour, tout le bas à la rhetorique : ils ne craignent point ces muances *[227]; et ont une merveilleuse grace à se laisser ainsi rouler au vent, ou à le sembler. Les noms de mes chapitres n'en embrassent pas tousiours la matiere; souvent ils la denotent seulement par quelque marque : comme ces aultres tiltres, l'Andrie, l'Eunuche *[228]; ou ces aultres noms, Sylla, Cicero, Torquatus. I'aime l'allure poëtique, à saults et à gambades : c'est un' art, comme dict Platon, legiere, volage, demoniacle *[229]. Il est des ouvrages en Plutarque où il oublie son theme; où le propos de son argument ne se treuve que par incident, tout estouffé en matiere estrangiere : voyez ses allures au Daimon de Socrates [132]. O Dieu ! que ces gaillardes escapades,

---

131 Le Phèdre.

132 Traité de Plutarque qui porte ce titre.

*226 Ces excursions diverses sont un peu hors de mon sujet.

*227 Ces changemens; ils ne font pas difficulté de passer d'un sujet à un autre tout différent.

*228 *L'Andrienne*, *l'Eunuque*, deux comédies de Térence.

*229 Démoniaque.

que cette variation a de beauté; et plus lors[*230], que plus elle retire au nonchalant et fortuite! C'est l'indiligent lecteur qui perd mon subiect, nou pas moy : il s'en trouvera tousiours en un coing quelque mot qui ne laisse pas d'estre bastant, quoyqu'il soit serré. Ie vois [*231] au change, indiscrettement et tumultuairement : mon style et mon esprit vont vagabondant de mesme. Il fault avoir un peu de folie, qui ne veult avoir plus de sottise, disent et les preceptes de nos maistres, et encores plus leurs exemples. Mille poëtes traisnent et languissent à la prosaïque : mais la meilleure prose ancienne, et ie la seme ceans indifferemment pour vers, reluit par tout de la vigueur et hardiesse poëtique, et represente l'air de sa fureur. Il luy fault certes quiter la maistrise et preeminence en la parlerie : c'est l'originel langage des dieux. Le poëte, dict Platon [133], assis sur le trepied des muses, verse, de furie, tout ce qui luy vient en la bouche, comme la gargouille d'une fontaine, sans le ruminer et poiser, et luy eschappe des choses de diverse couleur, de contraire substance, et d'un cours rompu : luy mesme est tout poëtique : et la vieille theologie, poësie, disent les sçavants; et la premiere philosophie.

---

[133] *Des Lois*, L. IV.

[*230] Et alors, d'autant plus qu'elle ressemble davantage, etc.

[*231] Je vais au change; c'est-à-dire, je change de sujet.

I'entends que la matiere se distingue soy mesme : elle montre assez où elle se change, où elle conclud, où elle commence, où elle se reprend, sans l'entrelacer de paroles de liaison et de cousture, introduictes pour le service des aureilles foibles ou nonchalantes; et sans me gloser moy mesme. Qui est celuy qui n'aime mieulx n'estre pas leu, que de l'estre en dormant ou en fuyant : *Nihil est tam utile, quod in transitu prosit* [134]. Si prendre des livres, estoit les apprendre; et si les veoir, estoit les regarder; et les parcourir, les saisir : i'aurois tort de me faire du tout si ignorant que ie dis. Puisque ie ne puis arrester l'attention du lecteur par le poids; *manco male* [*232] s'il advient que ie l'arreste par mon embrouilleure. « Voiremais, il se repentira par aprez de s'y estre amusé ». C'est mon [*233]; mais il s'y sera tousiours amusé. Et puis, il est des humeurs comme cela, à qui l'intelligence porte desdaing; qui m'en estimeront mieulx de ce qu'ils ne sçauront ce que ie dis : ils concluront la profondeur de mon sens, par l'obscurité; laquelle, à parler en bon escient, ie hais

---

[134] « Il n'y a rien de si utile, dont on puisse profiter si l'on ne s'y arrête ». Senec. epist. II.

[*232] Pas si mal ! c'est toujours autant de gagné, s'il advient en effet que je l'arrête, etc.

[*233] Sans doute; mais il n'aura pas laissé de s'y amuser.

bien fort, et l'eviterois, si ie me sçavois eviter. Aristote se vante en quelque lieu de l'affecter [135] : Vicieuse affectation! parce que la coupure si frequente des chapitres, de quoy i'usois au commencement, m'a semblé rompre l'attention avant qu'elle soit nee et la dissouldre, desdaignant s'y coucher pour si peu et se recueillir, ie me suis mis à les faire plus longs, qui requierent de la proposition et du loisir assigné. En telle occupation, à qui on ne veult donner une seule heure, on ne veult rien donner : et ne faict on rien pour celuy pour qui on ne faict qu'aultre chose faisant. Ioinct qu'à l'adventure ay ie quelque obligation particuliere à ne dire qu'à demy, à dire confusement, à dire discordamment [136]. I'avois à dire que ie veulx mal à cette raison troublefeste ; et que ces proiects extravagants qui travaillent la vie, et ces opinions si fines, si elles ont de la verité, ie la treuve *[234] trop chere et trop incommode. Au rebours, ie m'employe à faire valoir la vanité mesme et l'asnerie, si elle m'apporte du plaisir ; et me laisse aller aprez mes inclinations naturelles sans les contrerooller de si prez.

[135] *Voyez* Aulu-Gelle, L. XX, c. v ; et Plutarque, *Vie d'Alexandre*, c. II.

[136] Montaigne avoue ici, et l'on a pu s'en apercevoir en mainte circonstance, qu'il était souvent obligé de ne dire les choses qu'à-demi, ou obscurément.

*[234] *Je la trouve* (la raison, et non pas la vérité, ni la vie).

I'ay veu ailleurs des maisons ruynees, et des statues, et du ciel, et de la terre : ce sont tousiours des hommes. Tout cela est vray ; et si pourtant ne sçaurois reveoir si souvent le tumbeau de cette ville *235 si grande et si puissante, que ie ne l'admire et revere. Le soing des morts nous est en recommendation : or i'ay esté nourry, dez mon enfance, avecques ceulx icy ; i'ay eu cognoissance des affaires de Rome, long temps avant que ie l'aye eue de ceulx de ma maison : ie sçavois le Capitole et son plan, avant que ie sçeusse le Louvre ; et le Tibre avant la Seine. I'ay eu plus en teste les conditions et fortunes de Lucullus, Metellus et Scipion, que ie n'ay d'aulcuns hommes des nostres : ils sont trespassez ; si est bien mon pere aussi entierement qu'eulx, et s'est esloingné de moy et de la vie, autant en dixhuict ans, que ceux là ont faict en seize cents, duquel pourtant ie ne laisse pas d'embrasser et practiquer la memoire, l'amitié et societé, d'une parfaicte union et tresvifve. Voire, de mon humeur, ie me rends plus officieux envers les trespassez : ils ne s'aydent plus ; ils en requierent, ce me semble, d'autant plus mon ayde. La gratitude est là iustement en son lustre ; le bienfaict est moins richement assigné où il y a retrogradation et reflexion*236. Arcesilaus vi-

*235 De Rome.

*236 C'est-à-dire : « Le bienfait est moins désintéressé lorsqu'on peut espérer du retour ».

sitant Ctesibius malade, et le trouvant en pauvre estat, luy fourra tout bellement, sous le chevet du lict, de l'argent qu'il luy donnoit [137]; et en le luy celant, luy donnoit, en oultre, quittance de luy en sçavoir gré. Ceulx qui ont merité de moy de l'amitié et de la recognoissance, ne l'ont jamais perdue pour n'y estre plus; ie les ay mieulx payez, et plus soigneusement, absents et ignorants : ie parle plus affectueusement de mes amis, quand il n'y a plus de moyen qu'ils le sçachent. Or i'ay attaqué cent querelles pour la deffense de Pompeius, et pour la cause de Brutus; cette accointance dure encores entre nous : les choses presentes mesmes, nous ne les tenons que par la fantasie. Me trouvant inutile à ce siecle, ie me reiecte à cet aultre; et en suis si embabouïné, que l'estat de cette vieille Rome, libre, iuste et florissante (car ie n'en aime ny la naissance, ny la vieillesse), m'interesse et me passionne : par quoy ie ne sçaurois reveoir si souvent l'assiette de leurs rues et de leurs maisons, et ces ruynes profondes iusques aux antipodes, que ie ne m'y amuse. Est ce par nature, ou par erreur de fantasie, que la veue des places que nous sçavons avoir esté hantees et habitees par personnes desquelles la memoire est en recommendation, nous esmeult aulcunement plus qu'ouïr le recit de leur faict, ou lire leurs escripts?

---

137 Diog. Laërce, *Vie d'Arcésilaüs*, L. IV, segm. 17.

Tanta vis admonitionis inest in locis!.. Et id quidem in hac urbe infinitum; quacumque enim ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus [138]. Il me plaist de considerer leur visage, leur port et leurs vestements: ie remasche ces grands noms entre les dents, et les fois retentir à mes aureilles: *Ego illos veneror, et tantis nominibus semper assurgo* [139]. Des choses qui sont en quelque partie grandes et admirables, i'en admire les parties mesmes communes: ie les veisse [*237] volontiers deviser, promener et souper. Ce seroit ingratitude de mespriser les reliques et images de tant d'honnestes hommes et si valeureux, lesquels i'ay veu vivre et mourir, et qui nous donnent tant de bonnes instructions par leur exemple, si nous les sçavions suyvre.

Et puis, cette mesme Rome que nous voyons merite qu'on l'aime: confederee de si long temps, et par tant de tiltres, à nostre couronne; seule ville commune et universelle: le magistrat souverain qui y

---

138 « Tant les lieux sont propres à réveiller en nous des souvenirs!.... Et il y a beaucoup de ces lieux mémorables dans cette ville; car partout où l'on pose le pied, on marche, pour ainsi dire, à travers quelque histoire ». Cic. *de Finib. bon. et mal.* L. V, c. I et II.

139 « J'honore ces grands noms, et ne les entends jamais sans me sentir plus grand ». Senec. epist. LXIV.

*237 Que j'aurais de plaisir à les voir, etc.!

commande est recogneu pareillement ailleurs: c'est la ville metropolitaine de toutes les nations chrestiennes; l'Espaignol et le François, chascun y est chez soy; pour estre des princes de cet estat, il ne fault qu'estre de chrestienté, ou qu'elle soit. Il n'est lieu çà bas que le ciel ait embrassé avecques telle influence de faveur et telle constance; sa ruyne mesme est glorieuse et enflee :

Laudandis pretiosior ruinis [140] :

encores retient elle, au tumbeau, des marques et image d'empire : *Ut palàm sit uno in loco gaudentis opus esse naturæ* [141]. Quelqu'un se blasmeroit, et se mutineroit en soy mesme, de se sentir chatouiller d'un si vain plaisir : nos humeurs ne sont pas trop vaines, qui sont plaisantes; quelles qu'elles soient qui contentent constamment un homme capable de sens commun, ie ne sçaurois avoir le cœur de le plaindre.

Ie doibs beaucoup à la fortune, de quoy iusques à à cette heure, elle n'a rien faict contre moy oultrageux, au moins au delà de ma portee. Seroit ce par sa façon,

---

140 Sidonii Apollinaris, carm. XXIII, Narbo, v. 62. La traduction précède la citation.

141 « Au point qu'il semble qu'en ce lieu, la nature ait pris un singulier plaisir à son ouvrage ». Plin. *Hist. nat.* L. III, c. V, §. 6.

de laisser en paix ceulx de qui elle n'est point importunee?

> Quanto quisque sibi plura negaverit,
> Ab dîs plura feret : nil cupientium
> Nudus castra peto....
> Multa petentibus
> Desunt multa [142].

Si elle continue, elle m'en envoyera trescontent et satisfaict :

> nihil supra
> Deos lacesso [143].

Mais gare le heurt! il en est mille qui rompent au port. Ie me console ayseement de ce qui adviendra icy, quand ie n'y seray plus : les choses presentes m'embesongnent assez :

> Fortunæ cætera mando [144] :

Aussi n'ay ie point cette forte liaison qu'on dict attacher les hommes à l'advenir, par les enfants qui portent leur nom et leur honneur; et en doibs desirer à l'adventure d'autant moins, s'ils sont si desirables.

---

142 « Plus nous nous refusons, plus les dieux nous accordent. Tout pauvre que je suis, je me jette dans le parti de ceux qui ne désirent rien... Quiconque a beaucoup de désirs, manque de beaucoup de choses ». Hor. od. XVI, L. III, v. 21,.... 42.

143 « Je ne demande rien de plus aux dieux ». Hor. od XVIII, L. II, v. 11.

144 « Je laisse le reste à la fortune ». Ovid. *Métam.* L. II, v. 140.

Ie ne tiens que trop au monde et à cette vie, par moy mesme : ie me contente d'estre en prinse de la fortune par les circonstances proprement necessaires à mon estre, sans luy alonger par ailleurs sa iurisdiction sur moy ; et n'ay iamais estimé qu'estre sans enfants, feust un default qui deust rendre la vie moins complete et moins contente : la vacation *238 sterile a bien aussi ses commoditez. Les enfants sont du nombre des choses qui n'ont pas fort de quoy estre desirees, notamment à cette heure qu'il serait si difficile de les rendre bons ; *bona iam nec nasci licet, ita corrupta sunt semina* [145]; et si ont iustement de quoy estre regrettees, à qui les perd aprez les avoir acquises. Celuy qui me laissa ma maison en charge, prognostiquoit que ie la deusse ruyner, regardant à mon humeur si peu casaniere. Il se trompa : me voyci comme i'y entray, si non un peu mieulx; sans office pourtant et sans benefice.

Au demourant, si la fortune ne m'a faict aulcune offense violente et extraordinaire, aussi n'a elle pas, de grace*239 : tout ce qu'il y a de ses dons chez nous, il y est plus de cent ans avant moy; ie n'ay particulierement aulcun bien essentiel et solide que ie

---

145 « Il ne peut plus rien naître de bon, tant les germes sont corrompus ».

*238 Une occupation stérile.

*239 Aussi ne m'a-t-elle pas fait de grâces.

doibve à sa liberalité. Elle m'a faict quelques faveurs venteuses *240, honnoraires et titulaires, sans substance; et me les a aussi à la verité, non pas accordees, mais offertes, Dieu sçait, à moi qui suis tout materiel, qui ne me paye que de la realité, encores bien massifve; et qui, si ie l'osois confesser, ne trouverois l'avarice gueres moins excusable, que l'ambition; ny la douleur moins evitable, que la honte; ny la santé moins desirable, que la doctrine; ou la richesse, que la noblesse. Parmy ses faveurs vaines, ie n'en ay point qui plaise tant à cette niaise humeur qui s'en paist chez moy, qu'une Bulle authentique de bourgeoisie romaine, qui me feut octroyee dernierement que i'y estois, pompeuse en sceaux et lettres dorees; et octroyee avecque toute gracieuse liberalité. Et parce qu'elles se donnent en divers style, plus ou moins favorable; et, qu'avant que i'en eusse veu, i'eusse esté bien ayse qu'on m'en eust montré un formulaire, ie veulx, pour satisfaire à quelqu'un, s'il s'en treuve malade de pareille curiosité à la mienne, la transcrire icy en sa forme :

QUOD Horatius Maximus, Martius Cecius, Alexander Mutus, almæ urbis Conservatores, de illustrissimo viro Michaële Montano, equite sancti Michaëlis, et à cubiculo regis christianissimi, romanâ civitate donando, ad Senatum retulerunt; S. P. Q. R. de eâ re ita fieri censuit.

---

*240 Légères, vaines.

Cùm veteri more et instituto, cupidè illi semper studiosèque suscepti sint, qui virtute ac nobilitate præstantes, magno reipublicæ nostræ usui atque ornamento fuissent, vel esse aliquando possent : Nos, maiorum nostrorum exemplo atque auctoritate permoti, præclaram hanc consuetudinem nobis imitandam ac servandam fore censemus. Quamobrem cùm illustrissimus Michaël Montanus, eques sancti Michaëlis, et à cubiculo regis christianissimi, Romani nominis studiosissimus, et familiæ laude atque splendore, et propriis virtutum meritis, dignissimus sit, qui summo Senatûs Populique Romani iudicio ac studio in romanam civitatem adsciscatur; placere Senatui P. Q. R. illustrissimum Michaëlem Montanum, rebus omnibus ornatissimum, atque huic inclyto Populo charissimum, ipsum posterosque in romanam civitatem adscribi, ornarique omnibus et præmiis et honoribus, quibus illi fruuntur qui cives patriciique Romani nati aut iure optimo facti sunt. In quo censere Senatum P. Q. R. se non tam illi ius civitatis largiri, quàm debitum tribuere, neque magis beneficium dare quàm ab ipso accipere, qui, hoc civitatis munere accipiendo, singulari civitatem ipsam ornamento atque honore affecerit. Quamquidem S. C. auctoritatem iidem Conservatores per Senatûs P. Q. R. Scribas in acta referri atque in Capitolii curiâ servari, privilegiumque huiusmodi fieri, solitoque urbis sigillo communiri, curârunt. Anno ab urbe conditâ II CXↃ CCC XXXI; post Christum natum M. D. LXXXI. III idus Martii.

HORATIUS FUSCUS, *sacri S. P. Q. R. Scriba.*

VINCENT. MARTHOLUS, *sacri S. P. Q. R. Scriba.*

N'estant bourgeois d'aulcune ville, ie suis bien ayse de l'estre de la plus noble qui féut et qui sera oncques. Si les aultres se regardoient attentifvement,

comme ie fois, ils se trouveroient, comme ie fois, pleins d'inanité et de fadeze. De m'en desfaire, ie ne puis, sans me desfaire moy mesme. Nous en sommes tout confits, tant les uns que les aultres: mais ceulx qui le sentent en ont un peu meilleur compte; encores, ne sçais ie.

Cette opinion et usance commune, de regarder ailleurs qu'à nous, a bien pourveu à nostre affaire; c'est un obiect plein de mescontentement *241 ; nous n'y voyons que misere et vanité : pour ne nous desconforter, nature a reiecté bien à propos l'action de nostre veue, au dehors. Nous allons en avant à vau l'eau; mais de rebrousser vers nous nostre course*242, c'est un mouvement penible : la mer se brouille et s'empesche ainsi, quand elle est repoulsee à soy. Regardez, dict chascun, les bransles du ciel *243 ; regardez au public, à la querelle de cettuy là, au pouls d'un tel, au testament de cet aultre; somme, regardez tousiours, hault ou bas, ou à costé, ou devant, ou derriere vous. C'estoit un commandement paradoxe, que nous faisoit anciennement ce dieu à Delphes, Regardez dans vous; recognoissez vous; tenez vous à

---

*241 C'est un objet dont la vue ne peut que nous remplir de mécontentement.

*242 Mais de rebrousser chemin, de nous replier sur nous-mêmes, etc.

*243 Les mouvemens du ciel, comme dans l'édit. de 1588.

vous : vostre esprit et vostre volonté qui se consomme ailleurs, ramenez la en soy : vous vous escoulez, vous vous respandez ; appilez vous ; soubstenez vous : on vous trahit, on vous dissipe, on vous desrobbe à vous. Veois tu pas que ce monde tient toutes ses vues contrainctes au dedans, et ses yeulx ouverts à se contempler soy mesme ? C'est tousiours vanité pour toy, dedans et dehors : mais elle est moins vanité, quand elle est moins estendue. Sauf toy, ô homme, disoit ce dieu, chasque chose s'estudie la premiere, et a, selon son besoing, des limites à ses travaulx et desirs. Il n'en est une seule si vuide et necessiteuse que toy, qui embrasses l'univers. Tu es le scrutateur, sans cognoissance ; le magistrat, sans iurisdiction ; et aprez tout, le badin de la farce.

CHAPITRE X.

De mesnager sa volonté.

SOMMAIRE.—Montaigne, toujours modéré dans ses affections, ne se passionnait pour rien. Il évitait tout ce qui aurait pu l'attacher à autre chose qu'à lui. Lorsqu'on le poussa au *maniement des affaires* publiques, il promit de s'*en charger* seulement, mais non de *se les incorporer*.— Réflexions sur les hommes qui sont assez fous pour consacrer leur tems et leur vie à des affaires qui leur sont absolument étrangères. Quand les sages recommandent aux hommes de travailler au bien public, ils ont pour but de les détacher, de

les distraire d'eux-mêmes : *pour dresser un bois courbe, on le recourbe à rebours.* Le vrai sage sait ce qu'il se doit à lui-même, et par là ce qu'il doit aux autres. Celui qui se passionne pour l'emploi qu'il exerce, au point de s'oublier soi-même, ne peut l'exercer avec prudence, ni équité. — La nature même nous prescrit la modération en toutes choses : les besoins réels qu'elle nous donne sont faciles à satisfaire. Il est vrai que nos habitudes, notre position dans le monde, notre âge exigent que nous étendions un peu le cercle trop circonscrit des besoins réels. Mais sachons que si nous multiplions trop ces besoins, nous offrirons à l'adversité plus de chances pour nous atteindre. — C'est folie de s'enorgueillir de l'emploi qu'on occupe, et de ne pas s'apercevoir que c'est la robe du magistrat que l'on salue, et non la personne. — Si l'on se jette dans un parti, il ne faut pas en excuser toutes les injustices et les fureurs : la raison veut que l'on reconnaisse ce qui est mal dans le parti que l'on a embrassé, et ce qui est bien dans le parti contraire. Nos inclinations, nos affections nous dirigent le plus souvent dans de fausses routes : il est prudent de ne pas leur céder. Évitons, de même, tout ce qui pourrait dans la suite, nous attirer des peines, des désastres, et mêlons en conséquence, le moins qu'il est possible, nos intérêts à ceux des autres, surtout à ceux de nos parens et de nos amis. — Sachons aussi, par prévoyance et pour conserver notre repos, ne pas résister seulement, mais ne pas nous exposer aux séductions de la volupté. Dès que vous sentirez naître les passions, opposez-vous à leurs progrès. Il est trop tard de *leur fermer la porte, quand elles sont entrées.* Les plus violentes passions sont souvent excitées par les causes les plus frivoles : dans toutes les actions, dans toutes les affaires, l'important est de réfléchir, de délibérer avant d'entreprendre ; mais, une fois lancé, il faut aller ou périr

à la peine. Après avoir manqué de prudence, *manquer de cœur* est ce qu'il y a de plus honteux. Ce qui ne l'est pas moins, ce sont les réconciliations, après des querelles, et les changemens de partis. Démentir ce qu'on a dit ou fait, c'est lâcheté : au reste personne n'y est trompé; on ne croit point à nos désaveux. — Diversité des jugemens des hommes sur ceux qui administrent les affaires publiques. Quant à Montaigne, il avoue que ceux qui lui reprochent de s'être comporté avec mollesse dans ses fonctions de maire, ne jugent peut-être pas trop mal. Mais il faut bien que le peuple n'ait pas été mécontent de sa gestion, puisque ses suffrages le portèrent deux fois de suite à cette magistrature. Il dédaignait, il est vrai, d'imiter ces hommes publics qui cherchent à donner aux fonctions dont ils sont chargés, plus de relief et d'importance qu'elles n'en doivent avoir. Mais il a maintenu l'ordre et la paix; que voudrait-on de plus ? — Tel est son caractère : il aime le repos; et il pense qu'il importe peu qu'*un magistrat dorme, pourvu que ceux qui sont sous sa main, dorment quant et lui.*

Exemples : Montaigne et son père; un gentilhomme et un prince; Socrate, Métrodote, Épicure, Cléanthes. — Apollonius, Mahomet; César et Pompée, Marius et Sylla. — Diogènes, le roi Cotys; Caton; Zenon et Chremonides, Cléanthes; Socrate; Cyrus et Panthée. — Un duc de Bourgogne; Bias. — Les chirurgiens dans la Grèce; Alexandre, Alcibiades; un conseiller; Scipion l'Africain; Montaigne maire de Bordeaux.

Au prix du commun des hommes, peu de choses me touchent, ou pour mieulx dire, me tiennent; car c'est

raison qu'elles touchent, pourveu qu'elles ne nous possedent. I'ay grand soing d'augmenter, par estude et par discours, ce privilege d'insensibilité qui est naturellement bien advancé en moy : i'espouse, et me passionne par consequent de peu de choses. I'ay la veue claire, mais ie l'attache à peu d'obiects; le sens, delicat et mol; mais l'apprehension et l'application, ie l'ay dure et sourde [1]. Ie m'engage difficilement : autant que ie puis, ie m'employe tout à moy; et en ce subiect mesme, ie briderois pourtant et soubstiendrois *[1] volontiers mon affection, qu'elle *[2] ne s'y plonge trop entiere, puisque c'est un subiect que ie possede à la mercy d'aultruy, et sur lequel la fortune a plus de droict que ie n'ai : de maniere que, iusques à la santé, que i'estime tant, il me seroit besoing de ne la pas desirer et m'y addonner si furieusement, que i'en treuve les maladies importables *[3]. On se doibt moderer entre la haine de la douleur et l'amour de la volupté; et ordonne Platon [2] une moyenne route de vie entre les deux.

---

[1] Voyez ce qu'il a dit de lui, à ce sujet, ci-dessus L. I, c. XXV.

[2] *Des Lois*, L. VII.

*[1] Je retiendrais. — *Soubstenir*, en ce sens est latin. *Sustinere*, arrêter.

*[2] De peur qu'elle ne s'y plonge.

*[3] Insupportables.

Mais aux affections qui me distrayent de moy et attachent ailleurs, à celles là certes m'oppose ie de toute ma force. Mon opinion est Qu'il se fault prester à aultruy, et ne se donner qu'à soy mesme. Si ma volonté se trouvoit aysee à s'hypothequer *[4] et à s'appliquer, ie n'y durerois pas; ie suis trop tendre, et par nature et par usage :

> Fugax rerum, securaque in otia natus [3].

Les debats contestez et opiniastrez qui donneroient enfin advantage à mon adversaire, l'yssue qui rendroit honteuse ma chaulde poursuitte, me rongeroit, à l'adventure, bien cruellement : si ie mordois à mesme, comme font les aultres, mon ame n'auroit iamais la force de porter les alarmes et esmotions qui suyvent ceulx qui embrassent tant; elle seroit incontinent disloquee par cette agitation intestine. Si quelquesfois on m'a poulsé au maniement d'affaires estrangieres, i'ay promis de les prendre en main, non pas au poulmon et au foye; de m'en charger, non de les incorporer; de m'en soigner, ouy; de m'en passionner, nullement : i'y regarde, mais ie ne les couve point. I'ay assez à faire à disposer et renger la presse *[5] domestique que

---

[3] « Ennemi des affaires, et né pour jouir d'un inaltérable repos ». Ovid. *Trist.* L. III, eleg. II, v. 9.

*[4] A s'engager.

*[5] Les embarras domestiques.

i'ay dans mes entrailles *[6] et dans mes veines, sans y loger et me fouler d'une presse estrangiere; et suis assez interessé de mes affaires essenciels, propres et naturels, sans en convier d'aultres forains *[7]. Ceulx qui sçavent combien ils se doibvent, et de combien d'offices ils sont obligez à eulx, treuvent que nature leur a donné cette commission pleine assez, et nullement oysifve : « Tu as bien largement affairé chez toy, ne t'esloingne pas ». Les hommes se donnent à louage : leurs facultez ne sont pas pour eulx, elles sont pour ceulx à qui ils s'asservissent; leurs locataires sont chez eulx, ce ne sont pas eulx *[8]. Cette humeur commune ne me plaist pas. Il fault mesnager la liberté de nostre ame, et ne l'hypothequer qu'aux occasions iustes, lesquelles sont en bien petit nombre, si nous iugeons sainement. Voyez les gents apprins à se laisser emporter et saisir, ils le font par tout, aux petites choses comme aux grandes, à ce qui ne les touche point, comme à ce qui les touche : ils s'ingerent indifferemment où il y a de la besongne et de l'obligation; et sont sans vie, quand ils sont sans agitation tumultuaire : *in negotiis sunt, negotii causâ* [4] : ils ne cherchent

---

[4] Senec. epist. XXII. Montaigne traduit ces mots après les avoir cités.

*[6] Dans mon intérieur.

*[7] Extérieures, du dehors.

*[8] Sous-entendu, *qui y sont*.

la besongne que pour embesongnement. Ce n'est pas qu'ils veuillent aller, tant comme c'est qu'ils ne se peuvent tenir : ne plus ne moins qu'une pierre esbranslee en sa cheute, qui ne s'arreste iusqu'à tant qu'elle se couche. L'occupation est, à certaine maniere de gents, marque de suffisance et de dignité : leur esprit cherche son repos au bransle, comme les enfants au berceau : ils se peuvent dire autant serviables à leurs amis, comme importuns à eulx mesmes. Personne ne distribue son argent à aultruy, chascun y distribue son temps et sa vie [5] : il n'est rien de quoy nous soyons si prodigues, que de ces choses là, desquelles seules l'avarice nous seroit utile et louable. Ie prends une complexion toute diverse : ie me tiens sur moy, et communement desire mollement ce que ie desire; et desire peu ; m'occupe et embesongne de mesme rarement et tranquillement. Tout ce qu'ils veulent et conduisent, ils le font de toute leur volonté et vehemence. Il y a tant de mauvais pas, que, pour le plus seur, il fault un peu legierement et superficiellement couler

---

[5] Montaigne ne fait ici que traduire Sénèque. *Nemo invenitur qui pecuniam suam dividere velit : vitam unusquisque quàm multis distribuit ! Adstricti sunt in continendo patrimonio : simul ad temporis jacturam ventum est profusissimi in eo cujus unius honesta avaritia est.* — Senec. *de Brevit. Vitæ*, c. III.

ce monde; il le fault glisser *9, non pas s'y enfoncer. La volupté mesme est douloureuse en sa profondeur :

> Incedis per ignes
> Suppositos cineri doloso[6].

Messieurs de Bordeaux m'esleurent maire de leur ville, estant esloingné de France[7]; et encores plus esloingné d'un tel pensement. Ie m'en excusai : mais on m'apprint que j'avois tort, le commandement du roy s'y interposant aussi. C'est une charge qui doibt sembler d'autant plus belle, qu'elle n'a ny loyer ny gaing aultre que l'honneur de son execution. Elle dure deux ans : mais elle peult estre continuee par seconde eslection; ce qui advient tresrarement : elle le feut à moy[8]; et ne l'avoit esté que deux fois auparavant, quelques annees y avoit, à monsieur de Lanssac, et freschement à monsieur de Biron, mareschal de France, en la place duquel ie succeday; et laissay la mienne à

---

6 « Vous marchez sur un feu couvert d'une cendre trompeuse ». Hor. od. 1, L. II, v. 7.

7 Lorsqu'il était à Venise, dit M. de Thou.

8 Il semble, dit Coste, qu'on peut conclure de là qu'on fut content de son administration. Balsac a insinué le contraire, sans en apporter de preuves. — *Voyez* encore ce que Montaigne dit sur le même sujet, vers la fin de ce chapitre.

*9 *Et le glisser, non pas l'enfoncer*, édit. de 1595.

monsieur de Montignon aussi mareschal de France : brave de si noble assistance ;

> Uterque bonus pacis bellique minister[9].

La fortune voulut part à ma promotion, par cette particuliere circonstance qu'elle y meit du sien, non vaine du tout : car Alexandre desdaigna les ambassadeurs corinthiens qui luy offroyent la bourgeoisie de leur ville [10] ; mais quand ils veinrent à luy deduire comme Bacchus et Hercules estoyent aussi en ce registre, il les en remercia gracieusement.

A mon arrivee, ie me deschiffray [*10] fidelement et consciencieusement tout tel que ie me sens estre ; sans memoire, sans vigilance, sans experience et sans vigueur ; sans haine aussi, sans ambition, sans avarice et sans violence : à ce qu'ils feussent informez et instruicts de ce qu'ils avoient à attendre de mon service ; et parce que la cognoissance de feu mon pere les avoit

---

9 « Tous deux habiles dans la guerre, comme dans la paix ». Virg. *Enéide*, L. XI ; v. 658. — Il y a dans Virgile :

> ... *Pacisque bonos bellique ministros.*

Montaigne, selon sa coutume, a changé le sens du passage pour l'adopter à sa manière.

10 Sénèque, *de Benef.* L. I, c. XIII ; et Plutarque, *Des trois formes du gouvernement.* Mais ni l'un ni l'autre ne font mention de *Bacchus.*

*10 Je me fis connaître.

seule incitez à cela, et l'honneur de sa memoire, ie leur adioustay bien clairement que ie serois tresmarry que chose quelconque feist autant d'impression en ma volonté, comme avoient faict aultresfois en la sienne leurs affaires, et leur ville, pendant qu'il l'avoit en gouvernement, en ce lieu mesme auquel ils m'avoyent appelé. Il me souvenoit de l'avoir veu vieil, en mon enfance, l'ame cruellement agitee de cette tracasserie publicque, oubliant le doulx air de sa maison où la foiblesse des ans l'avoit attaché long temps avant, et son mesnage, et sa santé; et mesprisant certes sa vie, qu'il y cuida perdre, engagé pour eulx à des longs et penibles voyages. Il estoit tel; et luy partoit cette humeur d'une grande bonté de nature : il ne feut iamais ame plus charitable et populaire. Ce train, que je loue en aultry, ie n'aime point à le suyvre; et ne suis pas sans excuse. Il avoit ouï dire qu'il se falloit oublier pour le prochain; que le particulier ne venoit en aulcune consideration au prix du general. La pluspart des regles et preceptes du monde prennent ce train, de nous poulser hors de nous, et chasser en la place, à l'usage de la societé publicque : ils ont pensé faire un bel effect de nous destourner et distraire de nous, presupposants que nous n'y teinssions que trop et d'une attache trop naturelle; et n'ont espargné rien à dire pour cette fin, car il n'est pas nouveau aux sages de prescher les choses comme elles servent, non comme elles sont. La verité a ses empeschements, in-

commoditez et incompatibilitez avecques nous : il nous fault souvent tromper, à fin que nous ne nous trompions ; et ciller *[11] nostre veue, eslourdir nostre entendement, pour le dresser et amender : *imperiti enim iudicant, et qui frequenter in hoc ipsum fallendi sunt, ne errent* [11]. Quand ils nous ordonnent d'aimer, avant nous, trois, quatre et cinquante degrez de choses, ils representent l'art des archers qui, pour arriver au poinct, vont prenant leur visee grande espace au dessus de la bute : pour dresser un bois courbe, on le recourbe au rebours.

I'estime qu'au temple de Pallas, comme nous voyons en toutes aultres religions, il y avoit des mysteres apparents pour estre montrez au peuple ; et d'aultres mysteres plus secrets et plus haults, pour estre montrez seulement à ceulx qui en estoient profez : il est vraysemblable qu'en ceulx cy se treuve le vrai poinct de l'amitié que chascun se doibt ; non une amitié faulse qui nous faict embrasser la gloire, la science, la richesse et telles choses, d'une affection principale et

---

[11] « Car, comme les ignorans se donnent la liberté de juger, il faut souvent les tromper, pour les empêcher de se tromper ». Quintil. *Instit. Orat.* L. II, c. XVII.

*[11] « *Ciller* ou *Siller* les yeux à quelqu'un, *alicui oculos obducere*. Voyez sur ce mot le dictionnaire de Nicot et de Monet. *Siller* n'est plus d'usage ; mais nous disons toujours *dessiller les yeux*.

immoderee, comme membres de nostre estre; ny une amitié molle et indiscrette, en laquelle il advient ce qui se veoid au lierre, qu'il corrompt et ruyne la paroy qu'il accole; mais une amitié salutaire et reglee, egualement utile et plaisante. Qui en sçait les debvoirs, et les exerce, il est vraiement du cabinet des muses; il a attainct le sommet de la sagesse humaine et de nostre bonheur : cettuy cy, sçachant exactement ce qu'il se doibt, treuve dans son roolle, qu'il doibt appliquer à soy l'usage des aultres hommes et du monde; et, pour ce faire, contribuer à la societé publicque les debvoirs et offices qui le touchent. Qui ne vit aulcunement à aultruy, ne vit gueres à soy : *qui sibi amicus est, scito hunc amicum omnibus esse* [12]. La principale charge que nous ayons, c'est à chascun sa conduicte; et est ce pour quoy nous sommes icy. Comme qui oublieroit de bien et sainctement vivre; et penseroit estre quite de son debvoir, en y acheminant et dressant les aultres, ce seroit un sot : tout de mesme, qui abbandonne, en son propre *[12], le sainement et gayement vivre, pour en servir aultruy, prend à mon gré un mauvais et desnaturé party.

---

[12] « Sachez que celui qui est ami de soi-même, l'est aussi de tous les autres ». Senec. epist. VI. Ce sont les derniers mots de l'épître.

*[12] Pour lui-même.

Ie ne veulx pas qu'on refuse, aux charges qu'on prend, l'attention, les pas, les paroles, et la sueur, et le sang au besoing :

> Non ipse pro charis amicis,
> Aut patriâ, timidus perire[13] :

mais c'est par emprunt, et accidentalement; l'esprit se tenant tousiours en repos et en santé; non pas sans action, mais sans vexation, sans passion. L'agir simplement luy couste si peu, qu'en dormant mesme il agit : mais il luy fault donner le bransle avecques discretion; car le corps receoit les charges qu'on luy met sus, iustement selon qu'elles sont; l'esprit les estend et les appesantit souvent à ses despens, leur donnant la mesure que bon luy semble. On faict pareilles choses, avecques diverses efforts et differente contention de volonté; l'un va bien sans l'aultre : car combien de gents se hazardent touts les iours aux guerres, de quoy il ne leur chault; et se pressent au xdangiers des battailles, des quelles la perte ne leur troublera pas le voisin sommeil? tel en sa maison, hors de ce dangier qu'il n'oseroit avoir regardé, est plus passionné de l'yssue de cette guerre, et en a l'ame plus travaillee, que n'a le soldat qui y employe son sang et sa vie. I'ay peu me mesler des charges publicques,

---

13 « Tout prêt moi-même à mourir pour mes amis ou pour ma patrie ». Hor. od. IX, L. IV, v. 51.

sans me despartir de moy, de la largeur d'une ongle; et me donner à aultruy, sans m'oster à moy. Cette aspreté et violence de desirs empesche plus qu'elle ne sert à la conduicte de ce qu'on entreprend [14]; nous remplit d'impatience envers les evenements ou contraires ou tardifs, et d'aigreur et de souspeçon envers ceulx avecques qui nous negocions. Nous ne conduisons iamais bien la chose de la quelle nous sommes possedez et conduicts :

Malè cuncta ministrat
Impetus [15].

Celuy qui n'y employe que son iugement et son addresse, il y procede plus gayement; il feint, il ploye, il differe, tout à son ayse, selon le besoing des occasions; il fault d'attaincte *13, sans torment et sans affliction, prest et entier pour une nouvelle entreprinse; il marche tousiours la bride à la main. En celuy qui est enyvré de cette intention violente et tyrannique, on veoid, par necessité, beaucoup d'imprudence et d'iniustice : l'impetuosité de son desir l'emporte; ce sont mouvements temeraires, et, si fortune n'y preste beaucoup, de peu de fruict. La

---

14 *Omnis ferè cupiditas ipsa sibi in id in quod properat, opponitur*. Senec. *de Irâ*, L. I, c. XII.

15 « La passion n'est jamais un bon guide ». Stat. *Thebaid.* L. X, v. 704.

*13 Il manque son coup.

philosophie veult qu'au chastiement des offenses receues, nous en distrayons la cholere; non à fin que la vengeance en soit moindre, ains, au rebours, à fin qu'elle en soit d'autant mieulx assenee et plus poisante, à quoy il luy semble que cette impetuosité porte empeschement. Non seulement la cholere trouble; mais, de soy, elle lasse aussi les bras de ceulx qui chastient; ce feu estourdit et consomme leur force : comme en la precipitation, *festinatio tarda est* [16], la hastiveté se donne elle mesme la iambe *[14], s'entrave et s'arreste, *ipsa se velocitas implicat* [17]. Pour exemple, selon ce que i'en veois par usage ordinaire, l'avarice n'a point de plus grand destourbier *[15] que soy mesme : plus elle est tendue et vigoreuse, moins elle en est fertile; communement elle attrappe plus promptement les richesses, masquee d'une image de liberalité.

Un gentilhomme, treshomme de bien et mon amy, cuida brouiller la santé de sa teste, par une trop passionnee attention et affection aux affaires d'un prince,

---

16 « Trop de précipitation n'avance rien ». Quint. Curt. L. IX, c. IX, num. 12.

17 Senec. epist. XLIV. Ces paroles terminent l'épître, Montaigne, qui les cite un peu autrement qu'elles ne sont dans Sénèque, les traduit exactement avant de les citer.

*14 Se donne elle-même un *croc-en-jambe*, s'enchevêtre.

*15 Empêchement.

son maistre : lequel maistre s'est ainsi peinct soy mesme à moy, « Qu'il veoid le poids des accidents, comme un aultre; mais qu'à ceulx qui n'ont point de remede, il se resoult soubdain à la souffrance; aux aultres, aprez y avoir ordonné les provisions necessaires, ce qu'il peult faire promptement par la vivacité de son esprit, il attend en repos ce qui s'en peult ensuyvre ». De vray, ie l'ay veu à mesme, maintenant [*16] une grande nonchalance et liberté d'actions et de visage au travers de bien grands affaires et bien espineux : ie le treuve plus grand et plus capable en une mauvaise, qu'en une bonne fortune; ses pertes luy sont plus glorieuses que ses victoires, et son deuil que son triumphe [18].

Considerez qu'aux actions mesmes qui sont vaines et frivoles, au ieu des eschecs, de la paulme, et semblables, cet engagement aspre et ardent d'un desir impetueux iecte incontinent l'esprit et les membres à l'indiscretion et au desordre; on s'esblouït, on s'embarrasse soy mesme : celuy qui se porte plus modereement envers le gaing et la perte, il est tousiours chez soy; moins il se picque et passionne au ieu, il le conduict d'autant plus advantageusement et seurement.

---

[18] N'est-ce point de Henri IV, qu'il veut parler dans ce paragraphe ?

[*16] Conservant.

Nous empeschons, au demourant, la prinse et la serre de l'ame, à luy donner tant de choses à saisir : les unes, il les luy fault seulement presenter, les aultres attacher, les aultres incorporer : elle peult veoir et sentir toutes choses, mais elle ne se doibt paistre que de soy ; et doibt estre instruicte de ce qui la touche proprement, et qui proprement est de son avoir et de sa substance. Les loix de nature nous apprennent ce que iustement il nous fault : Aprez que les sages nous ont dict que selon elle personne n'est indigent, et que chascun l'est selon l'opinion, ils distinguent ainsi subtilement les desirs qui viennent d'elle, de ceulx qui viennent du desreglement de nostre fantasie : ceulx des quels on veoid le bout sont siens ; ceulx qui fuyent devant nous, et des quels nous ne pouvons ioindre la fin, sont nostres : la pauvreté des biens est aysee à guarir ; la pauvreté de l'ame, impossible [19] :

> Nam si, quod satis est homini, id satis esse potesset,
> Hoc sat erat : nunc, quum hoc non est, quî credimu' porrò

---

[19] Montaigne a copié ici un beau passage de Sénèque, sans le citer. *Si ad naturam vives, nunquam eris pauper : si ad opinionem, nunquam dives. Exiguum natura desiderat, opinio immensum... naturalia desideria finita sunt : ex falsâ opinione nascentia, ubi desinunt non habent. Nullus enim terminus falso est. Via eunti aliquid extremum est : error immensus est.* Epicurus apud Senecam, Epist. XVI.

Divitias ullas animum mi explere potesse ?[20]

Socrates, voyant porter en pompe par sa ville, grande quantité de richesses, ioyaux et meubles de prix : « Combien de choses, dict-il, ie ne desire point[21] » ! Metrodorus vivoit du poids de douze onces par iour; Epicurus à moins[22] : Metroclez dormoit, en hyver, avecques les moutons; en esté, aux cloistres des eglises[23] : *Sufficit ad id natura, quod poscit*[24] : Cleanthes vivoit de ses mains; et se vantait que Cleanthes, s'il vouloit, nourriroit encores un aultre Cleanthes[25].

Si ce que nature exactement et originellement nous demande pour la conservation de nostre estre, est trop peu (comme de vray combien ce l'est; et combien à bon compte nostre vie se peult maintenir, il ne se doibt exprimer mieulx que par cette consi-

---

[20] « Car, si l'homme se contentait de ce qui lui suffit, il serait assez riche; mais, comme il n'en est rien, comment croirais-je pouvoir me satisfaire avec les plus grandes richesses » ? Lucil. L. V, *apud Nonium Marcellum*, c. v, §. 98.

[21] *Quàm multa non desidero!* Cic. *Tusc. quæst.* L. V, c. XXXII.

[22] Senec. epist. XVIII.

[23] Plutarque, *Que le vice rend l'homme malheureux.*

[24] « La nature pourvoit elle-même à ses véritables besoins ». Senec. epist. XC.

[25] C'est Zénon qui disait cela de Cléanthe. *Voyez* Diogène Laërce, *Vie de Cléanthe*, L. VII, segm. 169.

deration, Que c'est si peu, qu'il eschappe la prinse et le choc de la fortune par sa petitesse), dispensons nous de quelque chose plus oultre*[17]; appelons encores nature, l'usage et condition de chascun de nous; taxons nous, traictons nous à cette mesure; estendons nos appartenances et nos comptes iusques là, car iusques là il me semble bien que nous avons quelque excuse. L'accoustumance est une seconde nature, et non moins puissante [26]. Ce qui manque à ma coustume, ie tiens qu'il me manque; et i'aimerois presque egualement qu'on m'ostat la vie, que si on me l'essimoit *[18] et retrenchoit bien loing de l'estat auquel ie l'ay vescue si long temps. Ie ne suis plus en termes d'un grand changement, ny de me iecter à un nouveau train et inusité, non pas mesme vers l'augmentation. Il n'est plus temps de devenir aultre: et comme ie plaindrois quelque grande adventure *[19] qui me tumbast à cette heure entre mains, de ce qu'elle ne seroit venue en temps que i'en peusse iouïr;

Quò mihi fortuna, si non conceditur uti? [27]

---

[26] Fontenelle disait, au sujet de cette pensée, qu'on trouve encore, si je ne me trompe, parmi celles de Pascal, qu'il voudrait bien savoir quelle était la première, puisqu'on disait que l'habitude était une seconde nature. — N.

[27] « A quoi me servent les biens, si je ne puis en user »? Hor. epist. v, L. I, v. 12.

*[17] Accordons-nous quelque chose de plus.

*[18] Que si on la diminuait, la raccourcissait, etc.

*[19] Quelque *grande fortune*; comme dans l'édit. de 1588.

ie me plaindrois de mesme de quelque acquest interne *[20]. Il vault quasi mieulx iamais, que si tard, devenir honneste homme et bien entendu à vivre, lorsqu'on n'a plus de vie [28]. Moy, qui m'en vois, resignerois facilement à quelqu'un qui veinst, ce que i'apprends de prudence pour le commerce du monde : moustarde aprez disner. Ie n'ay que faire du bien du quel ie ne puis rien faire : à quoy la science, à qui n'a plus de teste? C'est iniure et desfaveur de fortune, de nous offrir des presents qui nous remplissent d'un iuste despit de nous avoir failly en leur saison : ne me guidez plus, ie ne puis plus aller : de tant de membres qu'a la suffisance, la patience nous suffit : donnez la capacité d'un excellent dessus au chantre qui a les poulmons pourris, et d'eloquence à l'heremite relegué aux deserts d'Arabie *[21]. Il ne

---

[28] Montaigne contredit ici le proverbe ancien :
Meliùs serò quàm nunquàm.

*[20] Dans l'édition de 1588, Montaigne disait : « Ie ne me reforme pareillement gueres en sagesse, pour l'usage et commerce du monde, sans regret que cet amendement me soit arrivé si tard que je n'aye plus loysir d'en user ».

*[21] Voici comme Montaigne exprimait les mêmes idées, dans l'édition de 1588 : « Ie n'ay doresnavant besoing d'aultre suffisance que de patience contre la mort et la vieillesse. A quoy faire une nouvelle science de vie à telle declinaison, et nouvelle industrie à me conduire en cette voye où ie n'ay plus que trois pas à marcher. Apprenez veoir la rhetorique à un homme relegué aux deserts d'Arabie ».

fault point d'art à la cheute : la fin se treuve, de soy, au bout de chasque besongne. Mon monde est failly, ma forme est vuidee : ie suis tout du passé, et suis tenu de l'auctoriser et d'y conformer mon yssue. Ie veulx dire cecy par maniere d'exemple : Que l'eclipsement nouveau des dix iours du pape [29] m'ont prins si bas, que ie ne m'en puis bonnement accoustrer [*22] : ie suis des annees ausquelles nous comptions aultrement. Un si ancien et long usage me vendique [*23] et rappelle à soy; ie suis contrainct d'estre un peu heretique par là : incapable de nouvelleté, mesme correctifve. Mon imagination, en despit de mes dents, se iecte tousiours dix iours plus avant ou plus arriere, et grommelle [*24] à mes aureilles : « Cette regle touche ceulx qui ont à estre ». Si la santé mesme, si sucree, vient à me retrouver par boutades, c'est pour me donner regret, plustost que possession, de soy : ie n'ay plus où la retirer. Le temps me laisse : sans luy rien ne se possede. Oh ! que ie ferois peu d'estat de

---

[29] En 1582, sous le pontificat de Grégoire XIII, le calendrier fut réformé. On retrancha 10 jours du mois d'octobre de cette année, afin de rétablir l'équinoxe du printems, dans sa vraie place, c'est-à-dire au 21 mars. Montaigne parle encore de cette réformation au commencement du chapitre suivant.

[*22] Accommoder.

[*23] Me revendique.

[*24] Murmure.

ces grandes dignitez eslectifves, que ie veois au monde; qui ne se donnent qu'aux hommes prests à partir; ausquelles on ne regarde pas tant combien deuement on les exercera, que combien peu longuement on les exercera; dez l'entree on vise à l'yssue. Somme, me voicy aprez à achever cet homme; non à en refaire un aultre. Par long usage, cette forme m'est passee en substance, et fortune en nature. Ie dis doncques que chascun d'entre nous foiblets, est excusable d'estimer sien ce qui est comprins soubs cette mesure *25; mais aussi, au delà de ces limites, ce n'est plus que confusion : c'est la plus large estendue que nous puissions octroyer à nos droicts. Plus nous amplifions nostre besoing et possession, d'autant plus nous engageons nous aux coups de la fortune et des adversitez. La carriere de nos desirs doibt estre circonscripte et restreincte à un court limite des commoditez les plus proches et contiguës; et doibt, en oultre, leur course se manier, non en ligne droicte qui face bout ailleurs, mais en rond duquel les deux poinctes se tiennent et terminent en nous par un brief contour. Les actions qui se conduisent sans cette reflexion (s'entend voisine reflexion et essencielle, comme sont celles des avaricieux, des am-

---

*25 Sous la mesure de notre état accoutumé. — Ceci a rapport à ce qu'il a dit un peu plus haut : « Appelons encore nature l'usage et condition de chascun de nous ».

bitieux, et tant d'aultres qui courent de poincte *[26], des quels la course les emporte tousiours devant eulx), ce sont actions erroneeset maladifves.

La pluspart de nos vacations*[27] sont farcesques *[28]; *Mundus universus exercet histrioniam* [30]. Il fault iouer deuement *[29] nostre roolle, mais comme roolle d'un personnage emprunté : du masque et de l'apparence, il n'en fault pas faire une essence reelle; ny de l'estrangier, le propre : nous ne sçavons pas distinguer la peau, de la chemise; c'est assez de s'enfariner le visage, sans s'enfariner la poictrine [31]. I'en veois qui se transforment et se transsubstancient en autant de nouvelles figures et de nouveaux estres, qu'ils entreprennent de charges; et qui se prelatent *[30] iusques au foye et aux intestins, et entraisnent leur office

---

30 « Tout le monde joue la comédie ». — C'est un passage tiré d'un fragment *de Pétrone, apud Sarisberiens.* L. III, c. VIII, où l'on lit, *totus mundus exercet histrionem,* ou *histrioniam.*

31 Du tems de Montaigne les comédiens, ou plutôt les bateleurs, se barbouillaient le visage de farine.

*26 Avec impétuosité.

*27 Professions, emplois.

*28 Tiennent de la comédie.

*29 Convenablement.

*30 Se glorifient, s'enorgueillissent. — *Se prélater* ou *se prélasser*, c'est témoigner, par ses manières, qu'on se croit fort au-dessus des autres, se donner enfin des airs de prélat. *Far del prelato, Prelatizare, prelateggiare,* disent Oudin et Duez.

iusques en leur garderobbe : ie ne puis leur apprendre à distinguer les bonnetades *31 qui les regardent, de celles qui regardent leur commission, ou leur suitte, ou leur mule ; *Tantum se fortunæ permittunt, etiam ut naturam dediscant*[32] : ils enflent et grossissent leur ame et leur discours naturel, selon la haulteur de leur siege magistral. Le maire, et Montaigne, ont tousiours esté deux, d'une separation bien claire *32. Pour estre advocat ou financier, il n'en fault pas mescognoistre la fourbe qu'il y a en telles vacations : un honneste homme n'est pas comptable du vice ou sottise de son mestier, et ne doibt pourtant en refuser l'exercice ; c'est l'usage de son païs, et il y a du proufit : il fault vivre du monde, et s'en prevaloir *33, tel qu'on le treuve. Mais le iugement d'un empereur doibt estre au dessus de son empire, et le veoir et considerer comme accident estrangier : et lui, doibt sçavoir iouïr de soy à part, et

---

32 « Ils se livrent tellement à leur fortune, qu'ils en oublient leur propre naturel ». Quint. Curt. L. III, c. II, n° 18.

*31 Les salutations.

*32 C'est-à-dire : « C'étaient deux hommes tout-à-fait distincts, que Montaigne maire, et Montaigne simple particulier ». On sait qu'il fut, deux fois de suite, maire de Bordeaux.

*33 C'est-à-dire : « Il faut prendre le monde comme on le trouve, et, autant qu'on peut, en tirer avantage ». Au lieu de *et s'en prevaloir*, on lit dans l'édition de 1588, *et s'en paistre*.

se communiquer comme Iacques et Pierre *[34], au moins à soy mesme.

Ie ne sçais pas m'engager si profondement et si entier : quand ma volonté me donne à un party, ce n'est pas d'une si violente obligation, que mon entendement s'en infecte. Aux presents brouillis *[35] de cet estat, mon interest ne m'a faict mescognoistre ny les qualitez louables en nos adversaires, ny celles qui sont reprochables en ceulx que i'ay suyvis. Ils adorent tout ce qui est de leur costé : moy ie n'excuse pas seulement la pluspart des choses que ie veois au mien : un bon ouvrage ne perd pas ses graces, pour plaider contre ma cause. Hors le nœud du debat *[36], ie me suis maintenu en equanimité *[37] et pure indifference, *neque extra necessitates belli, præcipuum odium gero* [33] : de quoy ie me gratifie d'autant, que ie veois communement faillir au contraire : *utatur motu animi, qui uti ratione*

---

[33] « Et, au-delà de ce qu'exige l'état de guerre, je ne veux aucun mal à l'ennemi ».

*[34] « C'est-à-dire : Familièrement, comme le feraient d'obscurs personnages ».

*[35] Aux *dissensions présentes*, comme il y a dans l'édition de 1588.

*[36] Il faut lier ces mots (comme dans l'édition de 1588) à ceux-ci : *que i'ay suyvis,* qu'on lit quatre lignes plus haut.

*[37] Egalité d'esprit, modération.

non potest[34]. Ceulx qui allongent leur cholere et leur haine au delà des affaires, comme faict la pluspart, montrent qu'elle leur part d'ailleurs, et de cause particuliere : tout ainsi comme, à qui estant guary de son ulcere la fiebvre demeure encores, montre qu'elle avoit un aultre principe plus caché. C'est qu'ils n'en ont point *[38] à la cause, en commun, et entant qu'elle blece l'interest de touts et de l'estat; mais luy en veulent seulement en ce qu'elle leur masche en privé : voylà pourquoy ils s'en picquent de passion particuliere, et au delà de la iustice et de la raison publicque, *non tam omnia universi, quàm ea, quæ ad quemque pertinent, singuli carpebant*[35]. Ie veulx que l'advantage soit pour nous; mais ie ne forcene *[39] point, s'il ne l'est. Ie me prends fermement au plus sain des partis;

---

34 « Que celui qui ne peut pas prendre la raison pour guide, s'abandonne à la fougue des passions ». Cic. *Tusc. quæst.* L. IV, c. XXV.

35 « Ils ne s'accordaient pas tous à blâmer toutes choses, mais chacun d'eux censurait ce qui les intéressait personnellement ». Tit.-Liv., L. XXXIV, c. XXXVI.

*38 C'est qu'*ils n'en veulent point* à la cause; comme a mis mademoiselle de Gournay dans son édition. Mais j'ai conservé l'expression employée par Montaigne. Ne dit-on pas toujours dans le style familier : *A qui en a-t-il*, pour *à qui en veut-il*?

*39 Je ne sors point hors de moi; je ne m'irrite point outre mesure.

mais ie n'affecte pas qu'on me remarque specialement ennemi des aultres, et oultre la raison generale. I'accuse merveilleusement cette vicieuse forme d'opiner : « Il est de la ligue; car il admire la grace de monsieur de Guise : L'activeté du roy de Navarre l'estonne; il est huguenot : Il treuve cecy à dire aux mœurs du roy; il est seditieux en son cœur » : et ne conceday pas au magistrat mesme qu'il eust raison de condamner un livre, pour avoir logé entre les meilleurs poëtes de ce siecle un heretique [36]. N'oserions nous dire d'un voleur, qu'il a belle greve*[40]? Faut il, si elle est putain, qu'elle soit aussi punaise? Aux siecles plus sages, revoqua on le superbe tiltre de Capitolinus qu'on avoit auparavant donné à Marcus Manlius comme conservateur de la religion et liberté publicque? estouffa on la memoire de sa liberalité et de ses faicts d'armes, et recompenses militaires octroyees à sa vertu, parce qu'il affecta depuis la royauté, au preiudice des loix de son païs? S'ils ont prins en haine un advocat, l'endemain il leur devient ineloquent. I'ay touché ailleurs le zele qui poulsa des gents de bien à semblables faultes. Pour moy, ie sçais bien dire, « Il faict mes-

---

36 Ce poète, que Montaigne ne nomme pas, ne serait-il point Clément Marot, très-zélé calviniste, et dont la traduction en vers des Pseaumes fut censurée par la Sorbonne? Il mourut en 1544.

*40 Belle jambe.

chamment cela ; et vertueusement cecy ». De mesme, aux prognosticques ou evenements sinistres des affaires, ils veulent que chascun en son party soit aveugle et hebeté ; que nostre persuasion et iugement serve, non à la verité, mais au proiect de nostre desir *41. Ie fauldrois plustost vers l'aultre extremité : tant ie crains que mon desir me suborne ; ioinct, que ie me desfie un peu tendrement des choses que ie souhaitte.

I'ai veu, de mon temps, merveilles en l'indiscrette et prodigieuse facilité des peuples à se laisser mener et manier la creance et l'esperance, où il a pleu et servi à leurs chefs, par dessus cent mescomptes les uns sur les aultres, par dessus les phantosmes et les songes *42. Ie ne m'estonne plus de ceulx que les singeries d'Apollonius et de Mahumet embufflerent *43. Leur sens et entendement est entierement estouffé en

---

*41 C'est-à-dire : « Ils veulent... que notre persuasion et notre jugement se règlent non sur ce qui est la vérité, mais sur ce qui s'accorde avec nos désirs ».

*42 Pour entendre cette fin de phrase si concise, qu'elle en est obscure, il faut l'étendre ainsi : « Et cette facilité indiscrète (irréfléchie) a fait passer les peuples par-dessus cent mécomptes les uns sur les autres, et par-dessus les fantômes et les songes que l'on a employés pour s'emparer de leur croyance et de leur espoir ».

*43 Séduisirent, trompèrent. — *Embuffler* quelqu'un, c'est le mener par le nez, comme un buffle. Cotgrave, *Dict. angl. et français*.

leur passion : leur discretion *[44] n'a plus d'aultre chois, que ce qui leur rit et qui conforte leur cause. I'avois remarqué souverainement cela au premier de nos partis fiebvreux; cet aultre qui est nay depuis, en l'imitant, le surmonte : par où ie m'advise que c'est une qualité inseparable des erreurs populaires; aprez la premiere qui part, les opinions s'entrepoulsent, suyvant le vent, comme les flots; on n'est pas du corps, si on s'en peult desdire, si on ne vague *[45] le train commun. Mais certes on faict tort aux partis iustes quand on les veult secourir de fourbes; i'y ay tousiours contredict : ce moyen ne porte *[46] qu'envers les testes malades; envers les saines, il y a des voyes plus seures, et non seulement plus honnestes, à maintenir les courages et excuser les accidents contraires.

*[47] Le ciel n'a point veu un si poisant desaccord que celuy de Cesar et de Pompeius, ny ne verra pour l'advenir : toutesfois il me semble recognoistre en ces

---

*44 Leur jugement, leur discernement. — *Discretion*, du latin *discretio*, qui signifie la même chose, comme je l'ai déjà remarqué sur le même mot qui se trouve dans le chap. V de ce troisième livre.

*45 Si l'on ne suit.

*46 N'est bon à employer.

*47 Dans l'édition in-4°. de 1588, ce paragraphe suit immédiatement ces mots, qui se trouvent deux pages plus haut : *Ie ne forcene point s'il ne l'est.* Cette liaison rendait plus sensible le rapport des idées.

belles ames une grande moderation de l'un envers l'aultre; c'estoit une ialousie d'honneur et de commandement, qui ne les emporta pas à haine furieuse et indiscrette, sans malignité et sans detraction *[48] : en leurs plus aigres exploicts, ie descouvre quelque demourant de respect et de bienveuillance; et iuge ainsi, que, s'il leur eust esté possible, chascun d'eulx eust desiré de faire son affaire sans la ruyne de son compaignon, plustost qu'avecques sa ruyne. Combien aultrement il en va de Marius et de Sylla! Prenez y garde.

Il ne fault pas se precipiter si esperduement aprez nos affections et interests. Comme estant ieune, ie m'opposois au progrez de l'amour que ie sentois trop advancer sur moy, et m'estudiois qu'il ne me feust si agreable qu'il veinst à me forcer enfin et captiver du tout à sa mercy : i'en use de mesme à toutes aultres occasions où ma volonté se prend avecques trop d'appetit; ie me penche à l'opposite de son inclination, comme *[49] ie la veois se plonger, et enyvrer de son vin : ie fuys à nourrir son plaisir si avant que ie ne l'en puisse plus r'avoir sans perte sanglante. Les ames qui par stupidité ne veoient les choses qu'à demi, iouïssent de cet heur, que les nuisibles les blecent moins : c'est une ladrerie spirituelle qui a quelque air de santé, et telle santé que la philosophie ne mesprise

---

*48 Une jalousie sans malignité et sans médisance.

*49 A mesure que je la vois.

pas du tout; mais pourtant ce n'est pas raison de la nommer sagesse, ce que nous faisons souvent. Et de cette maniere se mocqua quelqu'un anciennement de Diogenes [37] qui alloit embrassant en plein hyver, tout nud, une image de neige pour l'essay de sa patience: celuy là, le rencontrant en cette desmarche: « As tu grand froid à cette heure »? luy dict il; « Du tout point » respond Diogenes. « Or, suyvit l'aultre, que penses tu donc faire de difficile et d'exemplaire à te tenir là? [38] » Pour mesurer la constance, il fault necessairement sçavoir la souffrance.

Mais les ames qui auront [*50] à veoir les evenements contraires et les iniures de la fortune en leur profondeur et aspreté, qui auront à les poiser et gouster selon leur aigreur naturelle et leur charge, qu'elles employent leur art à se garder d'en enfiler [*51] les causes, et en destournent les advenues: que feit le roy Cotys: Il paya liberalement la belle et riche vaisselle qu'on luy avoit presentee; mais parce qu'elle estoit singulierement fragile, il la cassa incontinent luy mesme,

---

37 Voyez Diogène Laërce, *Vie de Diogène le Cynique*, L. VI, segm. 23.

38 Plutarque, *Dits Notables des Lacédémoniens.*

*50 Mais ceux qui seront organisés de manière à voir.

*51 D'en rassembler, d'en multiplier les causes à l'infini, et qu'elles ne laissent à ces événemens fâcheux aucun moyen, aucune avenue pour arriver jusqu'à elles.

pour s'oster de bonne heure une si aysee matiere de courroux contre ses serviteurs [39]. Pareillement, i'ay volontiers evité de n'avoir mes affaires confus, et n'ay cherché que mes biens fussent contigus à mes proches et ceulx à qui i'ay à me ioindre d'une estroicte amitié; d'où naissent ordinairement matieres d'alienation et dissention. I'aimois aultresfois les ieux hazardeux des chartes et dez : ie m'en suis desfaict il y a long temps, pour cela seulement, que quelque bonne mine que ie feisse en ma perte, ie ne laissois pas d'en avoir, au dedans, de la picqueure. Un homme d'honneur qui doibt sentir un desmentir et une offense iusques au cœur, qui n'est pour prendre une sottise en payement et consolation de sa perte, qu'il evite le progrez des affaires doubteux et des altercations contentieuses. Ie fuys les complexions tristes et les hommes hargneux, comme les empestez; et aux propos que ie ne puis traicter sans interest et sans esmotion, ie ne m'y mesle, si le debvoir ne m'y force : *meliùs non incipient, quàm desinent* [40]. La plus seure façon est doncques, Se preparer avant les occasions. Ie sçais bien qu'aulcuns sages ont prins aultre voye, et n'ont pas craint de se harper et engager iusques au vif à plusieurs obiects :

---

39 Plutarque, *Dits Notables des anciens Rois*, à l'article *Cotys*.

40 « Il vaudrait bien mieux ne pas commencer, que s'arrêter ». Senec. epist. LXXII.

ces gents là s'asseurent de leur force, soubs laquelle ils se mettent à couvert en toute sorte de succez ennemis, faisant luicter les maulx par la vigueur de la patience :

> Velut rupes, vastum quæ prodit in æquor,
> Obvia ventorum furiis, expostaque ponto,
> Vim cunctam atque minas perfert cœlique marisque,
> Ipsa immota manens[41].

N'attaquons pas ces exemples *[52]; nous n'y arriverions point. Ils s'obstinent à veoir resoluement, et sans se troubler, la ruyne de leur païs qui possedoit et commandoit toute leur volonté : pour nos ames communes, il y a trop d'effort et trop de rudesse à céla. Caton en abandonna la plus noble vie qui feut oncques : à nous aultres petits, il fault fuyr l'orage de plus loing; il fault pourveoir au sentiment, non à la patience; et eschever *[53] aux coups que nous ne sçaurions parer. Zenon, voyant approcher Chremonidez, ieune homme qu'il aimoit, pour se seoir auprez

---

41 « On peut les comparer au rocher qui s'avance dans la vaste mer. — Exposé à la fureur des vents et des flots, il brave les menaces et les efforts du ciel et de la mer conjurés, et reste lui-même inébranlable ». Virg. *Enéide*, L. X, v. 693.

*52 Ne nous attachons point à ces exemples; n'entreprenons pas de les imiter.

*53 Esquiver les coups. — *Eschever* vient de l'italien *Schifar*, et de là vient le mot *esquif*. — Voyez Borel dans son Trésor de recherches et antiquités gauloises.

de luy, se leva soubdain : et Cleanthes lui en demandant la raison : « I'entends, dict-il, que les medecins ordonnent le repos principalement, et deffendent l'esmotion à toutes tumeurs [42] ». Socrates ne dict point : « Ne vous rendez pas aux attraicts de la beauté; soustenez la, efforcez vous au contraire *[54] ». « Fuyez la, faict il [43], courez hors de sa veue et de son rencontre, comme d'une poison puissante *[55] qui s'eslance et frappe de loing ». Et son bon disciple, feignant ou recitant, mais, à mon advis, recitant plustost que feignant, les rares perfections de ce grand Cyrus, le faict desfiant de ses forces à porter les attraicts de la divine beauté de cette illustre Panthee sa captifve [44], et en commettant la visite et garde à un aultre qui eust moins de liberté que luy *[56]. Et le sainct Esprit, de mesme, *ne nos inducas in tentationem* [45] : nous ne

---

42 Diogène Laërce, *Vie de Zénon*, L. VII, segm. 17.

43 Xénoph. *Memorab. Socrat.* L. I, c. XIII.

44 Xénophon, *Cyropédie*, L. I, c. III, §. 9 et 18. C'est un des plus agréables endroits de cet excellent ouvrage.

45 « Ne nous abandonnez pas à la tentation ». Matth. c. VI, v. 13. Montaigne paraphrase ce passage après l'avoir cité.

*54 Dans l'édition de 1588 on trouve ici cette addition : « Il n'espere point que la ieunesse en puisse venir à bout ».

*55 Comme d'un poison puissant.

*56 Qui, se trouvant avoir moins de liberté que Cyrus, tomba dans les piéges de l'amour, qu'il avait cru pouvoir aisément éviter.

prions pas que nostre raison ne soit combattue et surmontee par la concupiscence ; mais qu'elle n'en soit pas seulement essayee *[57] : que nous ne soyons conduicts en estat où nous ayons seulement à souffrir les approches, solicitations, et tentations du peché ; et supplions nostre Seigneur de maintenir nostre conscience tranquille, plainement et parfaictement delivree du commerce du mal.

Ceulx qui disent avoir raison *[58] de leur passion vindicatifve, ou de quelqu'aultre espece de passion penible, disent souvent vray comme les choses sont, mais non pas comme elles feurent *[59] ; ils parlent à nous, lors que les causes de leur erreur sont nourries et advancees par eulx mesmes *[60] : mais reculez plus arriere, rappellez ces causes à leur principe ; là, vous les prendrez sans vert *[61]. Veulent ils que leur faulte soit moindre, pour estre plus vieille ; et que d'un iniuste commencement la suite soit iuste ?

---

*57 Tentée, éprouvée.

*58 Être les maîtres.

*59 C'est-à-dire : « Disent vrai en ce qu'ils ne sont pas actuellement dominés par cette passion de vengeance, mais il n'en a pas été de même autrefois ».

*60 C'est-à-dire : « Lorsque les causes de leur erreur sont affaiblies par le tems, et bien loin d'eux ».

*61 Au dépourvu.

Qui desirera du bien à son païs comme moy*[62], sans s'en ulcerer ou maigrir, il sera desplaisant, mais non pas transi, de le veoir menaceant ou sa ruyne ou une duree non moins ruyneuse : pauvre vaisseau, que les flots, les vents, et le pilote, tirassent à si contraires desseings;

> In tam diversa, magister,
> Ventus, et unda, trahunt[46].

Qui ne bee*[63] point aprez la faveur des princes, comme aprez chose de quoy il ne se sçauroit passer, ne se picque pas beaucoup de la froideur de leur recueil*[64] et de leur visage, ny de l'inconstance de leur volonté : qui ne couve point ses enfants, ou ses honneurs, d'une propension esclave, ne laisse pas de vivre commodement aprez leur perte : qui faict bien, principalement pour sa propre satisfaction, ne s'altere gueres pour veoir les hommes iuger de ses actions contre

---

[46] Montaigne a traduit ces mots latins avant que de les citer. Je ne sais, dit Coste, d'où il les a pris. Dans une des dernières éditions des *Essais*, on les donne à Buchanan, mais sans renvoyer à aucun ouvrage de ce poëte écossais.

*[62] Dans l'édition de 1588 cette phrase vient immédiatement après celle qui finit le dernier paragraphe, et suit conséquemment ces mots, *delivree du commerce du mal.*

*[63] *Soupire.* — Béer, *avidiùs appetere.* Monet.

*[64] Accueil, comme on dit aujourd'hui.

son merite. Un quart d'once de patience pourveoid à tels inconvenients. Ie me treuve bien de cette recepte; me rachetant des commencements, au meilleur compte que ie puis *[65]; et me sens avoir eschappé par son moyen beaucoup de travail et de difficultez. Avecques bien peu d'effort, i'arreste ce premier bransle de mes esmotions, et abandonne le subiect *[66] qui me commence à poiser, et avant qu'il m'emporte. Qui n'arreste le partir, n'a garde d'arrester la course : qui ne sçait leur fermer la porte, ne les chassera pas, entrees: qui ne peult venir à bout du commencement, ne viendra pas à bout de la fin; ny n'en soubstiendra la cheute, qui n'en a peu soubstenir l'esbranslement: *etenim ipsæ se impellunt, ubi semel a ratione discessum est; ipsaque sibi imbecillitas indulget, in altumque provehitur imprudens, nec reperit locum consistendi* [47]. Ie sens à temps les petits vents qui me viennent taster

---

47 « Car, du moment qu'on a quitté le sentier de la raison, les passions se poussent, s'avancent elles-mêmes; la faiblesse humaine trouve du plaisir à ne point résister; et insensiblement on se voit en pleine mer le jouet des flots ». Cic. *Tusc. quæst.* L. IV, c. XVIII.

*65 C'est-à-dire, si je ne me trompe : « Je me trouve bien de cette recette, au moyen de laquelle je me dédommage de ma sensibilité passée, par une indifférence que je pousse aujourd'hui aussi loin que je puis ».

*66 *L'affaire*, comme dans l'édition de 1588.

et bruire au dedans, avantcoureurs de la tempeste *67 : *animus, multo antequam opprimatur, quatitur* [48] :

> Ceu flamina prima
> Cùm deprensa fremunt sylvis, et cæca volutant
> Murmura, venturos nautis prodentia ventos [49] :

à combien de fois me suis ie faict une bien evidente iniustice *68, pour fuyr le hazard de la recevoir encores pire des iuges aprez un siecle d'ennuys, et d'ordes *69 et viles practiques, plus ennemies de mon naturel que n'est la gehenne et le feu? *convenit à litibus quantùm licet, et nescio an paulò plùs etiam quàm licet, abhorrentem esse : est enim non modò liberale, paululùm nonnunquam de suo iure decedere, sed interdum etiam fructuosum* [50]. Si nous estions bien sages, nous nous debvrions

---

48 « L'esprit est ébranlé long-tems avant que d'être abattu ». — J'ignore la source de ce passage, qu'on ne trouve point dans l'édition de 1595, et qui, si j'en juge par le style et la pensée, pourrait bien être de Sénèque. N.

49 « Ainsi, lorsque faible encore, le vent captif dans les forêts cherche à s'échapper, il frémit, et, par son murmure, annonce aux nautonniers la tempête prochaine ». Virg. *Enéide*, L. X, v. 97.

50 « On doit abhorrer les procès, et faire, pour les éviter, tout ce qui est raisonnablement possible; et je ne sais même s'il ne faut point aller un peu au-delà; car il est non-seulement honnête, mais souvent même utile de relâcher quelque chose de ses droits ». Cic. *de Offic.* L. II, c. XVIII.

*67 Dans l'édition de 1588, cette phrase suit celle qui, dix lignes plus haut, finit ainsi, *avant qu'il m'emporte.*

*68 Un tort évident.

*69 De sales.

resiouïr et vanter, ainsi que i'ouïs un iour bien naïfvement un enfant de grande maison faire feste à chascun, de quoy sa mere venoit de perdre son procez, comme sa toux, sa fiebvre, ou aultre chose d'importune garde. Les faveurs mesmes que la fortune pouvoit m'avoir donné, parentez et accointances envers ceulx qui ont souveraine auctorité en ces choses là *[70], i'ay beaucoup faict, selon ma conscience, de fuyr instamment de les employer au preiudice d'aultruy, et de ne monter, par dessus leur droicte valeur, mes droicts *[71]. Enfin i'ay tant faict par mes iournees *[72], à la bonne heure le puisse ie dire, que me voycy encores vierge de procez, qui n'ont pas laissé de se convier plusieurs fois à mon service, par bien iuste tiltre, s'il m'eust pleu d'y entendre; et vierge de querelles : i'ay, sans offense de poids, passifve ou actifve, escoulé tantost une longue vie, et sans avoir ouï pis que mon nom *[73] : Rare grace du ciel!

---

*70 C'est-à-dire : « Les avantages que la fortune m'avait donnés, tels que parentés et liaisons intimes avec ceux qui ont une autorité souveraine dans les affaires judiciaires (les magistrats très-puissans), j'ai bien fait, etc., ».

*71 Et de ne pas élever mes droits au-dessus de leur juste valeur.

*72 Je me suis conduit, à force de soins, de manière, etc.

*73 C'est-à-dire : « J'ai bientôt coulé une longue vie, sans avoir reçu et sans avoir fait à personne, aucune offense grave, et sans qu'on m'ait dit plus haut que mon nom ». —Montaigne revient encore sur ce sujet à la fin du chap. XII de ce même Liv.

Nos plus grandes agitations ont des ressorts et causes ridicules : combien encourut de ruyne nostre dernier duc de Bourgoigne, pour la querelle d'une charretee de peaux de mouton [51] ! et l'engraveure *[74] d'un cachet, feut ce pas la premiere et maistresse cause du plus horrible croulement que cette machine aye oncques souffert [52] ? car Pompeius et Cesar ce ne sont que les reiectons et la suite des deux aultres : et i'ay veu de mon temps les plus sages testes de ce royaume, assemblees avecques grande cerimonie et publicque despense, pour des traictez et accords desquels la vraye decision despendoit cependant en toute souveraineté des devis du cabinet des dames, et inclination de quelque femmelette. Les poëtes ont bien entendu cela, qui ont mis, pour une pomme, la Grece et l'Asie à feu et à sang. Regardez pour quoy celuy là s'en va courre fortune de son honneur et de sa vie à tout *[75] son espee et son poignard ; qu'il vous die d'où vient la source de ce debat ; il ne le peult faire sans rougir : Tant l'occasion en est vaine et frivole !

A l'enfourner *[76], il n'y va que d'un peu d'advise-

---

[51] On peut voir, sur cela, les *Mémoires de Philippe de Commines*, L. V, c. 1.

[52] Ce fut la cause de la guerre civile entre Marius et Sylla. Voyez Plutarque, dans la *Vie de Marius*, de la vers. d'Amyot.

*[74] La gravure.

*[75] Avec son épée.

*[76] Au commencement, au début.

ment [77] : mais depuis que vous estes embarqué, toutes les chordes tirent; il y faict besoing de grandes provisions bien plus difficiles et importantes. De combien il est plus aysé de n'y entrer pas, que d'en sortir! Or, il fault proceder au rebours du roseau, qui produict une longue tige et droicte, de la premiere venue; mais aprez, comme s'il s'estoit allangui et mis hors d'haleine, il vient à faire des nœuds frequents et espez, comme des pauses qui montrent qu'il n'a plus cette premiere vigueur et constance : il fault plustost commencer bellement et froidement; et garder son haleine et ses vigoreux eslans au fort et perfection de la besongne. Nous guidons les affaires, en leurs commencements, et les tenons à nostre mercy; mais, par aprez, quand ils sont esbranslez, ce sont eulx qui nous guident et emportent, et avons à les suyvre. Pourtant n'est ce pas à dire que ce conseil m'ayt deschargé de toute difficulté, et que ie n'aye eu de la peine souvent à gourmer et brider mes passions : elles ne se gouvernent pas tousiours selon la mesure des occasions, et ont leurs entrees mesmes souvent aspres et violentes. Tant y a, qu'il s'en tire une belle espargne, et du fruict; sauf pour ceulx qui, au bien faire, ne se contentent de nul fruict si la reputation en est à dire : car, à la verité, un tel effect n'est en compte qu'à chascun en soy; vous en estes plus content, mais non plus estimé, vous estant re-

[77] De délibération.

formé avant que d'estre en danse et que la matiere feust en veue. Toutesfois aussi, non en cecy seulement, mais en touts aultres debvoirs de la vie, la route de ceulx qui visent à l'honneur est bien diverse à celle que tiennent ceulx qui se proposent l'ordre et la raison. *[78] I'en treuve qui se mettent inconsidereement et furieusement en lice, et s'alentissent en la course. Comme Plutarque dict [53] que ceulx qui, par le vice de la mauvaise honte, sont mols et faciles à accorder quoy qu'on leur demande, sont faciles aprez à faillir de parole et à se desdire : pareillement qui entre legierement en querelle, est subiect d'en sortir aussi legierement. Cette mesme difficulté qui me garde de l'entamer, m'inciteroit d'y tenir ferme, quand ie serois esbranslé et eschauffé. C'est une mauvaise façon : depuis qu'on y est, il fault aller, ou crever. « Entreprenez froidement, disoit Bias, mais poursuivez chauldement [54] ». De faulte de prudence, on retumbe en faulte de cœur, qui est encores moins supportable.

La pluspart des accords *[79] de nos querelles du

---

[53] Dans son traité, *De la mauvaise honte*, c. VIII, de la version d'Amyot.

[54] Diogène Laërce, dans la *Vie de Bias*, L. I, segm. 17.

*[78] Dans l'édition de 1588, cette phrase, *i'en treuve*, etc., suit immédiatement celle qui finit par ces mots, et, *avons à les suyvre*, qu'on lit 16 lignes plus haut.

*[79] Des réconciliations qui suivent nos querelles d'aujourd'hui.

iour d'hui sont honteux et menteurs : nous ne cherchons qu'à sauver les apparences, et trahissons ce pendant et desadvouons nos vrayes intentions; nous plastrons le faict. Nous sçavons comment nous l'avons dict et en quel sens, et les assistants le sçavent, et nos amis à qui nous avons voulu faire sentir nostre advantage : c'est aux despens de nostre franchise, et de l'honneur de nostre courage, que nous desadvouons nostre pensee, et cherchons des connillieres *80 en la faulseté, pour nous accorder; nous nous desmentons nous mesmes, pour sauver un desmentir que nous avons donné. Il ne fault pas regarder si vostre action ou vostre parole peult avoir aultre interpretation; c'est vostre vraye et sincere interpretation qu'il fault meshuy maintenir, quoy qu'il vous couste. On parle à vostre vertu et à vostre conscience; ce ne sont parties à mettre en masque : laissons ces vils moyens et ces expedients à la chicane du palais. Les excuses et reparations que ie veois faire touts les iours pour purger l'indiscretion, me semblent plus laides que l'indiscretion mesme. Il vauldroit mieulx l'offenser encores un coup, que de s'offenser soy mesme en faisant telle amende à son adversaire. Vous l'avez bravé, esmeu de cholere; et vous l'allez rappaiser et flatter, en vostre froid et meilleur sens : ainsi vous vous soubmettez plus que vous ne vous estiez advancé. Ie ne

*80 Des subterfuges ou échappatoires.

treuve aulcun dire si vicieux à un gentilhomme, comme le desdire me semble luy estre honteux, quand c'est un desdire qu'on luy arrache par auctorité; d'autant que l'opiniastreté luy est plus excusable que la pusillanimité. Les passions me sont autant aysees à eviter, comme elles me sont difficiles à moderer : *exscinduntur faciliùs animo, quàm temperantur*[55]. Qui ne peult attaindre à cette noble impassibilité stoïque, qu'il se sauve au giron de cette mienne stupidité populaire : ce que ceux là faisoyent par vertu, ie me duis à le faire par complexion. La moyenne région loge les tempestes : les deux extremes, des hommes philosophes, et des hommes ruraux, concurrent en tranquillité et en bonheur :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subiecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!
Fortunatus et ille deos qui novit agrestes,
Panaque, Sylvanumque senem, Nymphasque sorores![56]

---

[55] « On les arrache plus aisément de l'ame qu'on ne les bride ». — Cette traduction est de Montaigne; elle se trouve sur l'exemplaire corrigé de sa main; mais il l'a effacée. — N.

[56] Heureux le sage instruit des lois de l'univers,
Dont l'ame inébranlable affronte les revers,
Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare!
Mais trop heureux aussi qui suit les douces lois,
Et du dieu des forêts et des nymphes des bois!
VIRG. *Géorg.* L. II, v. 490. (*Trad. de Delille.*)

De toutes choses les naissances sont foibles et tendres: pourtant fault il avoir les yeulx ouverts aux commencements; car comme lors, en sa petitesse, on n'en descouvre pas le dangier; quand il est accreu, on n'en descouvre plus le remede. I'eusse rencontré un million de traverses touts les iours plus malaysees à digerer, au cours de l'ambition, qu'il ne m'a esté malaysé d'arrester l'inclination naturelle qui m'y portoit [57] :

> Iure perhorrui
> Latè conspicuum tollere verticem [58].

Toutes actions publicques sont subiectes à incertaines et diverses interpretations; car trop de testes en iugent. Aulcuns disent de cette mienne occupation de ville *[81], (et ie suis content d'en parler un mot, non qu'elle le vaille, mais pour servir de montre de mes mœurs en telles choses), que ie m'y suis porté en homme qui s'esmeut trop laschement, et d'une affection languissante : et ils ne sont pas du tout esloingnez d'apparence. I'essaye à tenir mon ame et

---

57 Il fait le même aveu dans le chapitre précédent. C'est une preuve de ce qu'il vient de dire : « Que les passions lui sont autant aisées à éviter, comme elles lui sont difficiles à modérer ».

58 « C'est avec raison que j'ai toujours craint d'élever la tête et d'attirer les regards ». Hor. od. XVI, L. III, v. 18.

*81 Il parle ici de sa place de maire de Bordeaux.—Lorsqu'il dit qu'on lui reproche de *s'y estre porté laschement*, il faut entendre par ce dernier mot, *avec molesse*, et non *avec lascheté*.

mes pensees en repos, *cùm semper naturâ, tum etiam ætate iam quietus*[59]; et si elles se desbauchent parfois à quelque impression rude et penetrante, c'est, à la verité, sans mon conseil. De cette langueur naturelle, on ne doibt pourtant tirer aulcune preuve d'impuissance, car faulte de soing, et faulte de sens, ce sont deux choses; et moins *[82], de mescognoissance et d'ingratitude envers ce peuple, qui employa touts les plus extremes moyens qu'il eust en ses mains à me gratifier, et avant m'avoir cogneu, et aprez; et feit bien plus pour moy, en me redonnant ma charge, qu'en me la donnant premierement. Ie luy veulx tout le bien qui se peult; et certes, si l'occasion y eust esté, il n'est rien que i'eusse espargné pour son service. Ie me suis esbranslé pour luy, comme ie fois pour moy. C'est un bon peuple, guerrier et genereux, capable pourtant d'obeïssance et discipline, et de servir à quelque bon usage, s'il y est bien guidé. Ils disent aussi cette mienne vacation *[83] s'estre passee sans marque et sans trace. Il est bon! on accuse ma cessation *[84] en un temps où quasi tout le monde estoit

---

59 « Ayant toujours été tranquille de ma nature, et l'étant plus encore à présent par un effet de l'âge ». Cic. *de Petit. Consulat.* c. II.

*82 Et moins encore une preuve de, etc.

*83 Ils disent aussi que ma mairie s'est passée, etc.

*84 On m'accuse de n'avoir rien fait.

convaincu de trop faire. I'ay un agir trepignant *85 où la volonté me charrie; mais cette poincte est ennemye de perseverance. Qui se vouldra servir de moy, selon moy, qu'il me donne des affaires où il fasse besoing de vigueur et de liberté, qui ayent une conduicte droicte et courte, et encores hazardeuse; i'y pourray quelque chose : s'il la fault longue, subtile, laborieuse, artificielle et tortue, il fera mieulx de s'addresser à quelque aultre. Toutes charges importantes ne sont pas difficiles : i'estois preparé à m'embesongner plus rudement un peu, s'il en eust esté grand besoing; car il est en mon pouvoir de faire quelque chose plus que ie ne fois, et que ie n'aime à faire. Ie ne laissay,

---

*85 Dans l'édition in-4°. de 1588, Montaigne avait mis : *I'ay un air esmeu et empressé où la volonté me porte, mais cette poincte, etc.*; c'est-à-dire, *partout où la volonté m'entraîne, je parais tout plein d'ardeur, mais, etc.* Comme la première circonstance est beaucoup plus importante que la dernière, Montaigne a trouvé bon de la caractériser plus distinctement par ces mots : *I'ay un agir trepignant où la volonté me charrie* : sans compter que le mot *air* rendait la pensée un peu trop équivoque. — Cette note est de Coste, et il est à croire qu'il n'avait pas sous les yeux, en l'écrivant, l'édition de 1588, donnée par Abel Langélier. Dans celle-ci on lit tout simplement : *I'ay un agir esmeu où la volonté me tire; mais cette poincte* etc. Il n'est point question là de l'*air esmeu et empressé*, etc. L'observation de Coste n'est donc nullement fondée.

que ie sçache, aulcun mouvement que le debvoir requist en bon escient *86 de moy. I'ay facilement oublié ceulx que l'ambition mesle au debvoir et couvre de son tiltre *87 ; ce sont ceulx qui le plus souvent remplissent les yeulx et les aureilles, et contentent les hommes : non pas la chose, mais l'apparence les paye ; s'il n'oyent du bruict, il leur semble qu'on dorme. Mes humeurs sont contradictoires aux humeurs bruyantes : i'arresterois bien un trouble, sans me troubler ; et chastierois un desordre, sans alteration : ay ie besoing de cholere et d'inflammation ? ie l'emprunte, et m'en masque. Mes mœurs sont mousses *88, plustost fades, qu'aspres. Ie n'accuse pas un magistrat qui dorme, pourveu que ceulx qui sont soubs sa main dorment quand et luy : les loix dorment de mesme. Pour moy, ie loue une vie glissante *89, sombre et muette : *neque submissam et abiectam, neque se efferentem* 60 : ma fortune le veult ainsi. Ie suis nay d'une famille qui a coulé sans esclat et sans tumulte, et, de longue memoire, particulierement ambitieuse de preud'hommie.

---

60 « Également éloignée de la bassesse et d'un insolent orgueil ». Cic. *de Offic.* L. I, c. XXXIV.

*86 Bien réellement.

*87 Et couvre du titre de devoir.

*88 Tendres, molles.

*89 Une vie qui s'écoule *sans esclat et sans tumulte* ; comme il va le dire quatre lignes plus bas.

Nos hommes *90 sont si formez à l'agitation et ostentation, que la bonté, la moderation, l'equabilité *91, la constance, et telles qualitez quietes *92 et obscures, ne se sentent plus : les corps raboteux se sentent ; les polis se manient imperceptiblement : la maladie se sent ; la santé, peu ou point ; ny les choses qui nous oignent, au prix de celles qui nous poignent. C'est agir pour sa reputation et proufit particulier, non pour le bien, de remettre à faire en la place ce qu'on peult faire en la chambre du conseil ; et en plein midy, ce qu'on eust faict la nuict precedente ; et d'estre ialoux de faire soy mesme ce que son compaignon faict aussi bien : ainsi faisoyent aulcuns chirurgiens de Grece les operations de leur art sur des eschaffauds à la vue des passants, pour en acquerir plus de practique et de chalandise. Ils iugent que les bons reglements ne se peuvent entendre qu'au son de la trompette. L'ambition n'est pas un vice de petits compaignons, et de tels efforts que les nostres. On disoit à Alexandre, « Vostre pere vous lairra une grande domination, aysee et pacifique » : ce garson estoit envieux des victoires de son pere, et de la iustice de son gouver-

*90 C'est-à-dire : Les hommes dont il a parlé, qui lui font un reproche de ce que sa mairie s'est passée *sans marque et sans trace*.

*91 L'égalité.

*92 Tranquilles.

nement; il n'eust pas voulu iouïr l'empire du monde, mollement et paisiblement [61]. Alcibiades, en Platon, aime mieulx mourir, ieune, beau, riche, noble, sçavant, tout cela par excellence, que de s'arrester en l'estat de cette condition [62] : cette maladie est, à l'adventure, excusable en une ame si forte et si pleine. Quand ces ametes *[93] naines et chestifves s'en vont embabouinant *[94], et pensent espandre leur nom, pour avoir iugé à droict un affaire, ou continué l'ordre des gardes d'une porte de ville, ils en montrent d'autant plus le cul, qu'ils esperent en haulser la teste. Ce menu bien faire n'a ne corps ne vie; il va s'esvanouïssant en la premiere bouche; et ne se promene que d'un carrefour de rue à l'aultre : entretenez en hardiement vostre fils et vostre valet, comme cet an-

---

61 Apparemment, dit Coste, Montaigne fait allusion ici à ce que Plutarque a remarqué dans la *Vie d'Alexandre*, que « toutes les fois qu'il venoit nouvelles que Philippe avoit pris aucune ville de renom, ou gagné quelque grosse bataille, Alexandre n'estoit point fort joyeux de l'entendre; ains disoit à ses egaux en aage : *Mon Pere prendra tout, Enfants, et ne me laissera rien de beau ni de magnifique à faire et à conquerir avec vous* ». C. II de la traduction d'Amyot.

62 C'est ce que Socrate lui reproche dans le *premier Alcibiade*, une ou deux pages après le commencement.

*93 Petites ames.

*94 S'en vont se faisant illusion à elles-mêmes. *S'embabouiner*, c'est se tromper soi-même selon Cotgrave.

cien, qui n'ayant aultre auditeur de ses louanges, et consent *[95] de sa valeur, se bravoit aveeques sa chambriere, en s'escriant : « O Perrette, le galant et suffisant homme de maistre que tu as »! Entretenez vous en vous mesme, au pis aller; comme un conseiller de ma cognoissance, ayant desgorgé une battelee *[96] de paragraphes, d'une extreme contention, et pareille ineptie, s'estant retiré de la chambre du conseil au pissoir du palais, feut ouï marmotant entre les dents, tout consciencieusement : « *Non nobis, Domine, non nobis; sed nomini tuo da gloriam* [63] ». Qui ne peult d'ailleurs, si se paye de sa bourse *[97]. La renommee ne se prostitue pas à si víl compte : les actions rares et exemplaires, à qui elle est deue, ne souffriroient pas la compaignie de cette foule innumerable de petites actions iournalieres. Le marbre eslevera vos tiltres, tant qu'il vous plaira, pour avoir faict rapetasser un pan de mur, ou descrotter un ruisseau publicque; mais non pas les hommes qui ont du sens *[98]. Le bruit ne suyt

---

[63] « Non point à nous, Seigneur, non point à nous; mais à ton nom la gloire en soit donnée ». Ps. 113, v. 1.

*[95] Et qui fût témoin de son mérite, se vantait, etc.

*[96] La charge d'un bateau. — Batelée, *Navis onus*. Monet.

*[97] Cette espèce de proverbe signifie ici : « Qui ne peut se faire louer par les autres, qu'il se loue lui-même ».

*[98] Mais les hommes sensés n'éleveront pas vos titres *à si vil compte*.

pas toute bonté, si la difficulté et estrangeté n'y est ioincte : voire ny la simple estimation n'est deue à toute action qui naist de la vertu, selon les stoïciens; et ne veulent qu'on sçache seulement gré à celuy qui par temperance s'abstient d'une vieille chassieuse. Ceulx qui ont cogneu les admirables qualitez de Scipion l'africain, refusent la gloire que Panaetius luy attribue d'avoir esté abstinent de dons, comme gloire non tant sienne propre, comme de tout son siecle [64]. Nous avons les voluptez sortables à nostre fortune; n'usurpons pas celles de la grandeur : les nostres sont plus naturelles; et d'autant plus solides et seures, qu'elles sont plus basses. Puisque ce n'est par conscience, au moins par ambition, refusons l'ambition : desdaignons cette faim de renommee et d'honneur, basse et belistresse*[99], qui nous le faict coquiner *[100] de toute sorte de gents, *quæ est ista laus, quæ possit è macello peti?* [65] par moyens abiects, et à quelque vil

---

[64] *Laudat Africanum Panœtius quod fuerit abstinens. Quidni laudet? Sed in illo alia majora : laus abstinentiæ non hominis est solùm, sed etiam temporum illorum.* Cic. *de Offic.* L. II, c. XXII.

[65] « Quelle est cette louange qu'on peut acheter au marché? » Cic. *de Finib. bon. et mal.* L. II, c. XV.

*99 Misérable et honteuse. — *Belistresse* se trouve dans Oudin, qui l'a rendu par *guidona, barona, briccona;* mots italiens qui, tous, signifient *friponne, coquine, impudente*, etc.

*100 Mendier.

prix que ce soit : c'est deshonneur d'estre ainsin honnoré. Apprenons à n'estre non plus avides, que nous ne sommes capables, de gloire. De s'enfler de toute action utile et innocente, c'est à faire à gents à qui elle est extraordinaire et rare : ils la veulent mettre, pour le prix qu'elle leur couste *[101]. A mesure qu'un bon effect est plus esclatant, ie rabbats *[102] de sa bonté le souspeçon en quoy i'entre qu'il soit produict plus pour estre esclatant, que pour estre bon : estalé, il est à demy vendu. Ces actions là ont bien plus de grace qui eschappent de la main de l'ouvrier, nonchalamment et sans bruict, et que quelque honneste homme choisit aprez, et r'esleve de l'umbre, pour les poulser en lumiere à cause d'elles mesmes. *Mihi quidem laudabiliora videntur omnia, quæ sine venditatione et sine populo teste fiunt* [66], dict le plus glorieux homme du monde. Ie n'avois qu'à conserver, et durer *[103],

---

66 « Pour moi, les choses qui me paraissent les plus louables, sont celles qui se font sans ostentation, et dont on n'a point le peuple pour témoin ». Cic. *Tusc. quæst.* L. II, c. XXV.

*101 Ils veulent qu'on la leur passe en compte pour le prix qu'elle leur coûte.

*102 Ce qui m'oblige à rabattre quelque chose de sa bonté, c'est le soupçon, etc.

*103 C'est-à-dire : « Le devoir de ma charge consistait uniquement à conserver et maintenir les choses dans l'état où je les avais trouvées ».

qui sont effects sourds et insensibles : l'innovation est de grand lustre; mais elle est interdicte en ce temps, où nous sommes pressez, et n'avons à nous deffendre que des nouvelletez. L'abstinence de faire est souvent aussi genereuse que le faire; mais elle est moins au iour *[104] : et ce peu que ie vaulx, est quasi tout de cette espece. En somme, les occasions en cette charge *[105] ont suyvi ma complexion; de quoy ie leur sçais tres-bon gré : est il quelqu'un qui desire estre malade pour veoir son medecin en besongne? et fauldroit il pas fouetter le medecin qui nous desireroit la peste, pour mettre son art en practique? Ie n'ay point eu cett' humeur inique et assez commune, de desirer que le trouble et maladie des affaires de cette cité rehaulsast et honnorast mon gouvernement : i'ay presté de bon cœur l'espaule à leur aysance et facilité. Qui ne me vouldra sçavoir gré de l'ordre, de la doulce et muette tranquillité qui a accompaigné ma conduicte; au moins ne peult il me priver de la part qui m'en appartient, par le tiltre de ma bonne fortune. Et ie suis ainsi faict, que i'aime autant estre heureux, que sage; et debvoir mes succez purement à la grace de Dieu, qu'à l'entremise de mon operation. I'avois assez disertement publié au monde mon insuffisance en tels maniements publicques : i'ay encores pis que l'insuffisance; c'est

---

*[104] A la mode, au goût du jour.

*[105] De maire de Bordeaux.

qu'elle ne me desplaist gueres, et que ie ne cherche gueres à la guarir, veu le train de vie que i'ai desseigné [*106]. Ie ne me suis, en cette entremise [*107], non plus satisfaict à moy mesme; mais à peu prez i'en suis arrivé à ce que ie m'en estois promis : et si ay de beaucoup surmonté ce que i'en avois promis à ceulx à qui i'avois affaire; car ie promets volontiers un peu moins de ce que ie puis et de ce que i'espere tenir. Ie m'asseure n'y avoir laissé ny offense ny haine : d'y laisser regret et desir de moy, ie sçais à tout le moins bien cela, que ie ne l'ay pas fort affecté [*108] :

mene huic confidere monstro!
Mene salis placidi vultum, fluctusque quietos
Ignorare ! [67]

---

67 « Moi! que je me fie à ce monstre ! Je sais trop bien qu'il ne faut pas croire au calme apparent de cette mer perfide ». Virg. *Enéide*, L. V, v. 849.

*106 Que je me suis prescrit.
*107 En cette *occupation;* édit. de 1588.
*108 Fort *souhaité;* édit. de 1588.

CHAPITRE XI.

*Des Boiteux**.

Sommaire. — Critique (injuste) du changement opéré dans le calendrier. — Vanité des recherches de l'esprit humain : on veut découvrir les causes d'un fait, avant de s'assurer si ce fait est bien certain. — Comment un prétendu miracle, s'accrédite, s'agrandit, se transmet à la postérité la plus reculée. Le miracle le plus réel pour Montaigne, c'était lui-même, puisqu'il ne pouvait s'expliquer, se comprendre. — Tous les préjugés viennent et de notre ignorance et de notre présomption : nous ne voulons pas douter : et pourtant, il est une ignorance très-estimable, et qu'il ne faudrait jamais craindre d'avouer. De ce que les livres sacrés racontent des miracles, il ne faut pas conclure qu'il doive s'en opérer de nouveaux dans notre tems. Montaigne trouve blâmable que l'on condamne à mort ceux que l'on croit sorciers ; et il est très-porté à croire que ces gens-là (il en a observé plusieurs) ne sont que malades, ou fous. — N'est-ce pas un préjugé sans fondement, que celui qui attribue aux boiteux des deux sexes, plus d'aptitude aux plaisirs de l'amour. Futilité des motifs que l'on donne à ce fait très-peu vraisemblable. — Ignorance et présomption de l'esprit humain, démontrées par d'autres exemples.

Exemples : un prince gouteux et un prêtre ; trois jeunes

---

* Montaigne ne traite le sujet de ce chapitre, que vers la fin. Mais le chapitre n'en est ni moins curieux, ni moins philosophique. On y trouve d'excellentes réflexions contre les miracles et les prestiges. — N.

villageois ; l'iris (l'arc-en-ciel). — Corras, conseiller de Toulouse; plusieurs sorciers; Prœstantius; les boiteux. — Le Tasse; les Français et les Italiens; Germanicus, Antigone et un philosophe cynique; Clitomachus; Carnéades; Ésope.

Il y a deux ou trois ans, qu'on accourcit l'an de dix iours en France [1]. Combien de changements debvoient*[1] suyvre cette reformation! ce feut proprement remuer le ciel et la terre à la fois : ce neantmoins, il n'est rien qui bouge de sa place; mes voisins treuvent l'heure de leurs semences, de leur recolte, l'opportunité de leurs negoces, les iours nuisibles et propices, au mesme poinct iustement où ils les avoient assignez de tout temps : ny l'erreur ne se sentoit en nostre

---

[1] En 1582, le pape Grégoire XIII, ayant remarqué que l'erreur de onze minutes qui se trouvait dans l'*année julienne* avait produit dix jours de plus, fit retrancher ces dix jours de l'année 1582; et, au lieu du 5 octobre de cette année, on compta de suite le 15. C'est ce qui a fait appeler depuis cette manière de compter les années, *année grégorienne*, et le calendrier qui suit ce comput, *calendrier grégorien*, ou du nouveau style; tandis qu'on appelle le *calendrier du vieux style*, le calendrier julien; c'est celui que suivent encore les Russes et quelques autres peuples du rit grec. Montaigne a déjà parlé de ce changement du calendrier, dans le chapitre précédent.

* *Doibvent*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne. N.

usage; ny l'amendement ne s'y sent [a] : Tant il y a d'incertitude par tout! tant nostre appercevance est grossiere, obscure et obtuse! On dict que ce reglement se pouvoit conduire d'une façon moins incommode, soubstrayant, à l'exemple d'Auguste, pour quelques annees, le iour du bissexte, qui, ainsi comme ainsin, est un iour d'empeschement et de trouble, iusques à ce qu'on feust arrivé à satisfaire exactement ce debte; ce que mesme on n'a pas faict par cette correction, et demeurons encores en arrerages de quelques iours : et si, par mesme moyen, on pouvoit [*2] prouveoir à l'advenir, ordonnant qu'aprez la revolution de tel ou tel nombre d'annees, ce iour extraordinaire seroit tousiours eclipsé; si que nostre mescompte ne pourroit d'ores en avant exceder vingt et quatre heures. Nous n'avons aultre compte du temps, que les ans : il y a tant de siecles que le monde s'en sert; et si c'est une mesure que nous n'avons encores achevé d'arrester, et telle, que nous doubtons touts les iours quelle forme les aultres nations luy ont diversement donné, et quel en estoit l'usage. Quoy, ce que disent aulcuns, que les cieux se compriment vers nous en vieillissant et nous iectent en incertitude des heures mesme et des iours? et des mois, ce que dict

[a] Voyez dans la note 4 de la page suivante, quels furent les motifs de la réformation du calendrier.

[*2] Et l'on pouvait encore par même moyen.

Plutarque [3], qu'encores de son temps l'astrologie n'avoit sceu borner le mouvement de la lune? Nous voylà bien accommodez [*3], pour tenir registre des choses passees [4].

Ie ravassois presentement, comme ie fois souvent, sur ce combien l'humaine raison est un instrument libre et vague. Ie veois ordinairement que les hommes, aux faicts qu'on leur propose, s'amusent plus volontiers à en chercher la raison, qu'à en chercher la verité. Ils laissent là les choses, et s'amusent à traicter les causes : Plaisants causeurs! La cognoissance des causes appartient seulement à celuy qui a la conduicte des choses; non à nous, qui n'en avons que la souffrance, et qui en avons l'usage parfaictement plein et accompli selon nostre nature sans en penetrer l'origine et l'essence; ny le vin n'en est plus plaisant à celuy qui en sçait les facultez premieres : Au contraire, et le corps et l'ame interrompent et alterent le droict qu'ils ont de l'usage du monde et de soy mesme,

---

3 *Quest. Rom.* n°. 24.

4 Montaigne, dans ce paragraphe, parle d'une chose qu'il n'entendait pas bien. La réformation du calendrier était nécessaire pour mettre de l'exactitude dans les observations et calculs astronomiques, et pour fixer avec précision certaines époques de l'histoire qui, sans cette réformation, auraient été étrangement brouillées, et pleines d'incertitudes.

*3 Nous voilà bien savans.

y meslant l'opinion de science : les effects nous touchent; mais les moyens, nullement. Le determiner et le sçavoir, comme le donner, appartient à la regence et à la maistrise; à l'inferiorité, subiection et apprentissage, appartient le iouïr, l'accepter. Revenons à nostre coustume. Ils passent par dessus les effects, mais ils en examinent curieusement les consequences : ils commencent ordinairement ainsi : « Comment est ce que cela se faict » ? « Mais, se faict il » ? fauldroit il dire. Nostre discours *4 est capable d'estoffer cent aultres mondes, et d'en trouver les principes et la contexture; il ne luy fault ny matiere ny baze : laissez le courre; il bastit aussi bien sur le vuide que sur le plein, et de l'inanité *5 que de matiere;

dare pondus idonea fumo [5].

Ie treuve, quasi par tout, qu'il fauldroit dire : « Il n'en est rien »; et employerois souvent cette response : mais ie n'ose; car ils crient que c'est une desfaicte produicte de foiblesse d'esprit et d'ignorance, et me fault ordinairement basteler *6, par compaignie, à

---

[5] « Tout prêt à donner du poids à de la fumée ». *Pers.* sat. V, v. 20.

*4 Notre raisonnement.

*5 Et de rien comme de quelque chose.

*6 Faire le bateleur, de compagnie, en dissertant sur des sujets et contes frivoles auxquels je ne crois point.

traicter des subiects et contes frivoles que ie mescrois entierement : ioinct qu'à la verité, il est un peu rude et querelleux de nier tout sec une proposition de faict; et peu de gents faillent, notamment aux choses malaysees à persuader, d'affermer qu'ils l'ont veue, ou d'alleguer des tesmoings desquels l'auctorité arreste nostre contradiction. Suyvant cet usage, nous sçavons les fondements et les moyens *7 de mille choses qui ne feurent oncques; et s'escarmouche le monde en mille questions, desquelles et le Pour et le Contre est fauls. *Ita finitima sunt falsa veris,..... ut in præcipitem locum non debeat se sapiens committere* 6. La verité et le mensonge ont leurs visages conformes; le port, le goust, et les allures pareilles : nous les regardons de mesme œil. Ie treuve que nous ne sommes pas seulement lasches à nous deffendre de la piperie; mais que nous cherchons et convions à nous y enferrer : nous aimons à nous embrouiller en la vanité, comme conforme à nostre estre.

I'ay veu la naissance de plusieurs miracles de mon temps : encores qu'ils s'estouffent en naissant, nous ne laissons pas de preveoir le train qu'ils eussent prins,

---

6 « Le faux approche si fort du vrai,... que le sage ne doit pas s'engager dans le précipice, par des décisions trop expresses ». Cic. *Acad. quæst.* L. IV, c. XXI.

*7 Les *causes*; édition de 1588.

s'ils eussent vescu leur aage; car il n'est que de trouver le bout du fil, on en desvide tant qu'on veult; et y a plus loing de rien à la plus petite chose du monde, qu'il n'y a de celle là, iusques à la plus grande. Or les premiers qui sont abbruvez de ce commencement d'estrangeté, venant à semer leur histoire, sentent, par les oppositions qu'on leur faict, où loge la difficulté de la persuasion, et vont calfeutrant cet endroict de quelque piece faulse : oultre ce, que, *insitâ hominibus libidine alendi de industriâ rumores* [7], nous faisons naturellement conscience de rendre ce qu'on nous a presté, sans quelque usure et accession [*8] de nostre creu. L'erreur particuliere faict premierement l'erreur publicque; et, à son tour aprez, l'erreur publicque faict l'erreur particuliere [8]. Ainsi va tout ce bastiment, s'estoffant et formant de main en main; de maniere que le plus esloingné tesmoing en est mieulx instruict que le plus voisin; et le dernier informé, mieulx persuadé que le premier. C'est un progrez naturel : car quiconque croit quelque chose, es-

---

7 « Par la passion qui porte naturellement les hommes à donner cours à des bruits incertains ». Tit.-Liv. L. XXVIII, c. XXIV.

8 *Et cùm singulorum error publicum fecerit, singulorum errorem facit publicus.* Senec. epist. LXXXI. — Montaigne applique aux miracles, ce que Sénèque dit des richesses.

*8 Sans accessoire, sans addition.

time que c'est ouvrage de charité de la persuader à un aultre; et, pour ce faire, ne craind point d'adiouster, de son invention, autant qu'il veoid estre necessaire en son conte, pour suppleer à la resistance et au default qu'il pense estre en la conception d'aultruy. Moy mesme, qui fois singuliere conscience de mentir, et qui ne me soulcie gueres de donner creance et auctorité à ce que ie dis, m'apperceois toutesfois, aux propos que i'ay en main, qu'estant eschauffé, ou par la resistance d'un aultre, ou par la propre chaleur de la narration, ie grossis et enfle mon subiect par voix, mouvements, vigueur et force de paroles, et encores par extension et amplification, non sans interest *9 de la verité naïfve : mais ie le fois en condition pourtant, qu'au premier qui me ramene, et qui me demande la verité nue et crue, ie quite soubdain mon effort, et la luy donne sans exaggeration, sans emphase et remplissage. La parole vifve et bruyante, comme est la mienne ordinaire, s'emporte volontiers à l'hyperbole. Il n'est rien à quoy communement les hommes soyent plus tendus, qu'à donner voye à leurs opinions : où le moyen ordinairenous fault, nous y adioustons le commandement, la force, le fer et le feu. Il y a du malheur d'en estre là, que la meilleure touche *10 de la verité ce soit la multitude des croyants,

*9 Sans préjudice.

*10 La meilleure pierre de touche.

en une presse où les fols surpassent de tant les sages en nombre. *Quasi verò quidquam sit tàm valdè, quàm nihil sapere, vulgare* [9]. *Sanitatis patrocinium est, insanientium turba* [10]. C'est chose difficile de resouldre son iugement *[11] contre les opinions communes : la premiere persuasion, prinse du subiect mesme, saisit les simples; de là elle s'espand aux habiles, soubs l'auctorité du nombre et ancienneté des tesmoignages. Pour moy, de ce que ie n'en croirois pas un, ie n'en croirois pas cent uns; et ne iuge pas les opinions par les ans. Il y a peu de temps que l'un de nos princes, en qui la goutte avoit perdu un beau naturel et une alaigre composition, se laissa si fort persuader au rapport qu'on faisoit des merveilleuses operations d'un preshtre qui, par la voye des paroles et des gestes, guarissoit toutes maladies, qu'il feit un long voyage pour l'aller trouver, et, par la force de son apprehension *[12], persuada et endormit ses iambes pour quelques heures, si qu'il en tira du service qu'elles avoient desapprins luy faire il y avoit long temps. Si la fortune eust laissé emmonceler cinq ou six telles adventures, elles estoient ca-

---

9 « Comme s'il n'y avait rien de si commun que de mal juger des choses ». Cic. *de Divinat.* L. II, c. XXXIX.

10 « Belle autorité pour la sagesse, qu'une multitude de fous ». D. August. *de Civit. Dei*, L. VI, c. X.

*11 De se prononcer d'une manière ferme et résolue, contre etc.

*12 De son imagination.

pables de mettre ce miracle en nature. On trouva, depuis, tant de simplesse et si peu d'art en l'architecte de tels ouvrages, qu'on le iugea indigne d'aulcun chastiement : comme si feroit on de la pluspart de telles choses, qui les recognoistroit en leur giste. *Miramur ex intervallo fallentia* [11] : nostre veue represente ainsi souvent de loing des images estranges qui s'esvanouïssent en s'approchant ; *nunquam ad liquidum fama perducitur* [12].

C'est merveille de combien vains commencements et frivoles causes naissent ordinairement si fameuses impressions ! Cela mesme en empesche l'information; car, pendant qu'on cherche des causes et des fins fortes et poisantes et dignes d'un si grand nom, on perd les vrayes; elles eschappent de nostre veue par leur petitesse : et, à la verité, il est requis un bien prudent, attentif et subtil inquisiteur en telles recherches, indifferent, et non preoccupé. Iusques à cette heure, touts ces miracles et evenements estranges se cachent devant moy. Ie n'ay veu monstre et miracles au monde, plus exprez que moy mesme : on s'apprivoise à toute estrangeté par l'usage et le temps ;

---

[11] « Nous admirons les choses qui trompent par leur éloignement ». Senec. epist. CXVIII.

[12] « Jamais la renommée ne rapporte exactement les choses ». Quint.-Curt. L. IX, c. II, n°. 13.

mais plus ie me hante et me cognois, plus ma difformité m'estonne, moins ie m'entends en moy.

Le principal droict d'advancer et produire tels accidents, est reservé à la fortune. Passant avant hier dans un village, à deux lieues de ma maison, ie trouvay la place encore toute chaulde d'un miracle qui venait d'y faillir : par lequel le voisinage avoit esté amusé plusieurs mois ; et commenceoient les provinces voisines de s'en esmouvoir et y accourir à grosses troupes de toutes qualitez. Un ieune homme du lieu s'estoit ioué à contrefaire, une nuict, en sa maison, la voix d'un esprit, sans penser à aultre finesse qu'à iouïr d'un badinage present : celà luy ayant un peu mieulx succedé qu'il n'esperoit, pour estendre sa farce à plus de ressorts, il y associa une fille de village, du tout*[13] stupide et niaise ; et feurent trois enfin, de mesme aage et pareille suffisance : et de presches domestiques en feirent des presches publicques, se cachants sous l'autel de l'eglise, ne parlants que de nuict, et deffendants d'y apporter aulcune lumiere. De paroles qui tendoient à la conversion du monde, et menace du jour du iugement, car ce sont subiects soubs l'auctorité et reverence desquels l'imposture se tapit plus ayseement, ils veinrent à quelques visions et mouvements si niais et si ridicules, qu'à peine y a il rien si grossier au ieu des petits enfants. Si toutes-

*[13] Tout-à-fait.

fois la fortune y eust voulu prester un peu de faveur, qui sçait iusques où se feust accreu ce bastelage*[14]? Ces pauvres diables sont à cette heure en prison; et porteront volontiers la peine de la sottise commune, et ne sçais si quelque iuge se vengera sur eulx de la sienne. On veoid clair en cette cy qui est descouverte: mais en plusieurs choses de pareille qualité, surpassant nostre cognoissance, ie suis d'advis que nous soubstenons.*[15] nostre iugement, aussi bien à reiecter qu'à recevoir.

Il s'engendre beaucoup d'abus au monde, ou, pour le dire plus hardiement, touts les abus du monde s'engendrent, de ce qu'on nous apprend à craindre de faire profession de nostre ignorance, et que nous sommes tenus d'accepter tout ce que nous ne pouvons refuter : nous parlons de toutes choses par preceptes et resolution. Le style, à Rome, portoit que cela mesme qu'un tesmoing deposoit pour l'avoir veu de ses yeulx, et ce qu'un iuge ordonnoit de sa plus certaine science, estoit conceu en cette forme de parler, « Il me semble[13] ». On me faict haïr les choses vraysemblables, quand on me les plante pour infaillibles:

---

[13] Cela est pris de Cicéron, *Acad.* L. II, c. XLVII, *in fine.*

*[14] Cette charlatanerie de bateleur. — Oudin traduit le mot *bastellerie*, par *ciurmeria* et *cerretaneria*.

*[15] Suspendions.

i'aime ces mots, qui amollissent et moderent la temerité de nos propositions : « A l'adventure, Aulcunement, Quelque, On dict, Ie pense », et semblables : et si i'eusse eu à dresser des enfants, ie leur eusse tant mis en la bouche cette façon de respondre, enquesteuse, non resolutifve : « Qu'est ce à dire ? Ie ne l'entends pas, Il pourroit estre, Est il vray » ? qu'ils eussent plustost gardé la forme d'apprentis à soixante ans, que de representer les docteurs à dix ans, comme ils font. Qui veult guarir de l'ignorance, il fault la confesser.

Iris est fille de Thaumantis [14] : l'admiration est fondement de toute philosophie ; l'inquisition, le progrez ; l'ignorance, le bout. Voire dea, il y a quelque ignorance forte et genereuse qui ne doibt rien en honneur et en courage à la science : ignorance pour laquelle concevoir il n'y a pas moins de science que pour concevoir la science. Ie veis en mon enfance un procez que Corras, conseiller de Thoulouse feit imprimer, d'un accident estrange ; de deux hommes qui se presentoient l'un pour l'aultre. Il me souvient (et ne me souvient aussi d'aultre chose) qu'il me sembla

---

[14] C'est-à-dire, *Iris* est fille de l'Admiration, selon la signification du mot *Thaumantis* en grec. — *Est enim pulcher* (l'arc-en-ciel ou Iris), *et ob eam causam, quia speciem habeat admirabilem,* Thaumante *dicitur iste natus.* Cicer. *de Nat. deor.* L. III, c. XX.

avoir rendu l'imposture de celuy qu'il iugea coulpable, si merveilleuse et excedant de si loing nostre cognoissance et la sienne qui estoit iuge, que je trouvay beaucoup de hardiesse en l'arrest qui l'avoit condamné à estre pendu. Recevons quelque forme d'arrest qui die, « La cour n'y entend rien » : plus librement et ingenuement que ne feirent les Areopagistes; lesquels, se trouvants pressez d'une cause qu'ils ne pouvoient desvelopper, ordonnerent que les parties en viendroient à cent ans[15].

Les sorcieres de mon voisinage courent hazard de leur vie, sur l'advis de chasque nouvel aucteur qui vient donner corps à leurs songes. Pour accommoder les exemples que la divine parole nous offre de telles choses, trescertains et irrefragables exemples, et les attacher *[16] à nos evenements modernes, puisque nous n'en voyons ny les causes ny les moyens, il y fault aultre engin*[17] que le nostre : il appartient, à l'adventure, à ce seul trespuissant tesmoignage de nous dire, « Cettuy cy en est, et celle là; et non, cet aultre ». Dieu en doibt estre creu, c'est vrayement bien raison;

---

[15] *Voyez* Valère-Maxime, L. VIII, c. I; et Aulu-Gelle, L. XII, c. VII.

*[16] Les appliquer, les faire servir de preuves aux événemens modernes.

*[17] Une autre intelligence que la nôtre. — Engin, d'*ingenium*.

mais non pourtant *[18] un d'entre nous qui s'estonne de sa propre narration (et necessairement il s'en estonne s'il n'est hors de sens), soit qu'il l'employe au faict d'aultruy, soit qu'il l'employe contre soy mesme.

Ie suis lourd, et me tiens un peu au massif et au vraysemblable, evitant les reproches anciens, *maiorem fidem homines adhibent iis quæ non intelligunt.* — *Cupidine humani ingenii, libentiùs obscura creduntur*[16]. Ie veois bien qu'on se courrouce; et me deffend on d'en doubter, sur peine d'iniures exsecrables : Nouvelle façon de persuader! Pour Dieu mercy, ma creance ne se manie pas à coups de poing. Qu'ils gourmandent ceulx qui accusent de faulseté leur opinion; ie ne l'accuse que de difficulté et de hardiesse, et condamne l'affirmation opposite, egualement avecques eulx, sinon si imperieusement : *videantur sanè; non affirmentur modò*[17]. Qui establit son discours par

---

[16] « Les hommes ajoutent plus de foi à ce qu'ils n'entendent point. — L'esprit humain est porté à croire plus volontiers les choses obscures ». Tacit. *Hist.* L. I, c. XXII. — De ces deux passages, le second seul est de Tacite, et Coste a eu tort de les confondre, et d'attribuer toute cette citation à ce grand historien, qui certes n'aurait jamais écrit le premier passage, dont le style ne ressemble pas au sien. — N.

[17] « Qu'on les propose comme vraisemblables, mais qu'on ne les affirme pas. Cic. *Acad. quæst.* L. IV, c. XXVII. »

*[18] Mais il ne s'ensuit pas de là qu'il faille en croire un d'entre nous.

braverie[*19] et commandement, montre que la raison y est foible. Pour une altercation verbale et scholastique, qu'ils ayent autant d'apparence que leurs contradicteurs[*20]; mais en la consequence effectuelle qu'ils en tirent, ceulx cy ont bien de l'advantage. A tuer les gents, il fault une clarté lumineuse et nette; et nostre vie trop reelle est essencielle, pour garantir[*21] ces accidents supernaturels et fantastiques. Quant aux drogues et poisons, ie les mets hors de mon compte; ce sont homicides, et de la pire espece: toutesfois en cela mesme, on dict qu'il ne fault pas tousiours s'arrester à la propre confession de ces gents icy, car on leur a veu parfois s'accuser d'avoir tué des personnes qu'on trouvait saines et vivantes. En ces aultres accusations extravagantes, ie dirois volontiers que c'est bien assez qu'un homme, quelque recommendation qu'il aye, soit creu de ce qui est humain: de ce qui est hors de sa conception, et d'un effect supernaturel, il en doibt estre creu lors seulement

---

*19 En se servant de termes insultans et méprisans pour ceux à qui il parle. — Braverie, *ferocius dictum in aliquem cum contemtu*. Monet.

*20 C'est-à-dire : « Lorsqu'il s'agit d'une simple dispute de mots, telle qu'on en agite dans les écoles, que leur opinion ait autant d'apparence que celle de leurs contradicteurs, j'y consens; mais, etc. ».

*21 Pour qu'on la fasse servir à garantir la vérité de ces prétendus miracles.

qu'une approbation supernaturelle l'a auctorisé[18]. Ce privilege qu'il a pleu à Dieu donner à aulcuns de nos tesmoignages, ne doibt pas estre avily et communiqué legierement. I'ay les aureilles battues de mille tels contes : « Trois le veirent un tel iour, en levant : Trois le veirent lendemain, en occident : à telle heure, tel lieu, ainsi vestu » : certes ie ne m'en croirois pas moy mesme. Combien treuve ie plus naturel et plus vraysemblable que deux hommes mentent, que ie ne fois qu'un homme, en douze heures, passe quand et*[22] les vents, d'orient en occident : combien plus naturel, que nostre entendement soit emporté de sa place par la volubilité de nostre esprit detraqué, que cela, qu'un de nous soit envolé sur un balay, au long du tuyau de sa cheminee, en chair et en os, par un esprit estrangier ? Ne cherchons pas des illusions du dehors et incogneues, nous qui sommes perpetuellement agitez d'illusions domestiques et nostres. Il me semble qu'on est pardonnable de mescroire une merveille, autant au moins qu'on peult en destourner

---

[18] Et comment saura-t-on qu'*une approbation surnaturelle a autorisé* tel ou tel homme; et comment celui qui se vante d'une telle approbation, le prouvera-t-il à ceux qui accusent sa prétention à cet égard d'imposture?... N.

Montaigne répète à peu près la même pensée, dans le chapitre XII du L. II.

*[22] Avec les vents.

et elider *[23] la verification par voye non merveilleuse : et suys l'advis de S. Augustin, « Qu'il vault mieulx pencher vers le doubte que vers l'asseurance, ez choses de difficile preuve et dangereuse creance ». Il y a quelques annees que ie passay par les terres d'un prince souverain, lequel en ma faveur, et pour rabbattre mon incredulité, me feit cette grace de me faire veoir en sa presence, en lieu particulier, dix ou douze prisonniers de ce genre, et une vieille entre aultres, vrayement bien sorciere en laideur et deformité, tresfameuse de longue main en cette profession. Ie veis et preuves et libres confessions et ie ne sçais quelle marque insensible sur cette miserable vieille; et m'enquis, et parlay tout mon saoul, y apportant la plus saine attention que ie peusse ; et ne suis pas homme qui me laisse gueres garotter le iugement par preoccupation. Enfin, et en conscience, ie leur eusse plustost ordonné de l'ellebore que de la ciguë ; *captisque res magis mentibus, quàm consceleratis, similis visa* [19] : la iustice a ses propres corrections pour telles maladies. Quant aux oppositions et arguments que des honnestes hommes m'ont faict, et là, et souvent ailleurs, ie n'en ay point senty qui m'attachent, et qui

[19] « Il me sembla qu'il y avait en cela plus de folie que de crime ». Tit.-Liv. L. VIII, c. XVIII.

*[23] Détruire. — *Élider* est un mot francisé du latin, *elidere*.

ne souffrent solution tousiours plus vraysemblable que leurs conclusions. Bien est vray que les preuves et raisons qui se fondent sur l'expérience et sur le faict; celles là, ie ne les desnoue point; aussi n'ont elles point de bout : ie les trenche souvent, comme Alexandre son nœud. Aprez tout, c'est mettre ses coniectures à bien hault prix, que d'en faire cuire un homme tout vif[20].

On recite par divers exemples (et Praestantius, de son pere) que assopy et endormy bien plus lourdement que d'un parfaict sommeil, il fantasia estre iument, et servir de sommier[*24] à des soldats[21] : et ce qu'il fantasioit, il l'estoit. Si les sorciers songent ainsi materiellement; si les songes se peuvent ainsi parfois incorporer en effects; encores ne crois ie pas que nostre volonté en feust tenue à la iustice : ce que ie

[20] Montaigne se déclare ici nettement contre la peine de mort établie par des lois atroces contre les sorciers ou magiciens; et ce qu'il dit à ce sujet est très-sensé. On peut appliquer les mêmes raisonnemens en faveur de la tolérance, et je ne serais pas étonné qu'il eût eu dessein de faire sentir ici l'iniquité des persécutions et des supplices que les catholiques de son tems exerçaient sans cesse contre les protestans. — N.

[21] *Voyez* la *Cité de Dieu* de saint Augustin, L. XVIII, c. XVIII.

[*24] De cheval de somme.

dis, comme celuy qui n'est ny iuge ny conseiller des roys, ny s'en estime de bien loing digne, ains homme du commun, nay et voué à l'obeïssance de la raison publicque, et en ses faicts, et en ses dicts. Qui mettroit mes resveries en compte, au preiudice de la plus chestifve loy de son village, ou opinion, ou coustume, il se feroit grand tort, et encores autant à moy; car, en ce que ie dis, ie ne pleuvis [*25] aultre certitude, sinon que c'est ce que lors i'en avois en ma pensee, pensee tumultuaire et vacillante. C'est par maniere de devis que ie parle de tout, et de rien par maniere d'advis [22]; *nec me pudet, ut istos, fateri nescire quod nesciam* [23] : ie ne serois pas si hardy à parler, s'il m'appartenoit d'en estre creu; et feut ce que ie respondis à un grand qui se plaignoit de l'aspreté et contention de mes enhortemens [*26]. Vous sentant bandé et preparé d'une part, ie vous propose l'aultre, de tout le soing que ie puis, pour esclaircir vostre iugement, non pour l'obliger [*27]. Dieu tient vos courages, et

---

[22] Joignez ici ce qu'il dit aux chapitres XI, XII et XIII de ce Livre III.

[23] « Et je n'ai pas honte, comme eux, d'avouer que j'ignore ce que je ne sais point ». Cic. *Tusc. quæst.* L. I, c. XXV.

[*25] Je ne garantis.

[*26] De mes conseils, de mes remontrances.

[*27] Le contraindre.

vous fournira de chois [*28]. Ie ne suis pas si presumptueux, de desirer seulement que mes opinions donnassent pente à chose de telle importance : ma fortune ne les a pas dressees à si puissantes et si eslevees conclusions. Certes, i'ay non seulement des complexions en grand nombre, mais aussi des opinions assez, desquelles ie desgousterois volontiers mon fils, si i'en avois. Quoy? si les plus vrayes ne sont pas tousiours les plus commodes à l'homme [24] : tant il est de sauvage composition!

A propos, ou hors de propos, il n'importe ; on dict en Italie, en commun proverbe, que celui là ne cognoist pas Venus en sa parfaicte doulceur, qui n'a couché avecques la boiteuse. La fortune ou quelque particulier accident ont mis il y a long temps ce mot en la bouche du peuple : et se dict des masles comme des femelles ; car la royne des Amazones respondit, au Scythe qui la convioit à l'amour, αριστα χολος οιφει [25],

---

[24] Elles peuvent bien quelquefois n'être pas *les plus commodes;* mais elles sont toujours les plus utiles, les plus conformes à son bonheur et à son intérêt personnel. — N.

[25] Montaigne traduit ce passage grec après l'avoir cité. Érasme, dans ses *Adages*, n'a pas oublié le proverbe, *Claudus optimè virum agit :* mais il ne dit point d'où il l'a pris. On le trouve dans le *Scholiaste* de Théocrite, sur l'Idylle IV, v. 62, et dans Michel Apostolius, *Proverb. centur.* 4, *num.* 43.

[*28] Vous fournira les moyens de choisir.

le boiteux le faict le mieulx. En cette republicque feminine, pour fuyr la domination des masles, elles les stropioient dez l'enfance, bras, iambes et aultres membres qui leur donnoient advantage sur elles, et se servaient d'eulx à ce seulement à quoy nous nous servons d'elles par deçà. I'eusse dict que le mouvement detraqué de la boiteuse apportast quelque nouveau plaisir à la besongne, et quelque poincte de doulceur à ceulx qui l'essayent ; mais ie viens d'apprendre que mesme la philosophie ancienne en a decidé : elle dict que les iambes et cuisses des boiteuses ne recevant à cause de leur imperfection l'aliment qui leur est deu, il en advient que les parties genitales qui sont au dessus, sont plus plaines, plus nourries et vigoreuses ; ou bien que ce default empeschant l'exercice, ceulx qui en sont entachez dissipent moins leurs forces, et en viennent plus entiers aux ieux de Venus : qui est aussi la raison pour quoy les Grecs descrioient les tisserandes, d'estre plus chauldes que les aultres femmes, à cause du mestier sedentaire qu'elles font, sans grand exercice du corps. De quoy ne pouvons nous raisonner à ce prix là ? De celles icy ie pourrois aussi dire que ce tremoussement que leur ouvrage leur donne ainsin assises, les esveille et sollicite, comme faict les dames le croulement *29 et tremblement de leurs coches.

*29 L'ébranlement et l'agitation de leurs carrosses.

Ces exemples servent ils pas à ce que ie disois au commencement [*30] : Que nos raisons anticipent souvent l'effect, et ont l'estendue de leur iurisdiction, si infinie, qu'elles iugent et s'exercent en l'inanité mesme et au non estre? Oultre la flexibilité de nostre invention à forger des raisons à toutes sortes de songes, nostre imagination se treuve pareillement facile à recevoir des impressions de la faulseté, par bien frivoles apparences; car par la seule auctorité de l'usage ancien et publicque de ce mot [*31], ie me suis aultresfois faict accroire avoir receu plus de plaisir d'une femme, de ce qu'elle n'estoit pas droicte, et mis cela en recepte [*32] de ses graces.

Torquato Tasso, en la comparaison qu'il faict de la France à l'Italie [26], dict avoir remarqué cela, que nous avons les iambes plus grailes que les gentilshommes italiens, et en attribue la cause à ce que nous sommes continuellement à cheval: qui est celle mesme de laquelle Suétone tire une toute contraire conclusion; car il dict, au rebours, que Germanicus avoit

---

26 *Paragone dell' Italia alla Francia*, p. 11., dans la première partie des *Rime e prose del sig.* Torq. Tasso, *in Ferrara*, an. 1585.

*30 Au second paragraphe de ce chapitre.

*31 De l'adage qu'il a cité, sur les boiteux.

*32 *Au compte*, édit. de 1695, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire qu'il a corrigé. — N.

grossi les siennes par continuation de ce mesme exercice. Il n'est rien si soupple et erratique *33 que nostre entendement; c'est le soulier de Theramenes, bon à touts pieds [27] : et il est double et divers; et les matieres doubles et diverses. « Donne moy une dragme d'argent », disoit un philosophe cynique à Antigonus: « Ce n'est pas present de roy », respondit il : « Donne moy doncques un talent ». « Ce n'est pas present pour cynique [28] ».

Seu plures calor ille vias et cæca relaxat
Spiramenta, novas veniat quà succus in herbas :
Seu durat magis, et venas astringit hiantes ;
Ne tenues pluviæ, rapidive potentia solis
Acrior, aut boreæ penetrabile frigus adurat [29].

Ogni medaglia ha il suo riverso [30].

---

27 *Voyez* Érasme, sur le proverbe *Theramenis cothurnus*, auquel Montaigne fait allusion.

28 Senec. *de Benef.* L. II, c. XVII.

29 « Souvent, dit Virgile, il est bon de mettre le feu dans un champ stérile, et de brûler le chaume inutile ».

Soit qu'en la dilatant (*la terre*) par sa chaleur active,
Il ouvre des chemins à la sève captive ;
Soit qu'enfin resserrant les pores trop ouverts
D'un sol que fatiguait l'inclémence des airs,
Aux froides eaux du ciel, au souffle de Borée,
Au soleil dévorant, il en ferme l'entrée.

VIRG. *Géorg.* L. I, v. 89 (*Trad. de Delille*).

30 Toute médaille a son revers.

*33 Si peu solide, si incertain. — *Erratique*, est le mot latin, *erraticus*, errant çà et là.

Voilà pourquoy Clitomachus disoit anciennement que Carneades avoit surmonté les labeurs de Hercules, pour avoir arraché des hommes le consentement, c'est à dire l'opinion et la temerité de iuger [31]. Cette fantasie de Carneades, si vigoreuse, nasquit à mon advis anciennement de l'impudence de ceulx qui font profession de sçavoir, et de leur oultrecuidance desmesuree. On meit Esope en vente, avecques deux aultres esclaves : l'acheteur s'enquit du premier ce qu'il sçavoit faire ; celuy là, pour se faire valoir, respondit monts et merveilles, qu'il sçavoit et cecy et cela : le deuxiesme en respondit de soy autant ou plus : quand ce feut à Esope, et qu'on luy eut aussi demandé ce qu'il sçavoit faire : « Rien, dict il, car ceulx cy ont tout preoccupé : ils sçavent tout ». Ainsin est il advenu en l'eschole de la philosophie : la fierté de ceulx qui attribuoient à l'esprit humain la capacité de toutes choses, causa en d'aultres, par despit et par emulation, cette opinion, qu'il n'est capable d'aulcune chose [32] : les uns tiennent en l'ignorance cette mesme

---

[31] Cicéron, *Acad. quæst.* L. IV, c. XXXIV.

[32] Cette raison paraît, en effet, avoir donné naissance au scepticisme, et je serais fort tenté de croire que c'en est la véritable origine. Ce pourrait bien être au moins la cause du pyrrhonisme de Montaigne; de sorte qu'il aurait fait ici son histoire, sans s'en douter. Dans le chapitre XII du Livre II, on démêle les motifs qui l'ont conduit à adopter cette opinion. N.

extremité que les autres tiennent en la science, à fin qu'on ne puisse nier que l'homme ne soit immoderé par tout; et qu'il n'a point d'arrest, que celuy de la necessité, et impuissance d'aller oultre.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

DU TOME CINQUIÈME.

SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE.

